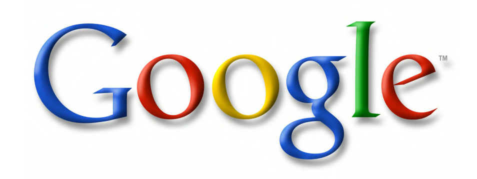
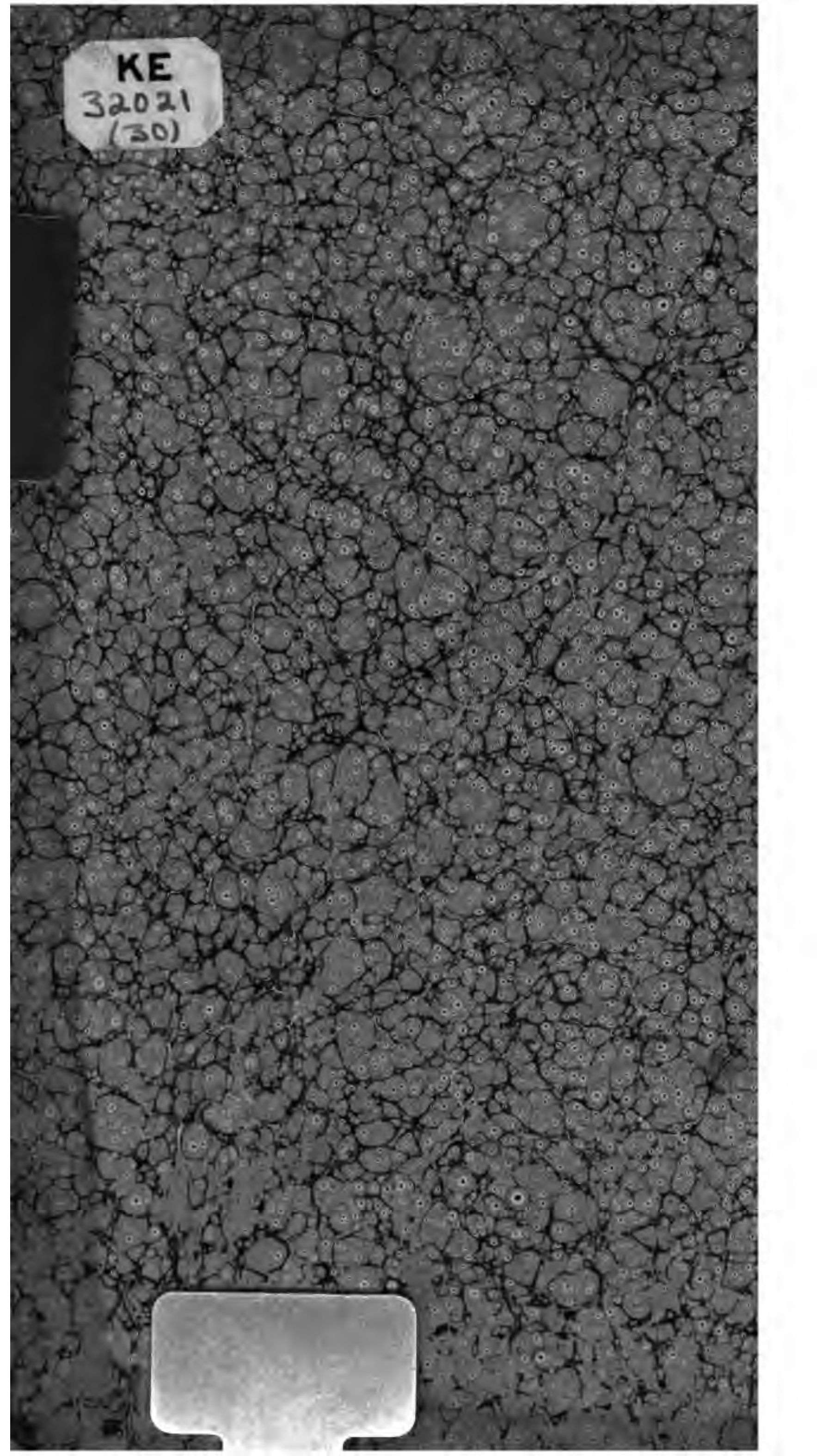
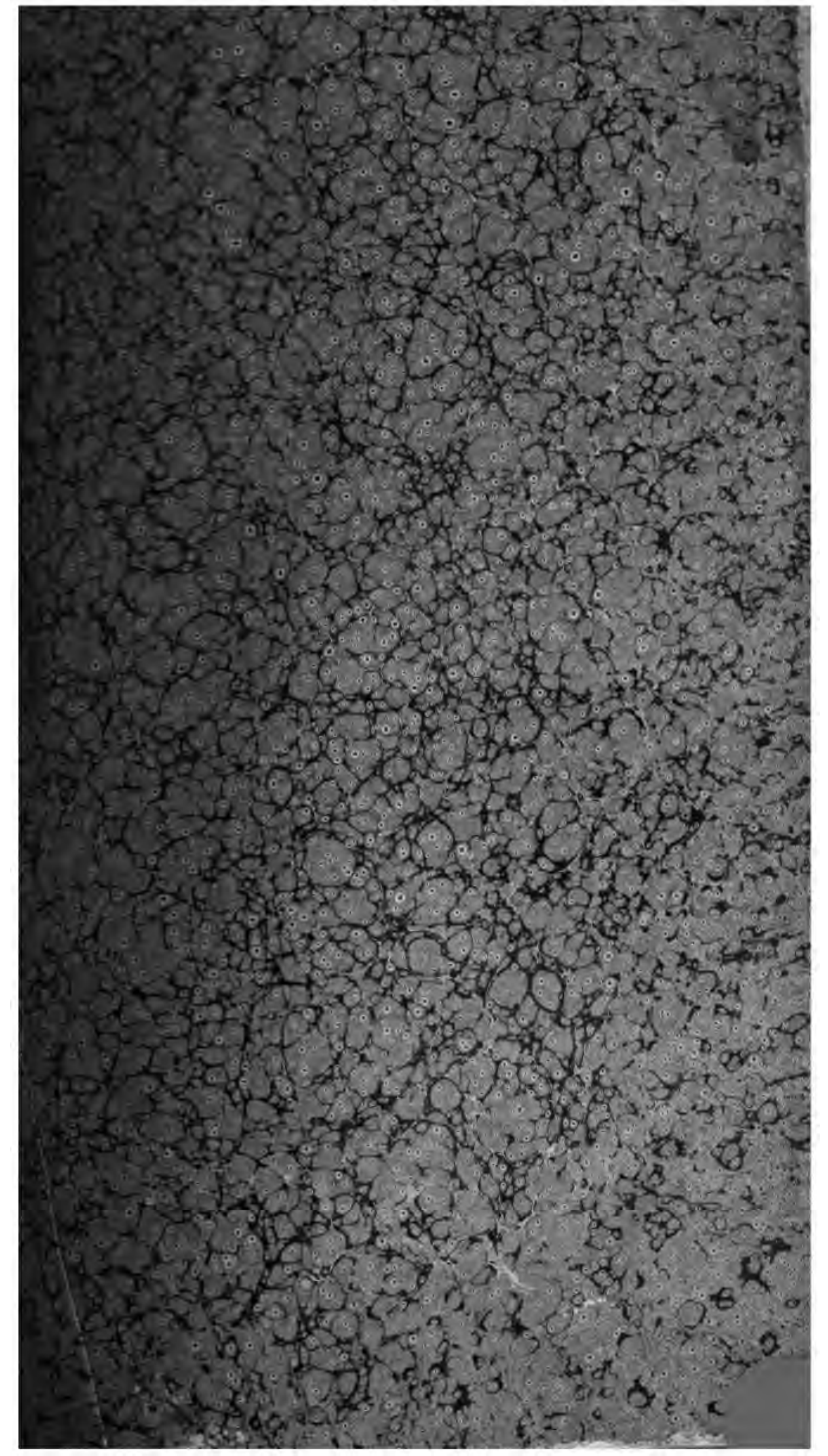





KE
32021
(30)



ABRÉGÉ

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME TRENTIÈME.

A Lyon,
DE L'IMPRIMERIE DE M. P. RUSAND,
Aux halles de la Grenette.

ABRÉGÉ

DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

VOYAGES

PAR J. F. DE LA HARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée et augmentée d'un extrait des voyages les plus récens

Par M. le Baron de Roujoux,

AUTEUR DE LA TRADUCTION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DE LINGARD, D'UN DICTIONNAIRE DE GÉOGRAPHIE, D'UN PRÉCIS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE.

A l'usage des Maisons d'Éducation.

AUTOUR DU MONDE. — TOME IX.

A LYON,

CHEZ M. P. RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

A PARIS,

CHEZ POUSSIELGUE-RUSAND, LIBRAIRE,

Rue Haute-Feuille, N. 9.

1834.

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE
ET
DANS LE GRAND OCÉAN.

OCÉANIE.

INTRODUCTION.

Les voyages qui portent particulièrement le nom de Voyages autour du monde, ont eu jusqu'à ce jour pour but principal d'explorer une partie de la terre entièrement composée d'îles et que l'on nomme Océanie.

L'Océanie elle-même se divise en trois groupes principaux qui prennent les noms 1° d'archipel Asiatique, Océanie occidentale ou Malaisie, les géographes ne sont pas encore d'ac-

cord sur la nomenclature ; 2° d'Océanie centrale ou Australie ; 3° d'Océanie orientale ou Polynésie.

La première division comprend les îles de la Sonde, les Moluques, les Célèbes, Borneo et les Philippines ; la seconde renferme le continent austral ou la Nouvelle-Hollande, l'archipel de la Nouvelle-Guinée ou la Papouasie, et une foule d'archipels dont les principaux portent les noms de Louisiade, Nouvelle-Bretagne, Salomon, La Pérouse, Nouvelle-Calédonie, Tasmanie et Diéménie. La troisième, enfin, se compose des Mariannes, des Carolines, des archipels de Mulgrave, Fidji, Tonga ou des Amis, Bougainville, Cook, Taïti, Dangereux, Hawahi, Sporades et beaucoup d'autres.

La Malaisie est comprise entre le 19e degré de latitude nord et le 11e de latitude sud, et entre le 92e et le 129e degré de longitude orientale, méridien de Paris. L'Océanie australe est placée entre le 10e degré et le 39e de latitude sud, et entre le 110e et le 159e de longitude orientale ; la Polynésie est située entre le 20e degré de latitude nord et le 30e de latitude sud, et entre le 140e et le 200e degré de longitude orientale.

Les voyages, dans ces diverses contrées, ne s'adressent pas spécialement à tel ou tel archipel ; ils les passent presque tous en revue, et c'est en partie pour cela qu'on les appelle Voyages autour du monde.

L'illustre Cook avait fait de grandes découvertes

dans cette partie de la terre, mais tout n'était pas encore connu lorsque La Pérouse conçut le projet de son voyage et le fit agréer par Louis XVI; cet infortuné monarque y donna des soins particuliers, et rédigea lui-même les instructions de l'expédition.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE II.

Voyage de La Pérouse, 1785 à 1786.

Le roi de France Louis XVI, croyant devoir à son rang parmi les puissances maritimes, et plus encore à l'intérêt qu'il prenait à l'avancement des sciences, d'ordonner un voyage de découvertes pour concourir à l'achèvement de la reconnaissance du globe, nomma La Pérouse pour commander l'expédition. Ses travaux et ses succès constans dans la marine militaire l'avaient aguerri contre toute espèce de dangers, et le rendaient plus propre que personne à suivre la carrière pénible et périlleuse d'une longue navigation sur des mers inconnues, et au milieu de contrées habitées par des peuples barbares.

La Pérouse choisit pour son second M. De Langle, capitaine de vaisseau, avec lequel il avait fait plusieurs campagnes, et qui, dans des occasions importantes, lui avait donné des preuves de talent et de caractère. Tous les officiers dont on fit choix étaient distingués par leurs connaissances.

Les frégates la *Boussole et l'Astrolabe* furent armées pour faire ce voyage : on les munit avec profusion des objets nécessaires en tout genre. La *Boussole* avait à son bord cent treize hommes, et l'*Astrolabe* cent douze.

Des savans dont les noms sont illustres s'adjoignirent à l'expédition : on remarquait parmi eux Dagelet et Monge, astronomes ; Lamanon et Mongez, naturalistes ; Monneron, ingénieur ; Duché de Vansy, peintre.

Les deux frégates appareillèrent de la rade de Brest le 1er août 1785, touchèrent à Madère et à Ténériffe, et le 29 septembre, coupèrent l'équateur par 18° de longitude occidentale. De Ténériffe, Monge indisposé revint en France. On aperçut successivement les îles Martin-Vas et de la Trinidad, et l'on fit voile pour l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. Pendant la route on essuya un orage des plus violens ; les deux frégates étaient au milieu d'un cercle de feu ; les éclairs partaient de tous les points de l'horizon. Le feu Saint-Elme se posa sur la tête de leur grand mât. Depuis ce jour-là le temps fut constamment mauvais jusqu'à leur arrivée à l'île Sainte-Catherine.

La présence des frégates françaises jeta une grande terreur dans le pays ; mais elle ne tarda pas à se calmer. Les Français furent accueillis de la manière la plus honnête et la plus cordiale. Les ordres les plus précis furent donnés pour qu'on leur vendît

au plus juste prix ce qui leur était nécessaire. Les mœurs des habitans sont douces; ils sont bons, polis, obligeans, mais superstitieux : leurs femmes ne paraissent jamais en public.

Le temps étant devenu beau, La Pérouse remit à la voile, et le 24 janvier 1786, on eut connaissance du cap Beau-Temps ou de la pointe nord de la rivière de Gallégos, sur la côte des Patagons. On releva le cap des Vierges et le cap San-Diégo, qui forme la pointe occidentale du détroit de Le Maire. La Pérouse abandonna toute idée de relâche à la baie de Bon-Succès et fit route pour le cap Horn. Pendant sa traversée dans le détroit de Le Maire, à une lieue de la *Terre de feu*, les sauvages allumèrent de grands feux pour l'engager à mouiller. Le cap Horn fut doublé avec beaucoup plus de succès que La Pérouse n'avait osé l'attendre. Il pénétra dans le grand Océan par le travers du détroit de Magellan, et le 23 février il entra dans la baie où la ville de la Conception se trouvait bâtie autrefois. Cette cité ayant été ruinée par un tremblement de terre en 1751, la nouvelle ville avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière Biobio. Le lendemain on mouilla dans l'anse de Talcaguano. Parfaitement accueilli par le gouverneur, La Pérouse se rembarqua après avoir ravitaillé et réparé ses frégates.

Le 9 avril les deux navires étaient mouillés dans la baie de Cook à l'île de Pâques. Les Indiens de cette île étaient venus à leur rencontre à la

nage jusqu'à une lieue au large. Ils montèrent à bord avec un air riant et une sécurité qui donnèrent la meilleure idée de leur caractère. On leur fit des présens ; ils préféraient des morceaux de toile peinte d'une demi-aune, aux clous, aux couteaux et aux rassades ; mais ils désiraient encore plus des chapeaux. La Pérouse congédia ses nouveaux hôtes, en leur faisant entendre par signes qu'à la pointe du jour il descendrait à terre. En effet à l'heure dite tout fut disposé pour la descente ; elle se fit avec quatre canots et douze soldats armés.

« Quatre ou cinq cents Indiens, dit La Pérouse, nous attendaient sur le rivage, ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes *blanches ou jaunes* ; mais le plus grand nombre était nu : plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge ; leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie ; ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

« L'île dans cette partie est élevée d'environ vingt pieds ; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur, et du pied des montagnes, le terrein s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux ; elle recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre. Ces pierres que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la

nature; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et suppléent, en partie, à l'ombre salutaire des arbres que ces habitans ont eu l'imprudence de couper, dans des temps, sans doute, très reculés, ce qui a exposé leur sol à être calciné par les ardeurs du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources.

« Après avoir débarqué, nous dressâmes une tente, et je fis descendre à terre les présens que je leur destinais, ainsi que les différens bestiaux; mais comme j'avais expressément défendu de tirer, et que nos ordres portaient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seraient trop incommodes, bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru. Ils étaient au moins huit cents, et, dans ce nombre, il y avait bien cent cinquante femmes. La physionomie de beaucoup d'entre elles était agréable. Quand nous n'étions pas sur nos gardes, on enlevait les chapeaux de nos têtes et les mouchoirs de nos poches. Venions-nous à nous plaindre, on s'arrêtait, mais on épiait le moment de faire d'autres larcins; ce manége dura toute la matinée. Nous nous amusions des ruses que ces insulaires employaient pour nous voler. »

Les Français se divisèrent en deux troupes, la première aux ordres de De Langle; La Pérouse se mit à la tête de l'autre.

Tous les monumens de l'île parurent fort an-

ciens. Ce sont des bustes grossiers élevés sur des plates-formes, et placés dans des moraïs ou cimetières, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossemens qu'on trouve à coté. Le plus grand de ces bustes qui fut mesuré, a quatorze pieds six pouces de hauteur, sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur et cinq pieds d'épaisseur à la base. Ces bustes sont formés d'une production volcanique, connue sous le nom de *lapillo* ou *rapillo*.

La Pérouse croit que les produits de la terre sont en commun entre les habitans, d'autant qu'il regarde à peu près comme certain que les maisons sont communes, au moins à tout un *village ou district*. Une de ces maisons avait trois cents pieds de longueur, dix de largeur et dix de hauteur au milieu; sa forme était celle d'une pirogue renversée; on n'y pouvait entrer que par deux portes de deux pieds d'élévation, et en se glissant sur les mains. Cette maison était assez grande pour contenir plus de deux cents personnes : elle formait, à elle seule, un village avec deux ou trois petites maisons peu éloignées. Quelques habitations sont souterraines, mais d'autres sont construites avec des joncs artistement arrangés et qui garantissent parfaitement de la pluie.

Revenu à la tente dressée au lieu du débarquement, La Pérouse y trouva presque tout son

monde sans chapeau et sans mouchoir; leur douceur avait enhardi les voleurs; lui-même avait perdu le sien. Des insulaires avaient, en plongeant, coupé sous l'eau le cablot du canot de *l'Astrolabe* et enlevé son grapin. On ne s'en aperçut que lorsque les voleurs furent assez loin dans l'intérieur de l'île, et l'on ne put les rejoindre.

De Langle, avec sa troupe, était allé d'abord jusqu'à deux lieues dans l'intérieur de l'île, marchant péniblement à travers des collines couvertes de pierres volcaniques. Il rencontra une espèce de village dont une des maisons avait cent trente pieds de long, et comme la première la forme d'une pirogue renversée. Il vit beaucoup de monumens et de plates-formes, et trouva sur différentes pierres dont ces plates-formes sont composées, des squelettes grossièrement dessinés; il y aperçut de plus des trous bouchés avec des pierres, ce qui lui fit penser qu'ils devaient communiquer à des caveaux qui contenaient les cadavres des morts. Un Indien expliqua par des signes bien expressifs, qu'on les y enterrait, et qu'ils montaient ensuite au ciel. A l'extrémité de la pointe sud de l'île, De Langle vit le cratère d'un ancien volcan, dont les feux souterrains paraissent être éteints depuis plusieurs siècles.

Ces insulaires sont hospitaliers. Ils présentèrent plusieurs fois à De Langle et à sa troupe des patates et des cannes à sucre; mais ils ne manquaient

jamais l'occasion de les voler. Ils sont d'un embonpoint médiocre, d'une tournure et d'une figure agréables, leur taille est d'environ cinq pieds quatre pouces, et bien proportionnée. Ils sont basanés, velus et peu barbus; leurs cheveux sont noirs, quelques-uns les ont blonds; ils semblent jouir en général d'une bonne santé. Ils ont l'usage de se tatouer la peau et de se percer les oreilles, et ils augmentent tellement l'ouverture de cette partie par le moyen de la feuille de la canne à sucre roulée en spirale, que le lobe de l'oreille flotte pour ainsi dire sur les épaules; ce qui paraît être parmi les hommes seulement, un caractère de beauté distinguée, qu'ils tâchent d'acquérir: ils sont circoncis. Les femmes réunissent aussi à une conformation régulière, le poli et la grâce dans le contour des membres; elles ont le visage d'un ovale agréable, de la douceur et de la finesse dans les traits; leurs cheveux sont bien plantés, leur air est engageant et inspire le sentiment qu'elles éprouvent sans chercher à le cacher.

A six heures du soir tout fut rembarqué, les canots revinrent à bord, et le commandant fit le signal d'appareiller. En sortant de la baie de Cook, dans l'île de Pâques, La Pérouse fit route au nord; et navigua dans des mers inconnues. Il se flattait, dans un trajet de près de deux mille lieues, de faire quelque découverte: il tenait sans cesse des matelots placés au haut des mâts, et il

avait promis un prix à celui qui, le premier, apercevrait la terre. Afin de découvrir un plus grand espace, les frégates marchaient de front pendant le jour, laissant entre elles un intervalle de trois à quatre lieues, jusqu'aux îles Sandwich. La Pérouse eut connaissance le 28 mai des montagnes d'Owaïhy qui étaient couvertes de neige, et bientôt après de celles de Mowi un peu moins élevées. Le lendemain, il passa au sud-ouest de Mowi, à une lieue de distance. L'aspect en était ravissant. La brise avait forcé; les frégates faisaient deux lieues par heure. La Pérouse voulait arriver avant la nuit à Morokinné, où il espérait trouver un mouillage à l'abri des vents alisés, ce qui ne lui permit pas d'attendre environ cent cinquante pirogues qui se détachèrent de la côte; elles étaient chargées de fruits et de cochons que les Indiens proposaient d'échanger contre des morceaux de fer. A mesure que les frégates avançaient le long de la côte de Mowi, les montagnes semblaient s'éloigner vers l'intérieur de l'île qui se montrait sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un vert jaune. Les deux frégates mouillèrent à un tiers de lieue de terre, sur un fond de sable gris très dur. La Pérouse ne voulut permettre aux Indiens de monter à bord que lorsque sa frégate fut mouillée, et que les voiles furent serrées. De Langle qui n'avait pas eu la même précaution, eut un instant le pont de sa frégate embarrassé par une multitude de ces In-

diens, mais ils étaient si dociles, ils craignaient si fort d'offenser les Français, qu'il était extrêmement aisé de les faire rentrer dans leurs pirogues. On n'avait pas d'idée d'un peuple si doux, si plein d'égards.

La Pérouse et De Langle allèrent à terre avec quatre canots ; ils avaient avec eux les passagers, plusieurs officiers et vingt soldats armés. Cent vingt personnes environ attendaient les Français sur le rivage. Deux Indiens qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent ; ils adressèrent gravement à La Pérouse une assez longue harangue dont il ne comprit pas un mot, et lui offrirent chacun un cochon qu'il accepta. A son tour, il leur donna des médailles, des haches et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Ces libéralités firent un très grand effet. La Pérouse fit une promenade dans l'île ; à son retour il fut harangué par les femmes qui l'attendaient sous des arbres ; elles lui offrirent en présent plusieurs pièces d'étoffe qu'il paya avec des haches et des clous.

Le rembarquement se fit en très bon ordre sans que l'on eût la moindre plainte à former contre personne. Ces peuples ont les muscles plus fortement exprimés, la barbe plus touffue, le corps plus velu qu'on ne le remarque chez les habitans de l'île de Pâques. Leurs cheveux sont noirs, ils les coupent de manière à figurer un casque ; ceux qu'ils laissent dans toute leur lon-

gueur, et qui représentent ainsi la crinière, sont roux à leur extrémité. Les femmes, plus petites que les hommes, n'ont ni la gaîté, ni la douceur, ni l'élégance de celles de l'île de Pâques; elles ont en général la taille mal prise, les traits grossiers, l'air sombre, et elles sont grossières et lourdes dans leurs manières.

Les habitans de Mowi sont doux, prévenans et ont même une sorte de politesse pour les étrangers. Ils se peignent et se tatouent la peau, se percent les oreilles et la cloison du nez, et y passent des anneaux pour s'embellir. Leurs vêtemens consistent en une pagne qui se porte autour des hanches et en un coupon d'étoffe qui sert à envelopper le corps. Les étoffes qu'ils fabriquent avec l'écorce du mûrier à papier sont belles et très variées; ils les teignent avec beaucoup de goût. Les Français rencontrèrent dans leur promenade quatre villages d'une douzaine de maisons; elles étaient construites et couvertes en paille. Les meubles consistent dans des nattes qui forment un parquet très propre, et sur lequel couchent les naturels; ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles que des calebasses très grosses, auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent quand elles sont vertes. Ils les vernissent et y tracent en noir toutes sortes de dessins; quelques-unes sont collées l'une à l'autre et forment ainsi des vases très grands; il paraît que cette colle résiste à l'humidité.

Le 1er juin, les frégates étaient en dehors de toutes les îles ; La Pérouse avait employé moins de quarante-huit heures à cette reconnaissance. Depuis son départ des îles Sandwich, jusqu'à son aterrage sur le mont Saint-Elie, les vents ne cessèrent pas un instant de lui être favorables. A mesure qu'il avançait au nord, et qu'il approchait de l'Amérique, il voyait passer des algues d'une espèce absolument nouvelle ; une boule de la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards annonçaient aussi l'approche d'une terre ; enfin elle se montra le 23 à quatre heures du matin ; le brouillard, en se dissipant, permit d'apercevoir tout à coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neige : on reconnut le mont Saint-Elie de Béhring, dont la pointe paraissait au-dessus des nuages. Le changement de vent qui sauta de l'est au sud, et une brume épaisse, empêchèrent La Pérouse d'approcher de terre avant le 26 ; il n'en était qu'à deux lieues. Tout annonçait qu'un mauvais temps allait succéder au calme plat qui avait forcé de mouiller, et l'on profita d'une brise du nord-est pour s'éloigner de la côte. Quand le temps fut devenu plus beau, on releva la côte avec exactitude, et M. Dagelet détermina la hauteur du mont Saint-Elie à 1980 toises, et sa position à huit lieues dans l'intérieur des terres. On eut enfin connaissance un peu à

l'est du cap Beau-Temps, d'un enfonçement qui parut une belle baie. On fit route pour en approcher. Bientôt on aperçut des sauvages qui faisaient des signes d'amitié en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux. Le port dans lequel les frégates entrèrent reçut le nom de *Port des Français*.

Pendant le séjour forcé des frégates à l'entrée de la baie, elles avaient été sans cesse entourées de pirogues de sauvages. Ils proposaient en échange du fer, du poisson, des peaux de loutre ou d'autres animaux, ainsi que différens petits meubles de leur costume. Ils ne désirent ardemment que le fer; métal qui ne leur était pas inconnu, car ils en avaient tous un poignard pendu au cou. Cette arme était renfermée dans un fourreau de peau tannée, et paraissait être leur meuble le plus précieux. Quelques-unes étaient en cuivre rouge, mais ils ne paraissaient pas les préférer aux autres. Dès le jour de leur arrivée, les frégates furent visitées par le chef du principal village; avant de monter à bord, il parut adresser une prière au soleil, ensuite il fit une longue harangue à La Pérouse; elle fut terminée par des chants assez agréables, et qui ressemblaient beaucoup au plain-chant des églises; les Indiens de sa pirogue l'accompagnaient en répétant en chœur le même air. Après cette cérémonie, ils montèrent presque tous à bord, et dansèrent pendant une heure au son de la voix, qu'ils ont

très juste. La Pérouse fit à ce chef plusieurs présens.

Les Français étaient mouillés derrière une île; dès qu'ils y furent établis, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit de l'arrivée de deux vaisseaux se répandit aux environs, et il vint plusieurs pirogues chargées de peaux de loutre, qui furent échangées contre des haches, des herminettes et du fer en barre. Comme tous les villages indiens étaient sur le continent, les Français se flattaient d'être en sûreté sur l'île où ils avaient établi leur observatoire et dressé des tentes pour les ateliers des forgerons, des voiliers et des tonneliers; mais ils firent bientôt l'expérience du contraire. On avait déjà éprouvé que les Indiens étaient très-voleurs, mais on était loin de supposer qu'ils fussent capables de mettre tant d'activité et d'opiniâtreté dans l'exécution de leurs projets de rapine, et ils finirent par obliger La Pérouse à quitter son établissement sur l'île. Pour faire de l'eau et du bois, tous les officiers étaient sans cesse en corvée à la tête des différens détachemens que l'on était obligé d'envoyer à terre; leur présence et le bon ordre contenaient les sauvages.

Le fond de la baie est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic d'une hauteur excessive, couvertes de neige,

sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers, condamnés à une stérilité éternelle. Jamais on ne vit un souffle de vent rider la surface de cette eau; elle n'était troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachaient fréquemment de cinq différens glaciers, et qui faisaient, en tombant, un bruit qui retentissait au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers. C'était au fond de cette baie que les Français espéraient trouver des canaux par lesquels ils pourraient pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique, mais on ne rencontra qu'une impasse terminée par deux immenses glaciers.

Tous les travaux qui avaient obligé de relâcher dans cette baie étaient achevés, et on était sur le point de partir. Avant d'appareiller du mouillage, on devait sonder dans la passe pour guider la marche des frégates. Descures, premier lieutenant de *la Boussole*, en était chargé pour ce bâtiment, et Laborde de Marchainville pour *l'Astrolabe*. Le 13 juillet, les canots partirent, comme le commandant l'avait ordonné. C'était autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité, on devait chasser et déjeûner sous des arbres. La Pérouse adjoignit à Descures deux officiers. Les sept meilleurs soldats du détachement composaient

l'armement du canot, dans lequel le maître-pilote de *la Boussole* s'était aussi embarqué. Boutin commandait un petit canot; *l'Astrolabe* en avait envoyé un aussi avec trois officiers.

« A dix heures du matin, dit La Pérouse, je vis revenir notre canot. L'air de M. Boutin n'était pas propre à me rassurer; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé que par la fermeté de son caractère, qui lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un si extrême péril. » Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment, annoncer ce funeste évènement; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tout secours avait été impossible. Le retour des embarcations que La Pérouse avait envoyées sur le lieu du naufrage détruisit toute illusion, et acheva de le plonger dans une consternation inexprimable.

Il ne mit à la voile que le 30 juillet, et, avant son départ on érigea sur l'île du milieu de la baie, à laquelle il donna le nom d'île du Cénotaphe, un monument à la mémoire des infortunés qui avaient été engloutis.

La baie ou plutôt le Port-des-Français, est situé par 58° 37' de latitude nord, et 139° 50' de longitude ouest. Le climat y est assez doux eu égard à la latitude, et la végétation très vigou-

reuse pendant trois ou quatre mois de l'année. Les productions végétales et animales de cette baie sont abondantes et variées.

Ce que La Pérouse nommait le village, ne consistait qu'en trois ou quatre appentis de bois de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement du côté du vent avec des planches ou des écorces d'arbres. Dix-huit ou vingt personnes logeaient sous chacun de ces appentis; les femmes et les enfans d'un côté et les hommes de l'autre. On supposa que chaque cabane constituait une petite peuplade indépendante de la voisine; chacune avait sa pirogue et une espèce de chef; elle partait, sortait de la baie, emportait son poisson et ses planches sans que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part. Les cabanes sont d'une puanteur et d'une malpropreté à laquelle ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. On ne vit d'autres animaux domestiques que des chiens, ils sont petits et ressemblent au chien de berger; ils n'aboient presque pas. Les hommes se percent le cartilage du nez et des oreilles; ils y attachent différens petits ornemens et se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine avec un instrument de fer très-tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre. Ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives, et se peignent le visage et le corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie,

leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer; c'est leur plus grand luxe. Une simple peau couvre leurs épaules, le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille, un bonnet à deux pointes, des plumes d'aigles, et enfin des têtes d'ours entières. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées. L'habillement du grand chef était une chemise de peau d'orignal tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux qui imitaient le bruit des grelots lorsqu'il dansait. Quelques femmes seulement avaient les bras tatoués, mais elles ont toutes un usage qui les rend hideuses : leur lèvre inférieure est fendue *au ras des gencives* dans toute la longueur de la bouche, et elles y portent une espèce d'écuelle de bois sans anse, qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelets en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces. Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure. La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre; les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs yeux, qui n'annoncent jamais un sentiment doux.

Leurs armes sont le poignard, une lance de bois durcie au feu ou de fer, suivant la richesse du propriétaire, et enfin l'arc et les flèches,

qui sont ordinairement armées d'une pointe de cuivre.

On rencontra, dans l'intérieur du pays, un moraï, qui prouva que ces Indiens étaient dans l'usage de brûler les morts et d'en conserver la tête, car on en trouva une enveloppée dans plusieurs peaux. Si ces Indiens permirent, quoiqu'avec un peu de répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes, ils n'en laissèrent approcher qu'après en avoir écarté leurs femmes.

On crut voir ces Indiens adresser fréquemment des prières au soleil, mais on n'aperçut ni temple, ni prêtres, ni la trace d'aucun culte réglé.

La Pérouse étant sorti du Port-des-Français, reconnut parfaitement, le 4 août, l'entrée de Cross-Sound, où se terminent les hautes montagnes couvertes de neige, dont les pics ont treize à quatorze cents toises d'élévation. Depuis Cross-Sound jusqu'au cap de *l'Enganno* (de l'erreur), sur une étendue de vingt-cinq lieues, on aperçoit une infinité de petites îles basses très-boisées. Il nomma différens points, dont il détermina les positions. Etant rendu par 40° 48' nord et 126° 59' ouest, il aperçut un volcan dont la flamme était très vive; enfin, toujours contrarié par les vents et les brumes, il n'entra dans la baie de Monterey que le 14 septembre.

Les terres du nord et du sud de cette baie sont élevées et couvertes d'arbres. On ne peut expri-

ner ni le nombre des baleines dont les frégates étaient environnées, ni leur familiarité ; elles soufflaient à chaque minute à demi-portée de pistolet de distance, et occasionaient dans l'air une très grande puanteur. La mer était couverte de *pélicans* ; il paraît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais beaucoup de terre.

Les Indiens de Monterey sont généralement petits, et n'annoncent pas cet amour de l'indépendance et de la liberté qui caractérise les peuples du nord, dont ils n'ont ni les arts ni l'industrie. Leur couleur est très approchante de celle des nègres, dont les cheveux ne sont pas laineux; ceux de ces hommes sont très longs et très forts; ils les coupent à quatre ou cinq pouces *de la racine*. Ces Indiens sont très habiles à tirer de l'arc, ils tuent avec leurs flèches les oiseaux les plus petits; il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable; ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent qu'à quinze pas.

Les femmes ne sont guère chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfans, et de rôtir et de moudre les grains; cette dernière opération est très pénible et très longue, parce qu'elles n'ont d'autres moyens pour y parvenir que d'écraser le grain sur une pierre cylindrique.

L'habillement des plus riches consiste en un *manteau* de peau de loutre qui couvre les reins et descend au-dessous des aines; les plus pares-

seux n'ont qu'un simple morceau de toile pour couvrir leur nudité. Un petit manteau de peau de lapin se place sur les épaules, et descend jusqu'à la ceinture; il est attaché avec une ficelle sous le menton; le reste du corps est absolument nu ainsi que la tête; quelques-uns cependant ont des chapeaux de paille très-bien nattés.

L'habillement des femmes est un manteau de peau de cerf mal tannée, avec un petit tablier de jonc et une jupe de peau qui couvre leurs reins et descend à mi-jambe. Les jeunes filles au-dessous de neuf ans n'ont qu'une simple ceinture, et les petits garçons vont tout nus.

Leurs cabanes sont des plus misérables qu'on puisse imaginer; elles sont rondes, de six pieds de diamètre sur quatre de hauteur. Quelques piquets de la grosseur du bras, fixés en terre, et qui se rapprochent en voûte par le haut, en composent la charpente; huit à dix bottes de paille mal arrangées sur ces piquets, garantissent bien ou mal de la pluie ou du vent, et plus de la moitié de la cabane reste découverte lorsque le temps est beau. La seule précaution que prennent ces Américains est d'avoir chacun près de leur case, deux ou trois bottes de paille en réserve.

Le 22 septembre, les vivres, l'eau et le bois étaient embarqués à bord des deux frégates, et les vents s'étant fixés au nord-ouest, permirent à La Pérouse d'atteindre le 28e parallèle. La traversée fut d'abord très-heureuse; mais dès le

18 octobre les vents passèrent à l'ouest et y furent extrêmement opiniâtres. Les pluies et les orages étaient presque continuels, et l'humidité si grande dans les entreponts, que les hardes des matelots étaient mouillées. A chaque instant les manœuvres se rompaient; près de la moitié des cordages étaient déjà hors de service, et l'on n'était pas encore à beaucoup près, à la moitié de la navigation que l'on devait achever.

Le 4 octobre, on eut connaissance d'une île dans l'ouest, ce n'était qu'un rocher de 500 toises environ de longueur et de 60 au plus d'élévation. On n'y voyait pas un seul arbre, mais il y avait beaucoup d'herbe vers le sommet. La Pérouse s'en approcha à un tiers de lieue, les bords étaient à *pic comme un mur*, et la mer brisait partout avec force; il ne fut pas possible de songer à y débarquer. Cette île est située par 23° 34' nord et 166° 52' ouest; elle fut nommée l'île de *Necker*, un banc s'étend de sa partie sud-est à près de dix milles au large.

Le 14 décembre, à midi, l'on eut connaissance de l'Assomption, une des îles Mariannes. L'imagination la plus vive se peindrait difficilement un lieu plus horrible. Les canots que l'on avait envoyés à terre revinrent sans accident, quoique l'on eût débarqué et qu'on n'y fût rentré qu'avec beaucoup de peine. Suivant le rapport de l'officier, l'île était mille fois plus horrible qu'elle ne le paraissait vue d'un quart de lieue. La lave qui

a coulé a formé des ravins et des précipices, bordés de quelques cocotiers rabougris, très clair semés, et entremêlés de lianes. Le sommet du cratère paraît comme vitrifié, mais d'un verre noir et couleur de suie; on n'en aperçut pas le haut qui est toujours coiffé d'un nuage; mais quoiqu'on ne l'eût pas vu fumer, l'odeur de soufre qu'il répandait jusqu'à une demi-lieue en mer, fit soupçonner que ce volcan n'était pas entièrement éteint.

On s'éloigna de cette île inhospitalière, et, au bout de quelques jours, on vit les îles Bachi, et l'on arriva à Macao le 3 janvier. Au commencement de février les frégates partirent de Macao, et mouillèrent dans les derniers jours à Cavite, dans la baie de Manille. Le lendemain de son arrivée, La Pérouse s'embarqua pour la capitale avec De Langle et plusieurs officiers. Les communications entre Manille et la Chine sont si fréquentes, que chaque semaine les Français reçoivent des nouvelles de Macao. On prit à bord des deux frégates des officiers et des soldats pour réparer les pertes qu'on avait éprouvées en Amérique.

La Pérouse observe qu'une grande nation qui n'aurait pour colonies que les Philippines, pourrait, en y établissant le meilleur gouvernement qu'elles comportent, voir, sans envie, tous les établissemens européens de l'Afrique et de l'Amérique.

Manille renfermait à cette époque 38,000 habitans cultivant tous les arts et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Ses environs sont ravissans; c'est peut-être la ville de l'univers la plus heureusement située.

Le gouverneur-général, intendant des Philippines, et le commandant de Cavite avaient accueilli les Français comme des amis, et ils contribuèrent, par leurs soins, à la prompte expédition des frégates. La Pérouse et ses compagnons eurent aussi de grandes obligations à un négociant français, M. Sébir, qui, depuis long-temps, s'était établi à Manille.

Le 9 avril on mit à la voile et le 21 l'on mouilla à l'ouest de la baie de Taïouan, capitale de l'île *Formose*. La Pérouse espérait doubler les Pescadores, en faisant route au nord-ouest; mais, à son grand étonnement, il aperçut de ce côté plusieurs rochers, qui faisaient partie de ce groupe d'îles; le temps était si gros qu'il n'avait été possible de les distinguer que lorsqu'on en avait été très près. Les brisans dont on était entouré se confondaient avec ceux qui étaient occasionés par la lame; jamais les marins n'avaient vu une plus grosse mer. La Pérouse vira de bord, et se détermina à passer à l'èst de Formose, ce qui lui donna occasion de reconnaître que les Pescadores, que l'on prolongea à deux lieues de distance, n'offrent que des amas de rochers. Parmi ces îlots, on compta cinq îles d'une hau-

teur moyenne qui paraissaient comme des dunes de sable; on n'y découvrit aucun arbre. Les vents, après un calme plat, qu'on avait éprouvé entre les îles Bachi et celle de Botol-Tobago-Xima, ayant permis d'approcher celle-ci à deux tiers de lieue, on aperçut distinctement trois villages, et elle parut contenir une assez grande quantité d'habitans. Aucun voyageur connu n'y a abordé. Elle est séparée, par un canal d'une demi-lieue, d'un îlot ou très gros rocher, sur lequel on voyait un peu de verdure avec quelques broussailles, mais qui n'est ni habité ni habitable.

Après avoir doublé cette île, La Pérouse fit route au nord-nord-ouest, très attentif pendant la nuit à regarder s'il ne se présenterait pas quelque terre devant lui. En effet, le 5 mai, on vit au nord-est une île qui se trouva habitée. Plusieurs pirogues se détachèrent de la côte pour observer les frégates. Ces insulaires ne sont ni Chinois ni Japonais; mais, situés entre les limites de ces empires, ils paraissent tenir des deux peuples; ils étaient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton; leurs cheveux retroussés sur le sommet de la tête, étaient roulés autour d'une aiguille qui semblait d'or; chacun avait un poignard dont le manche était doré. Leurs pirogues n'étaient construites qu'avec des arbres creusés, et ils les manœuvraient assez mal. Cette île n'a que quatre à cinq lieues de tour; le nom de Koumi qu'elle porte sur les cartes des mission-

naires lui fut conservé, mais on n'y aborda point. Les observations de La Pérouse placent l'île de Koumi par 24° 33' nord et 120° 56' est. On vit plusieurs autres îles, et l'on sortit enfin de l'archipel de Lieou-Kieou. On allait alors entrer dans une mer plus vaste, entre le Japon et la Chine.

Le 21 mai, on eut connaissance de l'île Quelpaert, dont l'aspect est le plus beau qu'on puisse imaginer. Elle parut très bien cultivée et bien peuplée. Malheureusement elle appartient à un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient dans l'esclavage ceux qui ont le malheur de faire naufrage sur ces côtes.

Le canal qui sépare la Corée du Japon peut avoir 15 lieues; mais il est rétréci jusqu'à 10 par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, ne cessent de border la côte méridionale du premier de ces pays, jusqu'à ce qu'on ait doublé la pointe sud-est; alors on peut suivre la côte de cette presqu'île de très près, voir les maisons et les villages qui sont sur le bord de la mer, et reconnaître l'entrée des baies. Le 27, on reconnut dans le nord-est une île éloignée de la côte de Corée d'environ vingt lieues; elle n'était portée sur aucune carte et fut nommée île *Dagelet*. Elle n'a que trois lieues de tour; elle est très escarpée, mais couverte depuis la cime jusqu'au bord de la mer des plus beaux arbres.

Les vents furent constamment contraires; les

jours suivans, et ce ne fut que le 6 juin qu'on eut connaissance du cap Noto et de l'île Jootsi-Xima, qui en est séparée par un canal d'environ cinq lieues. La Pérouse employa dix jours d'une navigation très laborieuse, au milieu des brumes, à déterminer la position de ce cap et des points voisins, afin de connaître la largeur de la mer de Tartarie, vers laquelle il prit le parti de diriger sa route. Le point sur lequel on atterrit est précisément celui qui sépare la Corée de la Tartarie des Mandchoux.

C'est une terre très élevée que l'on aperçut à vingt lieues de distance. La cime des plus hautes montagnes était coiffée de neige en petite quantité, et l'on fut surpris de ne pas remarquer la moindre trace d'habitation sur une côte où la vigueur de la végétation annonçait un sol très fertile. Enfin, le 23, on vit dans l'ouest une baie qui fut nommée *baie de Ternay*. Le contour de cette baie offrait le même aspect que celui de la côte qu'on avait prolongée jusqu'alors. Trois canots des deux frégates abordèrent dans une anse; les plages de sable du rivage étaient seules praticables. On prit beaucoup de poisson; les équipages en eurent abondamment pendant trois jours de relâche.

Ce fut à la suite d'une de ces parties de pêche que l'on découvrit, sur le bord d'un ruisseau, un tombeau tartare, placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré dans l'herbe; la curiosité le fit

ouvrir : on y vit deux personnes placées à côté l'une de l'autre. Leurs têtes étaient couvertes d'une calotte de taffetas; leurs corps, enveloppés d'une peau d'ours, avaient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendaient de petites monnaies chinoises, et différens bijoux de cuivre. Des rassades bleues étaient répandues et comme semées dans le tombeau; on y trouva aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent du poids de deux gros chacun, une hache de fer, un couteau du même métal, une cuiller de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu, plein de riz. Rien n'était encore dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvait guère donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument. Sa construction ne consistait qu'en un petit meulon formé de tronçons d'arbres, revêtu d'écorces de bouleau; on avait laissé entre eux un vide pour y déposer les deux cadavres. Les Français eurent grand soin de les recouvrir, remettant religieusement chaque chose à sa place, après avoir seulement emporté une très petite quantité des divers objets contenus dans ce tombeau, afin de constater la découverte.

Les plantes, dans cette partie de la Tartarie, sont absolument les mêmes que celles de France, et les substances, dont le sol est composé, n'en diffèrent pas davantage. Les oiseaux de terre et de mer étaient fort rares, le plus sombre silence régnait dans l'intérieur des bois.

Après avoir déposé à terre différentes médailles avec une bouteille, et une inscription qui contenait la date de l'arrivée des frégates, les vents ayant poussé au sud, elles mirent à la voile, en prolongeant la côte à deux tiers de lieue du rivage.

Le 4 juillet, il se fit un bel éclairci. On vit à l'ouest une grande baie, dans laquelle coulait une rivière de quinze à vingt toises de largeur. On y descendit; l'aspect était à peu près le même qu'à la baie de Ternay. Les traces d'habitans étaient beaucoup plus fraîches, et ce lieu fut nommé *baie de Suffren*.

Les frégates, continuant à prolonger la côte, eurent connaissance à l'est d'une île qui paraissait très-étendue; on n'en distinguait aucune pointe, et l'on ne pouvait relever que des sommets qui, s'étendant jusqu'au sud-est, annonçaient qu'on était déjà assez avancé dans le canal qui la sépare du continent. On laissa tomber l'ancre à deux milles d'une petite anse, dans laquelle coulait une rivière.

Les Français étant descendus à terre, trouvèrent deux cases qui paraissaient abandonnées depuis très peu de temps. Ils y déposèrent des haches, différens outils de fer, des rassades, présens destinés à prouver aux habitans que les hommes débarqués n'étaient pas des ennemis. Au moment où l'on allait retourner à bord, on vit aborder sur le rivage une pirogue avec sept

hommes, qui ne parurent nullement effrayés du nombre des Français.

Il y avait parmi eux deux vieillards ayant une longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe d'écorce d'arbres. Deux des sept insulaires avaient des habits de nankin bleu ouatés, et la forme de leur habillement différait peu de celle des Chinois; d'autres n'avaient qu'une longue robe qui fermait entièrement, au moyen d'une ceinture, et de quelques petits boutons, ce qui les dispensait de porter des caleçons. Leur tête était nue, et chez deux ou trois elle portait un bandeau de peau d'ours. Tous avaient le toupet et les faces rasés, mais les cheveux de derrière longs de huit ou dix pouces, quoique d'une manière différente des Chinois, qui ne laissent qu'une touffe de cheveux. Ils avaient des bottes de peau de phoque, avec un pied à la chinoise très artistement travaillé. Leurs armes étaient des arcs, des piques et des flèches garnies de fer. Les manières de ces hommes parurent graves, nobles et affectueuses.

Le lendemain La Pérouse alla lui-même à terre; les insulaires arrivèrent au nombre de vingt; on ne vit pas une seule femme, et on eut lieu de croire qu'ils en étaient très jaloux. On leur fit des présens de toute espèce; ils paraissaient ne faire cas que des choses utiles.

Ils étaient fort pauvres; trois ou quatre seulement portaient des pendans d'oreille d'argent, ornés de rassades bleues, absolument semblables

à ceux que l'on avait trouvés dans le tombeau de la baie de Ternay, et que l'on avait pris pour des bracelets. Leurs autres petits ornemens étaient de cuivre comme ceux du même tombeau ; leurs pipes et leurs briquets paraissaient chinois ou japonais; les premiers étaient de cuivre blanc parfaitement travaillé.

La baie où l'on était mouillé fut nommée la baie *de Langle*. On n'avait pas rencontré depuis le départ de France, un peuple qui eût plus excité la curiosité et l'admiration des Français, car ils étaient surpris de trouver parmi des chasseurs et des pêcheurs qui ne cultivent aucune production de la terre, et qui n'ont point de troupeau, des manières en général plus douces, plus graves, et peut-être une intelligence aussi étendue que ne l'ont communément les villageois chez aucune nation de l'Europe.

Ils sont généralement bien faits, d'une constitution forte, d'une physionomie assez gracieuse, et velus d'une manière remarquable; leur taille est fort petite. Chacun de ces hommes avait au pouce un fort anneau ressemblant à une gimblette ; ces anneaux étaient d'ivoire, de corne ou de plomb. Ils saluent comme les Chinois, leur manière de s'asseoir sur des nattes est la même ; ils mangent comme eux en se servant de petites baguettes.

Leurs cabanes sont bâties avec intelligence, et toutes les précautions y sont prises contre le froid.

On en vit une qui était située au milieu d'un bois de rosiers, à cent pas du bord de la mer. Ces arbustes étaient en fleur et ils exhalaient une odeur délicieuse.

Les Français ayant quitté cette baie par un temps très brumeux, eurent à naviguer au milieu de ténèbres auxquelles on ne peut comparer celles d'aucune mer. Cependant, le brouillard ayant disparu pour un instant au bout de quelques jours, on mouilla dans une très bonne baie, qui fut nommée *la baie d'Estaing*. Les canots y abordèrent au pied d'une douzaine de cabanes placées à cent pas environ du bord de la mer. Elles étaient un peu plus considérables que celles que l'on avait vues auparavant, construites avec les mêmes matériaux, et divisées en deux chambres : celle du fond contenait tous les petits meubles du ménage, le foyer, la banquette qui règne autour ; mais celle de l'entrée absolument nue, paraissait destinée à recevoir les visites, les étrangers n'étant pas vraisemblablement admis en présence des femmes. Quelques officiers en rencontrèrent deux qui avaient fui et s'étaient cachées dans les herbes. Leur physionomie était un peu extraordinaire, mais assez agréable. Leurs yeux étaient petits, leurs lèvres grosses, et la supérieure paraissait tatouée en bleu; une longue robe les enveloppait, et leurs cheveux avaient toute leur longueur.

Le 23, on releva par 50° 54' de latitude nord, une très bonne baie, sur le rivage de laquelle

paraissaient çà et là quelques habitations auprès d'un ravin qui marquait le lit d'une rivière un peu plus considérable que celles que l'on avait déjà vues. Cette baie fut nommée baie de *la Jonquière* ; on ne s'y arrêta pas et l'on s'avança vers le nord.

La brume s'étant dissipée, on se trouva le 28, sur la côte de Tartarie, à l'ouverture d'une baie qui paraissait très profonde et offrait un mouillage sûr et commode. On la nomma la *baie de Castries*. Cette baie est située au fond d'un golfe, et de toutes celles qu'on avait visitées sur la côte de Tartarie, c'est la seule qui assure un abri aux vaisseaux contre le mauvais temps. Un très grand enfoncement, sur le bord duquel se trouvait un village Tartare, et que l'on supposa d'abord assez profond pour recevoir les frégates, parce que la marée était haute lorsqu'elles mouillèrent au fond de la baie, ne fut plus, deux heures après, qu'une vaste prairie d'herbes marines. On y voyait sauter des saumons qui sortaient d'un ruisseau dont les eaux se perdaient dans ces herbes, et l'on en prit plus de deux mille en un jour. On débarqua au pied du village, le lendemain de l'arrivée dans la baie.

Les différentes familles dont cette peuplade est composée, étaient sans doute dispersées dans les baies voisines pour y pêcher et sécher le saumon ; c'est ce qui explique le petit nombre d'habitans que l'on vit. Leurs mœurs sont très douces ;

on ne vit jamais entre eux la moindre querelle, et leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfans offraient un spectacle touchant. Ce peuple est d'une malpropreté et d'une puanteur révoltante, et il n'en existe peut-être pas de plus faiblement constitué ni de plus laid; leur taille moyenne est au-dessous de quatre pieds dix pouces, leur corps est grêle, leur voix faible et aiguë, comme celle des enfans; ils ont les os des jambes saillans, les yeux petits, chassieux et fendus diagonalement; la bouche large, le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils laissent croître les cheveux et ils les tressent. Ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules; on ne les distingue des hommes qu'à une légère différence dans l'habillement. Tous leurs soins se bornent à tailler et à coudre leurs habits, à disposer le poisson pour être séché, et à soigner leurs enfans qu'elles allaitent jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans.

Les hommes et les petits garçons sont vêtus d'une camisole de nankin ou de peau de chien ou de poisson. Lorsqu'elle descend au-dessous du genou, ils n'ont point de caleçon; dans le cas contraire, ils en portent à la chinoise, qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Tous ont des bottes de peau de phoque, mais ils les conservent pour l'hiver, et ils sont chargés dans tous les temp et à tout âge, *même à la mamelle*,

d'une ceinture de cuir, à laquelle sont attachés un couteau à gaîne, un briquet, un petit sac pour contenir du tabac et une pipe.

Les femmes portent une large robe de nankin ou de peau de saumon, qu'elles ont l'art de tanner parfaitement et de rendre extrêmement souple; elle leur descend jusqu'à la cheville du pied, et quelquefois elle est bordée d'une frange de petits ornemens de cuivre qui font un bruit semblable à celui des grelots.

« Nous avons soupçonné, dit La Pérouse, que ces Tartares nous prenaient quelquefois pour des sorciers, nos présens ne pouvaient vaincre leurs préjugés à cet égard, ils ne les recevaient même qu'avec répugnance, et ils les refusèrent souvent avec opiniâtreté. Je crus m'apercevoir qu'ils désiraient peut-être plus de délicatesse dans la manière de les leur offrir. Pour vérifier si ce soupçon était fondé, je m'assis dans une de leurs cases, et, après avoir approché de moi deux petits enfans de trois ou quatre ans, et leur avoir fait de légères caresses, je leur donnai une pièce de nankin, couleur de rose, que j'avais apportée dans ma poche; je vis les yeux de toute la famille témoigner une vive satisfaction; et je suis certain qu'ils auraient refusé ce présent, si je le leur avais adressé directement. Le père sortit de sa case et rentra bientôt avec son plus beau chien qu'il me pria d'accepter; je le refusai en cherchant à lui faire comprendre qu'il lui serait plus utile

qu'à moi ; mais il insista ; et, voyant que c'était sans succès, il fit approcher les deux enfans qui avaient reçu le nankin, et, appuyant leurs petites mains sur le dos du chien, il me fit entendre que je ne devais pas refuser ses enfans. La délicatesse de ces manières ne peut exister que chez un peuple très policé. Je dois faire observer que leurs chiens sont leur bien le plus précieux ; ils les attèlent à de petits traîneaux fort légers et très bien faits. »

On reconnut que la plus grande partie du sol était composée de laves rouges, compactes ou poreuses, de basaltes gris en table ou en boule, et enfin de draps qui paraissaient n'avoir pas été attaqués par le feu ; différentes cristallisations se rencontraient parmi ces matières volcaniques dont l'éruption était jugée très ancienne.

Les indigènes ne cultivent aucune plante ; ils paraissent cependant aimer beaucoup les substances végétales. Ils ramassent avec soin différentes racines spontanées, qu'ils font sécher pour leurs provisions d'hiver, entr'autres celle de la *saranne*.

Les Français ayant remis à la voile, atteignirent plutôt qu'on ne l'espérait la partie méridionale de l'île Ségalien. Cette pointe qui fut nommée *cap Crillon*, est située par 45° 57' de latitude nord et 140° 34' de longitude à l'est de Paris. Elle termine cette île, une des plus étendues du nord au sud qui soient sur le globe.

Les insulaires se montrèrent d'abord très méfians et ne s'approchèrent que lorsqu'on leur eut prononcé quelques mots d'un vocabulaire fait à la baie. Bientôt leur confiance devint extrême; ils montèrent sur les vaisseaux comme s'ils eussent été les meilleurs amis, s'assirent en rond sur le gaillard, et y fumèrent leurs pipes. On les combla de présens : la joie d'avoir rencontré un autre détroit que celui de Sangaar, rendait généreux.

On trouva ces insulaires aussi fortement constitués et aussi velus que ceux de la baie de Langle. Leur peau est très basanée; ils ont de belles figures; leur taille moyenne est à peu près celle des Français, et leurs muscles fortement prononcés, les font paraître de beaux hommes. Leurs manières sont graves. Tous les habits de ces insulaires sont tissus de leurs propres mains; leurs maisons offrent une propreté et une élégance dont celles du continent n'approchent pas; leurs meubles sont artistement travaillés. La chasse, et plus particulièrement la pêche fournissent presque entièrement à leur subsistance.

La Pérouse étant parti de la baie de Crillon, dirigea d'abord sa route au sud-est, pour passer au large du cap qui est terminé par un îlot, ou une roche, sur laquelle la marée portait avec la plus grande force. Dès qu'elle fut doublée, on en aperçut du haut des mâts une seconde qui paraissait à quatre lieues de la pointe, vers le sud-est; elle fut nommée *la Dangereuse*, parce qu'elle

est à fleur d'eau, et qu'il est possible qu'elle soit couverte à la pleine mer. On passa sous le vent; la mer brisait tout autour, mais on ne put savoir si c'était l'effet de la marée, ou celui des battures qui l'environnent. On releva le golfe d'Aniva ainsi que le cap du même nom, et l'on en aperçut la côte orientale qui remonte au nord vers le cap Patience.

Le temps continua d'être beau, mais les vents d'est-sud-est qui soufflaient constamment depuis quatre jours, retardèrent la marche des frégates vers les îles Kouriles. *L'île de la Compagnie* que l'on aperçut, est aride, sans arbres ni verdure; elle parut inhabitée et inhabitable. La Pérouse nomma un cap très escarpé de cette île, *cap Castricum*, du nom d'un vaisseau hollandais à qui l'on doit cette découverte. Enfin l'on traversa la chaîne des Kouriles par un canal qu'on nomma *canal de la Boussole*, et l'on fit route pour le Kamtchatka.

Le 7 septembre, les frégates entrèrent dans la baie d'Avatcha.

Le gouverneur vint à cinq lieues au-devant d'elles dans sa pirogue, et dit aux Français qu'ils étaient attendus depuis long-temps.

Pendant le séjour des frégates dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul, les naturalistes et les mathématiciens de l'expédition visitèrent le volcan le plus voisin de la baie d'Avatcha. Aucun des savans qui avaient voyagé au Kamt-

chatka, n'avait tenté une entreprise aussi difficile. L'aspect de la montagne la faisait croire inaccessible, on n'y apercevait aucune verdure, et l'on ne découvrait qu'un roc vif et prodigieusement escarpé. Les intrépides voyageurs partirent dans l'espoir de vaincre tous ces obstacles, leurs guides ne devaient les conduire qu'au pied du pic; un préjugé aussi ancien peut-être que le Kamtchatka ferait croire aux Kamtchadales et aux Russes qu'il sort de la montagne des vapeurs qui doivent étouffer les hommes assez téméraires pour la gravir. La première station se fit au milieu des bois, à six lieues du havre de Saint-Pierre-Saint-Paul.

Le lendemain on continua le voyage, et les guides s'arrêtèrent, suivant leur convention; dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale, ils dressèrent leurs tentes et allumèrent du feu. Les naturalistes commencèrent à gravir à six heures du matin, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi, sur le bord du cratère. Toutes les substances dont cette montagne est composée sont des laves plus ou moins poreuses, et presque dans l'état de ponce, ils rencontrèrent sur le sommet des matières gypseuses et des cristallisations de soufre. Ils s'élevèrent à 1500 toises au-dessus du niveau de la mer, hauteur prodigieuse relativement aux difficultés qu'ils eurent à vaincre.

Le froid avertissant qu'il était temps de songer

à partir, et les vents ayant passé au nord, La Pérouse fit signal d'appareiller. On atteignit le tropique du nord sans apercevoir aucune terre, mais on voyait tous les jours des oiseaux de rivage qu'on ne rencontre jamais à une grande distance. Bientôt ces oiseaux disparurent entièrement. Les frégates étaient extrêmement fatiguées par une grosse lame de l'est qui régna constamment sur cette vaste mer. Les provisions fraîches étaient absolument consommées, et l'on avait un peu trop compté sur les poissons pour adoucir l'austérité du régime auquel on était astreint.

En avançant vers le sud, la mer se calma un peu, et les brises furent plus modérées; mais l'on eut à *peine* atteint le 10e parallèle nord, que l'on essuya une pluie presque continuelle, au moins pendant le jour, car les nuits étaient assez belles. La chaleur fut étouffante, et l'hygromètre n'avait jamais marqué plus d'humidité depuis le départ d'Europe. On respirait un air sans ressort qui, joint aux mauvais alimens, diminuait les forces et aurait rendu les équipages presque incapables de travaux pénibles, si les circonstances l'eussent exigé. La Pérouse redoubla de soins pour conserver la santé de son monde pendant cette crise, produite par un passage trop subit du froid au chaud et à l'humidité.

Ces pluies, ces orages et ces grosses mers cessèrent lorsqu'on eut atteint les 5° de latitude

nord, et l'on jouit alors du ciel le plus tranquille. Ce beau temps accompagna les frégates jusqu'au delà de l'équateur qu'elles coupèrent pour la troisième fois depuis leur départ de Brest. Elles s'en étaient éloignées trois fois d'environ 60 degrés au nord ou au sud.

On avait éprouvé des alternatives de calmes et de vents d'ouest, d'orages, de pluies, de grains; une grosse houle de l'ouest se fit sentir, elle rendait la navigation extrêmement fatigante, les cordages, pourris par l'humidité constante qu'on avait éprouvée sur la côte de Tartarie, cassaient à chaque instant. Ce fut dans ces circonstances désagréables que La Pérouse eut connaissance, le 6 décembre, de l'île la plus orientale de l'archipel des Navigateurs, découvert par Bougainville, et vers lequel il faisait route en ce moment.

Les frégates entrèrent dans un canal qui sépare cette île d'une autre à l'ouest. Cette terre, d'environ 200 toises d'élévation, est très escarpée, et couverte jusqu'à la cime de grands arbres, parmi lesquels on distingua beaucoup de cocotiers. Les maisons sont bâties à mi-côte, et dans cette partie les insulaires respirent un air plus tempéré. La Pérouse chercha vainement un mouillage dans ce canal, dont la côte est hérissée de récifs. On s'en écarta aussitôt que la brise le permit.

Les insulaires étaient généralement grands, leur peau basanée et leur physionomie peu agréable. On ne vit que deux femmes, et leurs

traits n'avaient pas plus de délicatesse. Plusieurs de ces naturels étaient rouges de plaies considérables. On supposa que c'était un commencement de lèpre. Ils s'approchèrent avec crainte et sans armes, et tout fit présumer qu'ils étaient aussi paisibles que les habitans des archipels de la Société ou des Amis.

On obtint d'eux plusieurs curiosités relatives à leur costume, cinq poules, dix poules sultanes, un petit cochon, une très jolie tourterelle et deux chiens qui furent trouvés très bons. Ils préféraient quelques grains de verre à des haches et à tout instrument de fer.

La Pérouse ayant atteint plus à l'ouest la pointe nord-est de l'île de Maouna, la prolongea à une *demi-lieue* de distance. Cette île est environnée d'un *récif* de corail sur lequel la mer brisait avec fureur. On laissa tomber l'ancre à un mille du rivage; mais on fut ballotté par une houle très-forte qui portait à terre, quoique le vent vînt de la côte. On mit aussitôt les canots à la mer, et le même jour De Langle et plusieurs officiers, avec trois canots armés, descendirent au village où ils furent reçus de la manière la plus amicale. Après un séjour d'une heure, les canots retournèrent à bord.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les insulaires avaient conduit autour des frégates cent pirogues remplies de différentes provisions qu'ils ne voulaient échanger que contre des rassades.

Pendant qu'une partie de l'équipage était occupée à contenir les Indiens et à faire le commerce avec eux, le reste remplissait les canots et les chaloupes de futailles vides pour aller faire de l'eau; les deux chaloupes armées partirent dans cette vue, à cinq heures du matin, pour une baie éloignée d'environ une lieue et un peu au vent. La Pérouse suivit de très près dans un canot, et aborda au rivage en même temps. Malheureusement De Langle voulut, avec son petit canot, aller se promener dans une seconde anse éloignée de l'aiguade à peu près d'une lieue, et cette promenade devint la cause d'un évènement déplorable.

L'anse de l'aiguade était grande et commode pour l'opération, une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens; ceux-ci étaient environ deux cents, et dans ce nombre, il y avait beaucoup de femmes et d'enfans. On les engagea tous à s'asseoir sous des cocotiers, qui étaient éloignés d'une cinquantaine de pieds des chaloupes; chacun avait auprès de soi des poules, des perruches, des pigeons, des fruits; tous voulaient les vendre à la fois, ce qui occasionait un peu de confusion.

Bientôt les femmes essayèrent de traverser la haie des soldats, et ceux-ci les repoussaient trop faiblement pour les arrêter. Leurs manières étaient douces, gaies et séduisantes. Quand elles eurent percé la ligne, les hommes s'appro-

chèrent, et la confusion augmenta; mais des Indiens, que l'on prit pour des chefs, parurent armés de bâtons, et rétablirent l'ordre. Chacun reprit son poste et le marché recommença.

La Pérouse crut pouvoir s'écarter de deux cents pas de l'aiguade, pour aller visiter un village charmant placé au milieu d'un verger dont les arbres étaient chargés de fruits. Entré dans la plus belle des cases, qui, vraisemblablement, appartenait au chef, sa surprise fut extrême de trouver un treillis très bien exécuté. Un rang de colonnes à cinq pieds de distance les unes des autres, formait le pourtour de cette case, dont l'extrémité se terminait par une ellipse de la courbure la plus élégante. Ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres proprement travaillés entre lesquels des *nattes fines*, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme nos jalousies; le reste de la maison était couvert de feuilles de cocotiers.

Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses; cependant on s'aperçut que ces insulaires étaient très turbulens et fort peu surbordonnés à leurs chefs. Vers midi, La Pérouse fut de retour à bord, mais il atteignit difficilement la frégate, parce que les pirogues environnaient les deux bâtimens. Les chaloupes arrivèrent chargées d'eau. La Pérouse fit tout disposer pour appareiller et pro-

fiter d'une petite brise de terre qui donnait l'espoir d'avoir le temps de s'éloigner un peu de la côte. De Langle revint au même instant de sa promenade, enchanté de la beauté du port où il était descendu. Il sentait aussi la nécessité d'appareiller, mais entraîné par une fatale curiosité, il insista pour qu'on ne s'éloignât pas si vite de la côte, et que l'on prît encore quelques chaloupées d'eau fraîche. Les représentations de La Pérouse ne purent ébranler la résolution de M. De Langle, et le commandant céda, quoique avec répugnance.

Parmi soixante-un individus qui composaient l'expédition commandée par De Langle, se trouvait l'élite des équipages, et plusieurs des savans, entre autres Lamanon. A l'arrivée des Français, les sauvages qui bordaient la côte au nombre de près de huit cents, jetèrent dans la mer, en signe de paix, plusieurs branches d'ava. Les futailles remplies, on les embarqua tranquillement, et les insulaires se laissèrent assez contenir par les soldats armés. Vers la fin du travail, le nombre des naturels augmenta jusqu'à plus de douze cents, et ils devinrent plus incommodes. De Langle donna ordre de se rembarquer sur-le-champ.

Des rassades qu'il distribua à cinq ou six individus qu'il prenait pour des espèces de chefs, excitèrent le mécontentement de tous les autres. A peine était-on entré dans les chaloupes que De Langle donna ordre de lever le grappin ; mais

plusieurs insulaires des plus robustes voulurent s'y opposer en retenant le cablot. Un coup de fusil tiré en l'air pour intimider les sauvages, fut le signal d'une attaque générale. Bientôt une grêle de pierres lancées avec autant de force que de vitesse fondit sur les Français; et le combat devint général de part et d'autre. Ceux dont les fusils étaient en état de tirer, renversèrent plusieurs de ces forcenés, mais les autres Indiens n'en furent nullement troublés, et semblèrent redoubler de vigueur.

Presque tous les Français qui se trouvaient dans les chaloupes furent atteints. De Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil, il fut renversé et tomba malheureusement du côté de la mer, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur le champ à coups de massues et de pierres.

La chaloupe de *la Boussole*, commandée par Boutin, était échouée à deux toises de celle de *l'Astrolabe*, et elles laisaient parallèlement entre elles un petit canal qui n'était pas occupé par les Indiens; c'est par là que se sauvèrent tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large; ils gagnèrent les canots qui, étant très heureusement restés à flot, purent sauver quarante-neuf hommes; Lamanon fut tué.

Les insulaires coururent s'emparer des chaloupes, où il ne restait plus personne; ils brisèrent les bancs et mirent l'intérieur en pièces pour

y chercher les richesses qu'ils y supposaient cachées.

Malgré la douleur que La Pérouse éprouvait à s'arracher d'un lieu si funeste, en laissant au pouvoir des barbares les corps de ses compagnons massacrés, il fut obligé, pour ne pas exposer les frégates à un danger plus éminent, de s'en éloigner sans venger ses amis. Le 14 décembre, il fit route pour l'île d'Oyolava, qu'il apercevait dans l'ouest. Elle est séparée de celle de Maouna ou du *Massacre*, par un canal de neuf lieues.

Parvenu à la distance de trois lieues de l'île d'Oyolava, les frégates furent environnées d'une innombrable quantité de pirogues, chargées de fruits à pain, de cocos, de bananes, de cannes à sucre; de pigeons, de poules sultanes, mais de très peu de cochons. Les habitans de cette île ressemblaient si fort à ceux de Maouna, que les matelots crurent reconnaître plusieurs des assassins, et La Pérouse eut beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur eux. Les échanges se firent beaucoup plus tranquillement et de meilleure foi qu'à Maouna.

A l'entrée de la nuit les pirogues retournèrent vers la terre; La Pérouse continua sa route, rangea l'île de Pola de beaucoup plus près qu'Oyolava, et ne fut visité par aucune pirogue. Pola, séparée d'Oyolava par un canal d'environ quatre lieues, coupé lui-même par deux îles assez considérables, est moins grande, mais aussi belle.

Une des deux îles de ce canal est Calinassé qui est bien boisée et paraît habitée.

Les insulaires de l'archipel des Navigateurs ont le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croirait habillés, quoiqu'ils soient presque nus, ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines qui leur descend jusqu'aux genoux. Leurs cheveux sont très longs, ils les retroussent souvent autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie, qui exprime toujours ou l'étonnement ou la colère. La moindre dispute entre eux est suivie de coups de bâton, de massue ou de pagaie. Les cicatrices dont ils sont couverts doivent être la suite de ces combats particuliers.

Ces insulaires possèdent certains arts qu'ils cultivent avec succès. Ils façonnent parfaitement leurs ouvrages avec des haches faites d'un basalte très fin, très compact, et ayant la forme d'herminettes. Ils fabriquent des nattes et quelques étoffes avec le mûrier à papier.

Les îles de cet archipel que les Français visitèrent, parurent volcaniques; toutes les pierres du rivage ne sont que des fragmens de lave, de basalte roulé, ou de corail dont l'île entière est entourée.

Ces îles étant extrêmement fertiles, doivent avoir une population considérable; celles de l'est, Opoun, Léoné, Fanfouée sont petites; mais Maouna, Oyolava et Pola doivent être comptées

La petite île de Pylstart qu'on aperçut à l'ouest n'a qu'un quart de lieue dans sa plus grande largeur; elle est fort escarpée, n'a que quelques arbres sur le côté du nord-est, et ne peut servir de retraite qu'à des oiseaux de mer. L'île de Norfolk est également inhabitée. . . . .

Les frégates continuant leur route, se dirigèrent sur la Nouvelle-Hollande, et entrèrent à Botany-Bay, où elles eurent un spectacle bien nouveau pour elles depuis leur départ de Manille; ce fut celui d'une flotte anglaise mouillée dans la baie. Le commandant fit offrir aux Français tous les secours qui dépendaient de lui; mais comme il ne pouvait donner ni vivres, ni munitions, ni voiles, ses offres se réduisirent à des vœux pour le succès ultérieur de leur voyage. La Pérouse envoya un officier faire ses remercîmens au commandant qui se disposait à appareiller. . .

Le journal de ce navigateur se termine au 26 janvier. Les derniers monumens qui attestent son existence, sont quelques lettres qu'il écrivit de Botany-Bay, et qui furent apportées avec son journal, depuis le Kamtchatka, par un bâtiment de la flotte anglaise. . . . .

Il fixait son départ de Botany-Bay au 15 mars.

On sait aujourd'hui que la malheureuse expédition de La Pérouse a trouvé sa fin sur les rochers de corail de l'île de Mámiolo.

CHAPITRE III.

D'entrecasteaux, 1791 à 1793. — Recherche de La Pérouse.

Deux années s'étant écoulées sans qu'on eût reçu d'autres nouvelles de l'expédition de La Pérouse, ni par lui ni par aucun de ses compagnons, ni par les puissances étrangères, dont les vaisseaux pouvaient avoir rencontré les siens dans quelque parage, on commença à craindre qu'un évènement sinistre n'eût détruit *l'Astrolabe* et *la Boussole*. On pensa que peut-être leurs équipages avaient été jetés par la tempête dans quelque île de l'Océanie, et l'on songea à envoyer à leur recherche et à leur porter des secours.

Cette mission fut confiée à M. d'Entrecasteaux, capitaine de vaisseau, que son mérite connu, ses talens et sa longue expérience rendaient capable de la bien remplir. On mit sous ses ordres les frégates *la Recherche* et *l'Espérance*; il commandait la première, M. Huon-de-Kermadec la seconde : chacune portait quatre-vingt-douze hommes d'équipage.

Le 29 septembre 1791, l'expédition sortit de Brest : le 17 janvier 1792, elle était rendue au cap de Bonne-Espérance. M. d'Entrecasteaux y trouva une dépêche de M. de Saint-Félix, com-

mandant la station de l'Inde; cette lettre contenait les dépositions de deux capitaines marchands, français. Pendant leur séjour à Batavia, des officiers anglais leur avaient raconté qu'en allant de Botany-Bay à Java, ils avaient aperçu, près des îles de l'Amirauté, des pirogues montées par des insulaires revêtus pour la plupart d'uniformes et de ceinturons de soldats de la marine de France; et ils avaient jugé que ce ne pouvaient être que les dépouilles des équipages des deux frégates de La Pérouse.

La confiance que ces dépositions avaient inspirée à M. de Saint-Félix, détermina M. d'Entrecasteaux à se rendre immédiatement aux îles de l'Amirauté.

Le 28 mars, on aperçut l'île d'Amsterdam; sa proximité avait été annoncée par un très grand nombre d'oiseaux; son sommet était couvert de nuages. La partie sud de cette île que l'on côtoya est inabordable, parce que le rivage est très escarpé. L'île était couverte d'une fumée très épaisse produite par un incendie. On voyait une légère fumée sortir d'une petite ouverture souterraine à peu de distance du rivage. On ne peut former aucune conjecture sur la cause de l'incendie, et même en mettant pied à terre, il eût été très difficile de reconnaître le lieu où le feu avait commencé, parce que l'île semblait embrasée dans toute sa largeur. Malgré toute l'attention des Français pour découvrir si leurs secours n'étaient

pas réclamés, ils ne virent aucun signal qui indiquât que l'île fût habitée.

Le 21 avril, on aperçut la pointe méridionale de la terre de Van-Diemen au sud de la Nouvelle-Hollande. On voulait entrer dans la baie de l'Aventure; mais comme les configurations de cette côte ont beaucoup de ressemblance entre elles, on donna dans la baie des Tempêtes.

Les frégates s'y trouvant à l'abri du vent, y jetèrent l'ancre. On découvrit sur la plage des débris de coquillages grillés qui avaient évidemment servi au repas des naturels du pays.

Le 23 on mouilla dans le port qui reçut le nom de d'Entrecasteaux.

De faibles abris d'écorce d'arbres disposés le *long des bords* d'une petite rivière qui se jette au fond du havre, firent connaître que ces lieux étaient fréquentés par les naturels. On y trouva une portion du goëmon connu sous le nom de *goëmon palmé*, taillé à peu près dans la forme d'un petit sac. C'était un vase destiné à puiser de l'eau, il en était encore rempli.

Un feu allumé à deux lieues de distance environ, indiquait que les sauvages n'habitaient pas loin des frégates, quoiqu'on n'en eût aperçu aucun.

Des embarcations expédiées à plusieurs reprises par le commandant, reconnurent que le cap Tasman et la baie de l'Aventure faisaient partie d'une île séparée de la terre de Van-Diemen.

Dans une de ces excursions, un officier rencontra six naturels sur la rive droite du canal où il se trouvait; il parvint à les attirer près de lui : l'entrevue fut très amicale. A l'autre rive, des canonniers aperçurent aussi des naturels; la vue d'un couteau ouvert les intimida et les empêcha d'approcher. Un autre officier vit sur la côte d'un autre canal, deux sauvages et un enfant qui s'enfuirent précipitamment, quoique rien n'eût été négligé pour les rassurer.

On était dans l'hiver de ces contrées australes. Durant près d'un mois de relâche, le ciel favorisa peu les observations astronomiques, et les vents soufflèrent avec violence du nord-ouest au sud-est. Le 28 mai, l'on quitta la terre de Van-Diemen; la traversée n'offrit rien de remarquable. Le 16 juin on vit un feu allumé sur l'île des Pins. Les récifs qui s'étendent au sud de la Nouvelle-Calédonie, sont extrêmement dangereux; ils forment un cordon impénétrable. Ayant eu connaissance de l'extrémité septentrionale de l'île, on vit du haut des mâts la chaîne de brisans se prolonger dans le nord-ouest à perte de vue. Il est douteux qu'aucun navigateur soit tenté d'aborder à cette côte, dont l'aspect offre d'ailleurs peu de traces de végétation, et conséquemment peu de ressources.

On vit la terre des Arsacides et les îles de la Trésorerie. Le milieu de ce groupe qui semble ne former qu'une île, est situé par 7° 23' sud et

153° 9' est. L'île de Bougainville offrit un groupe de dix îlots ; l'aspect en était enchanteur ; mais des brisans en rendaient l'approche périlleuse. On remarqua sur le rivage des îles dont on était le plus rapproché, plusieurs naturels accroupis sur le bord de l'eau. De grandes pirogues à voile annonçaient une navigation active ; aucune ne fit de dispositions pour venir visiter les frégates.

Il se détacha de la côte de Bouka, qu'on prolongea ensuite, plusieurs pirogues. Les insulaires refusèrent d'abord de s'approcher, malgré les signes d'amitié et les invitations qu'on leur en fit. Enfin, des bagatelles mises sur une planche les attirèrent, et ils proposèrent en échange des arcs et des flèches. Ces hommes sont entièrement nus, leurs cheveux sont noirs et crépus, plusieurs les ont peints en rouge, les taches de craie dont ils se peignent différentes parties du corps, faisaient ressortir la couleur noire de leur peau ; rien dans leur physionomie, ni dans leurs gestes, n'annonçait de la férocité ; ils parurent portés à la gaîté.

Le 16 juillet, le temps fut sombre, et l'on eut beaucoup de peine à distinguer à travers les nuages, les terres hautes de la Nouvelle-Irlande.

Le lendemain on mouilla dans le havre Carteret. Ce havre procura de l'eau bonne, claire et abondante, mais il présenta le grand inconvénient de remplir les bâtimens d'une foule d'insectes venimeux. Les naturalistes firent de fréquentes

excursions sur l'île des Cocos à l'entrée du port Praslin. On trouve jusqu'à la sommité des montagnes, comme sur celles de la Nouvelle-Irlande, les productions marines dont elles sont en partie composées. On y aperçut un caïman.

Les forêts y étaient extrêmement épaisses, et des lianes qui s'entrelaçaient dans les arbres, empêchèrent d'y pénétrer bien avant. Parmi les grands arbres, on remarqua une nouvelle espèce d'arek, qui s'élève à plus de cent pieds, et qui n'a que quatre pouces de diamètre. On ne concevait pas comment un arbre si frêle, en apparence, pouvait se soutenir à une si haute élévation; mais l'étonnement cessa lorsqu'on voulut en abattre un; son bois était d'une si grande dureté qu'il résista quelque temps aux coups redoublés de la hache. Une grande quantité de substance amilacée, sous la forme de moelle, en occupait le centre; ôtée du tronc, elle laissa voir un cylindre dont le bois n'avait pas plus de cinq lignes d'épaisseur. Ce bois est d'un beau noir.

Parvenu à l'extrémité du canal de Saint-Georges et près des îles de l'Amirauté, d'Entrecasteaux n'eut plus d'autre objet en vue que de tâcher de découvrir les traces de La Pérouse, en faisant usage des renseignemens qu'on lui avait communiqués au cap de Bonne-Espérance. La première île que l'on reconnut est d'un abord très dangereux et entourée de récifs. Toutes les recherches furent inutiles; on n'aperçut parmi les sauvages

aucun vestige de vêtement européen. Cependant, comme ils portent des ornemens de coquilles blanches et des ceintures d'un rouge sombre, on conjectura que des hommes préoccupés du passage de La Pérouse dans cet archipel, avaient pu prendre ces ornemens pour des ceinturons et confondre la couleur de la peau de ces insulaires avec celle des habits uniformes de la marine française. On crut pouvoir s'arrêter à ces suppositions.

Ces insulaires sont d'un noir peu foncé, leur physionomie est agréable, ils ont les cheveux crépus et s'épilent toutes les parties du corps. Plusieurs avaient la cloison du nez percée d'un trou dans lequel ils avaient passé une corde; aux extrémités de celle-ci étaient suspendues des dents canines deux fois plus longues que celles de l'homme. L'examen très attentif et l'interrogation par gestes que l'on fit subir aux naturels qui furent vus dans des pirogues le long d'une de ces îles, convainquit les Français que La Pérouse n'avait fait naufrage sur aucune des îles de l'Amirauté. On côtoya les petites îles nommées *los Negros* par Maurelle; on apercevait un grand nombre de pirogues occupées à la pêche; mais on ne put en attirer que deux à portée de la voix des frégates.

On voyait toujours de côté et d'autre de petites îles entourées de récifs. Le 2 août on reconnut le groupe que l'on nomme les Ermites. Plusieurs pirogues se détachèrent de la plus considérable,

mais rien ne put déterminer les insulaires à entrer en marché avec les Français. Ils n'osèrent pas même toucher aux différens objets qu'on leur envoya par le moyen d'une planche. Ces insulaires sont d'une belle stature; on ne leur vit aucune arme.

Après avoir reconnu différentes autres îles de ces parages, les frégates doublèrent le cap de Bonne-Espérance de la Nouvelle-Guinée.

Ensuite on entra dans le grand archipel de l'Asie orientale par le détroit de Sagewien, entre l'île Sallavaty et l'île Batenta. Une pirogue que l'on aperçut près de Batenta, portait un pavillon dont le fond était blanc; elle eut l'air de ne pas faire attention aux frégates; on en vit encore plusieurs autres, ainsi que des habitans, sur l'île; ils regardaient avec indifférence les bâtimens qui ne semblaient pas des objets nouveaux pour eux.

On longea la côte de Ceram, et le 5 septembre, les frégates laissèrent tomber l'ancre dans la baie d'Amboine.

Ayant remis à la voile, les Français passèrent devant Timor et Savou. Bientôt ils furent en dehors de toutes les îles, et l'on ne rencontra plus aucune terre jusqu'au 5 décembre, que l'on vit la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, nommée terre de Leeuwin.

La côte de cette terre est nue et aride; sans la fumée qu'on aperçut dans un seul endroit on eût jugé que le pays était inhabité. On éprouva des

coups de vent qui obligèrent de mettre à la cape. En prolongeant la terre de Nuyts à l'est, on découvrit de petites îles qui reçurent le nom d'*archipel de la Recherche.*

Les frégates mouillèrent dans une baie qui fut nommée *baie de l'Espérance.* On n'y apercut pas de traces d'habitation.

Des phoques abondaient dans plusieurs des petites îles, et on les assommait à coups de bâton. On quitta ce rivage où l'on n'avait trouvé de ressource que dans la pêche; on mangea aussi des phoques et des pingouins, dont le goût ne parut pas très désagréable; les requins étaient d'une grosseur monstrueuse.

On suivit jusqu'au 1er janvier 1793, à plus ou moins de distance cette côte d'une aridité désolante. La disette d'eau fit alors prendre la route de la terre de Van-Diemen, où l'on mouilla, le 21, dans le port du sud de la baie de la Recherche.

On fut tourmenté dans ce havre par de très grosses mouches, dont la piqûre faisait tomber très promptement en putréfaction les oiseaux, les poissons et généralement toute espèce de chair : le bourdonnement en était fort importun.

La plus parfaite cordialité s'établit entre les Français et les insulaires; on se fit mutuellement des présens.

Les hommes étaient nus ainsi que les femmes, à l'exception d'une peau de Kangourou, que quelques-unes avaient sur les épaules ou autour de

la ceinture. Ces sauvages étaient séparés par familles, chacune avait son feu. Les femmes sont chargées de la pêche et de la provision d'eau : elles puisent l'eau avec des vases de tige de goëmon.

Toute la conduite de ces sauvages marqua la plus grande confiance. La seule chose qu'ils parussent vouloir dérober à la vue des Français, avec beaucoup de soin, c'étaient leurs armes ; elles restaient toujours cachées dans les bois, et gardées par des femmes qui jetaient de grands cris, quand on en approchait. On ne remarqua en eux nul penchant au larcin. Ils n'insistaient jamais quand on leur refusait les objets qu'ils désiraient.

Les frégates s'engagèrent le 13 février dans le canal d'Entrecasteaux. On y tua beaucoup de cygnes noirs qui servirent à la nourriture des équipages.

Des sauvages, avec lesquels on communiqua, étaient d'une plus belle stature que ceux qu'on venait de quitter, quoiqu'ils parussent être de la même race ; ils comprirent tous les mots qu'on leur adressa. L'explosion d'une arme à feu leur causa plus d'effroi qu'à tous ceux qu'on avait déjà visités. L'un d'eux fit entendre qu'il avait déjà vu des vaisseaux dans la baie de l'Aventure. Tous ignoraient l'usage de l'arc, et n'avaient pour armes que des zagaies.

Après être sorties du canal, les frégates allè-

rent mouiller dans la baie de l'Aventure. La côte de cette baie offre un aspect plus riant que celle du continent.

La terre y est peuplée d'un grand nombre d'oiseaux : l'on y vit aussi plusieurs kangourous. Le froid qu'on y éprouvait dans la matinée, était assez incommode. On partit de la baie de l'Aventure à la fin de février, et le 11 mars on vit les trois Rois, îlots situés au nord-ouest de la Nouvelle-Zélande. On ne présumait pas qu'ils fussent habités; mais une forte colonne de fumée s'éleva tout à coup de l'îlot le plus oriental. Sans doute des sauvages avaient choisi ce séjour pour y faire plus facilement la pêche au milieu des écueils.

L'après-midi on passa à peu de distance du cap *nord de la* Nouvelle-Zélande. Bientôt deux pirogues se détachèrent de la côte et se dirigèrent vers *la Recherche*. Les insulaires parurent moins noirs que les habitans de la terre de Van-Diemen, mais plus grands et plus musculeux, leur physionomie avait quelque chose de sombre et de farouche. Cependant ils montrèrent beaucoup de confiance et entrèrent tout de suite en marché.

Ils avaient du poisson, des nattes et des armes telles que des javelots, des lances dont une portait seize pieds de longueur, un casse-tête d'une pierre dure et parfaitement polie, des hameçons de toute grandeur faits de coquilles et d'os d'animaux, des lignes de pêche faites de phormium et très bien tressées. Ils étaient enveloppés depuis

la ceinture jusqu'aux pieds d'une espèce de couverture très grossière. On leur donna des haches, des clous et quelques morceaux d'étoffe. Ils parurent faire plus de cas du fer travaillé que des autres objets. Quelques jeunes gens portaient des pendans d'oreilles, faits avec une serpentine d'une grande dureté. Tous avaient la tête parée de plumes, et pour ornement des colliers faits de différens os d'animaux; ils en cédèrent quelques-uns quoiqu'ils parussent y attacher un très grand prix, et l'on reconnut avec horreur que des os humains en faisaient partie.

Tous les échanges se firent de très bonne foi. Il était nuit depuis plus d'une heure lorsqu'ils pagayèrent en se retirant vers la côte.

En continuant à naviguer vers les îles des Amis, on aperçut différens îlots peu considérables, et le 23 mars on mouilla dans le havre de Tongatabou. Dès le moment où les frégates donnèrent dans l'entrée du port, la mer fut couverte de pirogues, et les insulaires commencèrent tout de suite à échanger différentes provisions contre les marchandises d'Europe.

Un officier fut chargé d'aller reconnaître sur l'île Panghaïmodou le lieu le plus convenable pour faire des échanges, et pour dresser les tentes de l'observation et celles des ouvriers. Cette petite île parut très propre à ces opérations.

Malgré l'accueil amical que les insulaires avaient fait aux Français, et la tranquillité avec laquelle

les échanges avaient d'abord eu lieu, on remarqua dès le 25 après midi, que les hommes armés étaient plus turbulens que les autres. On avait beaucoup de peine à les contenir dans les limites qu'on leur avait assignées. Le tumulte ayant augmenté le soir, força de prendre les précautions nécessaires dans cette circonstance. D'Entrecasteaux fit transporter à bord toutes les tentes, ainsi que les objets déposés dans leur enceinte pour faire des échanges. Il n'y eut point de marché le 27, et toutes les pirogues qui dès la pointe du jour environnaient les frégates en furent soigneusement écartées.

Cette suspension, qui est le meilleur moyen à employer, produisit un très bon effet. Toubou, *le grand chef* de l'île, vint à bord avec une suite nombreuse, menant avec lui un homme qui, après avoir frappé une sentinelle, lui avait enlevé son fusil. Le coupable était étendu à ses pieds dans le fond de la pirogue, les mains liées derrière le dos ; il avait reçu à la tête plusieurs coups de massue dont il était grièvement blessé. On voulait l'assommer en présence des Français. D'Entrecasteaux obtint sa grâce, et le débarqua la nuit sur l'île de Panghaïncodou afin qu'il pût se sauver.

Le fusil et un sabre enlevé la veille à un canonnier ayant été restitués, les échanges recommencèrent, et le 30, les Français furent invités à une fête.

Dès que cette fête fut terminée, d'Entrecasteaux se rendit à bord de *l'Espérance*. Tout lui paraissait tranquille; mais peu de temps après, il entendit des cris tumultueux; on demandait du secours à la frégate. On vit une partie des Français courir sur la grève; ils étaient poursuivis. Il n'y eut plus à délibérer, il fallut repousser la force par la force. Quelques coups de pierre et deux coups de canon à mitraille furent tirés sur le groupe des naturels qui paraissaient serrer de plus près quelques Français que l'on pouvait distinguer par leurs vêtemens et la différence de couleur; les insulaires furent mis en fuite.

Le commandant descendit à terre pour rallier son monde et prendre les mesures les plus convenables, d'après le compte qui lui serait rendu de l'état des choses. Il apprit qu'à la suite de quelques vols, commis par les naturels, on s'était mis à poursuivre ceux que l'on soupçonnait d'en être les auteurs; des coups de massue avaient été donnés, et des coups de fusils tirés dans la mêlée. Il fit rembarquer tous ses gens.

Cet évènement inattendu ne parut pas troubler la bonne intelligence qui avait jusqu'alors régné entre les insulaires de Tongatabou et les Français. Les chefs qui n'avaient pas osé se montrer dans ce moment d'orage, revinrent le lendemain jusqu'au moment du départ.

D'après les renseignemens que l'on prit des insulaires les plus intelligens, il fut hors de doute

que La Pérouse n'avait relâché dans aucune des îles des Amis. Ils se souvenaient parfaitement bien de tous les voyages de Cook, et de tous les intervalles qu'il y avait eu entre ces voyages; ils se rappelaient aussi le voyage de Bligh, qui était bien postérieur. D'Entrecasteaux trouva plusieurs effets de fabrique anglaise à Tongatabou, et n'en aperçut aucun provenant des manufactures de France dont La Pérouse était pourvu.

Les médailles que l'on distribua aux insulaires étaient pareilles à celles qu'il avait dû distribuer dans le cours de son voyage, et elles parurent absolument nouvelles à leurs yeux.

La plupart des femmes, dans la classe de celles qui appartiennent aux chefs, ont une physionomie agréable. On remarqua avec plaisir qu'elles sont mieux traitées dans cet archipel que dans les îles les plus occidentales du grand Océan, où on les emploie aux travaux les plus pénibles; aussi paraissent-elles d'une complexion plus forte et d'une meilleure santé que toutes celles que l'on avait vues jusqu'alors : elles sont uniquement destinées aux soins du ménage et à l'éducation des enfans.

La beauté du paysage de Tongatabou, son extrême fertilité, la culture soignée des terres, frappèrent les Français; les vivres y sont très abondans, mais l'eau y est de mauvaise qualité; les insulaires peuvent y suppléer par l'eau de cocos qu'ils ont en abondance.

Le 9 avril, on fit route pour la Nouvelle-Calédonie. On aperçut Erronam, et peu de temps après Annatom. On passa entre ces deux îles qui sont les plus méridionales de l'archipel du Saint-Esprit. On vit très distinctement le volcan de Tanna : la fumée qui en sortit, le fit paraître comme au milieu des nuages, tandis que le ciel était serein dans toutes les autres parties de l'horizon. Le 18, à quatre heures du matin, à peine pouvait-on distinguer les objets, qu'une terre très basse s'offrit à la vue; l'instant d'après, on la vit entourée de brisans, sur lesquels on eût donné, sans la prudence de l'officier de quart. Deux petites îles boisées, situées à la partie orientale de ce récif, et une troisième plus grande, reçurent le nom d'îles Beaupré. Le même jour on vit la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie : elle était, ainsi que la côte occidentale que l'on avait reconnue l'année précédente, bordée de récifs.

On laissa tomber l'ancre dans le port de Balade, et le lendemain quelques pirogues vinrent auprès des frégates. D'Entrecasteaux trouva que les insulaires avaient la même stature et prenaient les mêmes attitudes que les habitans de la terre de Van-Diemen : « ils ont, dit-il, peu de corpulence, « leurs bras et leurs jambes sont très grêles, une « excessive maigreur décèle leur misère. Il semble « que leurs moyens de subsistance soient très « insuffisans; ils montraient de la main leur

« ventre qui était aplati. Ils revinrent les jours « suivans, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils « n'étaient pas aussi étrangers au vol qu'on l'avait « d'abord cru. On vit disparaître plusieurs mou- « choirs, une hache, ainsi que le bonnet et le « sabre d'un officier. D'autres vols furent commis, « et il y eut même des pierres jetées. On se con- « vainquit aussi que ce peuple qui avait été dé- « peint comme si bon, était anthropophage. On « trouva des sauvages qui prenaient un repas; « on reconnut que la viande qu'ils mangeaient et « qui venait d'être grillée, était de la chair hu- « maine. Ils montrèrent qu'ils avaient coupé cette « tranche du milieu du bras, et firent connaître « par des signes très expressifs qu'après avoir « blessé avec leurs zagaies celui dont on voyait « les restes entre leurs mains, ils l'avaient as- « sommé à coups de massue. Ils voulurent sans « doute donner à entendre qu'ils ne dévoraient « que leurs ennemis. »

Quelques-uns se rapprochèrent des plus robustes d'entre les Français, et leur tâtèrent à différentes reprises les parties les plus musculeuses des bras et des jambes, en prononçant *kapareck* (cela est bon) d'un air d'admiration et même de désir, ce qui n'était pas trop rassurant; du reste, ils ne firent aucune démonstration hostile.

On fit diverses excursions dans l'île, et l'on trouva que le sol ne produisait qu'une espèce d'herbe très grossière et cependant assez haute.

On ne rencontra qu'un petit nombre de naturels dont l'excessive maigreur prouvait évidemment que ce sol ingrat ne pouvait pas même servir à la subsistance de ses habitans. Le besoin pressant de la faim les porte à se gorger d'une terre argileuse qui peut dans les premiers momens apaiser l'appétit, mais qui certainement ne nourrit pas. Ils mangent aussi des racines peu substantielles, triste et insuffisante ressource.

Les informations que prirent les Français pour tâcher de savoir si les insulaires avaient vu sur leurs côtes quelques bâtimens européens, leur firent présumer que ces sauvages se souvenaient du capitaine Cook; du reste, on ne vit aucun des objets qu'il leur avait laissés.

La taille de ces insulaires est peut-être un peu au-dessus de la moyenne; ils sont entièrement nus, à l'exception d'une enveloppe d'écorce d'arbre ou de feuilles dont ils se ceignent; quelques-uns ont des colliers et des bracelets.

Les femmes ont le regard féroce et les traits désagréables; elles portent, pour tout vêtement, une ceinture qui fait plusieurs fois le tour de leur corps, et dont les franges retombent sur les cuisses. On observa que la ceinture des femmes était noire, et celle des filles, blanche.

Les Français ayant quitté le port de Balade, furent bientôt hors des récifs. Ils s'en trouvèrent si près deux fois, qu'ils n'eurent que l'espace nécessaire pour achever l'évolution qui les fit

éviter. On vit le groupe d'îles nommées *îles de la reine Charlotte*.

D'Entrecasteaux voulait mouiller dans une baie de l'île Santa-Cruz, pour y prendre des renseignemens sur La Pérouse; mais la côte est bordée de rochers sur lesquels la lame est assez forte pour empêcher les canots des Européens d'en approcher. On fit des échanges avec les naturels, dont les pirogues entouraient les frégates. La physionomie de ces insulaires est en général désagréable et sinistre.

La côte de Santa-Cruz, quoique verdoyante, n'offre aucune trace de culture. Il semblerait que le bord de la mer seulement est habité.

Les cases sont plus élevées que celles des îles des *Amis*, et paraissent plus commodes et plus vastes; elles sont de forme oblongue et ont des portes et des fenêtres.

Bientôt on força de voiles pour aller reconnaître la partie méridionale des îles Salomon. On vit le cap Surville. L'île de San-Christoval ne paraît guère habitée, d'après l'étendue et l'épaisseur des bois. Les insulaires ressemblent à ceux de Santa-Cruz. Les frégates passèrent dans le détroit qui sépare San-Christoval de Guadalcanar, et relevèrent plusieurs îles situées à l'ouest.

Plusieurs pirogues se détachèrent de l'île des Contrariétés; elles étaient de la structure la plus élégante, et d'une légèreté inconcevable. Les

nageurs (1) se placent sur des bancs établis au fond pour leur donner de la stabilité. Ces insulaires étaient nus, comme presque tous ceux du grand Océan, mais on n'en avait pas encore vu qui fussent parés d'autant d'ornemens; ils avaient des colliers de coquillages, artistement travaillés, des bracelets, des plumes dans leurs cheveux. Ils reçurent avec plaisir des morceaux d'étoffe, de la quincaillerie et des clous.

On rentra ensuite dans le canal et l'on prolongea la côte méridionale de Guadalcanar; la terre est bien boisée et très élevée. On vit plusieurs naturels assis sur le rivage, à l'ombre de belles plantations de cocotiers et de bananiers.

On passa devant les îles Hammoud; la partie de la côte méridionale de l'archipel Salomon, qui est à l'ouest de ces îles, ayant été explorée l'année précédente, d'Entrecasteaux crut devoir s'en éloigner, pour aller reconnaître les côtes septentrionales de la Louisiade, où La Pérouse avait annoncé qu'il se rendrait, après avoir visité les îles Salomon.

Le 11 juin, on vit le cap de la Délivrance de la Louisiade. Il appartient à une île qui fut nommée *Ile Rossel*. L'approche en est défendue par des brisans qui se prolongent à plus de treize lieues dans l'ouest. La partie de cet archipel que

---

(1) On nomme ainsi dans la marine les rameurs.

l'on reconnut, n'est qu'un amas d'îles, qui sont entourées ou liées par des récifs près desquels on ne trouve pas de fond.

Le 19, tandis qu'on naviguait avec la plus grande précaution, pour ne pas être entraîné par les courans sur les îles qu'on avait à l'ouest, un grand nombre de pirogues vinrent autour des frégates. On ne put déterminer aucun des insulaires à monter à bord; un vieillard en témoigna le désir, mais les autres l'en empêchèrent.

Le groupe d'îles d'où venaient ces pirogues fut nommé *îles d'Entrecasteaux*; il fait partie de la Louisiade.

On prolongea ensuite des îlots très bas; au-delà, on voyait vers le sud, des terres fort élevées; la prodigieuse quantité de hauts fonds, que l'on rencontrait à chaque instant, empêcha de les côtoyer de près. La reconnaissance que l'on venait de faire prouva que la Louisiade est un archipel qui peut avoir six degrés d'étendue en longitude, et pas plus de deux degrés et demi en latitude.

Le 26, on vit les montagnes de la Nouvelle-Guinée, les plus hautes qu'on eût encore vues; et trois jours après, les frégates débouchèrent par le détroit de Dampier. La côte de la Nouvelle-Bretagne dont on s'approcha est très agréable; le rivage est couvert d'habitations, entourées de bocages de cocotiers.

On découvrit ensuite le long de la côte septen-

trionale de la Nouvelle-Bretagne, plusieurs petites îles nouvelles, toutes très montueuses ; un groupe fut nommé *îles Françaises.*

Lorsqu'on fut parvenu vis-à-vis de l'extrémité orientale de la Nouvelle-Bretagne, d'Entrecasteaux prit le parti de faire route pour Java, où il devenait pressant d'arriver. Les provisions étaient déjà détériorées et le scorbut faisait des ravages parmi ses hommes. Le commandant lui-même était grièvement malade ; son état avait tellement empiré, que le 20 juillet il expira.

M. d'Auribeau prit le commandement de l'expédition qui fut dirigée par M. Rossel, devenu capitaine de *l'Espérance.*

Déjà l'on avait rejoint la route de l'année dernière, l'on avait passé devant les îles de l'Amirauté, et on laissa tomber l'ancre près de la côte de Waigiou, dans le port de Boni, le lendemain.

Les insulaires visitèrent souvent les Français, et leur apportèrent des tortues dont le bouillon procura un grand soulagement aux malades. Ils leur vendirent beaucoup d'autres provisions.

La plupart des insulaires sont presque nus, à l'exception d'une ceinture d'étoffe grossière, qui paraît être fabriquée avec l'écorce du figuier.

On partit de Waigiou, et l'on mouilla le 3 septembre dans la rade de Bourou. Bientôt des pirogues apportèrent du poisson, des fruits, des ignames et un bœuf. Ces attentions, et l'aspect du pays firent également plaisir aux Français.

L'intérieur est habité par les naturels de l'île qu'on nomme en malais *Alfouras* ; il est divisé ainsi que le territoire d'Amboine, en cantons, ayant à leur tête des chefs ou Orang-Kaies.

Les oiseaux, surtout les perroquets, les cerfs, les chèvres et les sangliers sont très répandus dans les bois. On y rencontre aussi le babiroussa.

Le 3 octobre, on mouilla le long de la côte de Boutoun, et on la suivit ensuite jusqu'au détroit de Salayer. Les frégates furent visitées par un grand nombre de pirogues. Indépendamment des vivres, elles apportaient une quantité de singes, de perroquets et de cacatoès, que les matelots échangèrent contre de vieilles hardes, dont les insulaires parurent très avides.

Plusieurs officiers et les naturalistes allèrent à terre, et visitèrent les environs de la ville de Boutoun ; le paysage leur parut très agréable, et le terrain bien cultivé. Les rues de la ville sont fort étroites, quoique assez bien alignées. Les maisons n'ont qu'un étage; elles sont bâties en bois comme presque toutes celles des orientaux, et couvertes en feuilles de palmier. Les habitans fabriquent une assez grande quantité de toiles d'un beau tissu et d'une finesse remarquable.

Ayant passé le détroit de Salayer, on eut connaissance de la côte occidentale de Madouré, et l'on mouilla plusieurs fois le long de la côte de cette île. A Sourabaya, dans l'île de Java, on apprit les grands évènemens qui s'étaient passés

en France depuis le départ de l'expédition. L'effet produit par cette nouvelle amena la fin de l'expédition. Les frégates furent désarmées et vendues au gouvernement Hollandais.

D'Auribeau mourut à Samarang, le 24 août 1794. M. de Rossel, commandant de la frégate *l'Espérance*, s'embarqua ensuite pour l'Europe, sur un vaisseau hollandais, et se chargea, comme le plus ancien officier de l'expédition, de rapporter tous les papiers qui contenaient le résultat des travaux de la campagne; mais ayant été pris par une frégate anglaise dans le nord de l'Ecosse, il fut conduit en Angleterre. Les papiers et les plans qui avaient été retenus par l'amirauté, lui furent enfin rendus à l'époque de son retour en France. En 1808, M. de Rossel publia la relation du voyage de d'Entrecasteaux, rédigée d'après le journal même écrit, en entier, de la main de ce navigateur jusqu'à sa mort.

On a vu que La Pérouse n'avait paru dans aucun des lieux visités par d'Entrecasteaux. L'on est fondé à croire que les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe* ont péri dans les parages qui leur restaient à parcourir au nord-ouest de leur dernier départ, parages où tous les navigateurs ont depuis rencontré des écueils auparavant inconnus. La manière dont elles naviguaient, à la portée de la voix, aura rendu commun à toutes les deux le même écueil; elles auront éprouvé le malheur dont elles avaient été si près le 6 novembre 1786,

et auront été englouties avant de pouvoir aborder à aucune terre.

Nous ajouterons à cet extrait du voyage de d'Entrecasteaux, combien il est malheureux que ce navigateur n'ait pas poussé ses recherches dans l'archipel du Saint-Esprit ou des Nouvelles-Hébrides, lorsqu'il s'en trouvait si rapproché quand il donna lui-même dans des récifs au nord de la Nouvelle-Calédonie, récifs qui portent aujourd'hui son nom. L'île de Manicolo où périrent les deux vaisseaux de La Pérouse, est située à deux degrés au plus de ces vastes récifs où d'Entrecasteaux pensa succomber lui-même; et il dut en passer assez près quand il se rendit à l'archipel Salomon. Il est très probable qu'une grande partie des équipages de *l'Astrolabe* et de *la Boussole* existait encore en 1793, et peut-être même La Pérouse n'avait pas encore terminé ses jours.

CHAPITRE IV.

Portlock et Dixon, 1785 à 1788. — Océanie et Amérique nord-ouest.

Une société de commerce fut formée à Londres, au mois de mai 1785; elle équipa deux grands navires, *le roi George* et *la reine Charlotte*. Portlock commanda le premier de ces navires, Dixon le second. Tous deux, anciens marins, s'étaient formés sous le capitaine Cook aux grandes navigations.

Les deux vaisseaux partirent le 2 septembre 1785, de la rade des Dunes. On relâcha aux îles Falkland; on doubla ensuite le cap Horn et, après avoir visité Owaïhy, on mouilla dans la baie de Karakoa. Des pirogues chargées de provisions entourèrent bientôt les bâtimens; les malades furent transportés à terre, parce qu'on espérait qu'un court séjour dans cette île leur serait avantageux, mais la chaleur fut si étouffante et les naturels si importuns qu'il fallut les ramener à bord. On se rendit dans la baie d'Yam, sur la côte d'Oniheou; on y embarqua quelques vivres, et l'on remit à la voile.

Le 16 juillet, les Anglais aperçurent la côte nord-ouest de l'Amérique. A l'instant où ils en-

traient dans la rivière de Cook, par 60 degrés de latitude nord, ils furent surpris d'entendre un coup de canon qui paraissait avoir été tiré d'une baie devant laquelle ils se trouvaient. Portlock fit aussitôt répondre à ce signal, et au moment où l'on entrait dans la baie, une chaloupe s'avança vers *le Roi-George*; ceux qui la montaient étaient des russes. On apprit qu'ils étaient venus d'Ounalachka, l'une des îles Aléoutes, pour traiter des pelleteries.

Les Russes avertirent qu'ils avaient été souvent obligés d'en venir aux mains avec les habitans de la baie.

Les Anglais n'ayant pu traiter dans ces lieux qu'une petite quantité de pelleteries, se portèrent plus loin sur la côte nord-ouest. Les vents, les orages les contrarièrent continuellement, et ils ne purent aborder nulle part. La saison étant très avancée, Portlock résolut d'abandonner la côte et d'aller aux îles Sandwich, où il resta jusqu'au 13 mars 1787. Les relations avec les insulaires furent très amicales.

Tiri-tiri, roi de Wahou, fit aux Anglais plusieurs visites, en leur apportant toujours quelques présens, tels que des cocos, des poissons ou de petits cochons; Dixon lui en donnait toujours dix fois la valeur pour se concilier sa bienveillance.

Le 19 décembre, on quitta le mouillage de Wahou pour aller prendre celui d'Otouaï. Les vaisseaux y firent leur provision d'eau et de

vivres avec la plus grande facilité, et lorsqu'on vit que les naturels n'en apportaient plus autant l'on gagna Onisseou. La rade de cette île n'étant pas bonne, on revint à la fin de janvier 1787, mouiller dans celle d'Otouaï. Abbenoué, l'un des chefs, qui avait très bien accueilli les Anglais l'année précédente, leur donna encore des marques d'amitié. De leur côté, ils lui rendirent un grand service en le dissuadant de se livrer à sa passion pour l'ava. L'usage immodéré de cette boisson l'avait couvert d'une lèpre blanche, et avait beaucoup affaibli sa vue; quand il eut cessé d'en boire, ses infirmités diminuèrent à vue d'oeil.

Abbenoué avait invité les officiers des vaisseaux anglais à un grand repas. On profita de cette occasion pour faire une excursion dans l'île. Elle consiste, comme celles de cet archipel, en une montagne au pied de laquelle une plaine se prolonge jusqu'à la mer. Le terrain, quoique sec, paraît fertile; la plus grande partie était inculte et tapissée seulement d'une herbe longue et forte.

Après le repas qui fut excellent, l'on visita une autre partie de l'île. On remonta pendant deux milles, dans une pirogue conduite par un naturel, une petite rivière qui serpentait dans une vallée étroite et rocailleuse. Ses bords étaient extrêmement pittoresques. On alla ensuite à pied vers un village où Abbenoué faisait sa résidence, et où il possédait plusieurs maisons.

En revenant au bord de la mer, on rencontra beaucoup d'habitations éparses; la vallée que l'on suivait était entièrement consacrée à la culture du Taro (c'est la plante qui sert à fabriquer l'ava).

Les Anglais firent voile pour l'Amérique. Etant par 19° 9' nord et 50° 4' ouest de Greenwich, ils virent l'île Montagu, située vis-à-vis de la baie du prince Guillaume. Le lendemain cinq pirogues les accostèrent. Les naturels firent beaucoup de signes d'amitié, mais ils n'avaient aucune espèce de pelleteries à échanger. Ils portaient des pendans d'oreille en verroteries, des couteaux et différens outils de fer, que sans doute ils tenaient des Russes.

Portlock et Dixon voyant que cet endroit n'était pas très favorable à la traite, résolurent de se séparer. *Le Roi-George* resta dans la baie, et *la Reine-Charlotte* partit pour Noutka. *Le Roi-George* envoya sa chaloupe à la rivière de Cook, et fut plusieurs fois visité par les Indiens. C'étaient tous des voleurs déterminés. Portlock longea ensuite la côte, en allant à l'est, et découvrit plusieurs nouveaux havres. Il imposa des noms à tous ces lieux, termina sa traite, fit route pour les îles Sandwich, et ensuite pour la Chine.

Dixon, de son côté, en allant à l'est, découvrit à la hauteur de la baie de l'Amirauté de Cook, vers 59° 30' nord, un port qu'il nomma *port Malgrave*, et il y mouilla. Le commerce que l'on

faisait dans cet endroit était si peu important qu'on le quitta le 4 juin.

Le 11 on aperçut le cap Edgecombe, et le lendemain on entra dans une grande baie qui semblait offrir un bon mouillage; c'était la baie Guadaloupa des Espagnols, nommée Norfolk-Bay par Dixon. La côte de la baie était bien garnie de pins; on y voyait une prodigieuse quantité de noisetiers, des arbres et des arbustes chargés de fleurs, des groseilliers et des framboisiers. Les oiseaux aquatiques parurent peu nombreux et farouches; les Anglais pêchèrent avec succès différentes espèces de poissons.

On n'évalue pas à cinq cents personnes le nombre de tous les habitans de cette baie; leur trafic, et tout ce qu'ils font en général, est réglé avec beaucoup d'ordre. Ils sont vêtus d'une blouse de peaux cousues ensemble.

Le 23 juin, on quitta cette baie, en prolongeant la côte au sud; on ne vit pas d'Indiens, mais on rencontra un port excellent où l'on mouilla, et que Dixon nomma *port de Banks*.

C'était le lieu le plus agréable et le plus pittoresque que l'on eût vu sur cette côte. Malgré les charmes de ce port, on n'y séjourna point, parce qu'on n'y vit ni maisons ni habitans.

Entre 55 et 56 degrés, Dixon vit une longue chaîne de petites îles qui remplissait, en avant du continent, l'espace compris entre ces deux parallèles. La Pérouse les avait reconnues, et

leur avait donné le nom collectif d'*Iles Espagnoles*. Dixon aperçut aussi le groupe d'îles connues sous le nom d'*Iles de la Reine-Charlotte*. Il entra dans une baie et eut le plaisir de se voir entouré de pirogues qui venaient du large. Les Indiens avaient beaucoup de pelleteries ; ils semblaient se disputer à qui s'en déferait le plus promptement. Les Anglais furent très contens des marchés qu'ils conclurent en ce lieu.

Les jours suivans on acheta encore des manteaux dans d'autres baies ; les Indiens de ces contrées préféraient les casseroles d'étain ou de cuivre et les bouilloires de fer-blanc au fer.

Tous les Indiens que l'on vit depuis la baie des Manteaux jusqu'à l'extrémité méridionale des îles de la Reine-Charlotte paraissaient d'un caractère plus sauvage et moins sociable que ceux avec lesquels on avait traité auparavant ; on les soupçonna même d'anthropophagie.

Les Anglais continuèrent à trafiquer sur la côte occidentale de cet archipel jusqu'au 25 juillet ; alors voyant qu'il n'y avait plus rien à espérer dans cette partie, Dixon doubla la pointe méridionale, afin de faire le tour de ces îles et de déterminer leur position et leur étendue. Arrivé à 53° 10' nord, il jugea que la terre qu'il voyait à l'est était le continent ; il nomma le cap qu'il apercevait dans l'éloignement, *cap Dalrymple*. Dixon n'eut qu'à se féliciter du parti qu'il avait pris. Les pirogues ne cessaient pas de l'accoster et de lui apporter de très belles pelleteries.

Cependant vers le 30 juillet, l'abondance des fournitures diminua dans ce lieu comme dans ceux qu'on avait déjà visités, et comme le temps marqué pour rejoindre Portlock à Noutka était presque expiré, Dixon redescendit le long de la côte orientale comme il l'avait remontée.

Les îles de la Reine-Charlotte s'étendent de 51° 42' à 54° 24' nord. En quelques endroits, elles sont très hautes. Le climat parut doux et tempéré.

Les habitans de cet archipel sont extrêmement brutaux et féroces; ils ont l'air belliqueux et sont bien armés. Nullement jaloux de leurs femmes, ils leur permettaient de monter à bord et même les en pressaient. On reconnut bientôt que leur principal objet, en venant sur le vaisseau, n'était pas de satisfaire leur curiosité, mais de piller; elles prenaient tout ce qui leur tombait sous la main, et se montraient fort adroites dans cette opération.

Toutes les hordes de ces Indiens paraissent indépendantes les unes des autres; chacune d'elles a un chef, et elles sont divisées en familles qui ont aussi un chef subordonné au premier; quoique celui-ci paraisse chargé de contracter des marchés pour la tribu entière, chaque famille, lorsqu'elle n'est pas contente des conditions, dispose à son gré des pelleteries.

Dixon, arrivé devant Noutka, n'y trouva pas Portlock, et fit voile pour les îles Sandwich. S'y

étant ravitaillé, il partit pour la Chine, et mouilla devant Macao, le 8 septembre. Il alla ensuite à Canton, où il fut rejoint par son chef dont la route n'avait pas été aussi brillante que la sienne.

Le 10 février 1788, les deux vaisseaux quittèrent Macao; dans leur route ils se séparèrent; Dixon arriva le 17 septembre devant Douvres, et apprit que Portlock était entré depuis quinze jours dans la Tamise.

CHAPITRE V.

Meares, 1788 et 1789. — Amérique nord-ouest ; îles Aléoutiennes.

En 1786, des négocians du Bengale armèrent *le Noutka* et *le Sea-Otter* pour une expédition en Amérique. Le capitaine John Meares commandait le premier de ces navires, et le capitaine William Tipping, le second.

Meares partit le 12 mars, et au sortir de la mer de Chine, prit sa route par les îles Aléoutiennes ; ayant ensuite mouillé à l'entrée de la rivière de Cook, il traita quelques peaux avec les Indiens.

On était déjà au 20 septembre, le temps était très mauvais ; Meares résolut d'entrer dans la baie du Prince-Guillaume, et d'hiverner dans une anse où il serait à l'abri des accidens de mer ; mais il ne put s'y trouver à l'abri des attaques des indigènes ; ils le volèrent, le harcelèrent, l'attaquèrent, et il fut obligé de faire feu sur eux. Cet acte de fermeté produisit un très bon effet ; on n'eut plus à s'en plaindre. L'hiver fut très rude à passer ; le froid excessif, l'obscurité, la privation d'alimens frais répandaient un découragement général sur l'équipage, le scorbut fit des ravages

affreux, vingt-trois hommes, et entre autres le chirurgien, moururent.

Ce fut avec bien de la joie qu'on quitta la baie le 2 juin, et qu'on se dirigea sur les îles Sandwich, où l'on passa un mois. Le 20 octobre, Meares atterrit à Macao. Il apprit là que *le Sea-Otter*, sa conserve, qui avait fait voile de Calcutta peu de jours après lui, était arrivé à la baie du Prince-Guillaume; que des navires anglais l'y avaient vu au mois de septembre 1786; qu'il en était reparti promptement, et que depuis ce moment on n'en avait plus entendu parler.

Meares s'associa en 1788 avec plusieurs négocians Anglais, établis dans l'Inde, et arma deux navires pour une nouvelle expédition. Il commanda *la Félicie*, et le capitaine Douglas *l'Iphigénie.* Le 22 janvier, on fit voile de Macao, on traversa l'archipel des Philippines; le temps fut très mauvais. *L'Iphigénie* ayant eu son mât de misaine cassé, les deux navires s'arrêtèrent devant Samboïngan, sur la côte méridionale de Mindanao. Comme les réparations dont *l'Iphigénie* avait besoin, devaient prendre un certain temps, on convint de se séparer.

Meares repartit le 12 février; il eut beaucoup de peine à gagner le sud-est et à sortir des îles qui s'étendent depuis Mindanao jusqu'à la ligne. Il laissa Waigiou au sud-ouest, et doubla les îles Freewille de Carteret. Durant cette traversée, le temps avait été constamment sombre; il faisait

une chaleur étouffante, le vent était variable et soufflait par rafales; de temps en temps, il tombait des torrens de pluie, ce qui entretenait à bord une humidité continuelle et très malfaisante pour l'équipage.

Lorsque Meares se trouva par 24° 44' nord et 145° 41' à l'est de Greenwich, le renversement de la mousson eut lieu, et les vents soufflèrent de l'est-sud-est. On eut connaissance d'une terre; mais les brisans empêchèrent d'en approcher. C'était un groupe d'îles arides qui furent nommées *îles Grampus*, parce que l'on vit un très gros marsouin (grampus) qui sautait hors de l'eau près du rivage.

Le 9 avril, on aperçut un rocher immense qui s'élevait seul au milieu de la mer; on le nomma *la femme de Loth*.

La hauteur de cet écueil prodigieux fut estimée à 350 pieds; on en voyait un autre plus petit, à fleur d'eau, à 50 pieds de sa base occidentale, mais remarquable en ce qu'à son flanc sud-est, se trouvait une caverne dans laquelle les vagues se précipitaient avec un fracas épouvantable. Ce rocher est situé par 29° 30' nord, et 142° 23' est.

Le 11 mai, on découvrit Noutka Sound.

Le 13, Meares laissa tomber l'ancre dans Friendly-Cove.

Dès que le temps le permit, on envoya un détachement à terre pour y dresser une tente, on fit de l'eau et du bois, et l'on radouba le navire.

Macquilla et Callicum, les principaux chefs de Noutka, arrivèrent dans l'anse accompagnés de douze canots de guerre. Les Indiens en s'approchant du vaisseau européen, entonnèrent une chanson très mélodieuse quoique bruyante; ils étaient la plupart vêtus de longues robes faites de magnifiques peaux de loutres de mer. Un duvet d'oiseau de couleur blanche dont leur tête était parsemée, les faisait paraître comme poudrés; leur visage barbouillé de rouge et de noir offrait la ressemblance d'une gueule de requin, et une ligne spirale tracée sur toutes ces couleurs rendait leur figure encore plus effroyable.

Ils firent deux fois le tour du vaisseau, en chantant et battant la mesure avec leurs pagayes contre le bord des pirogues; à la fin de chaque couplet, ils étendaient leurs bras au nord et au midi, baissant insensiblement leur voix d'une manière si imposante qu'il en résultait un effet auquel les meilleurs orchestres n'atteignent pas fréquemment. Lorsqu'ils arrivaient à l'arrière du vaisseau, ils se levaient tous à la fois en répétant ces mots : *ouakch*, *ouakch* (amis, amis).

Ces cérémonies préliminaires terminées, les deux chefs montèrent à bord. C'étaient deux hommes robustes, de belle taille et de bonne mine. Meares leur fit présent de plusieurs objets en cuivre et en fer, et d'autres choses de leur goût; ils s'en montrèrent très reconnaissans; car à l'instant même, se dépouillant de leurs belles

peaux de loutres, ils les jetèrent, d'une manière que les Anglais trouvèrent singulièrement gracieuse, aux pieds de ceux-ci, et restèrent absolument nus. On se piqua de générosité, on les gratifia chacun d'une couverture de laine dont ils furent enchantés, et ils entrèrent tout joyeux dans leurs pirogues qui les ramenèrent à terre.

Meares voyant que le travail de la tente ou plutôt de la maison qu'il faisait construire était en bon train, fit ses dispositions pour construire également un autre navire; il divisa son équipage, en laissa une partie à Noutka, et fit route avec son vaisseau pour aller traiter des pelleteries, et reconnaître la côte que Cook n'avait pas explorée au sud de Noutka.

Il mit à la voile, le 13 juin, et arriva vis-à-vis la demeure d'Ouicananich, chef indien, qu'il avait vu à Noutka. Celui-ci vint au devant du vaisseau avec sa petite flotte, et le conduisit au port. Son village, bâti sur une des îles qui forment ce havre, était trois fois plus grand que celui de Noutka : de toutes parts s'élevaient des forêts impénétrables.

Les Indiens mirent leurs pirogues à l'eau, et apportèrent du poisson, des ognons sauvages, et de petits fruits qu'ils échangèrent contre des morceaux de fer. Les Anglais descendirent à terre et furent accueillis par une foule de femmes et d'enfans. Admis dans la maison où ils devaient être régalés, sa vaste étendue les surprit. La

famille du chef était composée au moins de huit cents personnes, divisées par groupes, suivant les divers emplois qu'elles avaient à remplir.

Ouicananich, entouré d'autres chefs, était assis à l'extrémité de l'appartement, sur une petite plate-forme environnée de grandes caisses; au-dessus pendaient des vessies remplies d'huile et de grands morceaux de chair de baleine. Des guirlandes de crânes humains, arrangées avec une sorte de régularité, étaient disposées dans tous les endroits où l'on avait pu en placer; on les regardait comme l'ornement le plus magnifique de cette demeure.

Déjà le repas était commencé; il y avait devant chaque personne une grosse tranche de baleine *bouillie*, et de petits plats de bois remplis d'huile et de soupe de poisson; elle se mangeait avec une écaille de moule qui servait de cuiller. Les domestiques étaient sans cesse occupés à remplir les plats à mesure qu'ils se vidaient, et les femmes à détacher une espèce d'écorce d'arbre qui tenait lieu de serviette. Il n'est pas permis aux femmes de participer à ces repas de cérémonie.

Ouicananich fit les honneurs de sa maison de la manière la plus gracieuse, et le banquet fini, demanda à voir les présens qu'on lui apportait. Il y avait entre autres choses plusieurs couvertures de laine, et deux bouilloires de cuivre, objets dont la nouveauté fixa les regards de l'assemblée. Les deux bouilloires furent aussitôt confiées à la

garde de deux hommes qui reçurent l'ordre de les serrer dans les coffres royaux. C'étaient de grandes caisses grossièrement construites et ornées de dents humaines. Cinquante hommes apportèrent ensuite chacun une peau de loutre longue de six pieds et d'un noir de jais. C'était le présent que le roi faisait aux Anglais. La satisfaction fut égale de part et d'autre, et les Anglais comblèrent de présens quatre dames de la famille d'Ouicananich, qui vinrent les saluer.

Quand Meares se fut procuré toutes les pelleteries qui se trouvaient chez Ouicananich, il sortit du port auquel il donna le nom de *port Cox*, en l'honneur d'un de ses amis.

Dans toutes ses relations avec les Indiens, il avait été plus ou moins dupe de leur adresse. Les femmes surtout jouaient toutes sortes de tours aux Anglais, et quand ils s'en apercevaient, elles en plaisantaient avec esprit. Ces beautés farouches étaient barbouillées d'ocre délayé dans l'huile, et en général fort sales.

Meares était parvenu le 7 juillet, à 43° 13' de latitude, après avoir donné des noms à différens points d'une côte peu hospitalière; dans un seul endroit, une pirogue s'en détacha pour s'approcher du vaisseau; elle ne contenait qu'un homme fait et un autre plus jeune, et l'on ne put les déterminer à monter à bord; on leur donna divers objets, et l'on reçut en échange deux peaux de loutre. Leur air d'éton-

nement semblait indiquer qu'ils n'avaient pas encore vu de vaisseau ; ils ne comprenaient pas la langue de Noutka, et celle qu'ils parlaient en différait totalement; ils ressemblaient d'ailleurs aux Indiens qui habitent plus au nord, mais leur pirogue n'était pas construite comme celles de Noutka. Meares fut de retour à Noutka le 26 juillet. Il trouva tout son monde en bonne santé ; la construction du vaisseau qu'il avait ordonnée était fort avancée.

Le 6 août, on vit un bâtiment au large. On le reconnut pour un rival qui venait traiter des pelleteries sur cette côte ; ce qui décida Meares à faire une seconde visite à Ouicananich, pour se mettre en possession de celles qu'il avait dû *rassembler*. Il partit donc le 8, et le soir il rencontra le bâtiment nommé *la Princesse-Royale ;* parti d'Europe depuis vingt mois, il avait beaucoup souffert. Meares se montra généreux envers ses compatriotes, et leur rendit tous les services qui étaient en son pouvoir. Le capitaine Doncan apprit à Meares qu'il avait rencontré Dixon retournant à la Chine, abondamment fourni de provisions.

Ouicananich fit encore un très bon accueil à Meares, qui, après en avoir reçu beaucoup de pelleteries fort belles, quitta le port Cox et retourna à Noutka. Le 26 août, il eut le plaisir de voir arriver *l'Iphigénie*, sur le sort de laquelle il commençait à concevoir des inquiétudes.

La côte nord-ouest de l'Amérique, auparavant négligée par les vaisseaux des nations civilisées, était devenue un des marchés les plus fréquentés. Le 17 septembre, on découvrit au large un navire; bientôt il entra dans le port; c'était un vaisseau parti, avec sa conserve, des Etats-Unis d'Amérique en 1787.

Meares eut la satisfaction de voir ses efforts couronnés de succès en lançant à l'eau le vaisseau qu'il avait fait construire; il fut nommé *l'Amérique du nord-ouest*, puisqu'il était le premier qui fût sorti d'un chantier quelconque dans cette contrée. Ce vaisseau fut équipé, et Meares ayant terminé ses affaires, appareilla de Noutka le 24 septembre. Il laissa son nouveau bâtiment sous les ordres du capitaine Douglas qui commandait *l'Iphigénie*, et partit pour continuer ses achats de pelleteries.

Le 18 octobre il atterrit à Awaïhy; il y prit quelques provisions et voulut aussi s'en procurer à Otouaï, mais il n'y trouva rien. Il acheta des habitans d'Oniheou autant d'ignames qu'il put en rencontrer, car il ne lui restait plus ni biscuit ni farine; enfin, le 5 décembre il laissa tomber l'ancre dans la rade de Macao.

CHAPITRE VI.

Douglas, 1788 à 1789. — Côte nord-ouest de l'Amérique.

On a vu dans la relation du capitaine Meares, que lorsqu'il quitta Samboïngan, il y laissa sa conserve *l'Iphigénie*, qui avait besoin de changer son mât de misaine. Cette opération terminée, le capitaine Douglas appareilla le 22 février. Dans sa route, il se trouva au milieu d'écueils et d'îlots dont le centre est situé par 4° 10' de latitude nord, et 126° 39' de longitude à l'est de Greenwich. Après être sorti de cet archipel, il arriva près d'une petite île qu'il nomme *l'île Johnstone*, et qui est située par 3° 11' nord et 131° 12' est. Elle est basse, verdoyante, ombragée par des cocos, et n'a qu'une lieue de circuit.

Des pirogues s'en détachèrent et les naturels montrèrent des cocos qu'on leur échangea pour des haches. Il parut à leur air étonné qu'ils n'avaient jamais vu de navire. Ils ne connaissaient pas l'usage des armes à feu. Douglas ayant tiré son pistolet qu'un de ces insulaires demandait, celui-ci en fut si effrayé, que lorsqu'on le lui tendit, il en baisa le canon, mais ne voulut pas le recevoir.

Contrarié par les vents, Douglas avançait lentement. Le 2 avril, il vit deux îles basses, bien

boisées, et une autre plus grande et plus haute, mais il reconnut que ce qui lui paraissait une grande île n'était qu'un petit archipel.

Plusieurs pirogues accostèrent le navire, on leur donna des haches et des couteaux; ils offrirent en échange quelques racines de taro et des cocos, ils n'avaient pas autre chose.

Les récifs dont ces îles étaient entourées engagèrent Douglas à passer outre. Le capitaine ignorait qu'il était alors au milieu des îles Peleou, archipel où un éqnipage anglais naufragé avait trouvé la plus touchante hospitalité. Le 12 juin, Douglas arriva devant Kodiak. Là il acheta du poisson aux naturels qui demandèrent en échange du tabac en poudre, en tendant leurs boîtes pour qu'on les remplît. Deux ans auparavant ils répugnaient à en prendre.

Douglas parvint le 2 août au mont Saint-Elie. On donna le nom de *Tianna* à une baie, en l'honneur de l'insulaire de l'archipel de Sandwich qui était à bord de *l'Iphigénie*.

Après avoir visité divers ports, *l'Iphigénie* se trouva le 12 août à l'entrée du canal qui sépare les îles de la Reine-Charlotte du continent.

La quantité de baleines qui remplissaient la mer, fit présumer au capitaine qu'il y existait un passage, il s'y engagea et y reconnut, à 55° de latitude un port auquel il donna le nom de Meares. Il commerça avec les Indiens, et toujours la chanson précédait leur arrivée le long du vais-

seau. Le détroit qui mène à ce canal reçut le nom de Douglas.

Le 18 août, on mouilla devant Noutka. Le capitaine resta dans ce port jusqu'au 27 octobre, qu'il le quitta pour se rendre aux îles Sandwich. Le 6 décembre, il eut connaissance de Movi. Des pirogues accostèrent *l'Iphigénie*. Après un court séjour, Douglas alla mouiller à Wahou, puis visita la plupart des îles de l'archipel pour s'y pourvoir de vivres, et le 2 mars 1789, revint à Owaïhy. Entre autres provisions, on lui fournit douze oies, et il apprit que les poules commençaient à se multiplier dans cette île. Ainsi le bien que Cook avait voulu lui faire n'était pas perdu. Après quatre mois de séjour dans les îles Sandwich, Douglas s'éloigna de cet archipel avec la conserve *l'Amérique du nord-ouest*. Le lendemain 19 mars, il eut connaissance d'une petite île élevée aux deux extrémités, et basse au milieu, couverte de verdure au sud, et nue dans les autres parties ; elle parut n'être accessible qu'aux oiseaux, et par cette raison on lui donna le nom d'*île aux Oiseaux*. Elle est située par 23° 7' nord et 198° 10' est.

Au commencement du mois d'avril, Douglas observa un fait singulier : il fut impossible pendant deux à trois jours de gouverner le navire, parce que l'aiguille variait à tout moment de quatre à cinq points de chaque côté. Il avait éprouvé le même phénomène l'année précédente,

à peu près sous le même parallèle. Sa position était alors 36° 19' à 36° 10' latitude nord, et sa longitude de 208° 15' à 210° 13'.

Après avoir beaucoup souffert parce qu'il manquait de beaucoup d'objets nécessaires dans une longue traversée, Douglas atterrit à Noutka le 24 avril ; *l'Amérique du nord-ouest* y arriva peu de jours après. Elle fut expediée au nord pour acheter des pelleteries et examiner le détroit où l'on avait passé l'année précédente.

Le 1er juin, Douglas appareilla, il fit route au nord ; il s'engagea de nouveau dans le détroit, où il avait déjà passé, et y reconnut plusieurs bras de mer. Le 22, il était mouillé dans un port de la côte orientale des îles de la Reine-Charlotte. Le village de Teteni, habité par la tribu voisine du port, occupait une belle position, autour de laquelle on voyait un terrain cultivé, et où l'on observait un espace semé récemment de grain. On supposa que le capitaine américain Gray, commandant *le Washington*, avait reconnu de cette manière les marques de bienveillance des Indiens. Sa conduite était digne d'un véritable ami de l'humanité. Douglas, animé d'un esprit aussi louable, sema quelques fèves et en donna aux naturels pour qu'ils les missent en terre, il leur fit par là un présent dont sans doute ils auront senti l'utilité.

Le temps avait été constamment brumeux depuis le départ de Douglas de Noutka, quoique

l'on fût encore au milieu de l'été ; il quitta ces parages septentrionaux, où il ne pouvait plus commercer, et le 20 juillet, il vit Owahy.

Sa seconde visite à cette île faillit mettre le comble aux malheurs de son voyage ; les chefs avaient formé le projet de l'égorger ainsi que son équipage, et ensuite de piller et de détruire son vaisseau. Sa conduite ferme et prudente fit avorter ce plan profondément conçu.

Déjà les chefs étaient à bord de *l'Iphigénie*. L'un avait un pistolet, d'autres tenaient des poignards, tous, en un mot, étaient armés secrètement, car chacun devait remplir un rôle déterminé dans le massacre projeté. Cependant le capitaine voyant les chefs armés, se douta de quelque mauvais dessein, et il agit en conséquence. Sous différens prétextes il se fit donner un pistolet par un des chefs, et un poignard par un autre. Ainsi armé, à son tour, il attendit impatiemment l'arrivée de Tianna qui était à terre. Dès qu'il fut à bord, il le mena seul dans sa chambre, en ferma la porte au verrou, et le pressa de l'instruire des desseins du roi et de ses sujets. Tianna se jeta sur le plancher, et, avec les marques de la plus profonde douleur, lui dévoila le complot, rejeta tout le blâme sur le roi et recommanda de le tuer sur-le-champ. Aussitôt Douglas sauta sur le pont avec un pistolet chargé à chaque main, ce qui produisit un tel effet sur les chefs, qu'ils se hâtèrent de descendre dans leurs pirogues, et de retourner à terre.

Malgré cette conduite perfide de la part du roi et des chefs, Douglas se vit obligé, par le besoin urgent de vivres, de renouer ses liaisons avec les naturels. Tout parut donc oublié de sa part, et s'étant approvisionné à Owaïhy et aux autres îles, il fit voile le 10 août. Le 5 octobre, il laissa tomber l'ancre devant Macao.

CHAPITRE VII.

Vancouver, 1791 à 1795.

Afin d'explorer la côte nord-ouest de l'Amérique, dans le plus grand détail, et de constater ou d'anéantir par une reconnaissance exacte les hypothèses formées sur cette partie du globe, l'expédition de Vancouver fut résolue par le gouvernement britannique.

Indépendamment des travaux géographiques à faire le long de la côte, Vancouver était aussi chargé de recevoir des officiers du roi d'Espagne les bâtimens et terrains dont les Anglais avaient été dépossédés à Noutka. Il fut nommé capitaine de *la Découverte*, corvette montée par cent hommes d'équipage, et il eut pour conserve *le Chatam* que commandait le lieutenant Broughton, et dont l'équipage était de quarante-cinq hommes. Les deux bâtimens partirent de Falmouth, le 1er avril 1791; ils mouillèrent ensemble dans la rade de Ténériffe; mais *la Découverte* partit la première et laissa tomber l'ancre dans celle du cap de Bonne-Espérance; quelques jours après elle fut rejointe par *le Chatam*. On ne quitta cette colonie que le 17 août, et l'on se dirigea vers la

côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, que l'on aperçut le 26 septembre par 35°. 3' de latitude sud et 116° 35' de longitude à l'est de Greenvich. La côte paraissait d'une hauteur modérée : on découvrit une rade et un port, et l'on y entra. La rade reçut le nom de *Roi-George*, et l'on en prit possession : des noms furent imposés aussi à différens points de la côte que l'on reconnut ensuite jusqu'au 122° 8' de longitude; Vancouver s'en éloigna le 23 octobre, à cause du temps qui menaçait d'un orage.

L'aspect du pays offre des rangées de montagnes blanches qui s'élèvent en arrière de la plage; elles ne produisent qu'une herbe rare et brunâtre, et sont surmontées de rochers de formes bizarres. L'intérieur du pays est entre coupé de vallons et de collines. Le long de la côte au-dessous des falaises, le sol est composé d'un mélange de sable et de débris de végétaux. Le corail y domine, et l'on croirait que le pays est récemment sorti de la mer, car jusqu'au sommet des plus hautes collines, tout est formé de cette substance.

Les terrains bas offraient de grands espaces unis et couverts d'une sorte de tourbe verreuse, ou des marécages supportant une croûte brune qui s'ébranlait sous les pieds; des ruisseaux coulaient en dessous ou à la surface. Ces marécages se trouvent aussi dans les endroits élevés.

Le climat parut agréable. De très beaux arbres et de jolis arbrisseaux couvraient tout le pays à

perte de vue. On n'aperçut d'autre quadrupède qu'un kangourou mort; mais les oiseaux de toute espèce attirèrent l'attention des Anglais. On ne prit pas beaucoup de poisson. On vit peu de reptiles, et presque pas d'insectes incommodes.

Les habitations que l'on rencontra, prouvèrent que cette côte était fréquentée par des habitans du pays, mais on n'en aperçut aucun.

Vancouver fit déposer dans la hutte la plus voisine de l'aiguade, des grains de verre, des couteaux, des miroirs et d'autres bagatelles, afin de payer du bois qu'il en avait enlevé, et il enterra deux bouteilles contenant l'acte de prise de possession.

Le 26 octobre, il aperçut la terre de Van-Diemen, et le 2 novembre, la Nouvelle-Zélande, où il mouilla dans la baie Dusky.

Les deux vaisseaux sortirent ensemble de la baie; mais à peine étaient-ils au-dehors qu'un épouvantable ouragan les sépara. On découvrit un groupe d'îlots nus et escarpés que Vancouver nomma *les Embûches;* il les place à 48° 3' sud et 166° 4' est.

Le 22 décembre, on eut connaissance d'une terre. Quand on n'en fut plus qu'à une lieue, plusieurs pirogues s'en détachèrent. On fit des présens aux insulaires, et ils donnèrent en revanche, avec une sorte de politesse, de petits poissons, des hameçons, des lignes de pêche et d'autres bagatelles dont ils semblaient faire cas.

Les rivages d'Oparo parurent très unis. Cette île qui peut avoir 18 milles de tour, est située par 27° 36' sud et 215° 48' est. Un groupe de hautes montagnes qui, en plusieurs endroits, offrent des sommets pittoresques, et dont les flancs sont très escarpés, peut servir à la faire reconnaître.

Les insulaires étaient d'une taille moyenne, très bien faits, et la plupart assez gras; leur physionomie était ouverte et gaie. Ils avaient les cheveux courts, et à l'exception d'une ceinture de longues feuilles vertes portée par quelques-uns, ils étaient entièrement nus. On n'observa sur leurs corps ni tatouage ni cicatrice.

Favorisé par le temps, Vancouver aperçut Maïti, puis Taïti, et le 30 décembre, il laissa tomber l'ancre dans la rade de Matavaï, ou *le Chatam* était déjà mouillé.

Le capitaine Broughton fit à Vancouver le rapport de ce qui lui était arrivé depuis la séparation des deux bâtimens. Le même jour il avait vu les Suares, et avait nommé ces écueils l'*île Knight.* Le 29 novembre, il avait découvert une île qui reçut le nom d'*île Chatam;* elle est située par 43° 48' sud et 183° 2' est.

Les habitans de cette île sont d'une taille moyenne, robustes, bien proportionnés; quelques-uns avaient la barbe longue, les jeunes gens portaient leurs cheveux noués en touffe sur le sommet de la tête, et entremêlés de plumes

blanches et noires. Leur couleur est d'un brun foncé, ils n'étaient pas tatoués; ils ont de mauvaises dents et paraissent cependant assez propres; leur visage est très expressif. Les uns portaient pour vêtement un manteau de peau de phoque attaché par un cordon autour du cou, et qui leur tombait jusqu'à la ceinture, d'autres une natte très artistement façonnée; quelques-uns en avaient une autre nouée autour des reins. On ne leur vit d'autre ornement que des colliers de nacre de perle. Il y en avait qui portaient leurs filets de pêche autour du corps en guise de ceinture. Ces insulaires paraissaient d'un caractère gai et enjoué, car la conversation des étrangers excitait fréquemment chez eux de grands éclats de rire.

Le 27 décembre, Broughton avait laissé tomber l'ancre dans la baie de Matavaï. Les Taïtiens accostèrent aussitôt le vaisseau avec des provisions; et dès le lendemain, le roi Otou lui envoya un présent en lui faisant annoncer sa prochaine visite.

Vancouver, après avoir choisi un emplacement pour ses tentes, dépêcha un messager au jeune roi Otou, qui l'envoya féliciter sur son arrivée; ce compliment fut accompagné du présent d'un cochon et d'une feuille de bananier en signe de paix, ainsi que de l'offre de toutes les provisions que l'île pouvait fournir.

Vancouver était déjà en route avec Broughton

et d'autres officiers pour aller rendre ses devoirs au roi. L'entrevue eut lieu au-delà d'une rivière que les Anglais passèrent en pirogue. Otou, âgé au plus de neuf à dix ans, était porté sur les épaules d'un insulaire et vêtu d'un coupon de drap rouge anglais; des ornemens en plumes de pigeon lui tombaient sur le cou.

Les présens de Vancouver furent étalés et causèrent une admiration générale; le jeune roi seul les regarda d'un œil indifférent. Cependant il n'en fut pas moins sensible à la politesse des Anglais : il leur parla, leur serra la main, enfin se dérida et parut très enjoué. Il donna une preuve de piété filiale en invitant Vancouver à expédier un canot à Pomourrey, sachant combien son père serait aise de revoir un ancien ami. Les insulaires et les Anglais furent également satisfaits de cette entrevue, et les premiers retournèrent à leur bord chargés de présens.

La Découverte fit voile de Taïti le 24 janvier; le 1er mars elle eut connaissance d'Owaïhy. Le lendemain, pendant qu'on prolongeait la côte nord-ouest de l'île, plusieurs pirogues chargées de provisions accostèrent le vaisseau; mais il fut impossible de rien échanger avec les naturels qui demandaient un prix exhorbitant de leurs denrées. On passa bientôt devant Tahourova et Ranaï. L'aspect misérable de cette île expliqua pourquoi les naturels qui accostèrent le vaisseau, n'apportaient rien dans leurs pirogues; on aperçut ensuite

Movi et Morotoï. Le 7 mars, on était devant Wahou, et bientôt on laissa tomber l'ancre dans la rade d'Ouitité, situé à la partie sud-est. Vancouver descendit à terre avec plusieurs officiers et un détachement de sept soldats de marine. Deux insulaires armés de gros bâtons empêchaient leurs compatriotes, peu nombreux, d'importuner les Anglais, et le capitaine leur fit des présens.

Vancouver ne trouvant pas à Wahou l'eau qui lui était nécessaire, alla mouiller dans la rade d'Ouimi, à la côte sud d'Otouaï. Les insulaires se montrèrent d'abord polis et froids. Mais bientôt il s'établit un commerce d'échange avec les habitans, qui apportèrent du bois et des denrées, remplirent les barriques d'eau et les roulèrent à *la grève*. On payait leurs services avec des grains de verroteries et de petits clous, et ils furent contens.

Le sol offre un aspect brûlé. La plupart des terrains cultivés étant supérieurs au niveau du ruisseau, on ne pouvait concevoir comment les insulaires s'y prenaient pour les arroser, car on ne voyait pas un seul filet d'eau sur les pentes des montagnes, qui sont nues, escarpées et semblent avoir éprouvé les ravages d'un volcan.

Vancouver partit d'Otouaï, très satisfait de la conduite des insulaires, qui non seulement lui avaient fourni des denrées, et aidé à remplir ses pièces à eau, mais aussi lui avaient scrupuleuse-

ment rendu différens objets qu'ils avaient retirés du fond de la mer. Il y était arrivé, prévenu contre eux par les rapports de plusieurs navigateurs; il pensa que les torts avaient été réciproques, et que probablement on en avait usé quelquefois avec peu de loyauté envers les naturels.

Le 14 mars, Vancouver alla mouiller dans la rade d'Oniheou; il y embarqua des provisions et le lendemain il fit voile pour la côte d'Amérique. Le 16 avril, il eut connaissance de la côte de la Nouvelle-Albion, par 39° 27' de latitude nord et 135° 41' de longitude à l'est de Greenwich. Elle était droite, unie, médiocrement haute; au-delà s'élevaient des montagnes boisées; on y découvrait quelques clairières. Il fit route au nord et doubla le cap Mendocin qui, sans avoir une saillie très considérable, est le point le plus remarquable de la falaise que présente cette côte. Toutes les terres qu'il aperçut jusqu'à un cap qu'il nomma *cap Orford*, sont généralement hautes.

On mouilla près du cap Orford, situé par 42° 38' de latitude. Aussitôt une pirogue se détacha de la terre et vint le long du vaisseau, elle fut bientôt suivie de deux autres; et d'autres encore accostèrent *le Chatam*. La physionomie des Indiens était douce, et leur teint olivâtre et clair; leur corps était tatoué et même tailladé; leur taille, au-dessous de la moyenne, mais bien prise, portait l'empreinte de la souplesse et de

la vigueur. Ils avaient les oreilles et la cloison du nez traversées par de petites chevilles de bois, et les cheveux bien peignés, relevés en touffes au sommet de la tête ou sur le front. Leurs vêtemens consistaient en une robe de peaux d'ours, de renards, de cerfs ou de loutres. Leurs pirogues, assez grossièrement creusées dans un tronc d'arbre, ne pouvaient contenir que huit personnes.

Ils n'apportaient que des bagatelles qu'ils demandèrent avec instance à échanger contre du fer et des grains de verroteries, et ils montrèrent beaucoup d'honnêteté dans le commerce. A mesure que Vancouver s'avançait au nord, la côte s'élevait graduellement, et bientôt il arriva vis-à-vis de l'entrée de Jean-de-Fuca. Les Indiens *mirent* leurs pirogues à la mer. Ils donnent le nom de *Classet* au cap Flattery, promontoire très saillant, formant la pointe de l'entrée. Il est situé par 48° 25' de latitude et 235° 38' de longitude orientale.

Bientôt les vaisseaux passèrent près de l'île de Tatoutché, s'avancèrent dans le détroit et laissèrent tomber l'ancre près de la côte méridionale, à peu de distance de l'entrée. Les deux bords du détroit de Fuca sont de hauteur modérée. La côte du sud offre des falaises basses, en avant desquelles s'étend une plage sablonneuse ou pierreuse : au-delà des falaises le pays s'élève un peu, les côteaux sont garnis de pins ; plus loin,

des montagnes âpres, nues et dont les cimes sont couvertes de neige, forment une chaîne qui se prolonge de l'ouest à l'est. La côte du nord est moins haute, les pentes des montagnes sont plus douces, leurs sommets plus unis; on y voyait moins de neige. Le 2 mai, l'on mouilla dans un port très sûr, qui fut nommé *port de la Découverte*. Il s'enfonce dans les terres au sud du 48e parallèle. En y allant on avait vu des cabanes d'Indiens : quelques-uns vinrent à bord, mais on ne put rien comprendre à leur langage ni à leurs gestes.

Le port où les vaisseaux avaient jeté l'ancre était situé au milieu d'un paysage pittoresque; une île en défendait l'entrée, un courant d'eau douce fournissait au besoin des Anglais. Ils profitèrent de cette facilité pour renouveler leurs provisions, et former un établissement temporaire.

En allant vers le fond du havre en canot, on le trouva bordé de marécages boisés. Près d'un village désert on distinguait, au milieu des plantes qui recouvraient le sol, des crânes et des ossemens humains.

Des Indiens arrivèrent en pirogue; ils échangèrent volontiers leurs armes et leurs ustensiles contre des grains de verroterie, des couteaux, des objets en cuivre : ils vendirent aussi du poisson et du gibier. Ils voulurent troquer deux enfans de six à sept ans contre du cuivre, et ne cessèrent d'importuner les Anglais que lorsque

Vancouver leur eut témoigné, le mieux qu'il put, l'horreur que lui inspirait cette proposition.

Vancouver fit en canot la reconnaissance du pays; il pénétra par un bras de mer qui s'ouvrit à l'est du port de la Découverte, qu'il nomma *canal de Hood*, et qui se terminait à 47° 27' de latitude par un terrain bas et marécageux. Ensuite les deux vaisseaux quittèrent le mouillage, et se portèrent vers un bras de mer plus oriental que celui qui venait d'être parcouru. Tous deux ont une entrée commune qui fut nommée *entrée de l'Amirauté*; l'extrémité méridionale du nouveau canal, beaucoup plus sinueux que le précédent, fut nommée *Puget's-Sound*; elle est située par 47° 6' de latitude; ce canal renferme des îles dont quelques-unes sont considérables, et se subdivise en plusieurs bras assez étendus; les uns sont terminés par des terrains marécageux, les autres par des rochers. Le climat ne parut pas désagréable. Les pluies n'étaient pas accompagnées de coups de vents violens.

On fut frappé du petit nombre d'indigènes que l'on rencontra; ils paraissaient mener une vie errante, et l'on ne put juger suffisamment de leurs mœurs. En général, ils se montrèrent doux et polis. Des voyageurs les ont accusés d'être anthropophages; Vancouver cherche à les disculper de cette atrocité.

La petite vérole exerce probablement des ravages horribles parmi ces peuplades errantes; elle

avait défiguré quelques individus, et fait perdre un œil, généralement le gauche, à plusieurs autres.

On observa une singulière manière de disposer des corps morts. Des pirogues suspendues, entre des arbres, à douze pieds de terre, contenaient deux ou trois squelettes; d'autres plus grandes, placées sur la lisière des bois, en renfermaient de quatre à sept; elles étaient couvertes de larges planches. Dans quelques-unes de ces dernières, on remarqua des arcs et des javelots brisés. Les squelettes ainsi déposés avec tant de soin dans les pirogues, étaient probablement ceux de quelques chefs, prêtres ou principaux personnages des tribus, dont les restes sont en vénération. On trouva aussi, suspendus à de grands arbres, des paniers qui renfermaient chacun le corps d'un jeune enfant; plusieurs contenaient, de plus, de petites boîtes carrées remplies d'une pâte blanche qui ressemblait à celle que l'on avait vu manger aux Indiens, et que l'on regarda comme des *bulbes de Saranne;* quelques-unes de ces boîtes avaient été vidées par les oiseaux, les rats ou les écureuils. Les squelettes que l'on aperçut dans des pirogues ou des paniers étaient peu nombreux, en comparaison des débris de ceux que l'on voyait épars le long du rivage. Rien ne put fournir l'explication de ces faits; on ne sut s'il fallait les attribuer à une maladie épidémique ou à des guerres récentes.

Le 5 juin, Vancouver quitta la rade de l'Amirauté, et fit route au nord. En avançant, on reconnut plusieurs îles rocailleuses séparées par des canaux fort larges ; d'autres bras de mer s'enfonçaient dans le continent ; les rochers qui bordaient ceux-ci étaient revêtus de grands arbres, surtout de pins. Quelquefois le flanc escarpé des montagnes neigeuses était baigné par la mer, ou bien défendu contre les vagues par une ceinture d'écueils. Ces bras de mer se terminaient par des bassins arrondis, entourés de montagnes horribles ; une lisière de terrain bas, sur lequel croissent des pins chétifs ou des broussailles, borde leur base. Les vallées qui séparaient les hauteurs laissaient voir dans le lointain des montagnes plus *élevées*. Les naturels que l'on rencontrait dans ces lieux reculés, montraient beaucoup d'ardeur pour les échanges ; ils préféraient le fer aux autres marchandises.

A mesure que l'on avançait vers le nord, le nombre des espèces d'arbres diminuait et leur végétation était moins forte. On avait souvent rencontré des baleines dans cette navigation intérieure, mais leur nombre augmenta prodigieusement lorsque l'on fut arrivé à 50° de latitude. A cet endroit les vaisseaux étaient entourés de toutes parts d'une quantité d'îlots et d'écueils. Le bras principal du golfe changea bientôt de direction ; il se prolongeait beaucoup plus à l'ouest. On suivait toujours de près la rive con-

tinentale; pendant un assez long espace, elle ne présenta pas de coupures et on ne trouva pas de fond très près de terre. On entra dans toutes les ouvertures, afin de ne laisser aucun prétexte aux géographes de dire qu'un de ces bras de mer conduisait à un passage à l'ouest; on en remonta plusieurs qui étaient très sinueux.

Vancouver fut tellement frappé de l'aspect affreux d'un endroit ou l'on mouilla, qu'il lui donna le nom de *rade de la Désolation.* On explora ensuite un archipel qui reçut le nom du capitaine Broughton. *La Découverte* échoua sur des rochers cachés. On fit les manœuvres nécessaires, et la marée montante ayant secondé les efforts des Anglais, le bâtiment se releva sans avoir reçu de dommage apparent. Les Anglais pénétrèrent dans des bras de mer de la côte continentale, et déterminèrent, à l'aide d'observations, la position des caps, des pointes et des rades qu'ils remarquèrent. La chaîne de montagnes neigeuses suivait la direction de la côte, et sa base formait toujours le fond des canaux qui s'enfonçaient dans les terres.

Satisfait, avec raison, de ses travaux de l'été, puisque, favorisé par les circonstances les plus heureuses, il avait reconnu la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, depuis 39° 5' jusqu'à 52° 18' de latitude, ainsi que ses nombreux bras de mer, les canaux, les golfes et les baies qui la découpent, Vancouver s'éloigna de ces regions.

Le 28 août, *la Découverte* laissa tomber l'ancre dans le port de Noutka ; *le Chatam* y était déjà arrivé, il y avait trouvé *le Dédale*, navire chargé d'approvisionnemens qu'ils attendaient d'Angleterre. Le brick de guerre espagnol *l'Actif*, portant le pavillon de don Fr. de la Bodega y Quadra, commandant de la marine de San-Blas et de la Californie, y était aussi.

Quadra accueillit très bien Vancouver. Ces deux officiers entamèrent l'affaire de la restitution de ce que l'on appelait l'établissement anglais; elle fut traitée des deux côtés avec beaucoup de politesse, mais l'on ne put tomber d'acoord sur tous les points, et la décision finale fut renvoyée à la détermination des cours respectives.

Maquilla était venu voir Vancouver à son arrivée. Le capitaine, pour cimenter la bonne harmonie entre les Anglais et les naturels, accepta la proposition de Quadra d'aller conjointement faire une visite à ce chef à Tacheis, village éloigné de sept lieues de Noutka. Cette preuve de considération flatta infiniment Maquilla. Il fit parcourir le village à ses hôtes, qui furent très bien accueillis.

En témoignage de la bonne intelligence qui régnait entre les deux capitaines, Vancouver nomma la grande île où se trouve Noutha, et dont il avait fait le circuit, *île de Quadra et Vancouver*.

Quoique Maquilla et ses parens eussent été

comblés de présens par Vancouver, ils ne s'en montraient pas moins des mendians éhontés quand ils venaient à bord de son vaisseau, et s'ils éprouvaient un refus ils manifestaient de l'humeur pendant plusieurs jours.

Le 12 octobre, *la Découverte*, *le Chatam* et *le Dédale* sortirent du port de Noutka. Vancouver laissa en arrière ses deux conserves, et continuant à explorer la côte, il entra dans le port de *San-Francisco*. Le commandant de ce présidio et les missionnaires l'accueillirent parfaitement. Il fut rejoint par *le Chatam*, et le 25, il partit avec ce vaisseau. Les deux bâtimens arrivèrent dans le port de Monterey, où ils retrouvèrent *le Dédale*. Ce navire fut expédié pour la Nouvelle-Hollande. Il était chargé de bétail que Vancouver destinait à la colonie anglaise établie depuis peu de temps au port Jackson. *Le Dédale* devait rapporter à Vancouver, à Noutka, des approvisionnemens et des munitions pour un an.

Il est à propos de faire connaître le résultat de la reconnaissance faite par Broughton, ensuite les évènemens arrivés au *Dédale* dans son voyage d'Angleterre à la côte nord-ouest de l'Amérique.

Broughton avait remonté la *Colombia* avec son navire, aussi haut que la largeur du fleuve le lui avait permis. Ensuite, il avait continué son opération en canot, était parvenu ainsi à une distance de 100 milles, et avait regagné son

vaisseau après douze jours d'absence. Les bords du fleuve sont bien boisés; il contient plusieurs îles, et reçoit de chaque côte un grand nombre d'affluens. A peu de distance de l'embouchure on aperçut deux villages abandonnés, et près de l'un d'eux, trois grandes pirogues suspendues à des arbres, et qui renfermaient des cadavres humains. Elles étaient décorées, à l'avant et à l'arrière, d'une sculpture grossière; leur état de vétusté indiquait qu'elles servaient depuis long-temps à l'usage auquel elles étaient employées. Le nombre des habitans augmentait à mesure qu'on remontait le fleuve. L'air guerrier de quelques-uns excita d'abord de la défiance, mais tous se conduisirent fort bien. Ils échangèrent même des armes contre les marchandises qu'on leur présenta, mais ils ne voulurent jamais se dessaisir de leurs épées de cuivre, ni d'une sorte de hache de combat, faite de fer. Ils étaient vêtus de robes de peaux de cerf et de castor; les plus voisins de la côte en avaient de loutre marine. On ne put jamais comprendre la langue d'aucun d'eux. Ils fumaient tous une herbe très douce qui croît dans leur pays; on leur donna du tabac et ils y prirent goût.

Le port de Gray, situé par 47° de latitude, parut peu commode; il est entouré de marais salans, et de forêts de pins chétifs. Les naturels fournirent aux Anglais du saumon et d'autres poissons; les voyageurs tuèrent beaucoup d'oiseaux aquatiques.

Le Dédale, commandé par le lieutenant Hergest, était arrivé à Ouitaho, l'une des îles Mendocines, le 22 mars 1792. Le lendemain, le feu se manifesta à bord du navire, on vint à bout de l'éteindre; mais la fatalité semblait poursuivre Hergest. Il eut des querelles avec les insulaires et fut obligé de faire feu sur eux.

Le 7 mai, il était devant la baie où les vaisseaux de Cook avaient jeté l'ancre en 1779. Le lendemain, accompagné d'un officier, il se rendit à terre; deux matelots les suivaient, ils étaient tous sans armes, et leur intention était de remplir deux barriques d'eau. Les insulaires qui les virent sans défense, les attaquèrent, tuèrent un matelot, et emmenèrent les officiers. Le second matelot, homme robuste et agile, s'était ouvert un passage à travers la foule des sauvages, et avait regagné le canot. Il revint à terre avec deux de ses camarades, tous trois armés de fusils, se mirent à la poursuite des insulaires pour délivrer leurs chefs; mais la foule postée sur une éminence, les assaillit d'une grêle de pierres qui les força de renoncer à leur dessein. Les deux malheureux officiers furent tués, dépecés et partagés entre les chefs. *Le Dédale* arriva le 4 juillet à Noutka.

Broughton fut chargé de porter des dépêches en Angleterre, en traversant le continent de l'Amérique, et il fut remplacé dans le commandement du *Chatam* par le lieutenant Puget.

Le 14 janvier 1793, Vancouver mit à la voile; parvenu à Owaïhy, il voulut reconnaître la partie nord-est de cette île qui n'a pas été suffisamment explorée, et il vit qu'elle est presque partout escarpée; de petites anses y offrent un abri aux pirogues des naturels; plusieurs ruisseaux s'y jettent dans la mer. L'aspect de cette partie de l'île est hideux; on n'y voit pas la moindre trace de culture, et il n'y existe qu'un petit nombre de maisons éloignées les unes des autres. La côte septentrionale de l'île est formée de rochers escarpés, noirs, âpres, très hauts et pittoresques; de leurs sommets pelés, des cataractes se précipitent dans la mer.

Le 15, Kahoumotou vint à bord avec une quantité de provisions, et ce qui fit grand plaisir à Vancouver, ne demanda ni armes, ni munitions de guerre; il se contenta de drap rouge, de toile peinte, de grains de verroterie et d'autres bagatelles pour lui-même et ses femmes qui étaient au nombre de quatre; elles n'avaient pas accompagné Kahoumotou à cause du tabou.

Le Tabou ne permettait pas aux femmes de Kahoumotou de venir à bord du vaisseau, et elles en avaient cependant une si grande envie qu'elles cherchèrent les moyens d'en venir à bout. Après plusieurs conférences entre elles, celle que le chef aimait le plus, fit observer que le tabou leur défendait de s'embarquer sur les pirogues du pays, et non sur les canots des

étrangers. Ce raisonnement ingénieux qui faisait honneur à la subtilité de la favorite prévalut, et elles prirent leur part du dîner dont le chef fut régalé.

Vancouver alla mouiller dans la baie de Taïététou, au sud de l'île. Il fit présent aux insulaires de cinq vaches dont deux étaient pleines; un taureau et une autre vache moururent dans la traversée.

Vancouver reçut la visite de Taméaméa, et fut surpris de ne plus lui retrouver cette physionomie farouche qui le distinguait autrefois; sa figure était gaie, ouverte, vive et spirituelle. On y apercevait même un air de bonté. Taméaméa obtint la permission de faire monter à bord sa femme et ses amis. Sa femme, fille de Kahoumotou, était âgée de seize ans, et l'une des plus belles personnes que Vancouver eût vues dans les îles du grand Océan.

Des présens furent distribués aux insulaires par l'entremise de Taméaméa. Ensuite Vancouver lui donna un manteau de drap rouge, brodé en laine de différentes couleurs, et bordé de clinquant; il s'attachait sur la poitrine avec des rubans bleus. Taméaméa fut dans l'ivresse de la joie, quand, à l'aide de miroirs placés devant et derrière, il vit la magnificence de ce vêtement; il en sautait de plaisir. Ensuite il alla sur le pont, et se montrant comme par hasard aux yeux de ses sujets qui étaient dans les pirogues, il jouit avec délices de leurs cris d'admiration.

Vancouver alla ensuite mouiller dans la baie de Karakaoua, infiniment meilleure que celle où il se trouvait. Dès qu'il y fut arrivé, Taméaméa vint le voir à la tête de sa flotte chargée de vivres et de provisions de toutes sortes. Bientôt Tianna parut, mais sa présence déplaisait au roi. Il fit aussi des présens au capitaine, ce qui irrita davantage Taméaméa. Après une sérieuse conversation entre ces deux chefs, tout s'arrangea à l'amiable, et le roi reprit son enjouement ordinaire. Vancouver fit tirer un feu d'artifice pour divertir le roi, qui de son côté, le régala d'un simulacre de combat. En un mot, la meilleure intelligence régna entre les Anglais et les insulaires d'Owaïhy.

Dans la dernière visite que Taméaméa fit à Vancouver, il lui apporta un superbe manteau de plumes qu'il le pria de présenter, de sa part, à son souverain; il lui recommanda de ne permettre à qui que ce fût de le mettre sur ses épaules; ajoutant que lui seul l'avait porté, que son île n'avait rien de plus précieux, et que cette raison le déterminait à l'envoyer au roi d'Angleterre, qu'il regardait comme un bon ami. Vancouver charmé de cette preuve de gratitude et de bonté de cœur dont personne n'avait pu suggérer l'idée à Taméaméa, lui assura qu'à son arrivée en Angleterre, le présent serait remis au roi, et il lui tint parole.

Vancouver fit don à Taméaméa de deux manteaux de drap rouge pareils au premier qu'il

avait reçu, et de beaucoup d'ustensiles et d'outils. Il en distribua aussi à deux jeunes chefs qui avaient mérité sa reconnaissance par leur assiduité dans leur service afin de protéger la tente des Anglais, à la tête d'une garde de naturels choisis dans l'ordre des prêtres.

Le 8 mars, Vancouver fit voile d'Owaïhy; deux jours après, il eut connaissance de la partie orientale de Movi, et le lendemain il laissa tomber l'ancre dans une baie située à la côte sud-ouest de l'île. Bientôt on vit arriver Tomohomoho, frère de Tétiri, qui venait de sa part pour conduire les Anglais au mouillage de Raheina, qui était meilleur que celui où ils se trouvaient; des feux allumés sur le rivage guidèrent leur marche après le coucher du soleil.

Le village de Raheina est agréablement situé, au milieu d'un bocage d'arbres à pain, de cocotiers et d'autres arbres. Une partie du pays voisin paraît stérile.

Le rivage est bordé de brisans qui rendent le débarquement des canots impossible. Quelques insulaires arrivèrent dans de chétives pirogues; ils n'apportaient que peu de chose; tout annonçait leur misère. Vancouver expédia *le Chatam* pour Noutka, et, avant de quitter la rade de l'île, il fit une visite à Tétiri; le soir on tira un feu d'artifice qui émerveilla les naturels. Le 20 mars, *la Découverte* mouilla dans la baie d'Ouititi dans l'île de Wahou.

Des pirogues accostèrent bientôt le vaisseau ; dans l'une se trouvait l'Anglais Coleman, que Vancouver avait vu l'année précédente à Otouaï; il était entré au service de Tétiri, et réglait à Wahou le commerce avec les navires étrangers. Il venait avec deux, chefs de la part de Treytoboury, fils aîné de Tétiri, offrir ce que l'île pouvait donner. Vancouver interrogea Coleman sur les circonstances du meurtre d'Hergest et de ses compagnons. Son récit fut conforme à ceux qu'on avait déjà faits à Vancouver. Dès le lendemain les meurtriers furent amenés le long du vaisseau. Leur procès s'instruisit dans les formes que suivent les pays régis par les lois écrites, et quand ils eurent été convaincus, un chef les tua l'un après l'autre d'un coup de pistolet : l'exécution eut lieu sur une double pirogue.

Teytoboury vint faire visite à Vancouver; il était si faible qu'il fallut le hisser à bord. Plein de confiance dans les intentions du capitaine, il consentit volontiers à entrer dans sa chambre et fut sourd à la multitude des insulaires, qui, dans leurs pirogues, autour du vaisseau, lui recommandaient à grands cris de ne pas quitter le pont. Il s'assit sur un lit de repos; il était malade depuis une vingtaine de jours; le médecin lui prépara des médicamens, et on lui fit espérer que sous peu de jours il serait guéri. Treytoboury paraissait âgé de 30 ans, sa conversation était enjouée et agréable : il fut très satisfait de

l'accueil et des présens qu'il reçut de Vancouver.

Le 25 mars, Vancouver quitta le mouillage de Wahou et fit voile pour Otouaï. En avant des montagnes qui occupent le centre de l'île, s'élèvent des collines en pente douce, qui sont verdoyantes et bien cultivées. La forme pittoresque des montagnes ajoute encore à la beauté du coup d'œil.

La Découverte ayant fait voile pour Noutka, eut connaissance le 26 avril du cap Mendocin; Vancouver s'arrêta par 41° 2' de latitude, pour examiner le port de *la Trinidad.* C'est une petite baie ou une anse très ouverte. On donna aux naturels du fer et diverses bagatelles en échange de quelques armes et de meubles. Le terrain autour de la plage, est sablonneux, mais gras : il n'y croît que de la fougère et des plantes basses. Au-delà, une forêt s'étend jusqu'au sommet des montagnes.

Les habitans sont robustes, mal faits, de taille médiocre; ils portent les cheveux longs, les peignent et les nouent en queue. Ils sont fort polis; leur chant n'a rien de désagréable; ils jettent négligemment sur leurs épaules leur vêtement fait de peaux d'animaux terrestres, et quelquefois de loutres marines, qui les garantissent mal du froid et blessent la décence. Les femmes portent des robes de peaux légèrement tannées qui les couvrent mieux; une seconde robe moins longue et un jupon ou tablier de fourrure com-

plètent leur accoutrement. Tous, hommes et femmes, ont les dents limées jusqu'aux gencives. Des points noirs, disposés sur trois lignes perpendiculaires, occupent les trois cinquièmes de la lèvre inférieure et du menton. Les hommes ont les bras et le corps tatoués et tailladés. On jugea que quelques-unes des femmes de cette peuplade auraient été jolies, si elles avaient laissé leur visage tel que la nature l'avait fait. On ne comprit pas un seul mot du langage de ces Indiens.

On vit l'île Quadra et Vancouver, et le 20 mai on mouilla dans le port de Noutka.

Le 23, Vancouver repartit de cette station pour aller au nord reprendre sa reconnaissance au point où il l'avait laissée. On entra dans Fitz-*Hugh's-Sound*, où l'on avait pénétré l'année précédente, et l'on trouva *le Chatam* dans une baie bien abritée.

Vancouver monta sur un canot et explora les parages voisins. Il trouva que le continent s'élevait par des escarpemens qui formaient la base des montagnes, et qui étaient découpés par des bras de mer, terminés à leur extrémité par le pied de la chaîne montagneuse située plus avant dans l'intérieur. On eut des relations avec des Indiens qui furent très honnêtes; ils vivent principalement de la pêche; plusieurs bandes étaient occupées à ramasser des moules. Ces naturels préparent avec l'écorce intérieure d'une

espèce de pin, une pâte qui probablement leur sert de pain ; après l'avoir bien lavée dans l'eau de la mer, ils la battent sur des pierres, la broient et en font des boulettes qui ont un goût douceâtre ; il sembla qu'ils les considéraient comme une bonne nourriture ; ils en offrirent aux Anglais qui ne les acceptèrent pas.

Vancouver quitta le mouillage où étaient les vaisseaux, et après avoir débarqué par le détroit que l'on avait découvert, il s'engagea de nouveau entre les îles et le continent, et continua jusqu'au 56° 31' de latitude nord, à reconnaître avec soin le pays, qui offrait constamment le même aspect.

Le 17 septembre, Vancouver arriva dans l'Océan après avoir terminé ses reconnaissances. Le temps orageux, l'époque avancée de la saison, lui faisaient une loi de mettre un terme à ses travaux pour une année.

L'immense archipel que Vancouver avait examiné, s'étend depuis le cap Classet, par 48° de latitude et 235° 38' de longitude est, jusqu'au cap Décision par 50' 2' de latitude et 226° 8' de longitude. Ainsi, ces deux caps embrassent les extrémités de cette région coupée, qui, à l'exception des îles de la Reine-Charlotte, était généralement regardée comme ne formant qu'une même masse avec le continent. Toute cette navigation exigeait une circonspection extrême. Vancouver n'éprouva pas d'accident, mais il fut

souvent contrarié par des temps brumeux et pluvieux.

Le 20 septembre, ce navigateur fit voile au sud, et continuant à examiner attentivement la côte, il arriva à Noutka. De là il alla mouiller dans le port de San-Francisco, et le 1er novembre à Monterey, après avoir rencontré dans sa traversée *le Dédale* qui lui apportait des vivres et des munitions. Il remit en mer, reconnut la côte au sud et visita plusieurs bâtimens espagnols. Le pays offre une double chaîne de montagnes, les plus éloignées de la mer sont bien boisées. Les autres forment une falaise baignée par l'Océan; à mesure que l'on avançait au nord, elles devenaient moins escarpées, et des vallées entre coupaient les côteaux qui s'abaissaient en pente douce jusqu'à la mer. On vit des Indiens dans des pirogues bien construites.

Le pays au sud de 35° 31' de latitude, prend un aspect stérile et même affreux. Ensuite il s'abaisse jusqu'au niveau de la mer. Plusieurs îlots sont situés le long de la côte qui suit la direction du sud-est. On descendit à terre pour examiner différentes missions. Les Indiens paraissaient plus civilisés que ceux que l'on avait vus plus haut.

La reconnaissance fut continuée jusqu'à la mission San-Dominguo, située par 30° de latitude, point où devaient s'arrêter les travaux le

long de la côte d'Amérique. On s'en éloigna le 14 décembre.

Le 8 janvier 1794, on eut connaissance d'Owaïhy. Taméaméa vint à bord et se montra aussi bienveillant envers Vancouver que dans les précédens voyages. Vancouver paya cet accueil en rendant au roi le service que celui-ci avait le plus à cœur. Il se chargea de lui faire construire une goëlette qui fut aussitôt mise sur les chantiers. Elle devait être nommée *Britannia*. Vancouver réussit aussi à effectuer un raccommodement entre Taméaméa et sa femme. Vancouver partit d'Owaïhy et alla mouiller dans la rade d'Otouaï. Il se rendit ensuite à Oniheou où il termina sa reconnaissance des îles Sandwich. Cet archipel ne put lui fournir toutes les denrées dont il avait besoin, parce que la quantité de navires qui, depuis quelque temps y relâchaient pour s'approvisionner, en allant de la côte nord-ouest de l'Amérique à la Chine, les rendaient rares. A son arrivée à Owaïhy, il trouva un de ces bâtimens, et en laissa d'autres à Oniheou, d'où il partit le 14 mars.

Dans cette dernière campagne au nord, Vancouver résolut de commencer sa reconnaissance de la côte d'Amérique à la rivière de Cook, et de la suivre en se dirigeant à l'ouest, jusqu'au point où il l'avait laissée l'année précédente.

Le 3 avril, il eut la vue d'une terre haute

située par 55° 49' de latitude, et 225° 4' de longitude est. C'était une île absolument tapissée de neige et dénuée d'arbres. Elle fut nommée *île Tchirikof*, en l'honneur du compagnon de Behring. Le temps était désagréable et froid, il tombait de la pluie mêlée de neige, les manœuvres étaient couvertes de glace. Le 4 on aperçut les îles de la Trinité, et peu de temps après, Kodiak; plus d'une fois les glaçons et la neige entravèrent la marche du vaisseau.

Après avoir passé en dehors de l'île de Kodiak, on entra dans la rivière de Cook. Les côtes en sont bordées de forêts qui s'élèvent jusque sur les flancs des montagnes hachées et très hautes, et ne finissent qu'au point où des neiges éternelles arrêtent toute végétation. Vers le milieu de la rive occidentale, un volcan montra deux cratères séparés, d'où sortaient de grosses colonnes d'une fumée blanche.

Le 15 mai, Vancouver sortit de la baie de Cook. Le lendemain, étant devant un port d'un aspect âpre, mais pittoresque, les deux vaisseaux furent accostés par une flotte de deux cents baïdans, sorte de pirogues dont la charpente est recouverte de peaux de phoque; chacun portait deux hommes. Ils proposèrent tout de suite des échanges et offrirent des ustensiles de chasse et de pêche, des cordes et du fil très bien travaillé, qu'ils tirent des nerfs des animaux, et des sacs fort agréablement ornés d'une sorte de broderie

à l'aiguille, sur la membrane mince des intestins de la baleine; ces divers objets, un peu de poisson et des modèles de pirogue avec tous les agrès, formèrent les articles de commerce dont ces bonnes gens, de même que ceux de la baie de Cook, pouvaient disposer.

Après avoir passé entre l'île Montagu et d'autres îles plus rapprochées du continent, Vancouver laissa tomber l'ancre dans le port Chalmers, situé à la côte nord-ouest de la première; ensuite il expédia deux détachemens pour explorer les environs et l'intérieur de la rade du Prince-Guillaume.

On constata que cette rade est entourée de toutes parts de terres hachées, que la mer y forme des enfoncemens qui ont beaucoup moins d'étendue que ceux que l'on avait examinés plus au sud, et qu'on ne doit y naviguer qu'avec précaution, à cause des rochers et des barres qui embarrassent l'entrée de ces bras de mer. Elle renferme plusieurs îles; les côtes en sont escarpées et rocailleuses; à leur pied la plaine qui a généralement peu d'étendue, n'est qu'un marécage de terreau noirâtre, formé vraisemblablement de la décomposition des matières végétales, et qui ne produit que des mousses, des laîches et quelques arbustes.

Le détachement qui avait été envoyé à l'ouest pénétra dans un bras de mer dont l'extrémité la plus occidentale n'était éloignée que de douze

milles au sud-ouest de la branche la plus méridionale du fond de la baie de Cook. L'espace intermédiaire est un isthme étroit que forment des terres élevées et montueuses, qui ôtent toute possibilité d'une communication intérieure, par eau, avec aucune partie de la côte de la presqu'île située au sud. Des montagnes stériles, escarpées, et couvertes de neige s'élèvent des deux côtés de l'isthme qui est une vallée haute, assez large.

Le bras de mer fut nommé *canal du Passage*. Dans les excursions qui eurent lieu le long des côtes de la baie, on ne rencontra qu'un petit nombre d'Indiens, et on ne vit pas une seule maison; Vancouver sortit le 20 juin de la rade du Prince-Guillaume, et fit route à l'ouest. La côte offrait une terre basse ou médiocrement élevée; au-delà se voyaient des montagnes couvertes de neige; l'entrée des petites baies était fermée par les glaces. On aperçut le mont Saint-Elie. L'entrée de Cross-Sound se partage en différens bras, dont le plus grand se dirige au nord. Sur la surface de l'eau flottaient beaucoup de petits glaçons qui causèrent, au premier aspect, des inquiétudes, parce qu'on les prit pour des roches à fleur d'eau battues par la mer.

Le lendemain, Vancouver fut rejoint par *le Chatam*. Ce vaisseau avait reconnu soigneusement toute la côte, depuis la rade du Prince-Guillaume, jusqu'à l'entrée de Cross-Sound. Au nord-est du Port-des-Français, la côte du nord forme un

enfoncement que Vancouver regarda comme la baie où Behring avait abordé, et il lui donna le nom de ce navigateur. Vancouver laissa tomber l'ancre dans un port situé à la rive méridionale du détroit où il était entré, et envoya des canots pour en examiner les branches; une indisposition de quelques jours l'empêcha de prendre part lui-même à ce travail.

Les canots parvinrent à un bras de mer qui fut nommé *canal de Lynn* et qui se prolongeait dans le nord jusqu'à 59° 35' de latitude. Les deux rives étaient bordées de montagnes d'une hauteur prodigieuse, couvertes de glaces et de neiges; à leur pied s'élevaient des falaises schisteuses, entremêlées de grès.

En redescendant le long de la côte orientale, on aperçut différentes baies, des îles qui se suivaient, des rochers, des écueils, et l'on explora des bras de mer d'une navigation difficile, même pour des canots. Bientôt on reconnut que l'on était dans un canal ou détroit fort large. Sa côte occidentale était éloignée de l'orientale de sept milles. Vancouver appela cette portion du pays *archipel du roi George III*.

Il quitta le mouillage le 28 juillet, et le 30 il reconnut le cap Décision. L'extrémité sud de cette grande île, qu'il supposa coupée par des canaux, et qu'en conséquence il avait nommée archipel du roi George III, est située par 56° 10' de latitude, et 225° 57' de longitude est. Elle

forme un promontoire escarpé très remarquable, auquel un capitaine Anglais avait donné le nom de cap Ommaney; l'ouverture qui sépare ce cap du cap Décision, en avait reçu celui de détroit de Christian.

Après avoir parcouru sept à huit milles en dedans du cap Ommaney, Vancouver découvrit une ouverture qui se dirigeait au sud-ouest; il y laissa tomber l'ancre dans une anse qui lui parut sûre. Le 1er août, les embarcations furent expédiées de côtés différens. Elles suivirent en naviguant au nord-est, un canal dont la côte à gauche était rocailleuse, mais peu élevée et bien boisée. Une baie profonde qui se dirigeait au nord, fut nommée *baie Seymour*. La rive orientale de ce bras de mer qui reçut le nom de *passage de Stephens*, présentait une chaîne non interrompue de montagnes d'une hauteur prodigieuse, la plupart stériles et couvertes de neige et de glaces. Il résulta d'un examen nouveau, que la terre intermédiaire que l'on avait regardée jusque là comme faisant partie du continent, est une île très étendue que Vancouver nomme *île de l'Amirauté*.

Les côtes de l'île de l'Amirauté, qui a soixante lieues de circonférence, sont presque partout escarpées et coupées à pic; elles offrent un grand nombre de baies et d'ancrages commodes avec des ruisseaux d'eau douce. Leur aspect diffère entièrement de celui du continent, car l'île est généralement peu élevée; une forêt continue de

beaux arbres, surtout de pins, couvre sa surface.

Le talent avec lequel Vancouver s'acquitta de la tâche qu'il avait entreprise, lui a mérité les éloges de tous les amis des sciences, et grâces à lui, toutes les hypothèses chimériques sur le nord de l'Amérique ont disparu.

Le 2 septembre, on laissa tomber l'ancre dans le port de Noutka. On reçut à bord de *la Découverte*, la visite de Maquilla, de Cloapanelou et de quelques chefs inférieurs. Ils vendirent un peu de poisson et de gibier. On alla voir Maquilla qui en fut entièrement flatté; il régala ses hôtes d'une pantomine très bruyante, et dansa lui-même un pas de caractère qui fut fort applaudi. Des présens furent distribués, et les Européens reçurent chacun une peau de loutre; les chefs en eurent deux.

On fit voile de Noutka le 16 octobre, et l'on entra dans le port de Monterey le 6 novembre. Vancouver fit ses adieux aux Espagnols, dont il ne pouvait assez reconnaître la bienveillance et l'hospitalité, et il dirigea sa route sur le cap San-Lucar, à l'extrémité méridionale de la Californie. La côte de cette presqu'île, qui se prolongeait à peu de distance, est généralement basse, et en plusieurs endroits bordée de brisans, tandis que l'intérieur du pays s'élève en petits mondrains détachés; dans quelques endroits, elle est formée de falaises blanches, rocheuses et à pic. La surface du pays est coupée et très inégale, jusqu'à

une chaîne de montagnes énormes, visible d'une très grande distance en mer. Le rivage est dentelé, le pays est dénué d'arbres, et son aspect est fort triste. Le cap San-Lucar s'abaisse par degrés, mais irrégulièrement, depuis la chaîne des hautes montagnes.

On alla ensuite reconnaître les Trois-Maries, situées devant San-Blas. Elles occupent un espace de quatorze lieues, et sont entourées d'îlots et de rochers assez visibles pour être évités facilement. Elles sont couvertes de bois et de broussailles, et ne servent d'habitation qu'aux oiseaux de terre et de mer, aux tortues et à des bêtes carnassières, ainsi qu'à des serpens et à des lézards.

La traversée du cap Corrientès aux Gallapagos, fut lente et ennuyeuse; la chaleur était étouffante, le temps désagréable. Les troupes d'oiseaux étaient innombrables; souvent la mer était couverte de tortues endormies, de sorte qu'en descendant le canot et sans s'arrêter, on pouvait en prendre tant qu'on voulait.

En avançant au sud-ouest, on trouva la mer clapoteuse. Le nombre des tortues diminua. On était toujours accompagné de beaucoup de poissons, mais on ne voyait que peu d'oiseaux. Le 20 janvier 1795, on eut connaissance de l'île des Cocos. L'aspect de cette île n'est agréable d'aucun côté, quoique sa surface soit coupée de vallées et de collines; ses côtes sont découpées, rocailleuses,

escarpées. Deux baies donnent la facilité d'aborder. Des broussailles impénétrables couvrent toute la surface de l'île et renferment d'assez gros arbres, ainsi que des fougères gigantesques. On aperçut un jeune cochon qui s'enfonça dans les halliers à la vue des navigateurs. Les rivages sont couverts de rats ; on y trouve aussi des éperviers et divers oiseaux terrestres. Cette île est située par 5° 35' de latitude nord, et 273° 5' de longitude est.

Le 2 février, on aperçut une des Gallapagos, et successivement plusieurs autres. Un canot fut envoyé à l'île Albemarle, qui est située sous l'équateur. Elle a peu d'élévation ; le sol rocailleux et noir, paraît aride, désolé, et tellement couvert de matières vomies par des volcans, qu'il ne peut produire que de très petites plantes ; encore n'en trouve-t-on que dans les crévasses des laves qui ont sillonné cette île.

On passa en vue de Mas-a-Fuero, une des îles Jean Fernandez, et le 24 mars on aperçut la côte du Chili, dominée dans le lointain par la chaîne majestueuse des Andes. Le lendemain on laissa tomber l'ancre dans la rade de Valparaise.

Vancouver sortit de cette rade le 7 mai, passa au sud du cap Horn, et mouilla le 3 juillet devant l'île Sainte-Hélène. Comme on avait fait le tour du monde par l'est, il fallut compter un jour de moins parce qu'on avait gagné vingt-quatre heures.

Vancouver ayant ensuite fait route pour l'Angleterre, entra le 12 juillet dans le Shannon, et partit le lendemain pour Londres, où il arriva heureusement après avoir parfaitement rempli la mission qui lui avait été confiée ; car on peut affirmer que la partie de la côte occidentale de l'Amérique comprise entre le 48me et le 60me parallèle, est, grâces au soin de Vancouver, mieux connue, sous le rapport de la géographie, que ne l'ont été et que ne le seront peut-être jamais des parties de l'ancien continent bien plus à notre portée.

Epuisé par de longs travaux et par les fatigues de son dernier voyage, Vancouver ne put en terminer la rédaction qui fut achevée par son frère ; il mourut en 1797.

CHAPITRE VIII.

Broughton, 1795 à 1798.

Le gouvernement britannique, continuant à faire explorer la côte sud-ouest de l'Amérique, et la côte d'Asie, située entre le 35e et le 55e parallèle, chargea le capitaine Broughton de diriger cette entreprise. Sa conduite justifia pleinement la confiance qu'on avait mise en lui.

La corvette *la Providence*, ayant cent-quinze hommes d'équipage, et montée de seize canons, fut destinée au voyage que l'on projetait. Broughton l'ayant conduite à Portsmouth, fit voile une première fois; mais forcé, par le vent, de relâcher à Plymouth, il n'en repartit que le 15 février 1795. Le 2 mai, il eut connaissance du cap Frio, sur la côte du Brésil, et le 10 août, il vit l'île de Gough. Cette île peut avoir deux à trois milles de tour; on n'y aperçut pas le moindre signe de végétation. Elle est située par 40° 19' de latitude sud, et 9° 27' de longitude ouest.

Le 2 août, on vit la terre de Van-Diemen couverte de neige. Broughton laissa tomber l'ancre dans le port Stephen, au nord du port Jackson, et s'y pourvut d'eau avec beaucoup de

facilité. Pendant son séjour, il eut de fréquens rapports avec les naturels, qu'il dépeint comme des hommes simples, paisibles et doux. Quand on s'approchait d'eux, ils faisaient retirer leurs femmes et leurs enfans.

Le 28 novembre, il atterrit à Taïti, s'y fournit de provisions, et le 12 janvier il était à Owaïhy.

L'anglais Young était, en quelque sorte, chargé du gouvernement d'Owaïhy, sous le nom de Mahoa, vieux chef aveugle, pendant l'absence de Taméaméa, parti pour la conquête de Movi et des îles Sous-le-vent. Grâces aux soins d'Young, Broughton obtint des provisions en abondance. Wahou était en ce moment le séjour de Taméaméa, qui vint voir Broughton; il était vêtu à l'européenne; il fit les offres les plus généreuses au capitaine, et lui fournit quelques cochons, mais il fut impossible, de même qu'à Movi, de se procurer des végétaux. Les insulaires étaient dans l'état le plus misérable; ils mouraient de faim; on ne voyait pas de traces de culture. Otouaï était déchirée par la guerre civile. Broughton ne put y compléter que sa provision d'eau; il fit route pour Noutka, et y arriva le 15 mars. Le 5 juin, il entra dans le port de Montérey. De ce lieu, il alla mouiller dans la baie de Karakakoua. Taméaméa était encore absent, et un frère de Tianna profitait de la circonstance pour chercher à s'emparer d'Owaïhy; il en tenait déjà une partie, mais le peuple ne se souciait pas d'un changement.

La disette était générale à Oniheou; l'on ne put s'y procurer que très peu de provisions. Broughton désirait beaucoup arriver à Otouaï; mais le vent contraire l'ayant empêché d'effectuer ce projet, il fit voile vers la côte nord du Japon. Le 6 septembre, il s'éleva un ouragan furieux, et la corvette fut livrée, pendant une heure, à la fureur des vents et de la mer; heureusement cette bourrasque se calma; elle ne fut accompagnée ni d'éclairs, ni de tonnerre, ni de pluie. Pendant la nuit, le temps fut beau; on aperçut, à la pointe du jour, les côtes du Japon dans l'ouest, à la distance de sept à huit lieues. On se trouvait par 39° de latitude. En avançant au nord, l'intérieur du pays offrit de hautes montagnes: elles forment plusieurs chaînes de différentes élévations, couvertes de bois; leur aspect est très agréable. On aperçut beaucoup de maisons éparses le long du rivage, et des bateaux sur la plage.

La corvette fut accostée par trois bateaux pêcheurs. Les hommes qui les conduisaient étaient d'une couleur cuivrée claire. Leurs cheveux noirs et très épais étaient coupés en rond; tous avaient de longues barbes; leur physionomie était expressive, et remplie de douceur; ils étaient de taille moyenne, et vêtus de robes tissues d'écorce d'arbres; des anneaux d'argent pendaient à leurs oreilles; ils avaient chacun un couteau dans une gaîne, attaché à la ceinture. Avant de monter à

bord, ils saluèrent de la manière la plus respectueuse, suivant la coutume des Orientaux; on leur offrit des verroteries et d'autres bagatelles qui parurent leur faire plaisir. Au bout d'une heure, ils se retirèrent, en faisant le même salut qu'à leur arrivée, ce qu'ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent à une certaine distance. Le lendemain, on vit de grandes barques à l'ancre le long de la terre; elles ressemblaient aux petites jonques chinoises. Le 15, on se trouva dans une baie dont une partie des côtes était basse; à quelque distance, s'élevait un volcan qui vomissait de la fumée. Des maisons étaient éparses le long du rivage. Des habitans arrivèrent; ils avaient tous une pipe et une boîte pour mettre leur tabac. Ils parurent prendre beaucoup de plaisir à considérer l'intérieur du bâtiment. Le lendemain, Broughton partit avec les embarcations pour aller chercher de l'eau. A son retour, il apprit que plusieurs Japonais avaient fait une visite à la corvette, et qu'ils avaient été très cérémonieux. Ils étaient vêtus en toile de couleur foncée, et avaient autour de la taille des ceintures d'un tissu d'argent. Chacun d'eux avait sa pipe et son éventail, et portait deux sabres richement ornés d'or et d'argent, et dont le fourreau était de beau laque; leurs sandales étaient de bois et garnies en paille. Ils s'informèrent soigneusement de quelle nation était le vaisseau, et du dessein qui l'avait attiré en ce pays, et ils notèrent les

réponses qu'on leur fit. Après avoir fumé leurs pipes et pris quelques rafraîchissemens, ils retournèrent à terre.

Un jour, près de l'aiguade, on aperçut, pour la première fois, des femmes. Elles s'occupaient à pêcher avec les hommes et les aidaient à ramer. Leurs cheveux étaient coupés très courts; d'ailleurs, elles étaient vêtues comme les hommes et avaient les lèvres tatouées.

Broughton nomma *baie des Volcans* celle où il était mouillé, parce qu'il reconnut autour de son enceinte trois montagnes qui vomissaient du feu.

Les habitans sont, en général, de petite taille; ils ont les jambes plus ou moins courbées en dehors, et les bras courts en proportion du corps; leur barbe longue, épaisse et disposée à friser, leur couvre presque tout le visage, et ils sont, en général, très velus. Tous, hommes et femmes, portent les cheveux coupés courts. Dans la belle saison, les hommes n'ont qu'une sorte de ceinture en toile. Quelques femmes avaient des robes en peau de phoque ou de chevreuil, ornées de bordures en toile bleue. Leur visage ne manquait pas d'agrément. Leur conduite fut modeste et réservée. Les enfans allaient entièrement nus. Les hommes, pour saluer, s'asseyaient les jambes croisées, puis ils avançaient leurs mains, se frappaient la barbe, et s'inclinaient presque jusqu'à terre.

Les maisons sont en bois, revêtues et couvertes

en roseaux; le foyer est placé au milieu; un petit trou à chaque extrémité du toit, donne passage à la fumée, et une plate-forme, élevée au dessus du sol, est couverte de nattes et de peaux. Ils se nourrissent principalement de poisson séché. On vit dans leurs villages des aigles et des ours qu'ils tenaient en cage, mais on ne put les engager à céder aucun de ces animaux. Ils sont d'ailleurs si pauvres, qu'ils ont peu d'objets à échanger. Leurs filets sont en écorce de tilleul, teints avec l'écorce de chêne. Lorsqu'ils ne sont pas occupés à la pêche, ils radoubent leurs canots, ramassent et font sécher certaines plantes marines, dont ils expédient une grande quantité au Japon, où c'est un mets très recherché. L'écorce de bouleau est aussi un des objets de commerce de cette île.

Ces insulaires paraissent être un peuple bon et doux, très soumis aux Japonais, qui les empêchaient, le plus qu'ils pouvaient, d'avoir aucune relation avec les Anglais; ils parlent lentement et avec timidité.

On aperçut des champs de peu d'étendue, semés en millet et en sorgho, et peu d'autre espèce de culture.

Le 1er octobre, Broughton appareilla de la baie des Volcans et fit route au nord. En prolongeant les côtes d'Ieso, on les trouva arides et peu boisées, quelquefois bordées d'îles et d'écueils.

Le 8, on vit le pic Antoine, que l'on croyait situé sur l'extrémité septentrionale d'Iéso, mais

il fait partie d'une autre île. On fit route au nord-ouest vers un détroit qui paraissait séparer la terre sur laquelle se trouvait ce pic d'une autre terre située au nord-est. Le temps était pluvieux et couvert, le vent très fort, la mer grosse, toutes circonstances peu favorables pour faire le relèvement de côtes escarpées et peu connues, souvent entourées de rochers. Le lendemain, une tempête furieuse éclata. Pendant que Broughton, tranquille au milieu de la tourmente, veillait à la conservation de tous, le mouvement violent de la corvette le fit tomber sur le pont, et il se cassa le bras. Ce ne fut qu'alors qu'il cessa de lutter contre les élémens.

Le 9 novembre, on revit la côte du Japon, près de l'entrée de la rivière d'Iedo. On navigua ensuite entre les îles Falsisio et la côte du Japon. On prit connaissance de l'archipel du Lieou-Kieou et de l'île Formose, et on laissa tomber l'ancre devant Macao.

Dès que sa blessure lui permit de descendre à terre, il acheta une goëlette de quatre-vingts tonneaux, pour lui servir de conserve dans la suite de son voyage.

Le 16 avril 1797, Broughton mit à la voile de la rade de Macao, et ce ne fut que le 7 mai qu'il eut connaissance de Formose. Après l'avoir perdue de vue, on commença à voir des îles dans différentes directions; pendant la nuit, on y apercevait de la lumière sur divers points; elles

étaient montueuses, mais d'une hauteur médiocre et séparées par des canaux entremêlés d'îlots, d'écueils et de récifs; quelques-unes paraissaient couvertes d'arbres fruitiers; des pirogues naviguaient le long de la côte. Broughton envoya un canot vers la plus grande. Le détachement fut reçu très amicalement.

Les insulaires diffèrent, à quelques égards, des Japonais et des Chinois. Leurs cheveux sont roulés sur le sommet de la tête, où ils les attachent avec deux longues épingles de métal. Ils portent des robes de toile très larges, et des pantalons. Ils saluèrent les Anglais en élevant lentement leurs mains jointes au-dessus de leur tête. Les maisons sont carrées et à un seul étage; le toit, qui se termine en pointe, est couvert en roseaux; l'intérieur des habitations est garni de nattes sur lesquelles on dort, et tout parut d'une grande propreté.

Broughton ayant levé l'ancre, navigua dans différentes directions. A sept heures et demie il éprouva une secousse qui ne lui parut pas très forte. Son lieutenant lui annonça que la corvette venait de toucher sur un banc de corail; on s'était aperçu que la mer blanchissait de l'avant du bâtiment, et au même instant l'accident était arrivé. Broughton, ayant ordonné toutes les manœuvres nécessaires, qui ne produisirent aucun effet, fit connaître sa position à la goëlette par un signal. La mer brisait avec violence sur le bâtiment; il

éprouva des chocs qui enlevèrent le gouvernail; l'avant s'ouvrit, et l'eau gagnait de toutes parts; les efforts de Broughton pour sauver son vaisseau furent inutiles, il fallut songer au salut de l'équipage. On prépara les canots; on prit des armes et des munitions, ainsi que les outils du charpentier et de l'armurier, et tout le monde quitta *la Providence*, qui fut livrée à la fureur des flots. Le lendemain, Broughton envoya la moitié de l'équipage avec le grand canot à l'endroit où le bâtiment avait fait naufrage, mais l'on ne put sauver que très peu d'objets; tout ce qui ne faisait pas partie de la coque du bâtiment avait disparu.

Après avoir passé près d'une petite île médiocrement élevée, on s'approcha d'une île plus grande, qui était entourée d'îlots et de bancs de sable. Les Anglais furent reçus par les insulaires de la manière la plus amicale, et on leur fournit toutes les provisions et les secours dont ils pouvaient avoir besoin.

Puisqu'il était désormais impossible de rien retirer du navire, il devenait dangereux de rester plus long-temps au milieu de ce groupe d'îles et d'écueils; car on avait très peu de vivres, et, en réduisant au plus bas la ration de chaque individu, la quantité en était insuffisante pour aller à la Chine, pendant la mousson du sud-est qui régnait alors et qui était contraire.

« Le groupe près duquel nous nous perdîmes, dit Broughton, est composé de dix-sept îles de

différentes grandeurs; plusieurs sont extrêmement petites et inhabitées. Ce groupe s'étend depuis 24° 10' jusqu'à 24° 52' de latitude nord, et depuis 123° 2' jusqu'à 125° 37' de longitude est. Les habitans, autant que nous pûmes les comprendre, leur donnent le nom de *Madjicosemah*; ils sont tributaires des îles Lieou-Kieou; avant de les quitter, nous vîmes un canot de Rokhookoko qui nous apporta de l'eau et des patates. »

La pluie continuelle et l'orage rendaient la position des Anglais extrêmement pénible. Le plus grand nombre des matelots, que la petitesse du bâtiment forçait de rester sur le pont, se trouvaient exposés au mauvais temps; ceux qui pouvaient trouver place à couvert dans l'entrepont, étaient étouffés par la chaleur.

Le 4 juin, on passa devant Macao, et bientôt après on laissa tomber l'ancre à Vampou. Broughton prit les moyens nécessaires afin de se procurer des vivres et des munitions pour continuer son voyage, et achever la reconnaissance qu'il devait faire au nord. Le 26 juin, il se mit en route pour la seconde fois. On eut connaissance, à l'est de Formose, d'une île qui parut bien cultivée; on y distingua des maisons. Bientôt les habitans vinrent à bord; ils ressemblaient à ceux de Taïpinsan, et paraissaient aussi doux et aussi sociables qu'eux.

Le lendemain, on s'approcha de la grande île

Lieou-Kieou. Un canot vint le long du bord, et les insulaires consentirent à servir de pilotes. Quand on eut laissé tomber l'ancre, ces hommes obligeans quittèrent les Anglais et les assurèrent que le lendemain matin ils apporteraient de l'eau, du bois et des vivres; mais ils les prièrent instamment de ne pas aller à terre; ils tinrent, en effet, parole; et en même temps supplièrent Broughton de quitter leur île.

On jugea la ville très peuplée d'après le grand nombre d'habitans que l'on vit à différentes reprises. Les maisons sont à un étage, et couvertes en tuiles; elles parurent être entremêlées d'arbres.

Le port de Napachan est très commode, et semble former le centre des relations commerciales qui ont lieu entre le Japon et les îles situées au sud de cet empire. Les insulaires font aussi le commerce avec la Chine et Formose.

On aperçut plusieurs petites îles, avant d'avoir connaissance des côtes du Japon, que l'on vit le 16 juillet. Le pays était bien cultivé; au fond des baies on voyait des villages et des maisons éparses le long du rivage. Quelques bateaux pêcheurs accostèrent la goëlette, et vinrent à bord par curiosité.

Le 11 août, Broughton laissa tomber l'ancre dans la baie des Volcans. Il reçut la visite de quelques Japonais, qui paraissaient venir exprès de la ville de Matsmaï pour s'informer de quelle nation il était, et des motifs qui l'amenaient dans

le port; ils montraient un tel désir de le voir partir, qu'ils le pressaient tous les jours de quitter l'île.

Broughton ayant achevé de faire son eau, prit congé des Japonais à leur grande satisfaction; les vents favorables et le beau temps lui permirent de faire route à l'ouest et de traverser le détroit. Il vit sur la côte de Népon deux grandes villes. Le 31, Broughton découvrit la ville de Matsmaï. Plusieurs jonques étaient mouillées près de la plage et le rivage était couvert d'habitans; il semblait qu'ils fussent tous sortis pour venir regarder la goëlette. Un corps de soldats, rangés en bon ordre, avec les enseignes déployées, étaient postés près du centre de la ville, à un endroit où l'on pouvait débarquer, comme s'ils eussent cru que les Anglais avaient le projet d'y aborder. La ville parut considérable. Les étages supérieurs des maisons étaient ornés de longues pièces d'étoffes dont les dessins, de couleur foncée, ressortaient d'une manière agréable, sur le fond qui était en général blanc. Les édifices publics étaient décorés de la même manière; on voyait partout des drapeaux déployés, il semblait qu'on eût voulu parer la ville.

Broughton était, le 1er septembre, hors du détroit qui sépare Nipon d'Iéso. Il fut ainsi le premier Européen qui franchit ce détroit, et qui reconnut que sa plus grande largeur n'est que de cinq lieues; un phare est situé à l'extrémité occidentale.

On se dirigea ensuite au nord, le long de la côte d'Iéso; le pays paraissait entre coupé de montagnes et de vallées; les terres étaient très hautes et hachées, et descendaient en pentes douces jusqu'à la mer; elles s'abaissent vers l'extrémité septentrionale de l'île. On passa entre Jeso et deux petites îles à l'ouest. Un canot se détacha d'une de ces îles; ils donnaient à l'île la plus au sud, et remarquable par un pic très haut, le nom de Timo-Chi, et à l'autre celui de Ti-Chi. Cette dernière est d'une hauteur médiocre, en comparaison de Timo-Chi. On vit sur toutes deux des habitations.

Le 12 septembre, on aperçut la terre des deux côtés, et l'on conjectura que l'on avait à l'ouest la côte de Tartarie.

A mesure que Broughton avançait vers le nord, la côte de l'est s'abaissait de plus en plus, l'intérieur du pays était dépouillé d'arbres, et comme il ne découvrait derrière ces terres basses aucune autre terre plus élevée, il se flattait d'être près de l'extrémité de cette côte. Mais il fut bientôt convaincu qu'on ne trouverait pas de passage pour arriver à la mer en suivant cette direction. Enfin, il se décida à ne pas perdre de temps, et à faire route au sud le long de la côte occidentale de ce golfe, avant le mauvais temps qui aurait pu causer de grandes avaries à son frêle bâtiment; il était alors à 52° de latitude.

Broughton revint à 46° sans avoir vu un seul

habitant le long des côtes du bras de mer qu'il nomma *golfe de Tartarie.* On eut connaissance de l'île de Tzima, située entre la Corée et l'île de Nipon, par 33° 41' de longitude. Les feux, qui furent allumés de tous les côtés dans la matinée, prouvèrent que cette île n'était pas sans habitans. Elle a près de huit lieues de longueur du nord au sud-sud-ouest. Bientôt on se trouva près de la côte de Corée. En s'en approchant, on distingua plusieurs villages situés près du bord de la mer. La goëlette fut entourée de canots remplis d'hommes, de femmes et d'enfans. Tous étaient vêtus d'une espèce de blouse et de pantalons très larges de toile doublée et ouatée. Quelques-uns avaient des robes; des femmes portaient un petit jupon par-dessus leurs pantalons, et elles se servaient, ainsi que les hommes, de bottes en toile et de sandales en paille de riz; les hommes avaient les cheveux noués sur le sommet de la tête, et les femmes tressés tout autour. On ne vit que des gens de la basse classe, des femmes et des enfans. Les Anglais étant descendus à terre pour se promener, s'approchaient d'un village, mais des Coréens qui les accompagnaient les prièrent de ne pas aller plus loin; ils y consentirent. Revenus à bord, ils reçurent la visite de plusieurs autres Coréens, qu'on jugea d'un rang distingué. Ils étaient vêtus de robes très amples et portaient des chapeaux noirs à formes très hautes et à bords de dix-huit pouces de largeur, de sorte

qu'ils pouvaient servir de parapluie : ces chapeaux se nouaient autour du menton ; leur tissu très serré ressemblait à du crin. Ces Coréens avaient un couteau richement monté pendu à la ceinture, et un éventail auquel était attachée une petite boîte en filigrane, contenant des parfums ; la plupart portaient de longues barbes. Un petit garçon, qui avait soin de leur pipe et empêchait leurs habits de se chiffonner, les suivait. Ils parurent contens de la manière dont ils avaient été reçus ; cependant, ils ne tardèrent pas à prendre congé.

Le 19, deux bâteaux accostèrent la goëlette, ils amenaient des personnages beaucoup mieux mis que ceux qu'on avait déjà vus. Il y avait aussi dans chaque barque des soldats avec des chapeaux ornés de plumes de paons ; ils portaient de petites lances auxquelles étaient attachés des drapeaux de satin bleu, dont le fond était marqué de caractères en jaune. Les Coréens, qui paraissaient être les chefs du canton, firent présent à Broughton de poisson salé, de riz et de goëmon. La robe que ces Coréens portaient par-dessus leurs autres vêtemens, était d'une espèce de gaze d'un bleu clair. Un cordon garni de gros grains de succin ou d'un bois noir, paraissait destiné à nouer leur grand chapeau noir sous le menton. Le bout de ce cordon était relevé et formait une boule pendante au-dessus de l'oreille droite. Quelques-uns avaient la partie supérieure de la forme de leurs

chapeaux garnie en argent. Les gens de leur suite leur donnaient les marques de la soumission la plus respectueuse, car ils ne leur adressaient la parole qu'en se courbant, et en tenant les yeux fixés sur le pont du bâtiment. Ils manifestèrent le plus vif désir de voir partir les Anglais. Les Coréens revinrent à plusieurs reprises, et insistèrent auprès de Broughton pour qu'il partît. Enfin, il sortit du port le 21, à la grande satisfaction des habitans, qui s'étaient rassemblés en grand nombre sur les coteaux voisins, afin de le voir mettre à la voile. » Quoiqu'ils nous eussent contraints de rester à bord pendant tout notre séjour, dit-il, nous ne leur avons pas moins d'obligations de nous avoir fourni du bois et de l'eau sans rien demander en paiement. Le port que l'on quittait est nommé *Tchosan*, et situé dans le sud-est de la presqu'île de Corée, par 35° de latitude nord, et 129° 7' de longitude est; il est entouré de hautes montagnes, la plupart arides.

Broughton se dirigea au sud, passa au milieu de plusieurs îles cultivées et peuplées, et d'un grand nombre d'écueils; il vit beaucoup de bateaux pêcheurs dont aucun ne l'accosta. Le 24, ayant laissé tomber l'ancre près d'une grande île où l'on aperçut une ville assez forte, il s'en détacha un canot. Les insulaires lui présentèrent un papier écrit en caractères chinois; personne à bord ne put le lire. Environ une heure après,

Broughton eut la visite d'un personnage qui paraissait de la plus haute importance; il semblait désirer de connaître le nombre d'hommes de l'équipage; il voulait que tous les matelots fussent comptés devant lui par ses gens, mais Broughton s'y opposa, ce qui déplut beaucoup aux Coréens. Bien différent des autres chefs que l'on avait vus auparavant, il avait l'air de souhaiter que les Anglais fissent un certain séjour en cet endroit, et pria Broughton d'envoyer son canot à terre. Ce chef avait les manières très hautaines, et toute sa conduite prouva aux Anglais qu'il avait un souverain mépris pour eux.

Broughton profita d'un éclairci et appareilla. En continuant à naviguer au milieu d'un immense archipel très peuplé, il finit par apercevoir l'île Quelpaert. Cette île lui parut volcanique, et l'on ne découvrit aucun port le long de la côte. Quelpaert est si élevé, qu'il peut être aperçu de vingt-cinq lieues de distance, et même de plus loin.

Enfin, le 27 novembre, Broughton laissa tomber l'ancre devant Macao; il se rendit ensuite à Madras, puis à Trinkemalé dans l'île de Ceylan, et en 1799, il revint en Angleterre, après une absence de quatre ans, inutilement employés aux progrès de la géographie.

CHAPITRE IX.

Wilson. Naufrage de l'Antilope aux îles Peleou, 1783.

Le capitaine Wilson partit de Macao le 21 juillet 1783, sur le navire *l'Antilope*. Ce bâtiment avait trente-quatre hommes d'équipage que l'on avait augmenté de seize Chinois; cinq passagers s'y embarquèrent aussi. Long-temps contrarié par les vents et les mauvais temps, fatigué par une tempête affreuse, le vaisseau naviguait enfin plus tranquillement, et l'on se livrait à l'espérance d'un voyage heureux, lorsque le matelot de vigie *s'écria brisans!...* et aussitôt le bâtiment toucha. Il se coucha sur le côté, et s'emplit d'eau avec rapidité. Wilson fit mettre les embarcations à la mer, on y chargea des provisions, les armes et les boussoles, et l'on employa toutes les précautions qui pouvaient prévenir la confusion et le désordre. Les canots furent envoyés vers l'île la plus voisine, et revinrent annoncer qu'elle offrait de l'eau fraîche, et un port bien abrité contre le vent. Tous les naufragés furent mis sur un radeau et purent aborder dans cette île.

On alluma du feu, on fit sécher les vêtemens, et l'on prit un repas frugal. Chacun dormit à son tour à l'abri d'une tente dressée à la hâte; des

sentinelles firent bonne garde pour éviter toute surprise. Le lendemain, le maître d'équipage annonça que le vaisseau ne pourrait pas résister long-temps à la furie des vagues. Ce rapport fit une vive impression sur l'esprit des naufragés, et leur fit sentir plus vivement leur malheur. Le jour suivant, on vit arriver deux pirogues qui s'avancèrent avec précaution vers le rivage, puis s'arrétèrent. Tom-Rose, interprête, natif du Bengale, parla aux insulaires en malais, et l'un d'eux répondit dans la même langue. Bientôt ils sortirent de leurs pirogues. Wilson alla au devant d'eux, les embrassa de la manière la plus affectueuse, et les conduisit à terre. Ces insulaires apprirent qu'une pirogue avait vu échouer le navire de Wilson, et que le roi, instruit de ce malheur, les avait envoyés eux-mêmes pour s'informer du sort des naufragés. Les insulaires, parfaitement rassurés sur le compte des Anglais, demandèrent que l'un d'eux les accompagnât, pour que le roi sût quelles gens ils étaient. Mathias Wilson, frère du capitaine, s'offrit pour partir avec les naturels. Son frère lui donna les instructions nécessaires, le chargea de présens pour le roi, et Mathias partit avec le plus jeune des frères du roi, car l'on avait su qu'il y en avait deux parmi les insulaires. L'autre, nommé Raa-Kouk, resta auprès des Anglais avec trois Indiens et le malais. Raa-Kouk se montrait extrêmement reconnaissant des soins que lui prodiguaient les

Anglais; il tâchait de se conformer à leurs manières; il voulut même s'asseoir à table, au lieu de s'accroupir. Sa curiosité était extrême; il demandait la raison de tout ce qu'il voyait faire, pour l'imiter; il offrit aux Anglais de les aider dans leurs travaux, même de souffler le feu pour le cuisinier, opération qui le divertissait beaucoup.

Il portait au poignet, ainsi que son frère, un os poli, en guise de bracelet; c'était une marque de distinction réservée au roi et à sa famille; Raa-Kouk la portait en cette qualité. Arra-Kouker, le frère du roi, qui était parti avec Mathias Wilson, revint accompagné de deux pirogues, qui étaient chargées de tarros cuits et de cocos qu'il présenta au capitaine; il amenait avec lui le fils du roi. Ce jeune homme dit à Wilson, de la part de son père, qu'il voyait les Anglais avec plaisir dans ses états, et qu'il leur permettait de construire un navire, soit dans l'île où ils étaient, soit dans celle où il demeurait, afin qu'il pût mieux les protéger.

Mathias Wilson arriva bientôt, et raconta que lorsqu'il s'était approché de l'île d'où il venait, le peuple était sorti en foule pour le voir débarquer. « Le roi reçut très gracieusement mon présent, dit Mathias, et après avoir goûté et distribué du sucre candi à chaque chef, il fit tout emporter chez lui. Arra-Kouker lui parla, apparemment pour l'instruire du désastre des Anglais; on servit dans une écale de coco une boisson

sucrée chaude; ensuite le roi dit à un jeune homme de grimper à un cocotier pour y cueillir des noix fraîches; il en prit une, en ôta l'enveloppe, l'ouvrit, en goûta le lait, la donna au jeune homme pour me la présenter, et me fit signe de la lui rendre lorsque j'en aurais bu. Ensuite il cassa la noix en deux, en mangea un peu et me la fit aussi passer.

« Le roi me fit entrer avec son frère et d'autres personnes dans une maison, où l'on avait servi un souper qui consistait en tarros cuits, en une espèce de pâte faite avec ces racines et en coquillages; les mets étaient posés sur un plateau en bois et garni d'un rebord, et la pâte dans un plat particulier. L'on me fit coucher dans une autre maison, sur une natte, j'en étendis une seconde sur moi, un billot de bois me servit d'oreiller, mais je ne pus dormir. »

Ce récit et le message dont le roi avait chargé son fils, ranimèrent les esprits des Anglais, Wilson donna au fils du roi un habit de soie et un pantalon bleu.

Arra-Kouker était âgé d'une quarantaine d'années, d'une taille médiocre, très gros, d'une gaîté extrême, et toujours prêt à contrefaire ce qu'il voyait ou entendait. Il avait la physionomie si animée et si expressive, que l'on comprenait tout ce qu'il voulait faire entendre. Il ne put s'accoutumer à porter un pantalon, mais il se para volontiers d'une chemise blanche qui formait le

contraste le plus frappant avec la couleur de sa peau. Il ne l'eut pas plutôt mise qu'il se mit à danser et à sauter, et montra une joie qui divertit tout le monde.

Le 15, on vit paraître une flotille de pirogues, dont l'une portait le roi nommé *Abba-Thoulé*. Elle s'avança accompagnée de quelques autres, jusqu'au point où elles touchèrent le fond; Wilson fut porté par deux de ses gens sur la pirogue du roi, qui était assis au milieu sur un échafaudage. Le capitaine embrassa le roi, lui raconta sa triste aventure, et lui demanda la permission de construire un navire pour retourner dans sa patrie avec son équipage.

Abba-Thoulé répondit à Wilson de la manière la plus obligeante; il ajouta que l'île d'Oroulong, où il avait abordé, passant pour malsaine, il ferait bien de n'y pas rester, et que d'ailleurs il pourrait y être attaqué par les habitans des îles avec lesquels ceux de Peleou étaient en guerre. Les remercîmens et la réponse que fit Wilson satisfirent le roi. Wilson lui fit présent d'un habit rouge; le roi, sortant de sa pirogue, marcha dans l'eau jusqu'au rivage. Il était comme ses sujets entièrement nu, et n'avait pas autour du poignet la marque distinctive de son frère. Il portait sur l'épaule une hache de fer, ce qui surprit beaucoup parce que toutes les autres étaient en coquilles.

Le roi visita les différentes tentes, demandant des explications de tout ce qu'il voyait, car tout

était nouveau pour lui, et par conséquent, tout attirait son attention.

Abba-Thoulé, revenu à sa première place, dit au capitaine qu'il avait l'intention de passer la nuit sur une autre partie de l'île; aussitôt un chef poussa un grand cri qui alarma les Anglais, mais la cause en fut bientôt connue; c'était un signal pour rallier tous les insulaires qui s'étaient dispersés de différens côtés; ils se rembarquèrent, et le roi aussi rentra dans sa pirogue, très satisfait de tout ce qu'il avait vu. Le Malais dit à Wilson que le roi passerait dans la baie, et que s'il voulait prendre congé de lui, il devait l'aller trouver dans sa pirogue. Aussitôt le capitaine partit avec Tom-Rose. Les insulaires avaient envie de demander une chose, dont, par un sentiment généreux, ils n'osaient parler; cependant le roi, après avoir paru se combattre long-temps lui-même, exposa ses désirs avec beaucoup de difficulté; devant, sous peu de jours, combattre les habitans d'une île qui l'avaient offensé, il pria le capitaine de permettre à quatre ou cinq de ses gens de l'accompagner dans cette expédition avec leurs fusils. Wilson répondit sans balancer que le roi pouvait regarder les Anglais comme des gens à lui, et que ses ennemis étaient les leurs. Le capitaine choisit son second lieutenant et quatre matelots.

Le 25 août, quatre pirogues ramenèrent les Anglais qui étaient partis avec le roi depuis neuf jours. La flotte, composée de plus de mille com-

battans, après avoir navigué pendant une douzaine de lieues à l'est, s'était trouvée en présence de l'ennemi. Raa-Kouk, s'approchant en pirogue d'un village, parla quelque temps et lança un trait, l'ennemi en fit autant; un des Anglais tira un coup de fusil, et l'on vit tomber un homme. Les ennemis frappés de surprise prirent la fuite, quelques coups de fusil de plus assurèrent la victoire.

Les Pelouans transportés de joie de la déroute de leurs antagonistes, descendirent à terre, dépouillèrent des cocotiers de leurs fruits, et emportèrent des tarros ainsi que d'autres provisions. Ils retournèrent ensuite chez eux. Le roi, ravi de son triomphe, congédia les Anglais de la manière la plus affectueuse, les fit accompagner de deux grandes pirogues chargées de tarros, et fit dire au capitaine que, par reconnaissance, il donnait aux Anglais l'île d'Oroulong. En conséquence, Wilson prit possession, avec toutes les formalités requises, de cette propriété acquise légitimement. Le lendemain, Wilson fit dans sa yole le tour de l'île; il la trouva coupée de rochers, de plaines et de collines; des vestiges d'anciennes plantations montraient qu'elle avait été habitée. La circonférence fut estimée à trois milles, un récif de corail l'environne à l'ouest. Le chou-palmiste y croît sur quelques points inaccessibles.

Wilson, avec plusieurs gens de sa suite, alla visiter le roi à Peleou, et lui présenta des cercles

de fer, des colliers, des dentelles d'or et d'argent attachés à chaque bout avec des rubans. La maison était remplie de naturels attirés par la curiosité; cependant le plus profond silence régnait dans l'appartement.

Abba-Thoulé proposa ensuite à ces hôtes de les mener à sa ville, éloignée à peu près d'un quart de lieu du rivage. On trouva une grande place pavée autour de laquelle s'élevaient plusieurs maisons. Le roi et Raa-Kouk conduisirent leurs hôtes dans une maison où ils furent reçus avec beaucoup de joie par les femmes des principaux chefs. Ils s'assirent, et elles leur présentèrent des cocos et des boissons sucrées. Un messager vint de la part de la reine prier les Anglais de venir chez elle. A leur approche, elle les fit prier de s'asseoir sur le pavé, devant elle. Des domestiques apportèrent alors des tarros, des cocos et des boissons sucrées. La reine adressa plusieurs questions sur les étrangers à Raa-Kouk et leur envoya ensuite un pigeon grillé, en leur faisant entendre que c'était le mets le plus rare du pays: elle en invita quelques-uns à s'approcher de sa fenêtre, et les pria de retrousser la manche de leur habit pour qu'elle put voir la couleur de leur peau. Sa curiosité satisfaite, elle leur fit dire qu'elle ne voulait pas les retenir davantage; ils se retirèrent.

La femme de Raa-Kouk obligea encore les Anglais de prendre part à une collation, quoiqu'ils

n'eussent plus d'appétit; elle leur servit aussi un pigeon grillé; ils en mangèrent un petit morceau pour reconnaître l'honneur qu'on leur faisait. Le lendemain, ils reçurent de la part du roi une invitation de déjeûner; on les mena à la maison de la reine; le sol était couvert, non pas de planches comme les autres, mais de bambous très serrés les uns contre les autres. Le déjeûner consista en poisson bouilli et en ignames.

Le 1er septembre, il se tint un grand conseil en plein air sur la place pavée, près de la maison des Anglais. Les roupaks ou chefs étaient assis chacun sur une pierre carrée placée près du bord du pavé; celle du roi était plus élevée que les autres, et il appuyait son bras sur une autre pierre plus haute encore. Des officiers d'un rang inférieur entouraient l'assemblée.

La séance levée, le roi, suivi de l'interprète, vint demander au capitaine dix de ses gens pour l'accompagner contre les mêmes ennemis qu'il avait déjà combattus. Wilson lui fit une réponse conforme à ses désirs, et le pria de lui apprendre la cause de la guerre. Abba-Thoulé lui dit que quelque temps auparavant un de ses frères et deux de ses chefs avaient été tués à Artingall, et que les habitans de cette île, bien loin de lui donner satisfaction de cet attentat, avaient protégé les meurtriers, ce qui avait occasioné les hostilités qui duraient depuis cette époque.

Il plut et il venta très fort pendant la nuit. Le

lendemain, les Anglais déjeûnèrent avec le roi, à qui Wilson annonça qu'il partirait aussitôt que le temps le permettrait. Il quitta Peleou très satisfait de la réception que lui avait faite le roi, et trouva sa yole remplie de toute espèce de provisions.

Le roi, accompagné de son premier ministre, de ses frères et de plusieurs chefs, fit une visite aux Anglais auxquels il apportait de beaux poissons. Abba-Thoulé fut émerveillé des progrès du navire qu'on construisait et de la grandeur de l'ouvrage.

Des sollicitations pressantes, pour obtenir des choses dont Wilson ne pouvait se défaire, furent infructueuses, et le roi partit emmenant avec lui les dix Anglais que le capitaine lui avait promis, et qui étaient commandés par le second.

Ce détachement revint le 15; Mathias Wilson, qui en faisait partie, raconta que la flotille du roi, forte de deux cents pirogues, étant arrivée devant Artingall, une pirogue s'était avancée vers l'île pour savoir si les habitans voulaient réparer l'injure dont on se plaignait. La proposition fut portée au roi d'Artingall, qui n'y voulut pas accéder.

Aussitôt Abba-Thoulé fit sonner de la conque, et levant en l'air son bâton de commandant, donna le signal à sa flotte de se mettre en ordre de bataille. Après qu'on se fut lancé quelques zagaies de part et d'autre, il fit semblant de fuir et fut suivi par les pirogues.

Cette manœuvre ingénieuse eut le succès qu'il en attendait; l'ennemi croyant que les Peleouans étaient saisis d'une terreur panique, se mit à les poursuivre. Alors une division en embuscade, se plaça entre les Artingalliens et leur île pour leur couper la retraite; le roi fit volte-face et l'engagement devint général. Les Artingalliens, que le feu des Anglais déconcerta, furent mis en déroute; on leur prit six pirogues et neuf hommes, ce qui fut regardé comme un succès inouï. L'action dura trois heures. Le peuple de Peleou, averti par les sons de la conque, accourut en foule au devant de la flotte. La victoire fut célébrée par des chants et des danses.

Quelques jours après, Raa-Kouk arriva suivi de deux chefs d'îles voisines; leurs pirogues étaient chargées de tarros, de cocos et de jarres de mélasse. Sa visite était un peu intéressée : il demandait quinze hommes et un pierrier pour une autre expédition.

On lui accorda le pierrier et dix hommes, mais à condition que les prisonniers que les Peleouans feraient à l'avenir ne seraient pas mis à mort.

Le 29, Raa-Kouk partit avec les dix Anglais; un des passagers se joignit à eux. Ils furent de retour à Oroulong, le 7 octobre, accompagnés par Raa-Kouk, et suivis de quatre pirogues chargées de tarros et de deux jarres de mélasse.

Les Anglais racontèrent que les Peleouans, n'ayant pu faire sortir les Artingalliens de leur

île, y avaient débarqué; ils avaient prié les Anglais de ne pas les suivre, mais ceux-ci les voyant en danger, sautèrent à terre; leur feu délogea les ennemis de plusieurs cabanes où ils s'étaient retranchés; deux maisons furent brûlées, cinq pirogues détruites sur le rivage, ainsi que sur le chantier et la jetée qui mettait le port à l'abri. Indépendamment des dommages que les Peleouans causèrent à leurs adversaires, ils enlevèrent la pierre sur laquelle le roi s'asseoit quand il tient conseil. La joie de leur succès fut tempérée par la mort du fils de Raa-Kouk, et celle d'un autre jeune homme d'un rang distingué. Une trentaine de leurs guerriers furent blessés, et quelques-uns moururent peu de jours après.

Le 17, Abba-Thoulé arriva avec neuf pirogues. Il avait déjà fait savoir à son frère et au capitaine qu'un envoyé d'Artingall s'était présenté à Peleou avec des propositions de paix. Cette nouvelle avait causé beaucoup de joie à Raa-Kouk. Le roi amenait avec lui Erré-Bess, sa plus jeune fille et neuf femmes. Il pria le capitaine de l'excuser de ce qu'il n'était pas venu plutôt à Oroulong pour le remercier des services qu'il lui avait rendus; puis il courut au navire en construction; les progrès de l'ouvrage lui firent très grand plaisir; le reste des travaux fixa aussi son attention.

Abba-Thoulé dit à Wilson que dans ce moment il était en paix avec la plupart de ses voisins, avantage qu'il devait sans doute aux fusils des

Anglais; qu'en conséquence, il espérait qu'à leur départ ils lui en donneraient dix ainsi que de la poudre. Wilson répondit que les Anglais seraient toujours ses amis, mais que d'après les circonstances il ne pourrait lui en laisser que cinq en partant. Abba-Thoulé parut charmé de cette réponse. Sans cesse il donnait aux Anglais de nouvelles preuves de son attachement, et pendant tout le temps qu'il resta dans l'île, il leur envoya tous les jours une abondante provision de poissons.

Abba-Thoulé, avant de partir pour Peleou, demanda au capitaine si les Anglais voudraient combattre encore une fois pour lui; mais il ne nomma pas l'ennemi contre lequel il les conduirait. Wilson lui ayant répondu qu'ils étaient prêts à l'accompagner, il le pria de le laisser emmener Tom-Rose et un Anglais. Un passager, nommé *Devis*, demanda d'être de la partie.

Le roi s'embarqua avec dix Anglais, et l'escadre appareilla pendant la nuit. Les habitans de Péléléou, contre lesquels le roi marchait, le voyant s'avancer avec toutes ses forces, mirent bas les armes, et implorèrent la paix en lui offrant des colliers, et lui remettant deux des Malais qui avaient fait naufrage sur les côtes de l'archipel.

Les Anglais allèrent visiter l'île de Péléléou après la paix. Ils trouvèrent la ville défendue par un mur en pierre, et ils furent reçus très amicalement par les Péléléouans, qui les régalèrent à

la mode du pays. L'île est assez unie et fertile, les maisons sont plus grandes et mieux bâties que celles de Peleou; des bocages de cocotiers et d'autres arbres les entourent.

Ce fut Raa-Kouk qui ramena les Anglais. Dans sa conversation avec Wilson, il lui apprit le nom des îles qui étaient alliées d'Abba-Thoulé, et l'on sut alors que celle où ce roi résidait se nommait Coroura, le mot de Peleou ne désignant que la capitale.

Wilson expédia sa chaloupe à Peleou avec tous les outils dont on pouvait se passer, et que l'on avait promis de donner au roi dès que le navire serait fini. Le chirurgien et le frère du capitaine s'embarquèrent, et furent chargés d'avertir Abba-Thoulé que les Anglais seraient prêts à partir dans sept jours au plus, et qu'on lui remettrait le reste des outils et les fusils aussitôt que le navire serait lancé à l'eau. Ils devaient de plus dire au roi que les Anglais désiraient le voir ainsi que ses chefs, avant le départ, pour leur exprimer leur reconnaissance et les assurer que, de retour dans leur patrie, ils publieraient hautement les services qu'ils avaient reçus d'eux, et la protection qui leur avait été accordée. La chaloupe revint le 7 novembre, ramenant le roi, sa fille chérie, Raa-Kouk et plusieurs chefs; ils apportaient beaucoup de provisions. Bientôt, conformément à sa promesse, le roi ordonna à son monde de peindre le navire, les mâts et les vergues. Lorsque le bâti-

ment fut prêt à être lancé à l'eau, il chargea l'interprète de dire au capitaine que tous les insulaires désiraient que ce vaisseau portât un nom peleouan, par exemple celui *d'Oroulong*, en mémoire de ce qu'il avait été construit dans cette île. Cette idée fut aussitôt communiquée aux Anglais qui l'approuvèrent, et le roi en témoigna sa satisfaction. Le vaisseau était peint; comme on manquait de goudron et de poix, on avait eu recours, pour le calfater, à une composition usitée à la Chine pour couvrir les coutures des bâtimens, et nommée *tchinam;* on fit brûler du corail, et après qu'il eut été réduit en chaux, pulvérisé et tamisé, on le mêla avec de la graisse, et on en composa un mélange excellent. Lorsque le navire fut lancé à l'eau, le roi était présent à l'opération avec toute sa suite, les insulaires semblèrent ressentir une joie égale à celle de l'équipage qui, en effet, était grande.

Le lendemain matin, le roi fit prier le capitaine de venir le trouver; c'était pour lui annoncer qu'il désirait lui conférer l'ordre de l'Os, et le créer roupak du premier rang. Wilson lui exprima sa reconnaissance de l'honneur qui lui était destiné, et la satisfaction d'être admis parmi les chefs de Peleou. Raa-Kouk lui présenta l'os comme de la part de son frère, et on l'appliqua à sa main gauche. Abba-Thoulé dit à Wilson qu'il devait tous les jours bien frotter l'os, le conserver comme un témoignage du rang qu'il tenait

parmi eux, en toute occasion défendre vaillamment cette marque de dignité, et ne la laisser arracher de son bras qu'en perdant la vie.

Le 10 novembre, Abba-Thoulé apprit à Wilson qu'il avait l'intention de lui confier Li-Bou, son second fils, pour qu'il pût apprendre dans le pays des Anglais beaucoup de choses qui, à son retour, seraient utiles à ses compatriotes; il ajouta qu'un des Malais qui se trouvaient à Peleou, l'accompagnerait pour le servir. Wilson se montra très flatté de cette marque distinguée de confiance et d'estime, et assura le roi qu'il ferait tous ses efforts pour s'en montrer digne, et qu'il aurait pour le jeune homme la tendresse d'un père.

Avant de s'embarquer, les Anglais hissèrent une flamme à un grand arbre, auquel ils clouèrent une plaque de cuivre fixée sur une planche épaisse; elle indiquait la date de leur naufrage et de leur départ, le nom du navire et celui du capitaine. Le roi promit d'en avoir soin, et les Anglais lui délivrèrent les armes qui lui avaient été promises. Il y avait cinq fusils, cinq coutelas, près d'un baril de poudre, avec des pierres à fusil et des balles en proportion. Wilson lui donna aussi son fusil de chasse qui lui fit très grand plaisir.

Le 11, le roi présenta son second fils, Li-Bou, au capitaine, et ensuite aux officiers. Ce jeune homme les aborda d'un air si aisé et si affable, ses traits respiraient une gaîté si douce et un enjouement si aimable, que chacun fut, sur-le-

champ, prévenu en sa faveur, et prit à lui un intérêt que sa conduite ne fit ensuite qu'accroître.

Avant la fin du jour, les officiers prirent congé du roi et retournèrent à bord. Wilson resta auprès d'Abba-Thoulé, qui causa beaucoup avec son fils, assis à terre à côté de lui; il lui donna des conseils sur sa conduite, lui dit qu'il devait désormais regarder le capitaine comme son père, et s'attacher à gagner son affection, en se montrant docile à ses avis. Ensuite, il recommanda son fils à Wilson pour qu'il lui apprît tout ce qu'il devait savoir. « Je sais, ajouta-t-il, que dans les pays qu'il doit traverser et qui sont si différens du sien, il peut être exposé à des dangers, à des maladies qui nous sont inconnues, il peut même en mourir; j'ai préparé mon ame à ce malheur. La mort est le destin inévitable de tous les hommes; il importe donc peu que mon fils la rencontre à Peleou ou ailleurs. Je sais que vous aurez soin de mon fils s'il est malade : s'il arrive un accident que vous n'auriez pu prévoir, que cela ne vous empêche ni vous, ni aucun de vos compatriotes de revenir ici; je vous recevrai toujours avec la même amitié, et je me réjouirai de vous voir. »

Wilson protesta de nouveau au roi qu'il aurait pour Li-Bou les mêmes soins que pour ses enfans, et qu'il s'efforcerait de témoigner, par ses attentions pour le fils, la reconnaissance et l'attachement qu'il conserverait toute sa vie pour le père.

Le 12, de bonne heure, on fit le signal du départ: aussitôt le roi donna ordre à ses pirogues de porter à bord toutes sortes de provisions. D'autres pirogues, chargées des mêmes objets, et appartenant à divers insulaires, accostèrent aussi *l'Oroulong*. Sur les huit heures, le capitaine se rendit à bord; le roi, son fils et les roupaks le suivirent dans leurs pirogues. Lorsque le navire fut arrivé au récif, le roi montrant à Li-Bou le chirurgien auquel le capitaine avait recommandé de prendre personnellement soin de ce jeune homme, il lui dit que ce serait son *soucalik*, son ami; puis il lui fit ses adieux, et lui donna sa bénédiction que Li-Bou reçut avec beaucoup de respect. Il embrassa ensuite Wilson; ses yeux humides et sa voix altérée témoignaient son émotion: il serra la main à tous les officiers de la manière la plus cordiale, souhaita un bon voyage à tout le monde, et se rembarqua dans sa pirogue.

Les Anglais étaient si attendris que lorsque le roi et sa suite s'éloignèrent, ils eurent à peine la force de le saluer par trois acclamations. Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent de cet excellent homme, auquel ils devaient, en grande partie, leur délivrance.

Dès que le navire eut passé le récif, Raa-Kouk, qui était resté à bord, fit ses adieux aux Anglais, de la manière la plus affectueuse; le capitaine lui offrit une paire de pistolets et une giberne garnie,

comme un témoignage particulier de la reconnaissance de son équipage, car il avait le premier accueilli les naufragés. Après avoir dit quelques mots à Li-Bou, son neveu, il fut si affecté qu'il ne put continuer; il s'avança vers sa pirogue, jeta un dernier regard vers les Anglais, et y descendit sans proférer une parole.

L'archipel dont l'île des Peleouans fait partie, s'étend du 5e au 9e parallèle nord et 133e au 136e degré de longitude est. C'est une chaîne de petites îles, longues, étroites, médiocrement hautes, bien boisées, au moins celles que l'on vit. L'intérieur est montueux et offre de grandes et belles vallées. Le sol est généralement fertile et arrosé par de jolis ruisseaux; à l'ouest, elles sont entourées d'un récif de corail, dont on ne voyait pas la fin à quelque élévation qu'on se plaçât.

Les îles alliées ou sujettes d'Abba-Thoulé sont, en allant du nord au sud, Emmoungs, Aramalorgou, Emmillegué, Arragouy, Coroura, Catagaba, Pethoull et Oroulong.

Le premier personnage, après le roi, était son frère Raa-Kouk, général des armées. D'après l'ordre de succession, cet emploi devait, par la suite, être exercé par Koui-Bill, fils aîné d'Abba-Thoulé, lorsque son oncle, Arra-Kouker, serait roi, et avant que lui-même le devînt.

Les seuls quadrupèdes que l'on aperçut étaient de gros rats gris qui couraient dans les bois. Les coqs et les poules sont très communs,

vivent dans les bois, et s'approchent sans crainte des maisons. Les Anglais apprirent aux insulaires que c'était un mets excellent. On aperçut dans les feuillages des oiseaux d'un plumage brillant et varié, et d'autres dont le chant était fort mélodieux. La mer est remplie de poissons, de crustacés et de coquillages bons à manger.

La boisson ordinaire dans les repas est du lait de coco. Les insulaires se régalent de breuvages sucrés, et en font une espèce de sorbet, en y ajoutant du jus d'orange. En général, ils boivent peu et rarement de l'eau. Ils se lèvent à la pointe du jour, et aussitôt, tous, hommes et femmes, vont se baigner dans des lieux séparés. Les jours de réjouissances on passe la nuit à danser. Le nombre d'hommes menés par Abba-Thoulé dans sa dernière expédition contre Péléléou, fut évalué à 4,000. Cependant on ne put avoir de données précises sur la population de ces îles.

Les maisons sont posées sur de grandes pierres de taille oblongues, hautes de trois pieds. Il n'y a pas de divisions dans l'intérieur, le foyer est ordinairement placé au milieu, dans un espace vide. Les portes servent de fenêtres, il y en a plusieurs dans l'appartement, et on les ferme avec des claies de bambous disposées en coulisse. Le toit est couvert de feuilles de bambou et de palmier.

Les haches sont faites avec la partie la plus épaisse de la coquille d'une grande came; les

Peleouans s'en servent avec beaucoup d'adresse, et abattent un grand arbre en peu de temps.

Ils façonnent très bien l'écaille de tortue en petits plats et en ouillers. Les femmes de distinction ont des bracelets et des pendans d'oreilles, incrustés en coquillages.

Les lances sont en bambou, avec une pointe en bois très dur; les épées sont également en bois et assez lourdes pour fendre la tête d'un homme.

Les Peleouans sont grands, bien faits et robustes; leur couleur est plutôt cuivrée que noire; leurs cheveux sont longs et ils ont de la disposition à friser, ils les attachent en touffe derrière la tête; quelques femmes les laissent flotter dans toute leur longueur. Les hommes vont entièrement nus; les femmes portent des espèces de petits tabliers, l'un par devant et l'autre par derrière; ils sont faits de bourre de coco, et colorés en jaune de différentes nuances; elles les attachent autour de la taille avec une corde; et celles d'un rang distingué, avec un cordon orné de coquillages.

Les Peleouans des deux sexes sont tatoués. Les hommes ont l'oreille gauche percée, et quelques-uns y mettent de la verroterie; les femmes les ont toutes les deux percées, et y portent ou une feuille d'arbre ou une pendeloque. Tous ont le cartilage des narines percé, et y font entrer un brin d'arbuste ou une plante en fleur. A un certain âge, on se teint les dents en noir, au moyen

d'herbes pilées que l'on mêle avec de la chaux.

Il est permis aux Peleouans d'avoir deux femmes. Raa-Kouk en avait deux, et le roi cinq.

Une élévation en terre marque les tombeaux; on place au-dessus des pierres sur lesquelles on en dispose une autre horizontalement, et l'on entoure le tout d'un treillage pour empêcher que personne ne monte sur ce monument.

On n'aperçut chez les Peleouans aucune cérémonie qui ressemblât à un culte religieux. Cependant ils observent diverses pratiques superstitieuses pour juger des évènemens futurs.

Ils sont polis entre eux, attentifs et prévenans pour les femmes. Jamais on n'aperçut la moindre apparence de difficulté ou de querelle entre deux insulaires.

Revenons vers Wilson qui vogue vers la Chine avec Li-Bou. Celui-ci fut très surpris le lendemain de ne plus voir la terre, et il eut le mal de mer pendant plusieurs jours. La vue des îles Bachy le réjouit beaucoup; mais sa surprise et sa satisfaction s'accrurent quand il aperçut les côtes de la Chine, et les jonques qui couvraient la mer.

Le 30 novembre, *l'Oroulong* arriva devant Macao. Wilson, après avoir vendu ce bâtiment et congédié son équipage, s'embarqua sur un vaisseau de la compagnie des Indes qui revenait en Europe.

Durant la traversée, Li-Bou fut si aimable et si gai que chacun s'empressait de lui rendre service.

Extrêmement curieux de savoir le nom et le pays de chaque bâtiment qu'on rencontrait, il répétait ce qu'on lui avait dit, jusqu'à ce qu'il l'eût bien fixé dans sa mémoire.

La traversée était encore très peu avancée qu'il pria Wilson de lui donner un livre et de lui enseigner les lettres, afin qu'il pût s'instruire quand il saurait lire. Ce qu'il demandait lui fut accordé d'autant plus volontiers, qu'il profitait parfaitement de toutes les leçons qu'on lui donnait.

Lorsqu'on approcha de la Manche, le nombre des vaisseaux que l'on rencontra augmenta tellement, qu'il fut obligé d'abandonner l'espèce de journal qu'il tenait de leur passage; mais il demandait encore avec beaucoup de curiosité pour quel pays ils étaient destinés. Wilson se fit conduire avec son frère Li-Bou et d'autres passagers à Portsmouth, où ils débarquèrent le 14 juillet 1784.

Le nombre et la grandeur des vaisseaux de guerre, la diversité des maisons, les remparts de la ville, tout concourut à plonger Li-Bou dans un étonnement qui ne lui permit de faire aucune question. Conduit chez le capitaine Wilson, il y fut reçu et traité comme l'enfant de la maison. Lorsqu'il vit le lit où il devait coucher et qui était à quatre colonnes, il ne put concevoir ce que c'était. Il sauta dessus et ensuite en bas, mania et tira les rideaux. A la fin, instruit de l'usage du lit, il s'y coucha, en s'écriant qu'il y avait en Angle-

terre une maison pour chaque chose. Quand il fut un peu reposé et au fait des mœurs du pays, on l'envoya tous les jours à l'école, pour qu'il apprît à lire et à écrire. Il était fort studieux et bon camarade; il gagna l'estime de son maître et l'amitié des élèves.

Il appelait toujours Wilson du nom de capitaine, mais il ne donnait à sa femme, pour laquelle il avait la plus tendre affection, que le nom de mère. Wilson, pour répondre convenablement à la confiance que le roi de Peleou lui avait témoignée, regardait comme une obligation sacrée de veiller à la conservation de Li-Bou. C'est pourquoi on évitait de le mener au spectacle et dans les grandes foules, de peur qu'il ne gagnât la petite-vérole dans ces endroits échauffés.

Li-Bou avait déjà fait les progrès les plus rapides dans la langue anglaise et dans l'écriture, lorsque malgré ses précautions, le 16 décembre, il fut attaqué de cette cruelle maladie, alors très commune et très dangereuse. Bientôt elle prit un fâcheux caractère. Li-Bou montra beaucoup de courage et de résignation : il conserva jusqu'au dernier moment un esprit très calme, quoiqu'il se sentît fort abattu. Enfin la force de sa constitution céda aux attaques du mal, et il expira le 27 décembre 1784.

On lui fit rendre les derniers devoirs d'une manière convenable, et l'on grava une épitaphe sur son tombeau.

Au commencement de l'année 1790, des ordres furent expédiés à la présidence de Bombay pour expédier deux navires aux îles Peleou, afin d'acquitter une obligation sacrée envers Abba-Thoulé, si généreux et si vertueux. Aussitôt les bâtimens *la Panthère* et *l'Entreprise* furent armés, et on donna le commandement de cette expédition au capitaine Jean Mac-Cluer. Wedgeborough et White qui avaient fait naufrage avec Wilson, furent nommés lieutenans. Les présens destinés au roi de Peleou et à son peuple étaient dignes de la munificence et de la reconnaissance de la compagnie; c'étaient plusieurs espèces de bestiaux, des instrumens d'agriculture et des outils.

Mac-Cluer partit de Bombay au mois d'août, avec ses deux vaisseaux. Il montait *la Panthère*, et le capitaine Proctor commandait *l'Entreprise*. La traversée fut très heureuse. Les vaisseaux laissèrent tomber l'ancre à peu de distance de Peleou, dans un très bon port de l'île Arrapassang. Peu de momens après, trois pirogues accostèrent *la Panthère*. Plusieurs insulaires reconnurent le lieutenant White, quoiqu'il se fût écoulé bien des années depuis qu'il avait quitté Oroulong. Un roupak l'appela par son nom, vint à bord, et le serra entre ses bras avec une ardeur qui marquait sa vive affection pour cet officier; la joie le transportait.

Wedgeboroug avait reçu un accueil non moins amical. Embarqué dans un canot pour commu-

niquer avec les naturels, il était à peine engagé entre les îles, que les pirogues des Peleouans l'entourèrent. Les naturels l'entendant parler leur langage, manifestèrent leur joie par des acclamations bruyantes et des gestes extravagans, et ils indiquaient du doigt l'île d'Oroulong qu'ils appelaient *la terre des Anglais*. Abba-Thoulé étant arrivé, Wedgeborough entra dans la pirogue de ce prince qui l'embrassa affectueusement, lui témoigna le plaisir qu'il éprouvait de le revoir, et fit ramer vers *la Panthère*. Pendant la route Wedgeborough instruisit le roi de la mort de Li-Bou. A cette nouvelle, le visage de ce bon vieillard qui rayonnait de joie, devint triste et morné. Après quelques momens de silence, il s'écria : « C'en est fait. » Puis il se tut de nouveau, comme pour trouver du soulagement à sa douleur. Ensuite il entama de nouveau ce triste sujet : « Je n'ai jamais, dit-il, douté un instant des bons sentimens du capitaine et des Anglais ; j'étais fermement persuadé qu'ils auraient de l'affection pour mon fils, et qu'ils en prendraient le plus grand soin. Leur retour me prouve que je ne me suis pas trompé sur leur compte. Après le départ du capitaine Wilson, je commençai à compter les lunes qui s'écoulaient : après la dernière je désespérai de jamais revoir mon fils ni le capitaine. Je supposai que le bâtiment que les Anglais avaient construit à Oroulong n'avait pas été assez solide pour les transporter à la Chine. »

Arrivé à bord de *la Panthère*, Abba-Thoulé fut reçu par les Anglais avec les égards qu'ils lui devaient. Il témoigna une émotion touchante lorsque Mac-Cluer lui eut adressé les remercîmens de la compagnie, et lui eut appris qu'en reconnaissance des bienfaits dont il avait comblé l'équipage de *l'Antilope*, elle lui envoyait les objets qu'elle avait regardés comme pouvant être le plus utiles à ses états, et le priait de vouloir bien les accepter. Le roi réitéra ses témoignages d'amitié aux Anglais, et les engagea à prendre du repos.

Abba-Thoulé fut très content de voir les animaux qui furent envoyés immédiatement à terre. Quand les autres présens furent étalés devant lui et son peuple, leur étonnement ne leur permit pas de proférer une parole. On entendait seulement une exclamation qui annonçait la surprise, chaque fois que les objets étaient retirés des caisses qui les contenaient.

Peu de jours après, Abba-Thoulé fit une grande partie de pêche dont il destinait le principal produit aux Anglais. Il leur en donna les deux tiers, et ils salèrent aussitôt ces poissons pour la provision des bâtimens.

Le séjour des Anglais dans l'archipel y produisit une sensation extraordinaire; bientôt on vit arriver deux pirogues d'Artingall. Elles portaient des ambassadeurs qui venaient demander l'amitié d'Abba-Thoulé, et lui offrir un gros grain de verroterie, en signe de réconciliation. Mais

Abba-Thoulé reçut très froidement ces députés, et ne leur permit pas d'aller à bord des vaisseaux anglais.

Les Artingalliens les voyant rester si long-temps à l'ancre près de Coroura, avaient craint une attaque de leur part. Abba-Thoulé, jaloux de profiter de cette disposition de ses ennemis, pour leur inspirer une grande frayeur, pria Mac-Cluer de faire tirer deux coups de canon à poudre. On lui accorda sa demande, ce qui produisit sur les Artingalliens l'effet qu'on en attendait.

Après être resté assez long-temps dans ces îles, Mac-Cluer fit voile pour Canton et laissa *l'Entreprise* à Peleou. Il recommanda au capitaine Procton de faire instruire les insulaires de l'usage des outils qu'on leur avait apportés, et de la culture du riz et des plantes potagères. Conformément aux instructions données à l'expédition, Proctor devait aussi, en attendant le retour de *la Panthère*, qui aurait lieu dans trois mois, explorer les passes entre les récifs et commencer la reconnaissance de l'archipel.

Au mois de juin 1791, Mac-Cluer fut de retour aux îles Peleou, et quitta momentanément ces îles pour explorer une partie de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée. Au commencement de 1793, ce capitaine revint aux îles Peleou, et mit alors à exécution un projet qu'il méditait depuis long-temps et qui causa une surprise générale. Il résigna le commandement de son

vaisseau, et annonça qu'il allait se fixer chez les Peleouans. Abba-Thoulé, instruit du projet de Mac-Cluer, en avait été ravi. Il voulait lui donner une grande autorité; Mac-Cluer se contenta d'un petit terrain qu'il cultiva, aimant mieux se rendre utile à sa patrie adoptive, par les conseils que la supériorité de ses connaissances le mettait en état de lui donner, que d'y exercer aucune sorte de commandement.

Mac-Cluer ne put cependant goûter le bonheur qu'il avait espéré trouver aux îles Peleou; au bout de quinze mois, il renonça au séjour de ce paradis où il avait voulu finir ses jours en paix. Il s'embarqua dans un canot avec trois Malais et deux Peleouans, et il arriva sans accident à Macao. Il acheta un bâtiment pour retourner aux îles Peleou, et en retirer sa famille et tout ce qu'il possédait. Après avoir dit adieu à ces îles, il fit voile pour Bombay. Il séjourna ensuite pendant un certain temps au Bengale, et quitta encore ce pays. Depuis ce moment on n'a plus entendu parler de lui, ni de personne de son équipage. On pensa qu'il avait fait naufrage avec tous ceux qui l'accompagnaient.

CHAPITRE X.

Bligh. Voyage à Taïti pour en rapporter l'arbre à pain, 1787 à 1789.

Des négocians, des possesseurs d'habitations aux colonies et d'autres personnes présentèrent une requête au roi d'Angleterre pour le supplier de faire armer un vaisseau chargé d'aller chercher des plants de l'arbre à pain aux îles de la Société, et de le transporter aux Antilles. Ils pensaient que l'introduction de ce précieux végétal, dont le fruit pût en certains cas tenir lieu de pain, serait extrêmement utile dans cet archipel. Le roi accueillit favorablement la demande; le vaisseau *le Bounty* fut disposé convenablement, et le commandement en fut donné à G. Bligh, lieutenant de la marine royale, avec quarante-quatre hommes d'équipage, y compris les officiers. Le 27 novembre 1787, il partit de la rade de Spithead et toucha le 20 août à la terre de Van-Diemen, où il mouilla dans la baie de l'Aventure. Il eut quelques rapports avec les naturels. Il se remit ensuite en route pour Taïti, en passant au sud de la Nouvelle-Zélande, et le 17 septembre il découvrit par 49° 44' sud, et 179° 7' est, un groupe d'îlots rocailleux et arides qu'il nomma *îles du Bounty*.

Le 26 octobre, Bligh attérit à Taïti. Avant qu'il laissât tomber l'ancre dans la baie de Matavaï, le vaisseau était déjà entouré des pirogues des insulaires qui s'empressaient de venir assurer les Anglais de leur amitié, et de leur apporter des provisions de toute espèce.

Le 31 mars, tous les plants d'arbre à pain furent embarqués : il y en avait mille quinze ; on emporta aussi des plants d'autres arbres dont les uns portaient des fruits exquis, et les autres donnaient d'excellentes substances pour la teinture, ou se recommandaient par des propriétés utiles. En retour de leurs soins, Bligh combla le roi et les naturels de présens.

Le 4 avril, *le Bounty* partit de Taïti ; la veille, le navire avait été constamment rempli d'insulaires qui amenaient des provisions. Le soir, il n'y eut pas de divertissemens ni de danses sur le rivage, comme à l'ordinaire ; tout resta dans un morne silence. Le 11, on aperçut une île médiocrement élevée et entourée de récifs, de brisans et d'îlots boisés ; son rivage était couvert de cocotiers et d'autres arbres. Une pirogue se détacha de terre et vint accoster le vaisseau ; les hommes ne montrèrent ni crainte, ni surprise. Bligh leur donna des grains de verroterie, et ils montèrent à bord. Quand on leur eut dit que Bligh était l'éri ou le capitaine du bâtiment, leur chef vint frotter son nez contre celui de cet officier, et lui offrit une grande coquille de nacre

de perle qu'il portait suspendue au cou, à un cordon de cheveux, et la passa autour de celui de Bligh, en donnant des marques de la plus vive satisfaction.

Ces insulaires dirent que leur île se nommait *Ouaïtoutaki*, et leur chef Lomakaya. Bligh leur fit quelques présens. Ils lui donnèrent une lance de bois, la seule chose qu'ils eussent dans leur pirogue ; c'était un long bâton ordinaire avec une pointe de bois très dur.

Ouaïtoutaki a environ trois lieues de diamètre : cette île est située par 18° 50' sud et 100° 19' est. Les insulaires étaient doux et honnêtes ; ils n'avaient que les jambes et les bras tatoués.

Le 21, on eut connaissance d'Eoua, la plus orientale des îles des Amis. Deux jours après, on mouilla dans la rade d'Anamouka. Les pirogues des insulaires entourèrent bientôt *le Bounty*, apportant des ignames et des cocos qu'ils vendirent aux Anglais. Le 26, des vols furent commis, et il arriva tant de monde à bord qu'il était impossible d'y faire le service. Bligh fit revenir ses gens qui étaient à terre occupés à l'aiguade, et prit le parti de mettre à la voile. Le lendemain il se trouvait entre les îles Tofo et Kotou, et ne fut accosté par aucune pirogue. Il donna ordre de passer au sud de Tofo et de suivre cette direction pendant la nuit.

Jusque là le voyage avait constamment été heureux; mais une scène bien différente était

sur le point de s'ouvrir. Le 28, avant le lever du soleil, Fletcher Christian, qui avait reçu une commission de lieutenant, le capitaine d'armes, l'aide-canonnier et Thomas Burkitt, matelot, entrèrent dans la chambre de Bligh, le saisirent et lui lièrent les mains, en le menaçant de le tuer à l'instant s'il faisait le moindre bruit. Ils étaient tous armés de fusils avec des baïonnettes; ils le traînèrent, en chemise, sur le pont. L'embarcation ayant été mise à flot, ils y firent entrer Bligh avec ses officiers et plusieurs matelots dont les révoltés désiraient se débarrasser. Dès que Bligh fut embarqué, on lui délia les mains; on lui jeta quelques morceaux de petit-salé et des vêtemens. Dix-huit hommes partageaient son sort, et il en restait vingt-cinq avec Christian; c'étaient les meilleurs marins de l'équipage.

Le secret que gardèrent les auteurs du complot passe l'imagination. Personne n'avait jamais rien observé qui pût donner le moindre soupçon de ce qui se tramait. On a su qu'une des causes de la révolte fut l'extrême sévérite de Bligh, qui allait souvent jusqu'à la dureté. Il avait eu de grands torts envers Christian, et un abus d'autorité qu'il se permit fut la source de ses malheurs. Christian malgré son grade d'officier avait été frappé, par les ordres de Bligh, comme le dernier des matelots. Celui-ci ne dut donc son désastre qu'à lui-même, et fit sans doute des réflexions bien amères quand il se vit aussi sévèrement traité.

Il trouva dans la chaloupe cent cinquante livres de pain, trente-deux livres de cochon salé, vingt-cinq bouteilles de rhum, six bouteilles de vin et cent douze pintes d'eau. La malheureuse chaloupe manquait de presque tout ce qui lui était nécessaire pour naviguer. Il fallut cependant prendre patience et tirer parti de la situation. Un vent d'est qui s'éleva ayant permis d'aller à la voile, elle attérit sur Tofo; mais la côte était si escarpée que le débarquement semblait impossible; on parvint toutefois à descendre à terre. En avançant dans le pays on rencontra des cabanes abandonnées, et on cueillit quelques branches de bananes.

Le 1er mai, un détachement qui la veille avait été envoyé à la découverte, s'avança de nouveau en prenant une route différente; les Anglais rencontrèrent deux hommes, une femme et un enfant qui les suivirent jusqu'à l'anse. Bientôt d'autres Indiens arrivèrent; il y en avait une trentaine, mais on n'en vit aucun parmi eux qui eût l'air d'un chef. Ils se comportèrent tranquillement et commercèrent loyalement, échangeant des vivres pour des boutons et des grains de verroterie. Le lendemain, les naturels se montrèrent en grand nombre, et il vint aussi deux pirogues du nord de l'île. La multitude des Indiens augmentant à chaque instant, Bligh découvrit quelques indices d'un complot qu'ils tramaient. Le rivage en était couvert, et l'on

entendait de toutes parts le bruit des pierres qu'ils frappaient les unes contre les autres; on savait que c'était le signal de l'attaque, et tout démontrait qu'on allait la commencer. Bligh ordonna de transporter les provisions à la chaloupe, et lui-même observait avec anxiété le mouvement des Indiens. La plupart des objets qu'on voulait emporter étaient à bord et tout le monde était déjà dans la chaloupe, à l'exception d'un matelot qui voulut sauter à terre pour défaire l'amarre de l'arrière malgré les cris de ses camarades qui l'invitaient à revenir. Deux cents Indiens au moins attaquèrent alors les Anglais; une grêle de pierres tomba sur eux, et l'infortuné qui était à terre fut assommé. Plusieurs Indiens se saisirent de l'amarre, et se mirent à hâler la chaloupe à terre; heureusement Bligh avait un couteau dans sa poche, et il coupa la corde. Tous les Anglais furent blessés.

Les Indiens se hâtèrent de remplir leurs pirogues de pierres, et douze d'entre elles poursuivirent la chaloupe; les sauvages renouvelèrent l'attaque avec tant de vigueur qu'ils mirent presque tous les Anglais hors d'état d'agir. Bligh, dans son désespoir, eut recours à une ruse; il fit jeter quelques hardes à la mer; les Indiens s'arrêtèrent pour les ramasser; on s'y était attendu, on gagna le large, ils abandonnèrent leur poursuite, et retournèrent à terre.

Le 3, au point du jour, le vent fraîchit, le

soleil se leva rouge et enflammé, marque certaine d'un coup de vent. A huit heures, en effet, une tempête éclata, et les infortunés se trouvèrent dans le danger le plus imminent; l'eau tombait sans relâche; on passa la nuit à vider la chaloupe; jamais peut-être navigateurs ne se sont vus dans une situation plus alarmante.

Le 4, la mer fut encore plus grosse que la veille: les Anglais étaient épuisés de fatigue; mais de toutes les peines qu'ils eurent à supporter, celle d'être continuellement mouillés leur parut la plus cruelle. La nuit fut très froide. Dans la journée on passa au milieu d'un groupe d'îles basses; le vent avait beaucoup diminué. Le souper consista en petits fragmens de fruit à pain. Le 5, on était par 18° 10' de latitude sud, et suivant l'estime, à 4° 29' de longitude, à l'ouest de Tofoa. Le 6, on vit encore des îles qui parurent grandes, bien boisées et montueuses; mais l'on n'eut pour dîner qu'un huitième de pinte de lait de coco et deux onces de viande par personne, et pour souper, qu'une once de pain gâté et un huitième de pinte d'eau. Une moitié de la troupe était assise pendant que l'autre restait couchée au fond de la chaloupe ou sur un coffre, ayant le ciel pour toute couverture; dans un aussi petit espace, on était perclus par la crampe. Les nuits étaient si froides et les Anglais étaient si constamment mouillés, qu'après quelques heures de sommeil ils pouvaient à peine se remuer.

Le 7, on passa près de quelques îles qu'on prit pour les îles Fidji. La ration de cette journée fut une once et demie de petit-salé, une petite cuillerée de rhum et une once de biscuit. Pendant plusieurs jours on eut un mauvais temps continuel ; la mer était très grosse et passait si fréquemment par-dessus l'arrière, que l'on était obligé de s'employer constamment à vider l'eau.

Le 14 et le 15, on aperçut plusieurs îles. On jugea que la plus grande avait vingt lieues de tour et les autres cinq à six. On vit de la fumée dans plusieurs endroits.

Le 20, après une nuit très pluvieuse, plusieurs des compagnons de Bligh semblaient à moitié morts. Leur aspect avait quelque chose d'effrayant; de quelque côté qu'on tournât les yeux, on rencontrait les regards d'un malheureux qui souffrait. Le 22, tous étaient dans un état déplorable. L'écume des vagues passait continuellement par-dessus leurs têtes.

Le 28, à une heure du matin, le matelot qui tenait le gouvernail entendit le bruit des brisans. Bligh ordonna de faire route au nord-nord-est, et en dix minutes on ne vit ni on n'entendit plus rien. L'idée d'entrer dans une mer plus tranquille, à l'abri du récif qui borde la côte de la Nouvelle-Hollande, et de trouver des vivres sur ce continent, ranima le courage des Anglais. On aperçut bientôt deux îles, mais on reconnut que la première ne consistait qu'en un tas de pierres, et

qu'elle n'était pas assez étendue pour mettre la chaloupe à l'abri. Le débarquement fut facile dans l'autre. La mer était basse, on trouva de bonnes huîtres, mais la nuit approchant, on ne put en ramasser qu'une petite quantité. La moitié des Anglais dormit sur l'île et l'autre dans la chaloupe. Le sommeil leur rendit de la force et du courage. Ne voyant aucun indice de naturels dans le voisinage, Bligh envoya des détachemens pour chercher des provisions, tandis que quelques autres de ses compagnons mettaient la chaloupe en ordre et la réparaient. Il s'y rencontra par bonheur une boîte à briquet; on put alors faire du feu, ce qui ranima l'équipage. On trouva de l'eau excellente, et l'on découvrit aussi un petit ruisseau dans la partie méridionale de l'île. Indépendamment des cendres qu'on avait aperçues, on rencontra d'autres marques du séjour des naturels du pays; c'étaient deux méchantes huttes qui n'étaient ouvertes que d'un côté, et un bâton pointu ayant une fente à l'un des bouts, et servant à lancer des pierres.

L'île où l'on se trouvait a environ une lieue de tour; c'est un amas de pierres et de rochers couverts d'arbres chétifs. On reconnut cependant dans le nombre quelques palmistes dont le bourgeon fut d'un grand secours. Le botaniste découvrit aussi des racines d'une certaine fougère qui sont excellentes pour apaiser la soif; Bligh en fit embarquer une bonne quantité. On aperçut

beaucoup de pigeons, de perroquets et d'autres oiseaux au sommet de l'île, mais comme on n'avait pas d'armes à feu, il fut impossible de s'en procurer aucun.

Le 30 mai, les compagnons de Bligh se trouvant assez bien remis, il les envoya de nouveau chercher des huîtres. Pendant ce temps, il mit la chaloupe en état de reprendre la mer, et fit remplir d'eau toutes les barriques. On apporta une bonne quantité d'huîtres, on les embarqua, et il restait du biscuit pour trente-huit jours, à quelques onces seulement par jour.

Tout était prêt pour le départ, lorsqu'on aperçut une vingtaine de naturels qui couraient le long du rivage du continent en appelant à grands cris et faisant des signes. On en voyait d'autres sur le sommet des côteaux. Les Anglais certains qu'ils étaient découverts, jugèrent qu'il était prudent de s'en aller le plus promptement possible, de crainte que ces hommes ne les poursuivissent en pirogues.

Le 1er juin, on débarqua sur une île éloignée de quatre lieues du continent, et entourée de récifs et de rochers qui formaient une belle anse. Des détachemens allèrent à la découverte des provisions. On aperçut des traces de tortue, et les carcasses de deux de ces animaux; du reste on ne trouva les vestiges d'aucun quadrupède. Un des détachemens revint avec douze noddis (1);

(1) Sorte d'oiseaux de la Nouvelle-Hollande.

le second n'apporta rien. On fit cuire ces oiseaux à moitié pour qu'ils se conservassent mieux, on coupa par tranches des sèches que l'on avait pêchées, et l'on partit au point du jour.

Le 5, on vit beaucoup de serpens de mer, ils étaient jaunes et noirs. Le lendemain, Bligh prit un fou avec la main; il en fit distribuer le sang aux trois hommes qui étaient les plus faibles, et l'oiseau fut réservé pour le dîner du lendemain. On souffrit beaucoup pendant la nuit; la mer fut très grosse, elle brisa constamment sur la chaloupe, et les malheureux navigateurs ne purent retenir leurs plaintes. Le 9, les fous, les frégates, les paille-en-cul, les goëlans volaient continuellement autour de la chaloupe. Bligh distribua à dîner la portion ordinaire d'eau et de biscuit; il y joignit le reste d'un dauphin dont chaque homme eut à peu près une once. Il se trouva lui-même très incommodé pendant tout l'après-midi, et l'on passa encore une très mauvaise nuit.

Le 10 au matin, Bligh observa avec chagrin que l'état de beaucoup de ses compagnons était alarmant. Une faiblesse extrême, les jambes enflées, une physionomie have et défaite, une altération dans les facultés intellectuelles, lui offraient, chez quelques-uns, les tristes avant-coureurs d'une mort prochaine. « Notre principal soutien dans cette cruelle position, dit-il, était l'espoir d'arriver bientôt au but du voyage. »

Le 11, on vit beaucoup de goëlans et d'autres oiseaux.

« Qu'on se figure l'excès de notre joie, dit-il, lorsque le 12, à trois heures du matin, nous découvrîmes Timor, et qu'au lever du soleil, nous reconnûmes que nous n'en étions plus qu'à deux lieues de distance. Il nous semblait à peine croyable que dans quarante-un jours nous eussions pu parvenir dans un bateau ouvert de Tofo à Timor, îles éloignées de 3618 milles marins (1) l'une de l'autre, et que dans cette longue traversée, malgré la disette à laquelle nous avions été réduits, nous n'eussions perdu personne. » On fit route au sud-ouest de l'île. L'aspect du pays était ravissant; il offrait un mélange de bois et de plaines, des montagnes s'élevaient dans l'intérieur; la côte était basse; çà et là on distinguait des emplacemens cultivés, mais seulement un petit nombre de cabanes, ce qui fit juger que les Européens n'occupaient pas cette

(1) 1206 lieues de 25 au degré. Cette navigation est une espèce de miracle, si l'on considère que la chaloupe d'un brick, comme le Bounty, n'est pas plus grande qu'un bateau de pêche ordinaire, et que les hommes qui montaient cette embarcation étaient dépourvus de tous les instrumens nécessaires pour se guider, d'armes pour se défendre, de vivres pour exister, de vêtemens pour se couvrir, et d'ustensiles pour vider l'eau que les vagues jetaient sans cesse dans leur bateau. Le lieutenant Bligh, bien que l'on ait blâmé sa sévérité, n'était certainement pas un homme ordinaire.

partie de l'île. Ne pouvant débarquer, on suivit la côte d'aussi près qu'il fut possible, afin de ne pas passer pendant la nuit devant un établissement sans le voir. Le soir on mit en panne, et tout le monde dormit, excepté l'officier de quart.

Le 13, on s'aperçut qu'on avait dérivé de trois lieues dans l'ouest. Ayant jeté le grapin dans une baie sablonneuse, on reconnut un pays charmant et des cultivateurs occupés à travailler à leurs champs. A deux heures après midi, après avoir traversé un endroit où la mer offrait des dangers, on découvrit une autre baie spacieuse, avec une belle entrée large de deux à trois milles. Bligh envoya à terre le canonnier et le maître d'équipage. Ils ne tardèrent pas à revenir avec plusieurs naturels, et dès-lors il regarda ses peines comme finies. Ces insulaires apprirent à Bligh que le gouverneur résidait à Coupang, ville située à quelque distance dans le nord-est. Il fit signe à l'un d'eux de venir dans la chaloupe pour servir de guide jusqu'à cet endroit, en lui donnant à entendre qu'il serait récompensé, et cet Indien s'embarqua aussitôt.

Ces insulaires étaient d'une couleur basanée très foncée ; ils avaient les cheveux longs et noirs. Un morceau de toile leur entourait les hanches; ils portaient un couteau à la ceinture et ils avaient un mouchoir noué autour de la tête, et un autre suspendu au cou ; celui-ci leur servait de poche

pour leur provision de bétel qu'ils mâchaient continuellement.

La nuit venue, le vent cessa ; il fallut aller à l'aviron. Cependant à dix heures du soir, on s'arrêta parce qu'on avançait très peu. Pour la première fois Bligh donna double ration de biscuit et un peu de vin à chaque homme. On dormit du sommeil le plus doux et le plus heureux qu'on puisse goûter.

Parmi les objets que le maître d'équipage avait jetés dans la chaloupe en l'abandonnant à son sort, se trouvait un paquet de pavillons de signaux destinés aux embarcations du *Bounty*. On en avait fait pendant la traversée un petit iack qu'on arbora comme signal de détresse, parce qu'on ne voulait pas débarquer sans permission.

Un peu après que le jour eut paru, on fut hélé par un soldat qui invita les Anglais à descendre à terre, ce qu'ils firent aussitôt au milieu d'une foule d'Indiens. Ils rencontrèrent un matelot anglais qui appartenait à l'un des vaisseaux mouillés dans la rade. « Il m'apprit que son capitaine était la seconde personne du lieu, dit Bligh, et je le priai de me conduire chez lui, ayant déjà su que je ne pouvais voir le gouverneur qui était malade.

Le capitaine qui se nommait Spikerman, me reçut de la manière la plus affectueuse. Il donna ordre à l'instant de faire venir mes compagnons dans sa propre maison, et il alla chez le gouver-

neur pour savoir à quelle heure je pourrais être admis. »

Le gouverneur, nonobstant une maladie assez grave, fit appeler Bligh avant l'heure indiquée, le combla de témoignages d'amitié, et lui fit fournir tous les secours que son état et celui de ses compagnons pouvaient réclamer.

Grâce aux bienfaisantes attentions du gouverneur de Copang et de ses officiers, Bligh et ses compagnons se remirent à vue d'œil. Peu de jours après son arrivée, ce lieutenant remit au gouverneur un mémoire officiel sur la perte du *Bounty*, et une réquisition au nom du roi de la grande Bretagne d'expédier à tous les établissemens hollandais des instructions pour arrêter ce vaisseau, s'il s'y présentait. La liste et le signalement des révoltés furent joints à cet écrit.

Bligh acheta une goëlette pour retourner en Europe. Il fit des adieux de cœur au gouverneur et aux habitans de Coupang, et mit à la voile. Il emmena à la remorque la chaloupe qui l'avait sauvé. Arrivé à Batavia, il tomba malade et faillit être victime de l'insalubrité du climat de cette ville; il se hâta donc de profiter des premières occasions qui se présentèrent pour l'Europe; il ne put prendre son équipage avec lui, ce qui l'affligea beaucoup. *La Ressource*, sa goëlette, fut vendue, ainsi que la chaloupe. Bligh arriva à Portsmouth, le 13 mars 1790.

Le peu de succès de la tentative faite par le

gouvernement Britannique pour procurer à ses colonies des Antilles l'arbre à pain, déconvenue qui ne tenait qu'à un évènement indépendant de l'essai en lui-même, ne l'arrêta pas dans la poursuite d'un si beau projet. Il chargea le capitaine Bligh de retourner à Taïti, pour y remplir de nouveau la mission qui lui avait été déjà confiée. Deux vaisseaux, *la Providence* et *l'Assistance*, furent mis sous ses ordres. Il eut le commandement du premier, celui du second fut confié à Portlock, lieutenant de la marine royale.

Bligh partit d'Angleterre le 2 août 1791, eut connaissance, le 8 février suivant, de la terre Van-Diemen, et le lendemain les deux vaisseaux mouillèrent dans la baie de l'Aventure. On ne découvrit dans les terres voisines de cette baie aucune substance propre à la nourriture de l'homme.

On quitta la baie de l'Aventure le 21 février, et l'on fit route pour reconnaître en passant la pointe méridionale de la Nouvelle-Zélande.

Le 5 avril on était remonté jusqu'à 21° 40' de latitude australe, et l'on se trouvait par 219° 30' de longitude orientale. On eut connaissance d'une île très basse. La côte était entourée de brisans. Une lagune bordée d'arbres occupe le centre de l'île, mais rien n'indiqua qu'elle fût habitée. On la nomma *île de la lagune*.

Le 10, les deux vaisseaux arrivèrent à Taïti. Bligh s'occupa incontinent de rassembler des

plants d'arbres à pain; il en embarqua deux mille six cent trente, ainsi que plusieurs autres grands végétaux. Deux Taïtiens l'accompagnèrent pour prendre soin des plantes. Cette opération importante terminée, il repartit le 16 juillet, revit plusieurs îles qu'il avait remarquées dans son premier voyage, et après s'être encore échappé de Tofo, où les naturels essayèrent de l'attaquer, il ne débarqua plus nulle part. Le 2 septembre, on vit une des îles voisines de la Nouvelle-Guinée, qui forment le détroit de Torrès. En avançant on s'engagea dans un labyrinthe d'écueils, de bas-fonds et d'îlots, et comme il y avait impossibilité absolue de retourner en arrière, la position des Anglais devint extrêmement critique.

Durant la navigation des vaisseaux à travers cet archipel d'écueils, qui contient plus d'une centaine d'îles, on n'en reconnut que deux très élevées; quelques-unes sont assez grandes et la plupart bien boisées. On aperçut quelques naturels; ils étaient de taille moyenne et entièrement noirs; ils avaient la barbe et les cheveux crépus, les dents mauvaises et mal rangées, les yeux petits et très enfoncés dans la tête, le nez ordinairement aquilin; un très petit nombre l'avaient applati; leurs lèvres n'étaient pas épaisses. La plupart avaient la cloison du nez percée et traversée par un anneau rond fait avec une coquille, d'autres y plaçaient des plumes ou des

morçeaux d'écale de coco. Un de ces sauvages à qui l'on donna un grand clou de fer, se le fourra aussitôt dans ce trou, sans avoir l'air d'en ressentir le moindre malaise.

Les femmes avaient des tabliers d'une étoffe grossière qui leur descendaient jusqu'aux genoux. Les hommes étaient entièrement nus, ils avaient la lèvre supérieure percée, et ils y fichaient de petites chevilles. Leurs bras et leurs poignets étaient ornés d'anneaux et de bracelets de coquillages blancs et de graines rouges arrangées avec goût. Tous, hommes et femmes, avaient la peau tailladée au dessus de l'épaule. Le langage de ces sauvages est doux : on eut plusieurs entrevues avec eux, à bord et sur le rivage.

Le 10 septembre, huit pirogues eurent l'audace d'attaquer *l'Assistance*. Les sauvages lancèrent une grêle de flèches qui blessèrent dangereusement trois hommes; l'un d'eux même mourut fort peu de jours après. Cet acte d'hostilité, que rien n'avait provoqué, obligea de faire feu sur les indigènes, et sans doute on en tua un grand nombre. Dégoûtés du combat, ils cessèrent leurs attaques, et les Anglais poursuivirent tranquillement leur route. Les armes de ces sauvages sont la massue, le javelot, l'arc et les flèches; celles-ci sont de longueur inégale, les pointes en sont garnies d'os ou d'un bois rouge dur.

Bligh prit possession au nom du roi de la grande Bretagne, de toutes ces îles, et les nomma

archipel du duc de Clarence. Une des plus remarquables est l'île de Banks, qui a sept à huit milles de longueur; on y distingue le mont Augustus, le plus élevé de toutes ces contrées.

Les Anglais entrèrent ensuite dans la mer des Indes, et arrivèrent le 2 octobre à Timor. Plusieurs jours après leur départ de cette île, quelques matelots furent attaqués de catarrhes, de fièvres et de dyssenteries, et il en mourut un.

Les deux vaisseaux partis de Sainte-Hélène le 26 décembre, arrivèrent en vingt jours à l'île Saint-Vincent, où ils déposèrent trois cents plants d'arbres à pain extrêmement vigoureux; le reste fut réservé pour la Jamaïque, où Bligh se rendit immédiatement. L'un des Taïtiens resta dans cette île pour enseigner la manière de cultiver les plantes; l'autre suivit les deux vaisseaux en Angleterre, où il mourut vers le milieu de 1793.

L'arbre à pain et les autres végétaux apportés par Bligh dans les Antilles anglaises, y ont réussi et se sont successivement répandus dans les autres îles de cet archipel. Mais on n'a pas reconnu dans l'arbre à pain les immenses avantages qui avaient été annoncés.

CHAPITRE XI.

Edwards. Voyage à Taïti et aux îles de la mer du Sud, 1790 à 1792.

La révolte de l'équipage du Bounty était un évènement trop grave et d'un exemple trop facile à imiter pour que le gouvernement anglais ne mît pas tous ses soins à rechercher et à faire punir si sévèrement les coupables que désormais personne ne fût tenté de chercher fortune en suivant leurs traces; en conséquence, la frégate la *Pandore* portant vingt-quatre canons et cent soixante hommes d'équipage fut armée pour aller à la recherche des matelots du Bounty, dont la révolte avait fait manquer le but de cette première expédition. Le commandement en fut donné au capitaine Edwards, qui reçut en même temps l'ordre de reconnaître le détroit de l'Endeavour, afin de faciliter la navigation des vaisseaux qui allaient à Botany-Bay.

Edwards partit le 15 août 1790, doubla le cap Horn, et du 17 au 19 mars il découvrit dans le Grand Océan trois petites îles boisées et inhabitées, qu'il nomma *Ducie*, *Hood* et *Carysford*. Elles sont voisines de l'Archipel dangereux ou en font partie. Le 23 il laissa tomber l'ancre dans la baie de Matavaï à Taïti.

Dès le lendemain, un Taïtien vint à bord dans sa pirogue, et raconta que plusieurs des révoltés étaient encore dans l'île, et que Christian, accompagné de neuf hommes, en était parti avec le Bounty depuis long-temps, emmenant neuf femmes du pays.

Peu de temps après l'arrivée de la *Pandore*, Coleman, Haywood, Young et Richard Skinner vinrent se rendre à Edwards. Un détachement envoyé à la poursuite du reste des révoltés s'empara de leur canot; ceux-ci s'étaient réfugiés dans les montagnes chez Toumataroa, chef qui faisait la guerre à Otou. Edwards fit prier Otou d'honorer la frégate de sa présence et d'amener ses deux reines. Il arriva le lendemain avec le chef OEdidy. La famille royale fut régalée et comblée de présens; Otou promit de contribuer de tout son pouvoir à aider Edwards dans la poursuite des révoltés. En conséquence, un nouveau détachement s'embarqua le 28. Les principaux personnages de l'île accompagnèrent les Anglais pour leur servir de guides, et beaucoup de Taïtiens de la classe inférieure portèrent les munitions et le bagage au-delà des montagnes. Un autre détachement commandé par Hayward, et auquel OEdidy et d'autres personnages de marque se joignirent, prit une route différente de la première afin de cerner entièrement les révoltés. Toumataroa, chef du canton supérieur, prit alors parti contre les révoltés. Ils furent découverts dans une cabane au

milieu des bois où ils s'étaient réfugiés pendant la nuit. Ils mirent bas les armes à la première sommation; on leur lia les mains derrière le dos, et on les conduisit, sous bonne escorte, jusqu'au bord de la mer.

Le capitaine fit construire sur le gaillard d'arrière une dunette pour y renfermer les prisonniers qui étaient ainsi séparés du reste de l'équipage, et dans un lieu où l'air circulait librement, ils furent d'ailleurs nourris comme les autres matelots.

On avait découvert que plusieurs Taïtiens avaient formé le complot de couper les cables de la Pandore au premier coup de vent qui surviendrait. Cet accident était d'autant plus à craindre que plusieurs révoltés avaient pour femmes, les filles des chefs du canton près duquel on était à l'ancre. Otou et les principaux chefs veillèrent eux-mêmes pendant la nuit à la sûreté des câbles de la frégate.

Ils vinrent ensuite faire une visite à Edwards en cérémonie. Le lendemain il y eut une grande fête accompagnée de danses. Les Anglais avaient profité de leur séjour à Taïti pour construire un petit navire qui devait servir de conserve à la Pandore dans la reconnaissance du détroit de l'Endeavour. On le lança à la mer; Oliver, l'un des maîtres de la Pandore, en eut le commandement.

Le 8 mai, les deux bâtimens appareillèrent, et, favorisés par le vent, ils eurent bientôt atteint

Elméo. Le lendemain, on était devant Houaheine. Œdidy qui avait obtenu des Anglais la permission de les accompagner jusqu'à Ouitoutaki, descendit à terre avec les officiers, pour prendre des renseignemens sur les révoltés; mais leurs recherches furent vaines.

Le 10, on s'approcha d'Oulietea et d'Otaha, où l'on n'apprit rien non plus. Le 11, on laissa tomber l'ancre devant Bolabola. Tatahou, roi de l'île, vint à bord et assura Edwards qu'il n'y avait point de blancs chez lui, non plus que dans les petites îles voisines. Le 13, on perdit de vue les îles de la Société.

Le 22 mai, on arriva aux îles Palmerston. La chaloupe fut expédiée pour faire le tour de l'île principale. Les naturels que l'on vit ne montrèrent que des intentions très peu amicales.

Le 6 juin, en continuant la route, on découvrit une terre qui fut nommée *l'île du duc d'York*. Un canot et la conserve y abordèrent. On visita des cabanes où l'on trouva des filets de diverses grandeurs et beaucoup d'outils de pêche. On vit aussi sur le rivage des chantiers et des échafaudages pour la construction des pirogues. A peu de distance de la grève, on rencontra le squelette d'un grand animal marin, qu'on prit pour celui d'un cétacé. Les Anglais après avoir parcouru l'île, retournèrent aux cabanes, et y déposèrent des couteaux, des miroirs et d'autres bagatelles. Cette île est située par 8° 33' sud et 172° 4' ouest de Greenwick.

Le 12, on découvrit une autre île qui fut nommée l'*île du duc de Clarence*. On aperçut des pirogues qui naviguaient dans la lagune intérieure; mais les naturels ne s'approchèrent pas des Anglais.

Au bout de quelques jours on vit une île plus grande que celles que l'on avait rencontrées précédemment; on la nomma *l'île Chatam*. Les habitans sont robustes et paraissent belliqueux; ils se conduisirent cependant avec honnêteté.

Le 21, une île longue d'une quarantaine de milles se montra aux regards des Anglais; les naturels la nomment Otoutouéla; elle est très boisée. Les habitans sont bien faits, et quelques-uns des principaux d'entr'eux se peignent la peau en jaune. Ils sont nus, à l'exception d'une ceinture de feuillage dont la forme varie, et qu'ils portent autour de la taille. Les hommes par leur assiduité finirent par devenir incommodes; ils se mirent à voler et à emporter tout ce qui leur tombait sous la main. Edwards fit voile et s'étant éloigné d'Otoutouéla, il fut séparé de sa conserve; le temps qui était brumeux se mit tout-à-fait à l'orage.

En allant à l'est, on vit encore une des îles des Navigateurs, puis on eut connaissance d'Hapaï, l'une des îles des Amis, et le 29 on mouilla dans la baie d'Anamouka. Un canot qui fut envoyé à terre ne rapporta des nouvelles ni du Bounty, ni de la conserve; il revint chargé de provisions.

Edwards alla à la recherche de sa conserve,

parcourut plusieurs îles; mais ce fut en vain, il mouilla de nouveau dans la rade d'Anamouka et en repartit le 3 août.

Comme on avait suffisamment visité les îles des Amis et les groupes voisins, Edwards se dirigea au nord et atteignit les îles Wallis; il fit, suivant l'usage, un cadeau à la première pirogue qui s'approcha. Les naturels montèrent à bord; ils commirent un vol et s'enfuirent de peur d'être punis. Ces sauvages ont la coutume de se couper le petit doigt de la main.

Le 8, on eut connaissance d'une île dans l'ouest d'environ sept milles de long; elle est située par 12° 29' sud et 183° 3' ouest. Les habitans lui donnent le nom de Rotouma. Edwards lui imposa celui de Grenville. On reconnut bientôt que les habitans étaient venus dans des intentions hostiles, parce qu'ils n'avaient pas de femmes avec eux. Leur peau était tatouée comme en relief et offrait des figures d'hommes et d'animaux. En continuant à naviguer, on rencontra d'autres petites îles dont quelques-unes parurent inhabitées.

Le 23, on vit les terres de la Louisiade; on navigua ensuite à l'ouest et bientôt on se trouva devant le détroit de l'Endeavour que l'on explora et qui parut semé d'un graud nombre d'écueils.

On s'éloigna de ces dangers et l'on découvrit quatre îles qui furent nommées îles Murray; on était alors par 9° 57' sud et 216° 37' ouest. On vit sur la plus grande île une espèce de construction

qui ressemblait à un fort, et trois pirogues à deux mâts voguaient au milieu des écueils. Le 28, en prolongeant le récif on crut apercevoir une ouverture, alors Edwards donna l'ordre au lieutenant Corner d'aller reconnaître si la frégate pouvait passer. A cinq heures après midi, la péniche avertit par un signal qu'elle avait trouvé un passage pour la frégate au milieu des récifs. Déjà l'on avait amené la grande voile pour mettre à la cape, et l'on allait serrer les autres lorsque la frégate toucha sur des rochers. On mit toutes les voiles dehors pour se dégager, ce fut inutile; dans un quart d'heure, il y eut neuf pouces d'eau dans la cale. Chacun se mit à pomper et à vider l'eau. Un seul des canots put s'approcher de la frégate, parce que la mer brisait de tous côtés avec une violence inconcevable. Tout l'équipage, en cette circonstance, se conduisit avec courage et docilité. Vers quatre heures du matin, l'avis unanime fut qu'il n'était plus possible de rien faire pour sauver la frégate, et qu'il fallait uniquement s'occuper du salut des hommes qui la montaient. On ôta les fers aux prisonniers. L'eau entrait par les sabords avec plus de vitesse qu'on ne parvenait à l'enlever avec les pompes; malgré l'imminence du danger, chacun restait à son poste. Enfin la frégate reçut une dernière secousse et s'enfonça au moment où chacun cherchait à gagner le côté qui n'était pas encore submergé. L'équipage eut le temps de sauter par-dessus le bord en jetant

en masse un cri déchirant. Il est difficile de se figurer une catastrophe plus épouvantable; l'obscurité de la nuit en redoublait l'horreur. Enfin, le jour parut et le soleil vint éclairer la triste situation des Anglais. Un îlot sablonneux, long de quatre milles et large de trente pas fut le seul espace solide qui s'offrit à leurs yeux pour y prendre du repos. Tous les canots étant réunis, Edwards fit la revue de son monde : trente-cinq hommes et quatre prisonniers s'étaient noyés.

On découvrit heureusement dans un canot une scie et un marteau; ces deux outils donnèrent aux Anglais la possibilité de faire les réparations nécessaires à leurs canots pour entreprendre un long voyage ; on cloua des planches contre les bords et on les garnit de toiles à voiles. Le 31, à midi tout était prêt, la petite escadre appareilla, après que le capitaine eut indiqué aux embarcations la longitude et la latitude du Timor, dont on était alors éloigné de onze cents milles, ou de trois cent soixante-six lieues marines. L'écueil sur lequel la Pandore avait fait naufrage est situé par 11° 22' sud et 216° 22' ouest.

La chaloupe portait trente-six hommes, la péniche vingt-cinq, chaque yole vingt-quatre ou vingt-cinq; les prisonniers étaient répartis dans les diverses embarcations. On aborda une île habitée où l'on espérait renouveler la provision d'eau; mais à l'approche des Anglais, les naturels se rassemblèrent sur le rivage; ils étaient d'un noir

foncé et absolument nus. Ces sauvages s'armèrent en un clin d'œil, lancèrent aux Anglais une grêle de traits qui fort heureusement n'atteignirent personne. Aussitôt on fit feu sur ces sauvages; ils prirent la fuite; mais on n'en vit tomber aucun.

Le soir on alla mouiller près de quelques autres îles; c'étaient les dernières où l'on pouvait espérer de trouver quelques secours. La nuit était extrêmement noire. On dormit toutefois tranquillement, et ce sommeil paisible permit aux naufragés de reprendre un peu de force. Le lendemain ils trouvèrent de l'eau et se désaltérèrent complètement; mais ce besoin satisfait, ils éprouvèrent le tourment de la faim, auquel leur soif ardente les avait rendus jusqu'alors insensibles. Quelques-uns eurent le bonheur de découvrir des huîtres le long du rivage; ils aperçurent aussi des arbrisseaux qui portaient un fruit aigrelet et astringent, assez semblable à une prune. On trouva encore de petites baies d'un goût acide assez agréable.

Le 2 septembre, à trois heures après midi, la petite escadre remit en mer. Après avoir reconnu un grand nombre d'îles, de canaux et de récifs, on débouqua du détroit de l'Endeavour, dans la mer des Indes. La navigation devenait moins périlleuse, parce que l'on n'avait plus à redouter des écueils et des bancs inconnus; mais elle offrait des dangers continuels par la force des lames.

Dès que l'on fut éloigné de terre, elles vinrent briser avec une violence extrême contre les embarcations des naufragés, et menacèrent de les engloutir. On fut obligé de s'abandonner à leur fureur.

Le 3, au point du jour, tous les canots se réunirent. A midi, l'on aperçut des serpens de mer rayés de noir et de jaune. Dans la nuit du 5 au 6, la mer fut très houleuse; les vagues étaient très hautes. Les amarres rompirent plusieurs fois; les bordages de la chaloupe s'entr'ouvrirent, et il y entra beaucoup d'eau.

Les hommes qui tenaient la barre du gouvernail attrapaient fréquemment des coups de soleil, presque tous avaient perdu leurs chapeaux pendant qu'ils nageaient autour de la frégate, lorsqu'elle s'abîma dans la mer. L'absorption de l'eau salée finit par incommoder excessivement ceux qui trempaient leur chemise pour se la mettre sur la tête, afin de la préserver; ceux qui burent de leur urine moururent misérablement par la suite.

Enfin le 13, de grand matin, on aperçut Timor; mais comme si la misère de ces malheureux n'eût pas été assez grande, il survint bientôt un calme plat. Chaque canot alors navigua séparément, c'était à qui arriverait le premier. Grâce enfin au sang-froid imperturbable et à l'habileté de l'aide-pilote, on passa sans accident au dessus de tous les récifs, et l'on accosta la terre.

L'équipage d'une des yoles qui avait débarqué depuis deux heures, aida les autres naufragés à descendre. Une source d'eau fraîche, située à peu de distance du lieu où l'on atterrit, leur procura à l'instant même le rafraîchissement après lequel ils soupiraient. Dès que l'on fut désaltéré, Edwards plaça une garde autour des prisonniers, et chacun s'étendit sur l'herbe, pour goûter les douceurs du repos. Plusieurs habitans arrivèrent avec des poules, des cochons, du lait, du pain et des fruits, et livrèrent ces denrées en échange de quelques boutons de métal, que les Anglais avaient encore à leurs vêtemens. On fit rôtir les poules et bouillir les cochons, et bientôt on commença, avec un appétit extraordinaire, un repas qui parut exquis. Le lendemain on remonta la rivière dans laquelle on était entré, et à quatre milles de distance on rencontra une ville, où l'on entra pour acheter des provisions. Au moment même le roi ou chef en sortait à cheval, il était suivi d'une vingtaine de cavaliers bien armés, qui formaient son escorte. Il vit passer les Anglais en conservant tout le sang-froid de sa dignité, et ne daigna pas même les honorer d'un seul regard.

Après qu'on se fut bien muni de vivres, on redescendit la rivière; on remit en mer, et le soir on s'arrêta dans une baie pour ne pas dépasser pendant la nuit, le fort de Coupang.

Dès la pointe du jour, on continua le voyage,

et à cinq heures du soir, on arriva devant Coupang. Les Anglais furent reçus par le gouverneur de la manière la plus amicale, et il remplit envers eux les devoirs de l'hospitalité la plus généreuse. Les naufragés passèrent cinq semaines dans cet établissement, et ce séjour, dans un lieu où l'air est sain, les remit de leurs fatigues.

On s'embarqua le 6 octobre. Le voyage fut pénible; les Anglais crurent que leurs malheurs allaient recommencer. En doublant l'île Florès, ils furent assaillis par une tempête épouvantable. Dans cette fâcheuse circonstance, les matelots contribuèrent par leur activité au salut du navire.

Le 30 octobre, les Anglais arrivèrent à Samarang. Quelle agréable surprise! ils y trouvèrent leur conserve qu'ils croyaient perdue depuis si long-temps. Dans la nuit où elle s'était séparée de la Pandore, les insulaires d'Otoutouéla étaient venus l'attaquer en pirogues. Ils marchèrent en ordre de bataille, et combattirent avec un acharnement incroyable. Une espingole causa de grands ravages dans leurs rangs.

Le lendemain la conserve n'apercevant plus la Pandore, fit voile pour Anamouka, où Edwards lui avait assigné rendez-vous. Manquant de vivres et d'eau, elle crut à propos de se rendre à Tofo, pour s'en procurer. La petitesse du bâtiment fit croire aux naturels qu'ils s'en empareraient sans peine; ils l'attaquèrent donc, mais ils furent repoussés avec une grande perte. Cette circonstance

engagea les Anglais à se tenir sur leurs gardes, lorsque par la suite, ils se trouvèrent dans le voisinage d'îles habitées.

Après avoir prodigieusement souffert de la disette de vivres et de l'absence de beaucoup de choses, ils étaient arrivés aux chaînes de récifs situées entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande. Là le petit bâtiment avait croisé d'une côte à l'autre sans voir d'ouverture nulle part entre ces écueils. Enfin le commandant placé entre le naufrage et la nécessité de mourir de faim, avait pris hardiment son parti; il avait essayé de passer par-dessus les brisans. Cette démarche téméraire lui avait réussi, et il n'en était résulté aucun accident. Le navire ayant *atterri* à un petit établissement hollandais, le gouverneur, à qui l'on avait envoyé le signalement des révoltés du Bounty, avait conçu des soupçons contre l'équipage, et sous l'influence de cette idée, les Hollandais avaient mis une circonspection extrême dans leur conduite envers les Anglais, sans s'écarter des règles de la politesse. Il leur avait donné tous les secours dont ils avaient besoin, et les avait fait conduire, sous bonne escorte, à Samarang.

Edwards s'embarqua avec tout son monde à Batavia, et arriva heureusement en Angleterre en 1792.

Les dix révoltés du Bounty furent traduits devant un conseil de guerre; quatre furent

acquittés comme étrangers au complot; deux furent condamnés, mais recommandés à la clémence du roi; trois furent pendus; et le dixième, quoique reconnu coupable, fut mis hors de cour, à cause de quelques nullités dans la procédure.

CHAPITRE XII.

Voyage du capitaine Jacques Wilson dans le grand Océan, 1796 à 1797.

Une société se forma en Angleterre dans le but de répandre parmi les insulaires du grand Océan, les arts de l'Europe. On voulait de plus les retirer des ténèbres de l'ignorance et améliorer leur caractère et leurs moeurs, en leur faisant connaître la religion chrétienne. Trente-six hommes furent destinés à composer le premier établissement que la société allait former.

La société arma le navire *le Duff*, et en donna le commandement au capitaine J. Wilson, qui était un de ses membres. Il prit vingt-deux hommes d'équipage.

Le 24 septembre 1796, le Duff appareilla de Portsmouth avec un convoi destiné pour les Indes orientales. Le 4 mars on se trouvait en vue de l'île de Taïti dont on longea la côte à l'aide d'un vent favorable. Il s'en détacha plusieurs pirogues qui s'avancèrent à la hâte vers le Duff, et en peu de temps on en compta soixante et dix. Les insulaires montèrent sur le vaisseau et se mirent à danser et à cabrioler sur le pont, en criant *tayo! tayo!* (ami, ami) ils n'avaient aucune espèce d'armes. Manné-Manné, vieillard qui se donnait

pour prêtre de l'étoua, importunait le capitaine pour être son *tayo*; d'autres qui prétendaient être des chefs, choisissaient parmi les Anglais, pour leurs tayos, ceux qui leur paraissaient être des officiers; mais on déclina leur proposition jusqu'à ce qu'on connût mieux leurs personnes, ainsi que la nature de l'engagement qu'il fallait contracter avec eux. Une trentaine de naturels, principalement des *arréoïs* (1), ayant l'intention d'aller à Matavaï, restèrent toute la nuit à bord, ainsi qu'une partie du jour suivant, jusqu'à ce qu'on eût mouillé dans cette baie; ils dormirent fort paisiblement sur le pont, mais une partie de l'équipage veillait; tout fut du reste parfaitement tranquille. Le 6 à la pointe du jour, le vieux prêtre s'éveilla, impatient de s'assurer de l'amitié du capitaine, et l'éveilla aussi. Il n'y avait plus moyen de lui refuser sa demande, et la politique l'exigeait. En conséquence, ils échangèrent leurs noms; et Manné-Manné ayant roulé une longue pièce d'étoffe autour du capitaine, et lui ayant mis un *tebouta* sur la tête, demanda en retour un fusil, des balles et de la poudre. Après qu'on eût laissé tomber l'ancre dans la rade de Matavaï, le capitaine accompagné de Manné-Manné, de deux suédois qu'on avait rencontrés le 5, et de quelques passagers qui se donnaient le titre de mission-

(1) Association particulière formant une sorte de noblesse, mais fort débauchée.

naires, alla à terre pour examiner une grande maison située sur l'extrémité de la pointe de Vénus. C'était un bâtiment de forme oblongue, qui ressemblait aux autres maisons du pays. Païti, vieillard chef de ce canton, félicita Wilson et ses compagnons sur leur arrivée dans l'île, leur dit que la maison leur appartenait, et que le lendemain elle serait prête à les recevoir. Les Taïtiens parurent enchantés que des hommes de *Pretané* fussent venus exprès de leur pays pour demeurer dans leur île.

Manné-Manné arriva le 7 de grand matin, le long du bord, avec des provisions et des étoffes qu'il offrit en présent à son tayo, le capitaine. Il prononça un long discours, dans lequel il parla de tous les navires et de tous les capitaines qui avaient touché à Taïti et répéta les noms des Dieux d'Ouliétea; mais il dit que Taïti n'avait que ceux qu'il lui avait donnés, et reconnut que le Dieu des Anglais était le meilleur, ajoutant qu'il engagerait Otou à l'adorer et à ordonner à son peuple d'en faire autant. Ce prêtre avait amené avec lui cinq de ses femmes ; aucune n'avait plus de quinze ans.

Une pluie continuelle empêcha les missionnaires anglicans de débarquer avant onze heures du matin. Les naturels s'étaient rassemblés sur la plage, au nombre de cinq cents; quand ils virent que le canot du capitaine s'approchait, plusieurs sautèrent dans l'eau, et saisissant ses amarres,

le halèrent à terre; ensuite ils prirent le capitaine et les missionnaires sur leurs épaules et les portèrent sur le rivage. Le roi Otou et Tetoua, sa femme, les reçurent; ils étaient portés sur le dos de quelques-uns de leurs sujets; le couple royal prit le capitaine par la main et l'examina attentivement de la tête aux pieds; en gardant un profond silence. Le roi, tenant toujours le capitaine par la main, le mena à la maison, puis au rivage, et continua ainsi jusqu'à ce que, fatigué, M. Wilson demanda à retourner à bord. Otou et sa femme firent plusieurs fois le tour du vaisseau et ne voulurent jamais monter sur le pont, parce que tous les lieux où ils se rendent sont réputés sacrés ou tabous, et que personne, excepté leurs domestiques, n'y peut entrer après eux.

Le 8, les missionnaires (1) prirent possession de leur maison, une foule innombrable les attendaient sur la plage. Le roi et la reine se firent porter jusqu'à la porte, leur dignité ne leur permettant pas d'entrer dans la maison. Otou présenta Ouaïridi à Wilson, elle était sœur d'Aïddi, et, de même que celle-ci, femme de Pomarri, père d'Otou, et il invita le capitaine à la prendre pour tayo. Wilson considérant qu'il n'habiterait l'île qu'en passant, et ne sachant pas jusqu'à quel point un refus pourrait désobliger le roi, consentit à échan-

(1) On verra par la suite de la relation à quoi se réduisirent les travaux et les succès des prétendus missionnaires.

ger son nom ; aussitôt on l'enveloppa d'étoffe, et dans le cours de la journée, il reçut en présent des cochons, les uns vivans, les autres tués et cuits.

Inna Madona, veuve d'un frère de Pomarri, nommé Orivia, qui était mort récemment, rendit visite aux Anglais, accompagnée de deux de ses femmes. Son mari avait été très-attaché aux Anglais, la veuve fondit en larmes en entrant dans la chambre du navire, et continua à donner des marques de sa douleur, jusqu'à ce qu'on eût fait comme elles. Cela ne dura pas long-temps, et ces femmes eurent bientôt repris leur gaîté.

Le capitaine offrit au roi et à sa femme toute sorte de beaux habits. Tetoua, conformément au caractère de son sexe, en parut ravie; Otou au contraire semblait faire peu de cas de sa nouvelle parure ; il dit qu'une hache, un fusil, un couteau ou une paire de ciseaux étaient plus précieux. On ne s'attendait pas à cette réflexion.

Manné-Manné revint avec plusieurs chefs et leurs femmes. On vit aussi Otou, père de Pomarri, vieillard âgé de soixante-dix ans. Il apportait son présent, et il en reçut un du capitaine qui combla tous ses désirs. Pomarri et sa femme Aïddi, vinrent aussi à bord. Il enveloppa le capitaine de quatre pièces d'étoffe, puis les ôta et répéta la même cérémonie avec quatre autres; c'était son présent et celui de sa femme. Il dit ensuite à Wilson qu'il lui enverrait des provisions et toutes les choses dont il

aurait besoin tant qu'il séjournerait dans l'île. Il promit d'accorder aux Anglais tout le terrain dont ils auraient besoin pour en faire ce qu'il leur plairait.

Le capitaine, pour cultiver son amitié, lui fit présent d'une montre, ce qui le combla de joie; car il observa que personne ne lui avait encore donné rien de semblable. Pierre, l'un des deux Suédois, lui enseigna la manière de la monter tous les jours.

Le 21, on leva l'ancre, et après avoir prolongé le récif de corail qui ferme le port de Talou, on donna dans l'entrée. Ce port qui mérite le nom de baie est situé sur la côte d'Eimo. Le vaisseau fut constamment entouré de naturels, hommes et femmes. Parmi les objets que ces insulaires offraient pour échange, il y en avait peu de cochons, à cause du tabou qui avait lieu en ce moment dans l'île. L'air d'admiration avec lequel une partie des naturels regardaient le vaisseau, fit supposer qu'ils n'en avaient jamais vu dont la figure et les ornemens eussent autant captivé leur attention. Aucun d'eux n'était armé, cependant ils montraient des dispositions hostiles; c'est pourquoi on n'en laissa monter aucun à bord; mais malgré toutes les précautions qui furent prises, ces insulaires trouvèrent le moyen de voler plusieurs objets.

Le 26, on quitta le port de Talou, et dans la soirée, on vit Tétouroa, terre basse, éloignée de

vingt-quatre milles de Taïti; elle consiste en six à sept îlots très-rapprochés les uns des autres, peu élevés au-dessus du niveau de la mer, et couverts de cocotiers. Il n'est pas permis aux habitans de cultiver l'arbre à pain.

Le 27, Wilson revint à Taïti; il apprit que tout s'était bien passé en son absence, il trouva son monde en bonne santé; quant aux provisions, les naturels continuaient d'en porter abondamment. Wilson fit voile pour les îles des Amis, il passa au sud de Houaheine, d'Oulietea, d'Otalia et de Bolabola, le temps était beau et le vent favorable. Le 1.er avril on eut connaissance de Palmerston. Rien n'annonce que cette île ait jamais été habitée. Le 5 avril, on vit l'île *Sauvage*, mais on ne la visita point. On aperçut aussi Eoua, et l'on alla mouiller dans la rade de Tongatabou à trois quarts de mille de distance de la petite île de Panghaïmodou. Les insulaires offrirent à échanger des cochons, des fruits à pain, des cocos, des ignames, des lances, des massues; chaque homme en avait une, et divers objets façonnés avec beaucoup d'adresse; mais ils demandaient un prix si élevé de toutes ces choses que l'on n'en acheta pas beaucoup.

Tibo-Moumoué, vieillard très-âgé, qui jouissait d'un pouvoir fort étendu et qui était regardé comme le roi de l'île, vint rendre visite aux Anglais. Le capitaine profita d'une circonstance favorable pour lui demander s'il consentirait à ce

que quelques-uns de ses missionnaires restassent dans son île, et s'il leur ferait fournir des vivres. Mouмoué répondit qu'ils auraient actuellement une maison près de la sienne, jusqu'à ce qu'on pût leur en procurer une plus convenable, et un terrain pour leur usage, et qu'il veillerait à ce que ni leurs personnes ni leurs biens ne fussent inquiétés, ajoutant que, s'ils le voulaient, ils pouvaient aller à terre pour voir la maison, et que si sa situation ne leur plaisait pas, il la ferait transporter dans l'endroit qu'ils préféreraient. Le terrain désigné était à un demi-mille du bord de la mer, entouré d'une palissade en roseaux, haute de six pieds, et pouvait contenir quatre acres. Il y avait cinq maisons, deux grandes et trois petites, toutes étaient fort bien construites et très-propres. On trouva que les maisons étaient suffisamment grandes, mais que le terrain n'avait pas assez d'étendue. On convint néanmoins de s'établir dans ce lieu, si l'on ne pouvait mieux faire; mais d'envoyer dès le lendemain matin Ambler à Feïnou-Tougahaou, pour lui proposer de permettre que les missionnaires demeurassent plus près de lui.

Tougahaou arriva le lendemain, il était convenu avec Ambler de prendre les missionnaires sous sa protection et de leur donner un terrain et une maison. Quand il approcha du navire, les naturels se hâtèrent de ranger leurs pirogues pour faire place à la sienne; le respect mêlé de

crainte qu'ils lui témoignèrent, confirma le récit qu'on avait entendu faire, et porta à le regarder comme la personne la plus propre à protéger efficacement ceux qu'on avait dessein de laisser dans l'île.

Le capitaine lui exposa de nouveau ses désirs. Tougahaou répondit que si les missionnaires voulaient descendre à terre, ils pourraient vivre comme il leur plairait, et que personne ne leur ferait de mal; ajoutant que dans l'après-midi, il enverrait une pirogue double pour porter leurs effets à terre.

La pirogue vint en effet; elle fut aussitôt chargée, et les missionnaires partirent pour Ehiso. Tougahaou ordonna à Commabaï, chef subalterne, de les accompagner, et de veiller à ce que rien ne s'égarât. Ils revinrent le lendemain à trois heures après midi. Leur rapport fut qu'Ehiso était bien plus éloigné du mouillage qu'ils ne l'avaient d'abord supposé, et que le débarquement y était très périlleux à cause d'une batture qui s'étend à un demi-mille du rivage, et sur laquelle ils avaient été obligés de marcher, ayant de l'eau jusqu'au genou. Il était une heure du matin avant que tout pût être débarqué à Ehiso. Le lendemain les Indiens leur avaient porté un déjeûner à la manière du pays.

Les missionnaires étant retournés à terre avec d'autres marchandises, Maïtaïli ordonna aux Indiens de porter leurs coffres dans une maison

voisine, et les congédia en les prévenant que si quelqu'un s'approchait d'eux pendant la nuit pour voler, il serait à l'instant mis à mort. Les missionnaires couchèrent sur des nattes où ils dormirent dans une sécurité parfaite. Maïtaïli les éveilla vers une heure pour prendre part à un régal de poisson, d'ignames cuits, de cocos, etc., qu'il avait fait préparer.

Les Anglais naviguèrent vers l'extrémité occidentale de l'île pour se rapprocher de leurs missionnaires, il en vint deux dans une pirogue pour annoncer qu'ils étaient très contens de leur position. On leur dit un adieu affectueux, et le capitaine dirigea sa route vers les Marquésas. On passa entre Eoua et Eouraïdji.

Le 23, on découvrit une terre nouvelle; on reconnut que c'était une île très basse de la forme d'un croissant : elle reçut le nom d'*Ile du Croissant*. Elle est située par 23° 22' sud et 255° 35' est. Les Anglais voulaient y débarquer, mais les Indiens s'y opposèrent, en se réunissant en troupe le long du rivage. Les femmes les suivaient avec des lances, en les brandissant d'une manière menaçante, et en faisant signe à ceux qui voulaient débarquer, de se retirer. Ces Indiens étaient de couleur cuivrée claire et de taille moyenne. Quelques-uns étaient entièrement nus, à l'exception d'un grand morceau d'étoffe jeté sur leurs épaules, et qui descendait jusqu'à mi-jambe. On ne leur vit aucune espèce d'ornement.

On avait en vue une autre île remarquable par deux hautes montagnes voisines l'une de l'autre, mais on ne put approcher que de trois lieues de cette terre qui est entourée de tous côtés de récifs et d'écueils. Cette île a trois lieues de long ; au sud et à l'est on voit d'autres îles dont quelques-unes sont grandes et élevées. Leur ensemble forme un groupe de cinq à six lieues. Ce groupe reçut le nom d'*îles Gambier*. Le centre est situé par 23° 12' sud et 225° est.

La traversée depuis le départ des îles des Amis ayant été plus longue qu'on ne s'y était attendu, le capitaine jugea qu'il convenait de gagner au plus vite les Marquésas ; ainsi quoiqu'on eut des motifs de croire qu'on était dans une partie dangereuse du grand Océan, on fit route la nuit comme le jour. Le 28, on découvrit par 18° 24' sud une île basse ; c'était encore une ceinture de récifs entourant une lagune. Le petit canot essaya inutilement d'y débarquer ; la mer brisait avec trop de violence sur les rochers de corail. Une tentative que l'on fit avec la péniche fut plus heureuse et l'on put mettre pied à terre. On cueillit beaucoup de cocos, mais lorsqu'on voulut retourner à bord, on n'en put jamais venir à bout à cause du ressac qui avait augmenté avec une violence extrême. Ce ne fut que le lendemain qu'on put quitter le rivage sur un radeau qui fut envoyé du navire ; on avait couru les plus grands dangers.

Cette île fut nommée *île Serle*. Son milieu est par 18° 18' sud et 223° est. Elle a sept à huit milles de longueur et quatre à cinq de largeur. Un moraï en pierre avait été construit à l'abri d'un bosquet. A quelque distance s'élevait une pierre isolée, placée perpendiculairement. On trouva aussi les restes de deux cabanes, et un espace uni avec une autre cabane circulaire à son extrémité. Tout auprès, des quantités de coquilles de petoncles étaient éparses à terre. Il résultait de tous ces indices que l'île avait été habitée.

Le 4 juin, on aperçut Santa-Christina, une des Marquésas, et l'on entra dans la baie de la Résolution. Plusieurs Indiens et sept femmes accostèrent le vaisseau et obtinrent la permission de monter à bord. Les femmes avaient pour tout vêtement une ceinture de feuilles qui leur entourait la taille. Le chef était Ténaé, fils aîné de Honou; il arriva dans une pirogue assez belle, et présenta au capitaine une canne longue de huit pieds, et ornée à un bout de boucles de cheveux humains très proprement tressés, des ornemens de tête et de poitrine. Ayant aperçu un fusil sur le pont, il le porta avec précaution au capitaine, et le pria de le faire dormir. Il reçut une hache, un petit miroir, une chaîne pour le suspendre à son cou, et une paire de ciseaux. Deux de ses frères qui l'accompagnaient ne témoignèrent de désir pour aucun objet. Le chef parut enchanté que les Anglais voulussent établir deux

de leurs compagnons parmi les insulaires, et il promit de leur donner une maison et une part dans tout ce qu'il avait.

Les Anglais descendirent à terre et furent reçus par Ténaé sur le rivage. Il les conduisit à l'une de ses meilleures maisons, et il dit aux Anglais qu'elle était destinée aux missionnaires, qui pourraient l'occuper aussitôt qu'il leur plairait. Elle avait vingt-six pieds de long, sur six de large, dix pieds de haut sur le derrière et seulement quatre sur le devant; le toit en était très aigu. Une grande natte en couvrait le plancher d'une extrémité à l'autre, et l'on voyait aussi dans l'intérieur de grandes calebasses, des appareils de pêche et quelques lances.

Le chef conservait à l'une des extrémités ses ornemens renfermés dans deux caisses de bambou; il montra entre autres choses deux énormes touffes de plumes de la queue du paille-en-cul, qui formaient une parure très élégante, et à laquelle il paraissait attacher un grand prix.

Le chef n'offrit à manger aux Anglais que quelques cocos, c'était tout ce que les insulaires possédaient avec un peu de pâte de fruit à pain aigre; on était dans la saison de la disette. Du reste, Ténaé les traita fort bien, et les naturels témoignèrent un grand plaisir à les voir.

Il fut convenu que les missionnaires descendraient à terre le lendemain avec leurs lits et feraient un essai. S'ils jugeaient ensuite qu'il n'y

avait pas de sûreté pour eux à rester, et en donnaient de bonnes raisons, ils pourraient revenir à bord, car ils ne devaient pas agir par contrainte. Personne ne fut admis à bord le 11, qui était un dimanche; on dit aux insulaires que le navire était tabou, et ils retournèrent à terre en nageant.

Pendant qu'on était à dîner le 13, un Marquésan vola une clavette de la pompe; le second lieutenant le découvrit, et avec l'aide d'un canonnier l'empêcha de fuir; tous les autres Indiens sautèrent par-dessus le bord, et s'en allèrent à la nage; on lia le voleur par manière de punition, et on lui montra un fusil chargé; il se croyait à son dernier moment. Un homme d'une certaine importance, qui était venu dans la même pirogue, amena le second frère du chef, et apporta en même temps deux cochons et une feuille de bananier, qu'il offrit en expiation du crime; le coupable était son père. On ne voulut rien accepter. Il était touchant de voir le fils embrasser le père et lui dire un dernier adieu. Pour ne pas prolonger trop long-temps leurs angoisses, on fit partir le fusil en l'air, et l'on mit le voleur en liberté. Dans le premier moment, il ne pouvait pas croire qu'il n'eût pas été tué du coup. Quand on l'eut délié et qu'on l'eut présenté à son fils, tous deux furent si transportés de joie, qu'ils pouvaient à peine s'en fier au témoignage de leurs yeux; la consternation et la reconnaissance les avaient rendus muets. On les renvoya à terre

avec le cochon qu'on avait refusé d'accepter.

Le 20, les deux missionnaires, Crook et Harris, vinrent à bord pour conférer avec le capitaine. Aucun des deux n'avait changé d'idée. Ils retournèrent à terre pour faire un nouvel essai avant le départ du vaisseau.

Les naturels étaient devenus des voleurs si experts, qu'il restait à peine un seul couteau aux matelots. Pour remédier à cet inconvénient, aussitôt qu'ils revinrent le 23, chaque homme de l'équipage se choisit un jeune homme pour gardien de ses effets; celui-ci suivait son maître pendant toute la journée avec son couteau, et d'autres objets pendus à son cou; cet expédient eut un plein succès, ces jeunes gens n'ayant jamais manqué à la fidélité promise.

Le 24, au point du jour, le pêcheur du bâtiment vint annoncer aux Anglais que Harris était resté toute la nuit sur le bord de la mer, et que les naturels l'avaient dépouillé de la plus grande partie de ses effets. D'abord, on n'en voulut rien croire, mais le petit canot ayant été aussitôt envoyé à terre, la chose se trouva vraie. Harris était venu à la brune vers le rivage, mais n'y ayant trouvé personne de l'équipage, et le vaisseau se trouvant trop éloigné pour qu'on pût entendre sa voix, il avait passé une nuit fort désagréable assis sur son coffre. Vers quatre heures du matin, quatre naturels l'obligèrent à se lever de dessus le coffre pour voler ses habits. Craignant qu'ils

ne voulussent lui faire du mal, il s'enfuit dans les montagnes voisines. Le troisième lieutenant le trouva dans un état pitoyable; il avait l'air d'un homme qui a perdu le sens. Dès lors il se détermina à quitter un lieu dont les habitans étaient si vicieux; raison qui, peut-être, aurait dû lui inspirer une résolution tout opposée.

Crook persistait, au contraire, dans sa résolution, il se contenta de demander au capitaine qui lui avait annoncé son prochain départ, des outils d'agriculture et d'autres objets qui pourraient rendre son séjour plus utile au milieu d'un peuple qu'il devait éclairer et instruire.

Le capitaine alla, pour la première fois, à terre, le 26, avec le troisième lieutenant. A leur débarquement, ils furent suivis par une foule de naturels, qui se montrèrent extrêmement joyeux de voir le capitaine dans leur village. Ils se rafraîchirent chez Ténaé, et ensuite le frère de ce chef les accompagna dans leur excursion aux montagnes qu'ils voulaient gravir, pour examiner la position des îles voisines. On aperçut de ces hauteurs tout l'archipel des Marquésas. La chaîne, à la cime des montagnes, est extrêmement étroite, et elle est partout couverte d'arbres. Quand ils furent de retour, Ténaé régala les Anglais d'un cochon rôti; comme il n'était pas très gras, quelqu'un des convives ayant fait l'observation qu'il n'était guère bon, Ténaé en fut si affecté, qu'il s'en alla tout dépité; il ne reprit sa bonne humeur

que lorsque le capitaine lui eut dit que le cochon était excellent, mais il ne voulut manger que lorsque Wilson se fut assis à côté de lui. Le soir on revint à bord avec Crook et Ténaé qui venait prendre congé des Anglais. La conduite de Crook en cette occasion, lui fit honneur; les larmes lui roulaient dans les yeux, mais il n'en laissa pas échapper une seule; il ne montra pas non plus la moindre crainte d'avoir à entreprendre seul une tâche aussi épineuse.

On leva l'ancre le 27. Les Anglais ne purent s'instruire que très médiocrement des mœurs et des usages des naturels de l'île, où l'on se rendit fort rarement. Chaque canton possède un moraï, dans lequel les morts sont enterrés sous de grandes pierres. Ces Indiens ont une multitude de divinités; celles dont le nom est mentionné le plus fréquemment, sont : Opouamatiné, Okio, Oenamoe, Opi-Pitaï, Onouko, Oetanaou, Onoetaï, Fati-Aïtapou. Aucune ne paraît avoir la prééminence sur les autres. Ils n'offrent que des cochons en sacrifice, et jamais des hommes.

Ténaé gouverne quatre cantons : Ohitahou, Taheouay, Innameï, qui aboutissent à la baie de la Résolution, et Onopolio, vallée contiguë au sud. Il n'existe pas de forme régulière de gouvernement, de lois ni de punitions fixes; la coutume sert de règle générale.

Les femmes sont très dépendantes et durement traitées. Elles fabriquent les vêtemens et les nattes,

mais elles n'apprêtent les alimens que pour elles-mêmes. On n'observa aucun homme occupé, depuis le chef jusqu'aux toutous (domestiques), excepté des vieillards qui fabriquent des cordes et des filets. Le reste se promène de côté et d'autre, s'étend nonchalamment au soleil, raconte des histoires et tue ainsi le temps. Crook ajoute que les femmes sont de taille médiocre, mais bien faites; elles ont généralement la peau brune, il n'en vit qu'un petit nombre qui fussent tatouées. Elles s'enveloppent d'une longue pièce d'étoffe qui fait deux à trois fois le tour du corps. Par-dessus elles en mettent une autre aussi large que deux draps de lit, et qu'elles nouent par le haut. Le nœud se place sur une épaule, et le reste du vêtement descend jusqu'à mi-jambe.

Le 28, on aperçut, avant le jour, plusieurs lumières sur l'île Tréveners d'Hergert; les naturels la nomment *Onapoua*. En prolongeant, pendant la matinée, la côte occidentale de cette île, on découvrit trois baies sablonneuses, d'où partaient des vallées fertiles, qui se dirigeaient vers le centre du pays, couvert de montagnes âpres et déchirées. Une pirogue se détacha d'une des baies, elle portait quatre hommes qui accostèrent le Duff. Ils reçurent des Anglais quelques marchandises, mais ils n'avaient rien à donner en retour. Saisis d'une terreur panique dont on ne put savoir la raison, ils s'en allèrent précipitamment. On aperçut quelques autres pirogues, mais on ne put faire aucun commerce avec ces Indiens.

Le Duff alla ensuite reconnaître la partie sud-est de l'île de Noukahiva; l'intérieur en parut plus habité que les autres Marquésas; la plupart des montagnes étaient couvertes d'arbres; les vallées annonçaient de la fertilité, on vit des maisons au fond d'une anse, un grand nombre d'habitans rassemblés sur le rivage, et plusieurs pirogues à terre près d'eux. A cinq heures du soir, Wilson fit route au sud pour Taïti. Le 3 juillet, il vit Tioki, île à lagune. Le 6, il laissa tomber l'ancre dans la baie de Matavaï. Les Taïtiens s'empressèrent en foule de se rendre à bord. Ils témoignaient tous la plus grande joie de revoir les Anglais. Les missionnaires arrivèrent bientôt. Le rapport qu'ils firent fut satisfaisant. Les naturels avaient constamment tenus envers eux une conduite aussi respectueuse que dans le commencement, et n'avaient pas manqué un seul jour de leur apporter des vivres. Quant à l'objet principal de la mission, tout ce qu'ils pouvaient dire, c'est que, pour le moment, toutes les apparences étaient encourageantes. Ils s'étaient surtout attachés à faire concevoir aux Taïtiens l'horreur que méritait le meurtre des enfans nouvellement nés et les sacrifices humains.

Les missionnaires reçurent un jour la visite de Temarri, grand-prêtre de Papara, l'un des quartiers de Taïti. On le regardait comme l'égal de Manné-Manné; on l'appelait un itoua, et quelquefois l'homme de l'itoua. Il était vêtu d'une

enveloppe d'étoffe de Taïti, et par-dessus d'un habit d'officier, ployé dans sa longueur, et qui lui servait de ceinture. A peine fut-il assis qu'une horloge à coucou se mit à sonner, et le remplit d'étonnement et de terreur. Le vieux Païti avait apporté du fruit à pain pour le coucou, en faisant observer qu'il devait mourir de faim, si on ne lui donnait jamais à manger. Les missionnaires invitèrent Temarri à déjeûner; il étendit d'abord d'un air solennel une main dans laquelle il tenait un morceau de banane. Un Taïtien apprit aux missionnaires que c'était une offrande à l'itoua, et qu'ils devaient la recevoir (1). Lorsqu'on l'eut prise de sa main et mise sous la table, Temarri s'assit et mangea de bon appétit.

Le lendemain, il revint avec le roi et la reine; les missionnaires apprirent qu'il était de race royale et fils d'Oberea. Une troupe nombreuse d'Arreois venait d'arriver chez Païti; ils avaient commencé leurs divertissemens de l'autre côté de la rivière. Plusieurs la passèrent et écoutèrent le discours d'un des missionnaires. Cependant le voisinage de ces hommes qui ne s'occupaient que de plaisirs bruyans, et dont la conduite est un scandale perpétuel, contrariait beaucoup les missionnaires; heureusement l'arrivée du Duff apporta de la distraction à leurs ennuis.

---

(1) En la recevant, ne participèrent-ils pas à un acte idolâtrique?

Le vaisseau ne devait pas faire un long séjour à Taïti; on s'occupa de mettre à terre la cargaison, notamment les objets en fer et en acier, qui devaient être partagés entre les missionnaires des îles de la Société et ceux des îles des Amis. L'opération ne fut pas difficile, mais elle prit beaucoup de temps. Chaque jour le vaisseau était rempli de Taïtiens; aucun ne venait les mains vides, chacun apportait à son tayo un présent qui lui en valait un autre en retour; jamais la bonne harmonie ne fut troublée, et les Anglais purent espérer que leurs efforts pour arracher les Taïtiens à leurs superstitions ne seraient pas entièrement inutiles. Plusieurs jours après le retour du Duff, on apprit à Wilson que le jeune roi était venu à Matavai. Il se mit aussitôt dans un canot pour aller le voir. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit qu'il avait sacrifié un homme; les missionnaires lui témoignèrent, en des termes si énergiques, leur horreur pour cette action épouvantable, qu'il décampa aussitôt pour Papara.

Le capitaine qui débarqua en ce moment, l'arrêta ainsi que la reine, et lui demanda où il allait de si bonne heure en courant le long du rivage. Il répondit que le missionnaire étant fâché, il supposait que le capitaine l'était aussi. Wilson lui expliqua qu'il était fort mal de sacrifier des hommes: Otou nia le fait; le capitaine le pria de ne plus commettre de cruauté semblable, et l'invita à revenir, en lui promettant de lui donner

une pirogue qu'il avait exprès amenée de Tongatabou. Le lendemain, Otou vint avec sa femme le long du bord, et reçut la pirogue; après l'avoir examinée pendant plus de deux heures, il s'y embarqua; elle paraissait lui plaire beaucoup.

Le capitaine chargea son frère, Guillaume Wilson, de faire le tour de l'île, et d'essayer quelque moyen d'estimer la population dans chaque territoire. Guillaume Wilson trouva une grande partie du pays couverte de broussailles, et de fort longues herbes, dont la graine munie de crochets, s'attache aux bas, blesse les jambes et rend la marche pénible et désagréable : les naturels nomment cette herbe *piri-piri*. Les mouches furent aussi très incommodes. L'arbre à pain et le cocotier y sont très communs et fort beaux, et procurent un ombrage salutaire contre la chaleur du soleil. On y remarque des terrains plantés en ava et en canne à sucre; cette plante croissait naturellement dans quelques endroits. Les broussailles et les herbes sont plus épaisses près de l'istme qui joint ensemble les deux péninsules que dans aucun autre endroit; des espaces d'une longueur considérable en étaient tellement couverts, que l'on pouvait à peine passer en suivant le rivage de la mer; les maisons n'étaient pas nombreuses, mais habitées, et dans la plupart on construisait de petites pirogues. A tous les endroits où le voyageur s'arrêta, il prit des informations sur la population, et il résulta de toutes les expli-

cations qu'il reçut, que les vingt territoires de Taïti et de Tiawabou, ne renfermaient que 16,000 habitans de tout âge et de tout sexe.

Cette faible population, qui n'est nullement proportionnée à la surface habitable de l'île, est due à la coutume affreuse de tuer les enfans nouvellement nés; coutume en usage non-seulement parmi les arréoïs, mais aussi parmi les femmes de tous les rangs.

Les Taïtiens passent de la douleur à la joie, avec une espèce d'indifférence qui forme la base de leur caractère.

Wilson arriva dans le hameau où demeurait la mère du jeune homme qui portait son bagage. Pour témoigner la joie qu'elle éprouvait en revoyant son fils, elle se frappa plusieurs fois la tête avec une dent de requin, jusqu'à ce que le sang lui coulât en abondance sur la poitrine et les épaules. Son fils la regardait faire avec une insensibilité parfaite. Comme elle continuait sans miséricorde, Wilson parla à tous deux avec humeur, et obligea la mère d'en finir. Le fils, prenant alors la parole, fit observer froidement que c'était l'usage à Taïti.

Tout étant disposé pour le départ, et le Duff bien approvisionné, Wilson mit à la voile le 4 août.

Le vaisseau était rempli de Taïtiens qui étaient venus dire adieu à leurs amis, et voir ce qu'ils pourraient encore en tirer. Quelques-uns, en se séparant de leurs tayos à une extrémité du vais-

seau, pleuraient amèrement; mais arrivés à la moitié du pont, ils reprenaient leur gaîté; et si on les accusait de dissimulation, ils répliquaient en riant que c'était l'usage de Taïti de pleurer et de se couper la peau dans de semblables occasions; mais qu'ils laissaient de côté cette dernière marque de douleur, parce qu'on leur avait dit qu'elle était mauvaise. Toutes leurs passions se montrent par accès et durent peu, surtout la douleur. « Quant à nous, dit le narrateur, vivement affectés de quitter nos missionnaires, nous leur dîmes l'adieu le plus tendre, et nous nous séparâmes comme des gens qui ne se reverront peut-être jamais dans cette vie. »

Le projet des missionnaires était, aussitôt après le départ du vaisseau, de transporter leur demeure dans un endroit plus convenable, et de l'entourer d'un mur assez fort pour le protéger contre tout danger. Cette opération terminée, ils devaient construire un navire de cent cinquante tonneaux pour visiter les îles voisines; ils avaient les matériaux nécessaires et d'excellens ouvriers.

Le 5, le Duff était devant Houaheine. Un chef vint en pirogue, avec le présent accoutumé d'un jeune cochon et d'une branche verte. Les insulaires montèrent à bord sans hésiter. Des haches, des couteaux, des miroirs, leur furent distribués, et ils s'en allèrent. Le lendemain on vit Otaha et Bolabola, et le 7 Toubouaï et Maouroua. On eut connaissance également de l'île Howe, des îles

Sceill, de Wallis et des îles Palmerston. Le temps brumeux ne permit pas de voir l'île Savage, et le 18 on laissa tomber l'ancre dans le port de Tongatabou. Déjà George Veeson, l'un des missionnaires, était à bord, et il dit au capitaine qu'ils se portaient tous bien, et que, par motif de prudence, ils s'étaient séparés en petits détachemens, et qu'actuellement ils demeuraient avec plusieurs chefs.

Pendant l'absence du Duff, ils avaient toujours été pourvus abondamment de vivres par les chefs et par les naturels.

Ce peuple se livre quelquefois à des superstitions extravagantes et même atroces. Le vieux Moumoué, chef principal de l'île, était malade et à l'article de la mort. L'amiral de la flotte indienne fut expédié aux îles Fidji, pour en rapporter un esprit ou une idole qui devait opérer la guérison du roi. Deux des missionnaires allèrent voir Moumoué; il leur parut très dangereusement malade. Plusieurs de ses femmes l'entouraient; la plus âgée devait être étranglée à sa mort. Les missionnaires frémirent d'horreur; ce fut bien pis le lendemain, lorsqu'ils apprirent que deux jours auparavant Tougahaou avait fait étrangler Colelallo, son jeune frère, pour que son père recouvrât la santé; celui-ci demeurait à une certaine distance de Nougollisva, où son père habitait alors. On l'envoya chercher, sous prétexte de lui faire couper le petit doigt, usage suivi dans ces îles pour apaiser la colère de l'O-

doua, et rendre la santé au malade. Colelallo arrive; il est accueilli de la manière la plus amicale par son frère, et il va ensuite rendre ses devoirs à son père. Les serviteurs du moribond le saisissent alors pour l'étrangler sur-le-champ. Devinant leur projet, il leur crie que s'ils emploient la douceur, il se soumettra à la volonté de son père, mais qu'il se défendra si l'on use de rigueur. Les serviteurs continuent leurs violences; Colelallo parvient à se débarrasser d'eux. Alors on fait entrer trois naturels de Fidji: une sœur du malheureux Colelallo se joint à eux, et ils accomplissent le forfait!

Le 29 avril Moumoué expira. Tous les naturels arrivant de Nougollisva avaient le visage meurtri, et le sang ruisselait le long de leurs joues; ils n'avaient pour vêtement qu'une natte autour des reins, et un bout de branche autour du cou; c'était l'habit de deuil. Vers trois heures, le corps du roi défunt passa devant la maison du missionnaire, on le déposa près de la plage. Il était sur une espèce de civière faite de branchage, et vingt hommes le portaient. Plusieurs parens du défunt précédaient le corps. Quelques-uns s'étaient tailladé la tête avec des dents de requin; des ruisseaux de sang coulaient sur leur visage. Le cadavre était suivi d'une multitude d'insulaires des deux sexes. Féféné-Douantonga, femme très grosse, qui avait le rang de chef, était portée par quatre hommes sur une espèce de châssis,

faits de deux longs bambous revêtus d'une natte; Fatafé marchait près d'elle. Ensuite venaient deux femmes destinées à être étranglées: l'une pleurait, l'autre avait l'air indifférent: c'étaient des femmes du défunt. Quelques missionnaires accompagnèrent le cortége jusqu'au fiatouka. Le corps fut déposé tout auprès, dans une maison qu'on y avait transportée à cet effet, et qui était tendue tout à l'entour d'étoffe noire. Le fiatouka est situé dans un terrain de quatre acres d'étendue. Un tertre s'élevait en pente douce à la hauteur de sept pieds; il avait cent vingt pieds de circonférence. Sur le sommet, on avait construit une maison longue de trente pieds, et large de quinze; le toit était en chaume; les extrémités et les côtés étaient ouverts, et au milieu se trouvait le tombeau dont le fond et les côtés étaient en rocher de corail, qui formait aussi la pierre de dessus. Plusieurs arbres croissaient autour du fiatouka. En dehors de l'enclos, et à gauche du tombeau, quatre cents naturels étaient assis à terre; on leur préparait de l'ava. Du côté opposé, on avait placé cinq grands cochons rôtis, vingt corbeilles d'ignames rôtis, et une centaine de morceaux de mahié. Chacun reçut sa portion de vivres et d'ava. De toutes parts les personnes des deux sexes se frappaient le visage d'une manière horrible; mais dès qu'on eut vidé deux jattes d'ava, les coups cessèrent, et chacun se retira.

Le 2 mai, près de quatre mille insulaires étaient assis autour de l'enclos du fiatouka. Le son des conques retentissait de tous côtés. Cent hommes armés de massues et de lances entrèrent dans l'enceinte, et commencèrent à se taillader de la manière la plus affreuse : plusieurs se frappaient violemment la tête avec leurs massues, jusqu'à ce que le sang coulât à flots. Ceux qui avaient des lances s'en perçaient les cuisses, les bras et les joues en appelant le défunt du ton le plus affectueux. Un insulaire de Fidji, qui avait été au service de Moumoué, avait l'air d'un frénétique; il tenait une branche allumée, avec laquelle il mit le feu à ses cheveux bien huilés, et se mit à courir la tête tout embrasée. Après s'être ainsi tourmentés, ces Indiens s'assirent à terre, se frappèrent le visage avec les poings, puis se retirèrent. Plusieurs troupes se livrèrent successivement sur elles-mêmes aux mêmes cruautés. Les quatre cents hommes qui marchaient en avant étaient armés de pierres et se cassaient les dents; ceux qui faisaient retentir les conques se déchiquetaient d'une façon hideuse. On vit une troupe de cent cinquante femmes marchant à la file, portant chacune une corbeille pleine de sable; quatre-vingts hommes les suivaient aussi de file, ils portaient chacun deux corbeilles de sable de corail, et en marchant ils chantaient des paroles qui signifient : « Ceci est une bénédiction pour le mort. » Les femmes leur répondaient. Une

autre troupe de femmes apporta une quantité considérable d'étoffes, et répondit à son tour. Ces trois troupes marchèrent vers le tombeau en couvrant de nattes fines et d'étoffes la partie du tertre située entre la maison et le lieu où était le corps. Ensuite sept hommes sonnèrent de la conque, tandis que d'autres chantaient sur un ton lamentable des paroles qui semblaient exprimer la plus vive douleur.

Alors le corps fut porté au tombeau sur une grande balle d'étoffe noire. On le recouvrit de la même étoffe ainsi que de nattes fines. Les porteurs se tenaient courbés en marchant. Pendant qu'ils s'avançaient, une bande d'hommes et de femmes pénétra dans l'enceinte et se taillada horriblement ; elle fut suivie d'une file de dix-neuf femmes, qui toutes avaient à la main un sac contenant leurs effets les plus précieux. Vingt autres portaient des nattes fines. Le tout fut déposé dans le tombeau ; c'était un présent pour le défunt. Aussitôt après arriva celui de Tougahaou, consistant en trente-cinq balles d'étoffes portées chacune par quatre hommes sur un châssis. Une bande de pleureurs se plaça ensuite dans l'enceinte ; seize d'entre eux venaient de se couper le petit doigt ; d'autres se défigurèrent le visage avec des écales de coco. Ceux qui avaient tenu des emplois du défunt ou qui lui étaient attachés par les liens du sang, se montraient les plus cruels envers eux-mêmes ; quelques-uns se perçaient les bras

de deux, trois et même quatre lances, et dansaient ainsi autour de l'enceinte. Il y en eut qui brisèrent dans leur chair les extrémités de la lance. On ferma enfin le tombeau d'une pierre de taille longue de huit pieds, large de quatre et épaisse d'un pied. Pendant qu'on baissait graduellement la pierre, les femmes et les enfans pleuraient, sanglotaient ou chantaient : « Mon père ! mon père ! le meilleur des chefs ! etc. » On apporta une plus grande quantité d'étoffes pour être déposées dans le tombeau. Une nouvelle troupe de gens qui se martyrisaient arriva encore, et quand la pierre fut définitivement placée sur le tombeau, les hommes qui étaient sur le tertre jetèrent un grand cri. En un clin d'œil les brins de feuillage que chacun avait autour du cou furent déchirés, et toute l'assemblée se dispersa.

Le 14, Tougahaou fut investi du titre et de l'autorité de dougonogoboula, en remplacement de son père Moumoué : il changea son nom en celui de Talliatabou, le dieu de la famille royale. Aucun de ses sujets ne put désormais l'appeler de son ancien nom, sous peine de mort.

Avant le décès de Moumoué, Fatafé avait fait dire aux missionnaires de choisir une petite île parmi toutes celles qui sont éparses le long de la côte septentrionale de Tongatabou et dont plusieurs lui appartiennent. Ils fixèrent leur choix sur Makkahah.

Un jour que Fatafé leur fit sa première visite,

il les pria de le raser. Tandis que l'un d'eux satisfaisait à ses désirs, les naturels tremblaient de peur qu'un seul de ses poils ne tombât à terre; si cela fût arrivé, aucun d'eux n'eût osé manger désormais dans la maison des missionnaires: heureusement aucun accident de ce genre ne vint les effrayer.

Le 19 août, le Duff mouilla dans le port de Tongatabou, et il y passa vingt jours. Durant tout ce temps on n'eut qu'à se louer de la bienveillance des insulaires, qui ne laissèrent jamais le vaisseau manquer de provisions; mais la tentation du fer était trop forte pour qu'ils pussent y resister. Divers objets furent volés, et le capitaine n'ayant pas voulu troubler la bonne harmonie pour si peu de chose, ils ne furent pas recouvrés. Quelques Anglais allèrent rendre visite à Fatafé et à d'autres chefs : partout ils furent bien accueillis et reçurent des présens.

Le 7 septembre, le Duff partit de Tongatabou, et après avoir passé près de Honga-Harpi, et de Honga-Tonga, qui sont médiocrement hautes et paraissent fertiles, il vit d'autres petites îles. Le 8, on en découvrit encore au point du jour; elles étaient entourées de récifs. La situation où l'on se trouvait parut très critique, et l'on appela *Ile du Danger* celle qu'on avait de l'avant. A midi on était par 18° 23' sud. Le lendemain on vit encore plusieurs îles auxquelles on donna des noms, et le soir on se trouva entouré de récifs

de tous les côtés. Wilson prit toutes les précautions nécessaires et à neuf heures on se croyait hors de tous dangers, quand tout à coup le vaisseau toucha sur un récif de corail; la mer y brisait à peine assez pour avertir du péril. L'alarme fut générale, on craignit de faire naufrage; malheur qui se présenta à l'imagination accompagné d'une foule d'idées effrayantes. Par bonheur on n'avait touché que sur un petit récif. Au bout de six minutes d'anxiété, on se trouva, grâce aux sages manœuvres, hors du péril.

La clarté du jour ayant montré aux Anglais toute la grandeur des dangers qu'ils avaient couru, on fut surpris d'y avoir si heureusement échappé, et on désira vivement de s'éloigner au plus tôt de ces lieux.

Le 16 mars, on aperçut l'île de Rotouma. Plusieurs pirogues s'en détachèrent; il y avait dans chacune six ou sept insulaires. Ils furent d'abord craintifs, mais ils s'enhardirent et accostèrent le vaisseau. Quelques-uns montèrent à bord et furent bien accueillis. Rotouma est l'île la plus peuplée et la plus fertile qu'on ait rencontrée dans ces parages, sa longueur est à peu près de cinq lieues.

En partant de Rotouma, le Duff fit route dans l'ouest pendant huit jours. Le 25 dans la matinée, on vit une terre consistant en une douzaine d'îles séparées, dont trois étaient assez grandes. Une pirogue dans laquelle il y avait deux hommes vint

à la portée de la voix. Ces sauvages ne voulurent pas s'aventurer de plus près. Ils avaient avec eux des corbeilles de fruits, qu'ils montraient souvent du doigt, comme s'ils eussent voulu les troquer contre quelque chose. Neuf autres pirogues se mirent en marche; ces Indiens furent aussi prudens que les premiers, et restèrent à une assez bonne distance de l'arrière; leur crainte l'emporta sur la curiosité.

La plus grande île du groupe reçut le nom d'*Ile du Désappointement*, et le groupe entier celui de *groupe du Duff*. Ces îles sont à peu près au nombre de onze, situées dans la direction du sud-est au nord-ouest, sur une longueur de quinze milles. Les deux grandes sont boisées: on y distingue des cocotiers; en général elles ne présentaient pas l'aspect d'une grande fertilité. Les naturels sont grands, forts, bien faits et de couleur cuivrée; leurs maisons sont bâties les unes près des autres. L'île Désappointement est par 9° 57' sud et 167° est.

Les Anglais continuant à naviguer aperçurent d'autres îles, et le 10 octobre coupèrent l'équateur par 152° de longitude.

Le 25, on se trouva en vue d'une île basse; des pirogues s'en détachèrent. Les Indiens accostèrent le vaisseau sans montrer ni crainte, ni hésitation. Ils échangèrent leurs hameçons, faits de coquillages, leurs lignes et leurs cordes de bourre de coco, contre ce qu'on voulut leur

donner. Ces Indiens montrèrent beaucoup de dispositions au vol, et les Anglais se bornèrent à les chasser de dessus le pont. Les voleurs n'en devinrent que plus audacieux. Pendant qu'on était à dîner dans la chambre, on les entendit qui essayaient, à force de coups, d'enlever la tête des pitons qui tenaient les anneaux du gouvernail. Le capitaine leur tira un coup de fusil chargé à plomb; ils décampèrent à l'instant. Ces hommes sont petits et peu robustes; leur couleur est cuivrée foncée. On ne leur vit pas de femmes. Leurs pirogues diffèrent de toutes celles que l'on avait remarquées jusqu'alors, étant élevées de l'avant et de l'arrière et peintes en rouge; elles ont des boute-hors et naviguent à volonté d'une extrémité comme de l'autre. Cette île, qui fut nommée *île Tucker*, est située par 7° 22' nord, et 146° 48' est.

Le 27 et le 28, on découvrit encore plusieurs îles que l'on nomma *les Treize îles*, d'après leur nombre. Leur partie méridionale est située par 7° 16' nord et 144° 13' est. Soixante pirogues s'en détachèrent d'abord, et bientôt on en compta cent cinquante, dont chacune contenait sept hommes. On vit des femmes pour la première fois. Elles vinrent dans trois pirogues, et restèrent quelque temps à une assez grande distance. Elles s'approchèrent enfin à quelques toises du vaisseau. Il y en avait d'assez belles; leurs lèvres n'étaient pas trop grosses, ni leurs visages trop larges;

cependant elles penchaient vers ces deux défauts. Leurs cheveux sont noirs et longs ; la couleur des femmes diffère de celle des hommes par une blancheur blafarde mêlée à l'olivâtre. Elles étaient presque nues ; un air de décence et de modestie faisait leur principal ornement. La plupart des hommes étaient nus aussi ; les uns avaient une ceinture autour des reins, d'autres y avaient ajouté un ceinturon de parure, composé de morceaux de coquilles blanches et noires, percés et enfilés comme les grains de collier ; plusieurs de ces insulaires portaient de grands chapeaux en pain de sucre, qui par la forme ressemblaient assez à ceux des Chinois.

Toutes ces îles semblaient n'offrir entre elles aucune différence. Leur voisinage les unes des autres leur donne la facilité de communiquer entre elles. Les naturels manient leurs pirogues avec beaucoup de dextérité, et vont d'une île à l'autre sans montrer aucune crainte. Cette liberté de communication et le défaut d'armes, car on ne leur vit qu'une fronde, donne lieu de croire qu'ils se font rarement la guerre.

Les Anglais venaient de dire adieu aux Carolines ; car, après les treize îles, ils n'en virent plus aucune. Ils firent route pour les îles Peleou ; la traversée dura neuf jours. Le 5 novembre, la latitude observée fut de 7° 25' nord. La mer était très grosse de l'avant ; le navire fatigua telle-

ment que la vergue du perroquet de misaine rompit; elle fut remplacée sur-le-champ. Le temps devint pluvieux, et le vent souffla par raffales pendant toute la nuit. Le 6, on vit la terre et l'on se trouva à moins de deux milles du récif qui s'étend à peu de distance de Babelthoup, la plus grande des îles Peleou. Elle est divisée en plusieurs cantons gouvernés chacun par un chef particulier. Ils reconnaissaient tous l'autorité suprême d'Abba-Thoulé. Les Anglais se mirent en panne vis-à-vis la partie méridionale du canton d'Artingall. Trois pirogues s'approchèrent sans crainte et sans hésitation, et leur parlèrent comme à des gens qu'ils connaissaient depuis long-temps. Ces insulaires, dont on ne comprenait pas du tout le langage, accompagnaient leurs discours de gestes très animés des mains et du corps, pour exprimer leur vif désir de voir jeter l'ancre dans un lieu qu'ils indiquaient au nord-ouest. Leurs sollicitations furent inutiles, car les Anglais n'apercevaient aucun endroit où il fût possible au vaisseau de mouiller avec sûreté. Le capitaine donna à un Indien des couteaux, des miroirs, etc.; ils s'efforcèrent de témoigner leur reconnaissance, en jetant sur le pont, avec quelque difficulté, des cocos, qui étaient tout ce qu'ils possédaient; puis ils retournèrent à terre. Le capitaine regretta beaucoup de n'avoir pas eu d'autres relations avec ces insulaires, car il aurait

désiré rester quelques jours parmi eux, afin d'apprendre, en les observant, s'il convenait d'y établir une mission; et dans cette vue, il avait réservé pour eux plusieurs objets utiles; mais n'ayant pu jeter l'ancre avec sécurité, il ne restait plus qu'à partir et à se hâter d'arriver à la Chine.

Si l'on peut juger des Peleouans par le petit nombre de ces insulaires que virent les Anglais, on peut dire qu'ils ne sont ni si grands ni si bien faits que les habitans des Marquésas et de l'archipel de la Société. Ils se rapprochent de leurs voisins les Caroliniens, et comme eux, ne sont ni robustes ni beaux. Un usage qui semble commun aux deux archipels, est celui de se fendre le lobe de l'oreille et d'y placer pour ornement une feuille de plante roulée, qui a au moins un pouce d'épaisseur. Les Peleouans sont tatoués; on croirait que leurs jambes et leurs cuisses sont trempées dans une teinture d'un noir bleuâtre, comme aux Carolines; mais ils dessinent aussi sur leurs corps des figures de mains ou de gants. Ils prouvèrent leur caractère bon et hospitalier par les instances qu'ils firent aux Anglais, pour les attirer dans leurs îles.

Depuis le 7 novembre, où le Duff quitta les îles Peleou, jusqu'au moment où il aperçut les côtes de Chine, il ne lui arriva rien de remarquable.

Le 17 on vit les îles Bachy, et le 21 on laissa

tomber l'ancre devant Macao. Le 3 janvier 1798 on partit avec un convoi, et le 8 juillet suivant on mouilla dans la Tamise. Le Duff, durant cette longue campagne, n'avait pas perdu un seul homme. Ce fut ainsi que se termina le premier voyage entrepris par la société des Missions.

CHAPITRE XIII.

John Turnbull, 1800 à 1804.

Turnbull était second lieutenant sur un vaisseau qui revenait de la Chine en 1799. Il avait eu l'occasion de se convaincre, ainsi que le premier lieutenant, que les Américains faisaient un commerce très lucratif à la côte nord-ouest du vaste continent qu'ils habitent. En conséquence, à leur retour en Angleterre, ils s'adressèrent à des commerçans qui se livraient à ces sortes de spéculations; ceux-ci agréèrent les propositions des deux marins, et s'empressèrent de leur fournir les moyens de mettre leurs idées à exécution.

Un vaisseau neuf de cent cinquante tonneaux fut acheté. Le commandement en fut donné au compagnon de Turnbull : mais ils eurent l'un et l'autre un intérêt considérable dans la cargaison, et d'après cela tous deux durent prendre une part active au succès du voyage. Ils partirent de Portsmouth dans les premiers jours de juin 1800, relâchèrent au cap de Bonne-Espérance, puis firent voile pour Port-Jackson. Il fut convenu que Turnbull y resterait afin de vendre aussi bien que possible la partie de la cargaison destinée

pour cette colonie, et que le capitaine se rendrait avec le navire à la côte nord-ouest.

Turnbull observe que de toutes les colonies, celle de la Nouvelle-Galles du sud est peut-être la seule où le séjour des Européens n'ait apporté aucun changement dans les mœurs et les usages des naturels. La civilisation n'a fait aucun progrès parmi eux, ils sont aussi bruts qu'à l'époque où on les visita pour la première fois. Tous les jours on en rencontre dans les rues des deux villes de Sidney et de Paramatta, et tous vont encore nus. Cependant ils ne sont pas plus stupides que les autres sauvages, car ils contrefont avec finesse les singularités, l'air, la démarche, le maintien de tous les Européens qu'ils ont vus; ils ont même appris leur langage. Sous tout autre rapport, ils paraissent incapables du moindre changement. Leur maigreur a passé en proverbe. Leur peau est scarifiée partout avec des coquilles; leur visage barbouillé de chaux et de résine rouge; leur chevelure tressée avec de la mousse, et ornée de dents de requin qu'ils y suspendent. Un morceau de bois qui ressemble à une brochette leur traverse le cartilage du nez. En un mot, c'est la race de sauvages la plus laide et la plus dégoûtante qui vive sur la surface du globe.

Ils tirent leur principale subsistance de la mer et des rivières. La racine d'une espèce de fougère leur tient lieu de pain; ils la grillent, et la broient entre deux cailloux; mêlée avec le poisson elle

forme leur nourriture journalière. Ces sauvages ne manquent pas de courage ; ils en montrent beaucoup dans leurs combats singuliers et de peuplade à peuplade. Ils se défendent des traits de leurs adversaires en leur opposant un simple bouclier d'une écorce épaisse. Avant d'attaquer, ils entonnent en chœur une chanson de guerre, et crient de plus fort en plus fort, jusqu'à ce qu'ils tombent dans une frénésie furieuse : en même temps tout leur corps est dans une agitation convulsive, et chaque trait de leur visage exprime l'emportement de leurs passions. Rien n'est comparable à l'acharnement avec lequel ils se battent ; il ne leur arrive jamais, ou du moins très rarement, de fuir le champ de bataille.

La finesse de leur ouïe et de leur vue est prodigieuse ; ils voient et distinguent des objets qui échapperaient à tous les Européens. Ils couchent toujours en plein air ou dans des huttes qui ne les garantissent guère de la rigueur du froid. Leurs pirogues faites de morceaux d'écorce d'arbres liées ensemble, sont les plus misérables que l'on puisse concevoir ; l'extrême légèreté des matériaux qui les composent, les empêchent seule de couler bas.

Les Anglais qui habitent à l'écart souffrent beaucoup de leurs déprédations. Ces peuples n'ont aucune espèce de gouvernement ; ils ne reconnaissent pas de chefs suprêmes ; et s'il existe quelque supériorité parmi eux, c'est celle de la

force personnelle et du courage; la seule distinction qu'elles procurent d'ailleurs à ceux qui en sont doués, est de combattre plus souvent pour les querelles de leurs amis et de leurs parens. Ils n'observent aucune cérémonie dans leurs mariages : toutefois la manière de faire la cour aux femmes est assez bizarre. Lorsqu'un jeune homme trouve une fille qui lui convient, il lui déclare qu'il faut le suivre; si elle refuse, il la menace; si elle persiste, il emploie la violence et les coups, et finit par l'enlever. Malgré cet étrange début, les femmes sont attachées à leurs maris; elles en sont extrêmement jalouses, et c'est la source ordinaire des querelles domestiques.

Lorsque les garçons arrivent à l'âge de puberté, on leur enlève une des dents incisives : ce sont les *courradjis* ou *sages* qui les font tomber en les frappant avec une pierre. On augure bien du courage d'un jeune homme quand il montre dans cette épreuve une fermeté inébranlable, et comme ils sont alors rangés parmi les hommes faits, on leur permet dès ce moment de combattre leurs ennemis et de chasser le kangourou.

Les courradjis sont des vieillards pour lesquels le peuple a beaucoup de considération; ils guérissent les maladies, donnent leur avis dans les affaires de conséquence, et servent d'arbitres dans les querelles. Ils se vantent de connaître l'avenir, et d'avoir des communications avec les esprits de leurs amis défunts. Quelques familles

prétendent à l'hérédité de ce don de prophétie ; mais ce n'est que dans un âge avancé que l'on peut obtenir la confiance de ces barbares.

Turnbull reçut une lettre du capitaine du bâtiment, par laquelle il lui annonçait que l'expédition à la côte du nord-ouest avait manqué totalement, et qu'en conséquence il était revenu à Port-Jackson. Bientot il se rendit à l'île Norfolk où Turnbull se trouvait depuis deux mois, et ce dernier s'embarqua de nouveau sur la *Marguerite*. On fit voile pour Taïti, et on laissa tomber l'ancre dans la rade de Matavaï. Peu de temps après, Otou vint le long du bord avec la reine Tétoua. Il resta long-temps comme émerveillé de tout ce qu'il voyait, et sans proférer une parole. Son air de stupidité dans cette première visite était sans doute un résultat de l'usage immodéré de l'ava. Dans les conversations que l'on eut ensuite avec lui, il parut intelligent et curieux de s'instruire. On apprit depuis qu'il aimait un peu trop les liqueurs fortes, et qu'il employait tous les moyens pour s'en procurer.

Aïddi, mère du roi, arriva aussi. Elle avait dans sa pirogue son favori, un chef de Houaheine, dont la figure et les manières annonçaient la férocité. Les missionnaires dirent qu'Aïddi avait une grande influence dans l'état, et que son ressentiment était à redouter ; on n'épargna donc rien pour s'assurer sa bienveillance.

Le soir un grand nombre de jeunes filles vin-

rent dans leurs pirogues tourner autour du vaisseau. Elles étaient mises de manière à se faire admirer : leur coiffure consistait en un joli bonnet fait de feuilles de cocotier découpées en petites bandes, les unes vertes, d'autres jaunes ou couleur de paille; elles avaient mêlé dans leurs cheveux des fleurs assez semblables à nos lis, et les avaient parfumés de bois de sandal et d'huile de coco. Leur habillement se composait de deux pièces d'étoffe du pays : l'une entourait le corps, l'autre, jetée avec grâce sur l'épaule, descendait jusqu'au milieu de la jambe. L'expression de leur physionomie était douce et gaie.

Pomarri, instruit de l'arrivée des Anglais, s'empressa de venir les féliciter. Dès qu'il fut le long du vaisseau, il se fit cérémonieusement annoncer, et refusa de monter à bord avant que l'équipage fût prêt à le recevoir avec les honneurs convenables. En entrant dans le bâtiment, il présenta une feuille de bananier en signe de paix et d'amitié; et il mit dans toutes ses manières une certaine affabilité qui n'était pas dépourvue de dignité.

Il honora Turnbull d'une attention particulière. Après avoir frotté son nez contre le sien, Pomarri le pressa doucement par tout le corps, et s'enveloppa de tant de replis d'une pièce d'étoffe, qu'il ne pouvait plus se remuer; il lui dit que c'était ainsi qu'on faisait un *tayo*, et en même temps il échangea son nom contre celui de Turn-

bull. Ces cérémonies terminées, Pomarri se mit à examiner tout ce qui l'entourait et exprima fréquemment son admiration par l'exclamation ordinaire, de my-ty, my-ty (très bon, très bon).

Le lendemain on acheva de mériter la bienveillance des membres de la famille royale en leur distribuant des présens. Tous désiraient des armes à feu; le reste leur semblait des bagatelles. Pomarri reçut une espingole qui l'enchanta. Otou qui était resté dans la pirogue eut un fusil : cette distribution lui déplut; étant par son rang au-dessus de son père, il voulut avoir l'espingole, et finit par l'obtenir. Pomarri se contenta du fusil. Aïddi, de son côté, rejeta avec dédain étoffes, miroir, ciseaux, et même les haches, en faisant entendre aux Anglais qu'elle était aussi capable qu'un homme de manier un fusil. On s'excusa de lui avoir offert ce qu'elle dédaignait, on lui fit présent d'un fusil, et elle s'en alla très contente. Pomarri envoya aux Anglais une quantité de provisions. Cette politesse qu'il renouvelait assez fréquemment lui en valut d'autres de leur part.

Pour se débarrasser des interruptions continuelles des insulaires qui voulaient qu'on satisfît à toutes leurs demandes, et qui exigeaient continuellement que l'on réparât leurs outils, il fut décidé qu'on enverrait tous les Taïtiens à l'armurier. Il s'aquitta à merveille de son rôle. Tous l'accablaient à la fois en prenant un ton affectueux

et flatteur; et il n'avait qu'une réponse à leur faire : son fusil à feu, c'est à dire son soufflet, ne pouvait se mouvoir, leur disait-il, avant qu'on lui eût payé une certaine rétribution. Or, comme elle était un peu élevée, ses pratiques diminuèrent par degrés. Alors ils changèrent de ton avec lui et l'appelaient ahô tata, ahô tata (méchant drôle).

Les Taïtiens tirèrent bien meilleur parti du reste de l'équipage. Chaque matelot avait son tayo, qui lui faisait une cour très assidue, et le dépouillait si complétement de ses hardes, qu'en partant de l'île, il fallut vêtir tout le monde de neuf.

Une maladie contractée par Pomarri dans la dernière campagne, prenait chaque jour un caractère plus grave, et faisait craindre pour sa vie. Il imagina, comme dernière ressource, de faire demander aux Anglais par les missionnaires de tirer deux coups de canon pour apaiser la colère de son dieu. On y consentit, tant pour faire plaisir à Pomarri, que pour obliger les missionnaires, dont on regardait comme important de maintenir le crédit auprès des Taïtiens, en leur donnant des marques publiques de considération.

Les Anglais n'ayant pu se procurer pendant un mois qu'une provision de vivres insuffisante, firent voile pour Oulietea. Dès qu'on eut mouillé dans le port de cette île, le roi Tomakoua et les

chefs vinrent à bord, la dignité de ce prince ne lui imposait pas la même gêne qu'à Otou.

Toutefois les efforts des Anglais furent inutiles pour s'assurer ses bons offices. Tomakoua prêta l'oreille aux propositions que lui firent quelques matelots disposés à profiter de la première occasion pour s'échapper : ils lui offrirent leurs services ; et la veille du jour fixé pour le départ des Anglais d'Oulietea, quatre hommes de l'équipage manquèrent à l'appel. Turnbull se rendit à terre, ne doutant pas que le roi ne lui rendît ses matelots ; mais il perdit son temps, et la journée se passa en négociation. Vers dix heures du soir, Turnbull fut réveillé par la voix du capitaine qui criait qu'on était à la côte, et qu'on allait échouer. Il donna l'ordre aussitôt de virer au cabestan, mais on trouva les câbles coupés. On prépara promptement une autre ancre ; et quand on put la jeter, le navire n'était plus qu'à sept à huit brasses du récif. Au moment où, éprouvant l'effet de la retenue, il commença à s'éloigner des écueils, un cri horrible se fit entendre à terre, et presque sous l'arrière du bâtiment. Les insulaires avaient jusqu'alors gardé le silence, espérant qu'il viendrait se briser contre les rochers et qu'ils pourraient le piller. Déçus dans leur intention, ils firent pleuvoir sur les Anglais une grêle de pierres. On tira par-dessus leur tête une volée de mousqueterie ; mais bien loin d'en être intimidés, ils ripostèrent par des coups de fusil. Alors on eut

recours aux canons. Quand le jour parut, on eut la mortification de voir que les sauvages ne paraissaient nullement effrayés des préparatifs que l'on faisait contre eux. Ils connaissaient assez la manœuvre du canon pour s'apercevoir du moment où l'on allait mettre le feu aux pièces, et se cachaient alors derrière les rochers et les arbres; il ne résultait ainsi de la canonnade qu'une consommation inutile de munitions et un redoublement d'audace de la part des insulaires. Ils endommagèrent beaucoup les manœuvres, le bordage et les embarcations, et logèrent plusieurs balles dans le corps du vaisseau. On aperçut deux des déserteurs aussi animés que les sauvages les plus furieux. Deux fois la chaloupe fut mise à la mer pour remorquer le bâtiment; mais les hommes chargés de cette opération n'en purent jamais venir à bout, parce que les sauvages dirigeaient principalement leur feu sur l'embarcation, et les Anglais se virent forcés d'abandonner l'entreprise.

A quatre heures après midi on fit les préparatifs nécessaires pour repousser la grande attaque à laquelle on s'attendait pendant la nuit. Les Anglais étaient résolus à vendre cher leur vie, et à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. A six heures et demie le vent tourna et souffla de terre; l'occasion était belle pour gagner le large pendant la nuit. A deux heures du matin on réussit à mettre quelques voiles dehors, et avant que cette

manœuvre fût découverte par les insulaires, le vaisseau marchait. Alors ils s'en aperçurent, et vomirent contre les Anglais des injures accompagnées de hurlemens affreux.

En réfléchissant aux risques qu'ils venaient de courir à Oulietea, les Anglais se gardèrent bien d'avoir aucune communication avec les habitans de Bolabola, qui passent pour les plus audacieux pirates de ces parages. Après cette île, ils virent celle de Maouroua ou Mobidie, qui a un bon port sous le vent. De là ils firent route pour les îles Sandwich. La première qu'on aperçut fut celle de Wahon; elle était soumise à Tameamea. Un chef qui la gouvernait pour Tameamea fut seul reçu à bord, et ordonna aux pirogues de se tenir à l'écart. Lorsqu'elles n'obéissaient pas assez promptement, il prenait des pierres du lest du vaisseau, et en lançait aux délinquans: quelques-uns même furent blessés. Le système de l'obéissance absolue est complètement en vigueur dans ces îles.

Toutes les pirogues qui étaient autour du bâtiment ayant disparu en même temps, on découvrit que le charpentier du bâtiment s'était glissé dans une d'elles, et qu'il avait été conduit à terre. L'acquisition d'un tel personnage était d'un prix inestimable pour Tameamea. Il aurait été fort difficile de le ravoir, et on prit le parti de le laisser.

Le navire attérit ensuite à Otouaï. Le lendemain matin le roi vint voir les Anglais. Il dit qu'il

était grand ami des gens de cette nation, et montra des certificats de plusieurs capitaines qui attestaient sa conduite amicale envers eux. C'était l'homme le plus intelligent qu'on eût rencontré dans ces mers. L'affection que lui témoignaient ses sujets prouvait la bonté de son cœur. Pendant tout le temps que le vaisseau fut mouillé sur la côte de son île, il ne le quitta point; il ordonnait d'apporter tout ce dont les Anglais avaient besoin, et il était obéi avec joie et empressement. Sa conversation était instructive, et si ses affaires eussent été dans un meilleur état, on aurait pu établir avec lui des relations très avantageuses.

Lorsque le roi fit ses adieux, les Anglais lui donnèrent autant de fer qu'il pouvait en désirer, on y joignit des outils, des haches, des miroirs, du drap et un peu de poudre à canon. Il reçut ces présens avec les marques de la plus sincère reconnaissance. Ses malheurs, son bon caractère et sa conduite sur le vaisseau, avaient fait naître pour lui l'intérêt le plus vif, et l'on faisait des vœux pour qu'il pût triompher de Tameamea. Ce bon prince, instruit que le vaisseau faisait route pour Oniheaou, se hâta d'expédier un messager à cette île pour avertir les habitans de la prochaine arrivée des Anglais, et leur recommander de les bien recevoir. Oniheaou était restée fidèle au roi. Cette invitation produisit un bon effet: les insulaires vinrent au-devant du navire, et

fournirent des vivres à un prix très modéré, ainsi que du sel. Ils paraissaient tous dévoués à leur roi, et prêts à le défendre, quoiqu'ils conservassent peu d'espoir de résister aux vigoureuses attaques de Tameamea.

Les Anglais allèrent ensuite à Owaïhi; tout y était trois fois plus cher qu'à Otouaï et à Oniheaou. En rangeant la côte à l'est d'Owaïhi, on vit les volcans du centre de l'île en éruption. Le 11 février on eut connaissance de la petite île de Manghi, qui parut très fertile d'après la grande quantité de cocotiers et d'arbres à pain qui couvrent la côte. La nuit qui approchait empêcha les Anglais de communiquer avec les naturels. En traversant ces parages, on rencontra plusieurs îles basses. Les invitations des insulaires parurent si suspectes qu'on ne crut pas prudent de débarquer; toutefois le capitaine jeta des clous et d'autres bagatelles sur le rivage, et les naturels lui envoyèrent en retour quelques plumes de paille-en-cul, attachées au bout d'un long bambou. Ces insulaires sont de couleur plus basanée, ils sont plus minces et moins propres que les Taïtiens. Leurs cheveux longs et touffus sont tressés en nattes. La partie la plus haute de leur île ne paraît pas s'élever à plus de six pieds au-dessus de la surface de la mer. On ne découvrit chez eux ni cocotiers ni arbres à pain.

On rencontra une autre île dont une lagune occupait le milieu. Turnbull curieux d'observer

cette terre singulière, s'y rendit en canot, mais il eut beaucoup de difficulté à débarquer. Un récif de rochers entourait toute la côte à l'exception de l'extrémité située le plus sous le vent, où se présentait un canal large de soixante pieds, par lequel la lagune communiquait avec la mer. Ayant pénétré dans cette lagune sans accident, il aperçut six insulaires qui gagnaient à la hâte l'intérieur de l'île. Turnbull leur montra des miroirs, des couteaux, des ciseaux et d'autres objets; ils les regardèrent avec beaucoup d'attention, mais sans changer de place. Comme ils avaient déjà volé les lances de deux interprètes qui avaient été envoyés vers eux, Turnbull voulut leur faire voir que, même à la distance à laquelle ils se tenaient, leur vie était en son pouvoir, et il tira un coup de pistolet en l'air. Le bruit causa une si grande frayeur aux insulaires, qu'ils tombèrent par terre comme s'ils eussent été blessés, et n'essayèrent de se relever que lorsque le canot fut au large. Turnbull fut surpris par la nuit, et ce ne fut qu'après avoir couru les plus grands dangers qu'il sortit de la lagune. Il n'arriva que fort tard à bord, où déjà l'on concevait de vives inquiétudes sur son compte.

On rencontra plus à l'ouest une seconde île. Une douzaine de pirogues, ne contenant chacune qu'un naturel, accosta le navire; ils n'avaient rien à échanger, et ne semblaient attirés que par le désir de voir le vaisseau. On ne put

parvenir à les faire monter à bord. Personne ne comprit leur langage. Ils acceptèrent quelques bagatelles, tout en ayant l'air d'y attacher peu de prix. A l'exception d'une touffe d'herbe qui leur cachait le milieu du corps, ils étaient entièrement nus. Leur physionomie et leurs manières avaient quelque chose de farouche; ils étaient maigres et fluets; ils portaient une chevelure touffue et hérissée, et leur corps paraissait fort sale. Leur île est basse et sablonneuse; on n'y voit guère d'autres arbres que des cocotiers. Toute leur conduite fit présager qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens, car ils étaient timides, réservés et méfians, et ne connaissaient ni l'usage ni la valeur des outils de fer qu'on leur montrait.

Les Anglais arrivèrent ensuite à Matia, petite île située à cinquante lieues au nord de Maïtia, qui est à vingt lieues à l'est de Taïti. Matia était gouvernée par un délégué de Pomarri. Les naturels échangèrent des provisions végétales contre des miroirs, des clous, etc. Plusieurs étaient vêtus d'une espèce de manteau fait d'herbes tressées, jeté négligemment sur l'épaule et qui descendait jusqu'au genou; tous portaient des colliers de nacre de perle.

On mouilla dans une très belle baie. La plaine basse qui l'entoure est couverte jusqu'aux montagnes d'arbres à pain et de cocotiers. Le rivage était occupé par une foule de naturels, qui sui-

vaient tous les mouvemens des Anglais avec une curiosité attentive. Quelques chefs avec leurs amis et les gens de leur suite furent admis à bord, et tout ce qu'ils virent fut pour eux un sujet d'admiration. Enfin les Anglais attérirent à Taïti, où leurs amis les accueillirent avec la plus grande cordialité.

Le père de Pomarri était mort de vieillesse durant leur absence. L'histoire de sa vie prouve qu'il avait été très adroit et très ambitieux; il avait constamment travaillé à l'élévation de sa famille, et, profitant des troubles de l'île, il était parvenu à procurer à son fils l'autorité royale, au préjudice de Temarri, fils d'Oberea.

Il fut convenu que le capitaine irait avec le navire dans les îles à l'est de Taïti, pour rassembler tous les cochons qu'il pourrait trouver, et que Turnbull resterait dans cette dernière île, pour saler ceux qu'il se procurerait. Au départ du vaisseau, les Taïtiens reçurent Turnbull avec transport comme un hôte temporaire. On avait calculé que l'absence du vaisseau ne durerait que trois semaines, cependant deux mois s'étaient écoulés et il ne paraissait pas. Certaines appréhensions commencèrent à gagner Turnbull, surtout lorsqu'il apprit qu'on avait aperçu à trois lieues au nord de l'île les débris d'un vaisseau. Les yeux du roi et des missionnaires annonçaient qu'ils n'étaient pas sans crainte que ce ne fût celui des

Anglais. Sur ces entrefaites on entendit un coup de canon ; aussitôt on mit deux pirogues à la mer pour secourir les malheureux naufragés quels qu'ils fussent. Elles revinrent bientôt avec la triste nouvelle que l'équipage de *la Marguerite* avait fait un radeau avec les débris de ce bâtiment, et que depuis quarante-huit heures ces hommes étaient réduits à deux verres d'eau par jour. Aussitôt les pirogues furent expédiées par Turnbull avec des vivres pour ses infortunés compagnons. Pomarri montra beaucoup d'humanité dans cette occasion.

On apprit que le vaisseau s'était perdu sur des récifs et des bancs de sable, près d'une île au nord de Taïti. Les naturels, qui la veille étaient occupés à faire des échanges avec les Anglais, leur enlevèrent pendant la nuit leur canot, leurs fusils et leurs munitions. On avait sauvé des planches dont on construisit un autre canot, mais il fut impossible de le faire passer par-dessus le récif. Il fallait cependant prendre un parti, car les naturels inquiétaient sans cesse l'équipage. On parvint à fabriquer un radeau, et au bout de cinq jours de traversée, les naufragés exténués de fatigue arrivèrent à Taïti.

Après trois mois passés dans les plus vives inquiétudes, l'arrivée d'un navire anglais qui allait à Port-Jackson vint changer le sort des naufragés. Turnbull fit marché avec le capitaine pour le pas-

sage : mais il ne se trouva que quatre personnes de son équipage qui voulussent retourner dans leur patrie.

La veille du jour où l'on devait faire voile, Pomarri, instruit de l'arrivée d'un navire, était parti d'Oparri, emportant dans sa pirogue des provisions qu'il destinait en présent aux Anglais. A moitié chemin, il fut frappé d'apoplexie et il expira aussitôt. L'équipage de la pirogue se hâta de retourner à Oparri.

Pomarri était un sauvage d'une intelligence peu commune ; ses manières unissaient la grâce à la majesté, elles étaient séduisantes et annonçaient la franchise, mais ces heureux dehors cachaient une dissimulation profonde. Il était d'une hauteur insupportable dans la prospérité, et se laissait aisément abattre dans l'adversité. La prudence et la prévoyance formaient les traits les plus saillans de son caractère, et il avait un esprit capable de suivre un système régulier de conduite.

Aujourd'hui le peuple de Taïti manifeste hautement son horreur pour les sacrifices humains. Peu de temps avant sa mort, Pomarri en avait offert un, les insulaires en furent révoltés au point qu'ils attaquèrent le roi pendant la nuit, et il eut beaucoup de peine à se sauver à Matavaï. Ainsi l'on peut espérer que cette affreuse pratique n'aura pas désormais une longue existence.

Turnbull et ses compagnons arrivés à Port-Jackson, s'embarquèrent sur un autre bâtiment destiné pour l'Europe. Leur traversée fut heureuse. Ils débarquèrent à Portsmouth en 1804, après une absence de quatre ans et un mois.

CHAPITRE XIV.

Flinders et Bass, 1798 à 1799. — Nouvelle-Hollande et Diéménie.

Flinders et son ami Bass se trouvant au Port-Jackson, et dominés tous deux par l'ardeur des découvertes, formèrent le projet de compléter la reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Galles du sud. La prudence et l'amitié de leurs parens et de leurs alliés se réunirent pour les détourner de cette entreprise, et même pour s'y opposer ; de sorte qu'ils ne purent se procurer pour leur première expédition qu'un petit canot long de huit pieds, qui fut nommé le *Petit-Poucet*. Tout l'équipage se composait de Flinders, de Bass et d'un mousse.

Leur première campagne se fit dans la baie de la Botanique ; ils découvrirent le George's River ou la rivière George. Les rapports qu'ils adressèrent au gouverneur de la colonie anglaise établie à la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, sur le pays qui borde ce fleuve sinueux, le décidèrent à s'y transporter lui-même, et il y fonda, sous le nom de Bank's-Town, une succursale de la colonie.

Les recherches des deux navigateurs furent in-

terrompues, et ils ne purent les reprendre que le 25 mars 1796. La provision d'eau douce du canot étant venue à manquer, Flinders et Bass acceptèrent l'offre de deux Indiens, qui leur proposèrent de les piloter jusqu'à une rivière plus au sud, où l'on devait aussi trouver du poisson et des canards sauvages. La rivière de ces Indiens n'était qu'un ruisseau qui sortait d'une lagune, et se frayait un passage assez étroit jusqu'à la mer, de sorte que le Petit-Poucet eut de la peine à y entrer. Alors les deux conducteurs le quittèrent et halèrent le long du rivage, accompagnés d'une dizaine d'autres Indiens.

Après avoir remonté la rivière pendant un mille, trouvant qu'elle devenait moins profonde, Flinders et Bass commencèrent à avoir des doutes sur la possibilité d'échapper aux sauvages qui les entouraient, s'ils avaient des intentions hostiles; ceux-ci passaient à Port-Jackson pour être extrêmement féroces et même cannibales. Quand leur barrique fut remplie d'eau, le nombre des naturels s'était accru jusqu'à une vingtaine. Il devenait nécessaire de se mettre au plus vite hors de leur portée. Tout se prépara pour la retraite, mais les naturels devinrent bruyans; ils voulaient que le canot remontât jusqu'à la lagune, et ce ne fut qu'à force de stratagèmes que les Anglais parvinrent à revenir jusqu'à l'embouchure de la rivière, où la profondeur de l'eau les mit hors de l'atteinte des sauvages.

La partie du pays où l'on était est nommée *Alaourie* par les naturels ; elle est basse et sablonneuse près des bords du ruisseau. En le remontant à quatre milles, on trouva la lagune derrière laquelle s'élève une chaîne circulaire de montagnes dont la plus haute est le Hat-Hill ; la lagune paraît avoir plusieurs milles de circonférence. Les naturels ne diffèrent de ceux de Port-Jackson que par le langage ; leurs chiens semblent plus nombreux et plus familiers.

Les deux voyageurs parvinrent ensuite, en courant beaucoup de dangers, à examiner la côte ; et le 1.er avril ils revinrent à Port-Jackson, où ils présentèrent au gouverneur le résultat de leur reconnaissance. Ils étaient allés jusqu'à 34° 35' sud.

Bass ayant sollicité la permission d'entreprendre une nouvelle campagne au sud, le gouverneur lui donna une belle chaloupe, qui fut approvisionnée pour six semaines et montée par six matelots. Il partit le 5 décembre 1797. Il reconnut au sud d'Alaourie des pointes de terre basaltique, dont les environs étaient couverts de pierres qui avaient subi l'action du feu. Le second jour il doubla une autre pointe, qu'il nomma pointe *de Bass* ; elle est située par 34° 52'. Bass jugea que c'est le point où se termine la chaîne des montagnes Bleues, et qui bornent la colonie de Port-Jackson vers l'ouest. En avançant plus au sud, il ne put trouver une goutte d'eau

et n'aperçut pas un seul naturel. Il craignait donc, faute de pouvoir s'approvisionner d'eau, d'être obligé d'abandonner son entreprise; heureusement il en rencontra en abondance près de la pointe Hicks, la plus méridionale que Cook eût aperçue.

Etant par 38° 51' sud, Bass découvrit des hauteurs dans le sud-ouest et l'ouest, et se dirigea d'abord au sud-ouest, puis à l'ouest. Ce fut le 1.er janvier que Bass reconnut que l'espace qui restait à déterminer entre la pointe Hicks et les îles Furneaux était ouvert, et occupé seulement par des îles. Elles n'étaient habitées que par des oiseaux de mer et des phoques. Le 2, il était au-delà du 40e sud. Il gouverna au nord-est vers les îles Furneaux; et le 3, il découvrit sur une petite île, peu éloignée du continent, de la fumée et plusieurs hommes. C'était des Européens déportés et quelques autres qui avaient pris la fuite de Port-Jackson dans un canot, pour aller piller un bâtiment qu'on disait naufragé. N'ayant pu le trouver, leurs camarades avaient eu la perfidie de les laisser sur cette île pendant qu'ils dormaient. Ces malheureux étaient au nombre de sept. Bass leur promit de les prendre à son retour. Il continua d'avancer dans l'ouest, en suivant les sinuosités de la côte, et enfin il découvrit un port qu'il nomma *Port-Occidental*. Il est situé par 38° 25' sud. Une île stérile, et où il ne croît que des arbustes et des arbres rabougris,

protége l'entrée de ce port. La reconnaissance de cette position importante, les réparations du canot et la continuité de vents violens retinrent Bass treize jours dans ce lieu. Il n'y aperçut que quatre naturels, et leur timidité les empêcha d'avoir aucun rapport avec lui.

Bass était absent depuis sept semaines de Port-Jackson; le mauvais état de ses provisions le contraignit d'y retourner. Il parvint à sauver les sept déportés fugitifs de la mort qui n'eût pas tardé à les atteindre sur leur rocher. Les vents contraires le retinrent ensuite pendant plusieurs jours dans une anse près d'un promontoire qui fut nommé *promontoire Wilson*; il est situé par 39°. Il n'y avait point d'habitans sur ce promontoire, mais on en vit sur les bords du bras de mer de l'isthme que l'on reconnut comme très sablonneux. Ce ne fut que le 24 février que Bass rentra dans la colonie, ayant très fréquemment été obligé, par la violence des vents, de chercher un refuge dans les anses le long de la côte. Il n'avait embarqué que pour six semaines de vivres; mais, grâce aux ressources que lui fournirent les poissons et les oiseaux aquatiques, et à l'aide d'un peu d'abstinence, il prolongea son voyage au-delà de onze semaines. Son ardeur et sa persévérance furent couronnées d'un succès que l'on n'aurait pas espéré, en songeant aux faibles moyens dont il disposait.

Pendant que Bass était absent pour son expédition, Flinders obtenait du gouverneur de la

colonie la permission de s'embarquer sur une goëlette chargée d'aller retirer ce qui restait de la cargaison d'un bâtiment qui avait fait naufrage sur une petite île à une grande distance au sud de Port-Jackson ; il partit le 1.er février 1798.

Le 15, il arriva le long de cette île qui fait partie du groupe des îles Furneaux. En passant, il reconnut le promontoire Wilson. Flinders profita du loisir que lui laissait l'opération à laquelle se livrait le capitaine de la goëlette, pour reconnaître l'archipel rocailleux dont il était environné. Ces îles sont habitées uniquement par des vombats, petits quadrupèdes de ces régions ; par des milliers de phoques de deux espèces et par des oiseaux de mer. Quelques-unes sont absolument dépourvues d'eau. Les plus grands arbres de l'île Préservation, sur laquelle l'équipage naufragé s'était sauvé, n'avaient que le diamètre de la jambe d'un homme ; tous étaient décrépits. La partie supérieure des branches continuait à être ligneuse, tandis que les racines à la surface de la terre, et les troncs à une certaine hauteur, étaient d'une substance pierreuse, qui ressemblait à du calcaire. En les brisant, on voyait quelquefois les couches concentriques du bois qui conservait sa couleur, comme si la transformation n'était pas complète ; dans le plus grand nombre, on ne distinguait que des taches circulaires. Ces arbres se trouvent généralement dans une vallée sablonneuse près du centre de l'île.

Les montagnes de l'île Cap-Barren s'élèvent à une hauteur considérable ; l'élévation d'un pic dont cependant plusieurs autres approchent beaucoup, est à plus de 1200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les îles plus petites sont bien moins élevées ; leur partie supérieure est généralement couronnée d'une grosse masse de granit.

Toutes ces îles sont couvertes de broussailles, qui tapissent même les rochers, pourvu qu'elles puissent prendre pied dans leurs fentes. Les animaux aquatiques y sont nombreux : ce sont principalement le phoque velu et le phoque à nez pointu, le coupeur-d'eau et le manchot.

Parmi les phoques velus, quelques-uns sont d'une taille énorme et d'une force extraordinaire ; leur poids égale celui d'un bœuf. On y trouve aussi le kangarou, le vombat, et le fourmilier épineux à bec de canard, ainsi que le cygne et l'oie noire.

La goëlette fut prête à faire voile le 25 février. Comme elle n'était pas à la disposition de Flinders, il ne put l'employer à résoudre des doutes qui s'élevaient dans son esprit sur la jonction de la terre Van-Diemen avec la Nouvelle-Hollande.

Le 9 mars, il fut de retour à Port-Jackson. Bass lui communiqua ses notes et ses observations ; alors toutes ses incertitudes s'évanouirent. Il pensa qu'il ne manquait plus d'autre preuve de l'existence d'un passage entre la Nouvelle-Hollande et la terre Van-Diemen, que de trouver ce détroit.

Au mois de septembre on lui confia le commandement du *Norfolk*, sloop de vingt-cinq tonneaux, en l'autorisant à pénétrer au-delà des îles Furneaux; et, s'il existait un détroit, à le traverser, et à revenir en faisant le tour de la terre de Van-Diemen. On lui permit d'employer trois mois à cette reconnaissance; on lui donna des vivres en conséquence, et il choisit un équipage de huit bons matelots; son ami Bass l'accompagna.

Le 7 octobre, ils firent voile de Port-Jackson avec un navire dont le capitaine et le subrécargue, d'après le rapport de Flinders sur l'immense quantité de phoques que l'on pouvait se procurer aux îles Furneaux, avaient pris le parti d'y faire une expédition. On s'arrêta au nord du cap Howe afin de lever le plan d'une baie, et l'on rencontra quelques sauvages qui ne s'effarouchèrent pas. Leur physionomie annonçait de la bienveillance et de la curiosité mêlée cependant d'un peu de crainte. On leur fit quelques petits présens qui semblèrent ne leur causer qu'un plaisir momentané. Ils n'avaient aucune espèce d'armes. Trois jours après, Flinders était par 39° 11' sud; il n'aperçut aucune terre de toute la journée, mais il reconnut ensuite au sud de petites îles qu'il avait découvertes dans une autre campagne; il les avait nommées le *Groupe de Kent*. Il se dirigea ensuite au sud des îles Furneaux. . . . . . .

Le navire qui lui avait tenu compagnie mouilla dans le port de l'île *Préservation*. Des tentes fu-

rent établies à terre le long d'un ruisseau d'eau douce, et la chasse aux phoques commença.

Le premier cap de la terre Van-Diemen auquel Flinders aborda fut le *cap Porthaud.* Il reconnut avec soin la terre qui était sablonneuse et entrecoupée de pointes pierreuses. Plus loin on distinguait çà et là les cimes nues et raboteuses d'une chaîne de montagnes; et le 3 novembre on découvrit un fleuve qui se jetait par trois embouchures dans une baie, et formait un bon port. Indépendamment de cette grande rivière, on découvrit un ruisseau d'eau excellente.

Le rivage offrait des traces récentes du séjour des naturels. On remonta ce fleuve pendant deux jours jusqu'à un point où sa largeur n'était plus que d'un quart de mille. Flinders monta sur un coteau, et reconnut qu'au-delà il s'élargissait de nouveau et qu'il traversait trois chaînes de collines, et plus loin des montagnes. Il supposa que c'étaient celles qu'il avait vus du cap Porthaud, et que les sources du fleuve devaient s'y trouver. Les vents contrarièrent tellement Flinders, qu'il fut obligé de retarder son départ jusqu'à ce que le temps devînt plus favorable. Cette continuité de vents contraires le fit presque désespérer d'accomplir son voyage. Mais enfin, le 3 décembre, il put faire voile de ce port où il était entré avec tant de plaisir, et dont il fut encore plus aise de sortir. On lui donna le nom de *port Dalrymple*; sa position fut déterminée à 41° 3' sud et 146°. 51' est.

Le port Dalrymple et le fleuve qui depuis reçut le nom de Tamar, occupent le fond d'une vallée bordée de chaque côté de chaînes irrégulières de montagnes. On reconnut que le port était de grande ressource pour l'eau et les vivres. On y rencontre des troupes considérables de cygnes noirs dont la plupart sont incapables de voler.

En suivant la côte à l'ouest on arriva à un mouillage dans une petite anse sablonneuse. Flinders et Bass débarquèrent pour voir quelles provisions ils pourraient se procurer; mais ils retournèrent à bord sans avoir eu beaucoup de succès dans leurs recherches; l'aspect général du pays était stérile. On trouva sur le rivage plusieurs endroits où l'on avait fait du feu, et autour desquels des coquilles étaient éparses.

On aperçut bientôt une île trop petite pour être habitée, et séparée de la grande terre par un canal trop large et trop profond pour que les Indiens dépourvus de pirogues pussent y aller; cependant on y trouva des vestiges du séjour des sauvages: des observations postérieures ont appris qu'ils y passaient à la nage.

A l'ouest du canal qui est entre cette petite île et la grande terre, la côte s'élevait à mesure qu'elle s'approchait d'un cap escarpé. Au-delà l'on n'aperçoit pas de terre. Dès que l'on eut doublé une pointe qui se prolongeait au nord en s'abaissant, on reconnut que la houle arrivait

du sud-ouest. Elle brisait avec violence sur un petit récif situé à un mille et demi de la pointe, et sur toute la côte occidentale. Quoiqu'elle dût probablement être incommode et peut-être dangereuse, Flinders et Bass s'en réjouirent et s'en félicitèrent mutuellement; car elle leur annonçait qu'ils avaient enfin découvert un passage dans l'Océan indien méridional.

Ils se dirigèrent vers une petite île rocailleuse qui paraissait toute blanche du grand nombre d'oiseaux qui la couvraient. Bass y alla dans le canot et revint deux heures après avec une bonne provision de phoques et d'albatros. Cette île, qui fut nommée l'*île des Albatros*, a deux milles de long; elle est par 40° 25' sud et 144° 41' est de Greenwich.

On découvrit encore d'autres petites îles au nord-ouest de la terre Van-Diemen. Chacune d'elles reçut un nom particulier, et le groupe entier, celui d'îles *Hunter*, en l'honneur du gouverneur de la Nouvelle-Galles méridionale, patron de l'entreprise.

Le cap nord-ouest de la terre ou île Van-Diemen, puisqu'on pouvait la qualifier ainsi, est escarpé et de couleur noire, ce qui lui fit donner le nom de *Cap-Grim*. Il est situé par 40° 44' sud et 144° 43' est.

En prolongeant la côte au sud, on vit pour la première fois de la fumée qui s'élevait derrière

une ouverture qui parut être l'embouchure d'une rivière. Le vent qui soufflait avec trop de force vers la terre, empêcha Flinders de reconnaître la côte de près ; elle formait une baie au-delà de laquelle elle était rocailleuse et découpée par des anses et des pointes. Le pays s'élevait en pente douce. Le 13, on doubla le cap sud-est de la terre Van-Diemen, le lendemain le cap Canelé, et l'on mouilla près de l'embouchure du Derwent.

Flinders en reconnut les environs avec soin, et en leva le plan de concert avec Bass. Il remonta ensuite ce fleuve jusqu'au point où il en trouva l'eau assez douce pour en faire la provision. Les rives du Derwent ne sont pas très hautes, quoique le pays d'alentour puisse passer pour montueux. La belle verdure qui couvre les coteaux leur donne un aspect agréable.

Le 3 janvier 1799, on profita d'un vent du nord-ouest pour faire voile. On reconnut soigneusement, autant que le temps le permit, différens points de la côte orientale de la terre Van-Diemen, et le 11 le sloop laissa tomber l'ancre à Port-Jackson.

Le gouverneur Hunter donna le nom de *détroit de Bass* à ce détroit qui avait été l'objet de l'expédition, et dont la découverte venait d'être constatée et complétée. Ce n'était qu'un juste tribut payé au zèle de l'homme hardi qui, bravant les dangers et les fatigues, avait eu le cou-

rage de s'y hasarder le premier dans une chaloupe, et qui, par sa perspicacité, avait, d'après différens indices, deviné l'existence d'une large ouverture entre la terre Van-Diemen et la Nouvelle-Hollande.

CHAPITRE XV.

Flinders, 1801 à 1802. — Terres australes.

Le courage et les succès de Flinders lui avaient valu une haute réputation. Seul, il s'était engagé à parcourir à travers des périls sans cesse renaissans les côtes de la Nouvelle-Hollande; soutenu par l'amirauté anglaise, un nouveau champ d'utiles découvertes devait s'ouvrir devant lui. Recommandé par ses propres talens, il soumit un plan à l'amirauté, et ce corps puissant en confia l'exécution à l'homme qui l'avait conçu.

La corvette *Investigator* fut équipée pour le voyage; soixante-treize hommes la montaient; dix savans de premier ordre s'y embarquèrent. Flinders fit voile de la rade de Spithead, le 18 juillet 1801. Le 16 octobre, il eut connaissance du cap de Bonne-Espérance, et le 6 décembre, il vit la terre de Leewin, à la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Il l'explora et passa quelque temps dans le port du Roi-George. Les Anglais aperçurent dans les premiers momens plusieurs sauvages qui ne parurent pas désirer de communiquer avec des étrangers; mais ils se montrèrent ensuite presque tous les jours, et parfois ils restaient toute la matinée près de leurs tentes.

Assez souvent, ils jetaient et l'on trouvait sur le rivage les petits objets qu'ils avaient reçus; on finit d'après cela par ne plus leur rien donner.

Le 23 décembre, Flinders accompagné des savans de l'expédition, de quelques-uns de ses officiers et de matelots, partit pour visiter des lacs situés derrière un cap dans l'ouest. On se fraya d'abord un chemin à travers des marais et des broussailles épaisses, puis on se dirigea au sud et l'on gravit les hauteurs qui forment le sommet des falaises dont la mer est bordée. Le pays qu'on parcourut est fort triste, le sol en est maigre et peu propre à la culture.

Le 5 janvier 1802, les Anglais sortirent du port du Roi-George, pour continuer la reconnaissance de la côte, et firent route à l'est. Ils visitèrent l'archipel de la Recherche, de d'Entrecasteaux, ils eurent quelque peine à se tirer du labyrinthe d'îlots et d'écueils qui le composent. Le 10, on débarqua sur la côte; plusieurs personnes ayant gravi sur un monticule, y mangèrent des fruits qui, extérieurement, ressemblaient à des noix vertes. Tous ceux qui en avaient mangé furent malades, et restèrent incommodés pendant toute la journée.

Au-delà de 124° 58' de longitude, la côte escarpée offrit une falaise haute de cinq cents pieds. On n'apercevait de son sommet aucune des parties du pays situé en arrière. Le haut de ces falaises est brun, et le bas presque blanc; les couches

sont horizontales. Toute cette côte présente peu de pointes saillantes.

En avançant deux degrés plus à l'est, les falaises s'éloignèrent du rivage; on vit pour la première fois de la fumée derrière la côte, depuis qu'on avait quitté l'archipel; ensuite les falaises recommencèrent. La côte était presque entièrement dépourvue de végétation, et presque aussi unie que l'horizon de la mer.

La longueur de ces falaises, depuis le point où elles recommencent, est de trente-trois lieues; et celle de la côte de niveau, depuis le cap Pasley, où on l'observa pour la première fois, est au moins de cent quarante-cinq lieues : sa hauteur est presque la même partout. Dans les premières vingt lieues on découvrit, par-dessus son sommet, les cimes déchirées de quelques-unes des montagnes de l'intérieur; ensuite elle borna entièrement la vue.

La baie dans laquelle Flinders mouilla, le 28 janvier, à l'extrémité de la portion de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, déjà connue, reçut le nom de *Fowlers-Bay*; il fut aussi donné à la pointe qui la protége contre les vents du sud. On y retrouva beaucoup de traces d'habitans, et entre autres des zagaies en mauvais état; mais on ne vit pas de cabanes, ni rien qui indiquât que des hommes y fussent venus récemment : on distingua sur la plage des vestiges de chien et d'émeu ou casoar.

On ne rencontra pas d'eau fraîche autour de la baie, ni assez de gros bois pour faire du feu, et les animaux y étaient aussi rares que les végétaux. Ayant remis à la voile le 2 février, on eut connaissance d'une île plus considérable que toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors le long de cette côte; elle était entourée d'autres îles plus petites et de rochers. On laissa tomber l'ancre dans une baie, et les savans descendirent à terre.

Depuis quelques jours, on avait aperçu de nombreuses volées de coupeurs-d'eau. La surface de l'île, dans les endroits où elle était sablonneuse et couverte d'arbustes, était criblée de leurs terriers. Près du rivage, il y avait des trous de manchots et l'on y trouva aussi une petite espèce de kangourou. On y tua deux serpens jaunes, et l'on reconnut à des traces qu'il devait s'y trouver des oies dans certaines saisons.

Flinders descendit ensuite sur la moins grande des îles Saint-Pierre de Nuyts. Les rochers du rivage étaient de granit, qui formait aussi le noyau de l'île; mais il était recouvert d'une enveloppe calcaire, qui avait quelquefois cinquante pieds d'épaisseur. Le terrain du sommet n'offrait guère que du sable; il était parsemé d'arbustes, la plupart de la même espèce. Flinders ayant atteint la colline la plus haute près du centre de l'île, fut récompensé de toutes ses peines par la perspective étendue qui s'offrit à

ses yeux, et telle qu'il put prendre aisément le relèvement de tout ce qui l'entourait. Les savans débarquèrent sur une autre île très stérile; on n'y trouva ni bois, ni eau.

L'île occidentale ou la moins grande, est située par 32° 21' et 133° 29' est. On ne peut se figurer rien de plus aride que ces deux groupes qui composent l'archipel de Nuyts. La roche qui en forme la base, ainsi que celle des points du continent, située vis à vis, est de porphyre ou de granit, elle est généralement recouverte d'une couche de calcaire plus ou moins épaisse. La surface du continent semblait également dépourvue de terre végétale pour couvrir le sable et le roc. Les vents chauds de terre que l'on éprouva dans les baies où l'on entra, firent supposer que cette aridité règne aussi à une grande distance dans l'intérieur. On aperçut de la fumée sur différens points de la côte.

Le 9 février, Flinders leva l'ancre pour continuer la reconnaissance de la côte inconnue. Il découvrit un groupe de petites îles absolument semblables à celles qu'il venait de quitter. Il le nomma *groupe de l'Investigator*. Une de ces îles fut appelée l'*île Flinders*. Elle différait des autres en ce que, entre la base granitique et le sommet calcaire, il existe une couche de grès. On tua plusieurs kangourous de la taille d'un chat; ils n'étaient pas mauvais à manger. On ne vit sur cette île d'autres arbres que des casuarina, qui

croissent à quelque distance du mouillage. La plage était fréquentée par des phoques velus. L'île Flinders est située par 33° 41' sud, et 134° 27' est. La température y était fort agréable par le vent qui soufflait du sud.

On reconnut en avançant que la côte se dirigeait par des ondulations au sud-est. On n'aperçut pas d'indices de rivières aboutissant à aucune des baies; quelquefois la côte s'élevait jusqu'à huit cents pieds de hauteur. On découvrit, dans un certain endroit, beaucoup de fumée autour d'une baie basse et sablonneuse et une troupe de naturels de chaque côté; ainsi cette partie de la côte était mieux peuplée que la plus occidentale. Les sauvages étaient noirs et nus.

Flinders rencontrait de temps en temps des îles le long de la côte; toutes de même nature que celles qu'il avait déjà vues. Le 20 février, il était par 35° 2' sud et 135° 44' est. Il venait de passer entre un cap du continent et une île. Plus loin, la côte prit, à son grand étonnement, la direction du nord-ouest; mais à l'est il vit une grande terre, et ne put décider si c'était une presqu'île ou une île. Plusieurs îlots se trouvaient en avant. L'ouverture avait quatre milles de largeur. Il s'y engagea. Flinders se rendit à la terre de l'est, empressé de s'assurer si elle était jointe au continent, ou si elle en était séparée; mais il reconnut bientôt qu'il était dans une île qu'il nomma *île Thistle.*

Placé sur le cap nord-ouest de cette île, il vit la côte du continent au nord-est, où elle se terminait par une pointe ; un peu plus loin elle reparaissait, encore plus au nord. A droite étaient trois petites îles. Il ne distingua pas d'ailleurs d'autre terre au nord-est, et aucune à l'est. Du côté opposé, à six lieues au large, il y avait un petit groupe d'îles basses, ainsi que des rochers et des brisans à une distance moins considérable. On les nomma *îles Neptune*. L'ouverture entre l'île Thistle et le continent est remplie de plusieurs petites îles : les deux plus méridionales rétrécissent tellement l'entrée du passage, qu'il ne reste qu'un mille et demi dans sa largeur où les vaisseaux puissent s'engager avec sécurité. Flinders lui donna le nom de *Passe épineuse*.

L'île Thistle a, à peu près, quatre milles de long et deux à trois de large. Quelques falaises de la côte occidentale sont blanches comme si elles étaient composées de craie ; le sol paraît généralement sablonneux, toutefois l'île est assez bien boisée. Les principaux arbres sont des eucalyptus et des casuarina. On ne rencontra pas d'eau. La cale de l'Investigator commençant à se vider, il fallut partir pour examiner la nouvelle ouverture qui se montrait au nord. L'anse que l'on quittait fut nommée *anse du Souvenir*, comme un témoignage de regret pour la perte que firent les Anglais de plusieurs de leurs compagnons qui avaient été envoyés au continent avec la

chaloupe pour chercher un mouillage où l'on pourrait se procurer de l'eau.

Flinders s'avança ensuite dans le bras de mer que l'on avait aperçu. Etant monté sur une colline, il vit qu'il se terminait à huit milles à l'ouest-sud-ouest, on distinguait au-delà une grande pièce d'eau qui ressemblait à un lac, mais l'eau se trouva saumâtre. En retournant au vaisseau, on creusa dans un endroit bas et humide, et il en sortit de l'eau douce, quoique colorée. Cette découverte remplit tout l'équipage de joie. On nomma le port dans lequel on était mouillé *port Lincoln*. On avait vu sur le rivage de ce port plusieurs huttes d'écorce éparses, et les sentiers près des tentes paraissaient très fréquentés. On n'aperçut cependant quelques sauvages qu'au moment du départ, mais ils décampèrent à l'instant; on n'essaya pas de les suivre.

Le 6 mars, Flinders sortit du port Lincoln; en continuant de suivre la côte au nord, il reconnut qu'il était dans un golfe; étant arrivé au fond, il alla en canot en examiner la partie la plus étroite et parvint à l'extrémité du bras de mer. Le fond du golfe est par 32° 244' sud et 138° est.

Flinders avait vu du feu sur la côte de l'est, et partout où il débarqua on aperçut des traces de naturels, mais on ne rencontra personne.

Le 20 mars, on parvint à l'extrémité sud de la côte orientale du golfe, qui reçut le nom de *golfe*

Spencer; on le donna aussi au cap qui le termine de ce côté, et qui est situé par 33° 18' sud, et 136° 55' est. Le golfe a 48 milles de largeur de l'anse du Souvenir au cap Spencer. Les îles Gambier occupent à peu près le milieu de la ligne, et si l'on prend la mesure de leur point central, en allant au nord, le golfe s'étend à 148 milles dans l'intérieur des terres.

En prolongeant la côte à l'est, on crut, à l'aide de lunettes d'approche, avoir aperçu des masses noires qui se mouvaient sur la côte. Le 22, en débarquant, on ne trouva que des kangourous blancs qui paissaient sur la lisière d'un bois. On en tua trente-un qui furent apportés à bord; le plus petit pesait soixante-neuf livres, et le plus gros cent-vingt-cinq. Ce fut un grand régal pour l'équipage qui, depuis quatre mois, était presque entièrement privé de provisions fraîches. Cette terre, qui était séparée du continent, fut nommée *l'île des Kangourous*. On y aperçut aussi des phoques et de grands oiseaux qui semblaient courir; on supposa que c'étaient des émeus. Les côtes de l'île sont calcaires; une forêt épaisse couvrait presque toutes les parties de l'île visible du vaisseau. Les arbres en végétation n'étaient pas aussi grands que la plupart de ceux que l'on voyait étendus à terre, ou des arbres morts, restés debout. Le lieu du débarquement est situé par 35° 43' sud et 137° 58' est.

Flinders explora ensuite le canal qui sépare

l'île des Kangourous du continent et le nomma *détroit de l'Investigator.* En suivant la côte où il vit beaucoup de feux, il entra dans un autre bras de mer qui reçut le nom de *golfe Saint-Vincent.* Flinders gravit sur des collines à l'ouest; l'herbe y était rare et tout le pays d'alentour annonçait la stérilité. La chaîne de l'est, quoique plus sablonneuse en apparence, était couverte de grands arbres. Elle passe à peu de distance d'une montagne nommée *mont Hummock.* Entre ces deux chaînes, s'étend une longue vallée dont le fond est marécageux, et reçoit les eaux des deux côtés dans la saison des pluies, de là, elles tombent dans le golfe que l'on peut considérer comme la partie la plus basse et la plus large de la vallée. La chaîne de l'est commence au sud au cap Gervis, qui remonte au nord, et se dirige vers les montagnes de la partie orientale du golfe Spencer. La partie méridionale offre des hauteurs considérables; l'une d'elles, le mont Lofty, peut atteindre à trois mille pieds. Le mont Hummock s'élève à peu près à quinze cents pieds. La péninsule qui sépare les deux golfes fut nommée *presqu'île York.*

Flinders ayant débarqué au fond d'une baie de la côte orientale de l'île des Kangourous, traversa des bois et gravit sur une colline sablonneuse. Du haut de cette éminence, il fut surpris de voir que, dans le sud, la mer venait jusqu'à moins de deux milles du pied de la colline. Le canal par lequel il était arrivé se rétrécissait en

s'enfonçant dans les terres, et se subdivisait en plusieurs branches. Dans l'une de celles-ci s'élevaient quatre petites îles; l'une d'elles est assez haute et boisée; les autres sont simplement couvertes d'herbes.

Le 6 avril, Flinders quitta l'île des Kangourous pour continuer la découverte au-delà du cap Jervis. L'extrémité orientale du détroit de l'Investigator, dans la partie la plus étroite, n'a que sept milles de largeur. Le continent, après le cap Jervis, offre un aspect différent de celui qu'il avait auparavant. La côte, à l'ouest de ce cap, est, pendant six lieues, haute, rocailleuse, fréquemment coupée par des ravines; des broussailles basses la recouvrent; la roche paraît être schisteuse. A l'est du cap, les collines s'éloignent de la mer et la côte s'abaisse considérablement. On y aperçoit seulement quelques dunes.

Le 9 avril, Flinders se dirigea au sud. La côte qui, au cap Jervis, se reculait, s'étant de nouveau avancée, il nomma cet enfoncement *baie de la Rencontre*, pour rappeler celle d'un bâtiment français avec lequel il avait communiqué.

Au-delà du cap Northumberland, situé par 38° 2' sud et 140° 37' est, la côte se prolonge au sud-est avec des sinuosités. Flinders, en la suivant, fut contrarié par un temps brumeux et pluvieux, et par des coups de vent. Rarement il pouvait distinguer les objets à plus de deux milles de distance. Dès que le temps eut changé, il entra dans

le détroit de Bass, et le 22, il eut connaissance de l'île King, dans le sud-est. Le lendemain, on débarqua sur la côte nord-est. Cette côte est généralement sablonneuse; le terrain est bas. On y trouva un petit lac d'eau douce. La terre végétale qui l'entourait était de bonne qualité, et les botanistes cueillirent dans son voisinage une grande quantité de plantes intéressantes.

Flinders commença ensuite sa reconnaissance au cap Otway de Grant. La côte a, depuis ce point vers l'est, au moins deux mille pieds d'élévation, tandis que les plus hautes montagnes de l'île King en ont au plus cinq cents. Le cap Otway est situé par 38° 51' sud et 143° 29' est; ainsi la largeur de l'entrée nord-est du détroit de Bass, entre ce promontoire et l'île King, est de seize lieues, et, à l'exception de quelques récifs dans le sud, libre de tout danger.

Flinders, en avançant, découvrit un beau port qui avait déjà été aperçu par un autre navigateur, et avait reçu le nom de *port Philipp*. Il est entouré de hauteurs boisées, et le terrain qui l'environne est excellent. On rencontra quelques Indiens qui ne montrèrent ni surprise ni méfiance, acceptèrent quelques bagatelles qu'on leur donna, et se défirent sans répugnance, des armes qu'on leur demanda.

Flinders sortit du port Philipp le 3 mai, il reconnut le cap Liptrap de Grant, débouqua heureusement du détroit de Bass, et laissa tomber l'ancre à Port-Jackson.

Après s'être radoubé et ravitaillé, et avoir remplacé les hommes qui manquaient sur son bord, il quitta la colonie le 22 juillet 1802, pour sa seconde campagne. Il prit pour conserve le brick Lady-Nelson, commandé par le lieutenant John Murray, et il embarqua sur l'Investigator deux naturels du pays, nommés l'un Bongari, l'autre Nanbari.

Le premier lieu où Flinders s'arrêta en prolongeant la côte basse et sablonneuse qui s'étend au nord de Port-Jakson, fut le cap Sandy ou du Sable, contigu à la baie d'Hervey. On aperçut plusieurs Indiens tenant des branchages verts à la main. On leur fit des présens, et vingt d'entre eux suivirent Flinders à ses canots, où ils furent régalés de la chair de deux marsouins. On les quitta en leur donnant des haches et d'autres objets. Ces sauvages vont entièrement nus; on n'aperçut chez eux rien de semblable à une pirogue. On découvrit ensuite un port au nord de la baie de l'Outarde. Les Indiens s'étant portés sur un monticule, se mirent à jeter des pierres au détachement. Ils ne cessèrent que lorsqu'on eut tiré trois coups de fusil par-dessus leurs têtes, et ils prirent la fuite.

Ce port est très vaste, Flinders le nomma *Port-Curtis*. Le pays qui l'entoure est tapissé d'herbe : il croît des eucalyptus, et d'autres arbres communs sur cette côte; cependant le sol est sablonneux, couvert de cailloux et généralement peu susceptible de culture. On n'aperçut aucun qua-

drupède dans les bois, et très peu d'oiseaux. L'eau douce n'y est pas rare.

Partout où l'on débarquait, on trouvait des traces de naturels; mais on n'en revit aucun après la petite escarmouche qu'ils s'étaient attirée.

La navigation de Flinders le long de la côte orientale lui donna une connaissance exacte des baies nombreuses qui la découpent, et des îles ainsi que des écueils disséminés sur la plus grande partie de son étendue.

Le 21 octobre, Flinders se trouva hors de la chaîne de récif qui forme une barrière si extraordinaire devant une partie de la côte de la Nouvelle-Galles méridionale. Il avait passé quinze jours, et parcouru cinq cents milles en-dedans de ces écueils, avant de trouver une passe qui le conduisît au-dehors. En traversant les écueils du détroit avec précaution, Flinders arriva aux îles Murray, et laissa tomber l'ancre auprès de la plus grande. Le vaisseau était à peine mouillé, qu'une cinquantaine d'Indiens, dans trois pirogues, arrivèrent à une petite distance, ils tenaient en l'air des cocos, des morceaux de bambous pleins d'eau, des bananes, des arcs et des flèches, en criant : *Touri*, *touri* et *mammousi*. Quoiqu'ils ne voulussent pas venir le long du bord, un commerce d'échange ne tarda pas à s'établir. Leur empressement pour le fer était extrême; dans les commencemens tout ce qui était de ce métal leur convenait, ensuite ils devinrent plus difficiles. Si

l'on montrait un clou à un Indien, il secouait la tête, et frappant son bras gauche avec la main droite, comme s'il coupait, il faisait facilement comprendre qu'il voulait une hache.

Ces Indiens sont d'une couleur de chocolat foncé; ils sont vifs, robustes et de taille moyenne; leur physionomie annonce beaucoup d'intelligence. Ils vont tout nus; cependant quelques-uns portaient des ornemens en coquillages et en cheveux, ou en fibres d'écorce, tressés autour de la ceinture, du cou et de la cheville du pied.

La plus grande des îles Murray, a près de deux milles de longueur; elle est haute, et les montagnes à son extrémité occidentale, peuvent se voir du pont d'un vaisseau à huit ou neuf lieues de distance par un temps clair. Les deux petites ressemblent à des montagnes qui s'élèvent brusquement de la mer; elles paraissent inaccessibles. On n'y aperçut ni feu, ni autre indication d'habitans.

Flinders ayant ensuite remonté une petite île verdoyante, le long de laquelle il mouilla, eut envie d'y descendre avec les naturalistes. Ce n'était qu'un banc de sable, posé sur une base de rochers de corail. La partie du nord-ouest était entièrement sablonneuse. Il y croissait beaucoup de bacquois; autour de plusieurs de ces végétaux, s'étendait une ligne circulaire de cames gigantesques, dans lesquelles les Indiens ramassaient l'eau de la pluie. Comme ils visitent quel-

quefois cette petite île pour cueillir le fruit du bacquois, ils suppléent au manque d'eau de cette manière. Cette petite île, ou plutôt le récif qui l'entoure et qui a trois à quatre milles de longueur, met à l'abri des vents du sud-est; et n'étant qu'à une journée de route ordinaire des îles Murray, elle offre un mouillage convenable pour la nuit au vaisseau qui traverse le détroit de Torrès. Flinders la nomma *île Mi-Chemin.* Elle n'a guère plus d'un mille de circonférence; mais il paraît qu'elle augmente en élévation et en étendue. Il n'y a pas très long temps que ce n'était qu'un de ces bancs produits par l'entassement du sable et du corail brisé, dont la plupart des récifs, et surtout dans le détroit de Torrès, présentent des exemples. Ces bancs sont à différens degrés de formation; quelques-uns, tels que celui-ci, sont devenus des îles: ils ne sont pas cependant encore habitables; d'autres sont élevés au-dessus de la marque de la mer haute, mais dénués de végétation; d'autres enfin sont recouverts par l'eau à chaque marée.

L'île Mi-Chemin est située par 10° 8' sud et 143° 18' est.

Flinders fit route au sud-ouest, toujours au milieu de bancs de sable, d'écueils et d'îles entourées de récifs de corail; il aperçut du feu sur quelques-unes. Enfin, ayant surmonté toutes les difficultés de la navigation dans le détroit de Torrès, il entra le 3 novembre dans le golfe de

Carpentarie. La côte orientale de ce golfe est sablonneuse et basse. Flinders ayant découvert une ouverture qu'il regarda comme la rivière de Coen des cartes hollandaises, y envoya un canot; des bancs de sable rendirent l'entrée difficile. Un groupe de naturels était assis sur la côte du nord. Mais il fut impossible d'avoir une entrevue avec eux. On vit ensuite plusieurs autres sauvages qui décampèrent aussi quand on s'approcha d'eux.

La côte, en allant au sud, s'abaissait en quelque sorte toujours davantage : on n'y avait pas encore aperçu une colline; le pays paraissait aussi peuplé que vers le nord.

La côte se prolongeait ensuite au nord-ouest; des bancs de sable s'étendaient fort loin devant la baie qu'elle formait, et asséchaient à une distance considérable. On aperçut enfin une colline; et l'on débarqua derrière un récif qui commençait à la base. Elle offrit une masse de roc calcaire, dont la surface était percée et crevassée. C'était la terre la plus haute qu'on eût vue jusqu'alors dans la Carpentarie, dont on avait prolongé la côte pendant cent soixante-quinze lieues. Du sommet de cette colline on ne découvrit rien qui l'égalât en élévation; cependant elle ne dépassait pas de beaucoup le grand mât du bâtiment; elle était située dans une île longue de cinq milles, séparée du continent à l'ouest par un canal large de près de deux milles. On chercha inutilement

de l'eau sur le rivage, de chaque côté de ce bras de mer. Flinders donna à cette île le nom de *Swers*.

En faisant route à l'ouest, on reconnut plusieur îles le long du continent. On débarqua sur l'île Allen, qui était la plus éloignée; elle a quatre à cinq milles de longueur, et quoique généralement stérile, il y croît des buissons, de petits arbres et de l'herbe assez bonne; du reste, on n'y découvrit pas une goutte d'eau. Flinders voulut en faire le tour en canot; un récif l'en empêcha. Il se dirigea donc à l'est, vers une petite île éloignée de deux milles, sur laquelle on apercevait plusieurs Indiens. Il mit pied à terre à une certaine distance d'eux; il établit des relations amicales avec ces sauvages, et ils acceptèrent des bonnets et des tresses de laine rouge, ainsi que des haches, dont ils comprirent bien vite l'usage quand on le leur expliqua.

C'étaient les Indiens les plus grands que Flinders eût vus. Ils n'étaient ni gros ni minces; cependant leurs jambes, de même que celles de la plupart des Australiens, n'étaient pas proportionnées à leur tête ni à leur corps. Il manquait à chacun, deux dents incisives supérieures. Ils avaient les cheveux courts, mais non crépus. Un bandeau de filet roulé autour de la tête de l'un d'eux, fut le seul vêtement ou le seul ornement que l'on remarqua.

La forme de cette terre basse lui fit donner

le nom d'île du *Fer-à-cheval*. Elle est très sablonneuse. A l'exception des mangliers, on n'y voit que des buissons. On n'y découvrit pas de cabane; cependant l'herbe sèche, éparse en deux ou trois endroits, autour d'un feu d'Indiens, dénotait qu'ils s'y étaient arrêtés.

Le vaisseau ayant été ramené près de l'île Sweers, à un mouillage qui reçut le nom de *port de l'Investigator*, chacun continua ses recherches. Flinders ayant appris que l'on avait découvert dans un petit trou, un peu d'eau bourbeuse, et qu'une coquille était auprès posée à terre, y fit creuser à la profondeur de douze pieds, à travers le sable et une couche d'argile. Sous celle-ci on trouva un fond de cailloux et de graviers, et l'eau jaillit avec assez de clarté et de vitesse. Un étang d'eau douce, peu éloigné de la côte, dans une île voisine, fournit aussi aux besoins des Anglais, et l'on reconnut que l'intérieur de l'île Sweers, vers son extrémité septentrionale, était occupé par des marais. Cette abondance d'eau dans ces îles basses, et à la fin de la saison sèche, parut très remarquable. Le 30 novembre, tous les travaux qu'on avait été obligé de faire pour la réparation dont la corvette se trouvait avoir besoin, furent terminés. La roche la plus commune sur la côte des îles qui environnaient le vaisseau, était un minerai de fer très-riche. Au-dessus, l'on trouve une masse composée de corail, de coquilles, de sable de corail, et de grains de minerai de fer :

quelquefois cette masse concrète se montre à la surface du sol; mais elle est couverte ordinairement de sable ou de terre végétale, ou d'un mélange de ces deux substances. Le sol, même dans les meilleures parties, n'est nullement fertile. On ne voit sur ces îles ni quadrupèdes, ni reptiles; les oiseaux y étaient nombreux; les plus utiles furent des canards et des outardes. On prit beaucoup de poissons; l'on fut moins heureux pour les tortues, quoiqu'elles fussent abondantes entre les îles.

On aperçut constamment des naturels sur les grandes îles. Ils évitèrent toujours les Anglais, et quelquefois ils disparaissaient d'une manière qui semblait extraordinaire. On conjectura qu'ils se cachaient dans des cavités creusées en terre. Une racine de fougère ou de quelque plante semblable, paraît former une partie de la subsistance de ces sauvages. On ne put savoir si ces hommes vivent continuellement sur ces îles, ou s'ils y viennent du continent à certaines époques. Il parut qu'ils n'avaient pas de pirogues, et qu'ils se servaient de radeaux; on en trouva çà et là sur le rivage. Le 1er décembre, Flinders mit à la voile. La reconnaissance de la côte lui fit voir que tout le fond du golfe de Carpentarie, jusqu'au cap Van-Diemen, est composé d'îles; elles reçurent le nom d'îles Wellesley. L'une d'elles eut celui d'îles bienfaisantes, par la quantité de tortues qu'on y trouva et qui furent d'une ressource précieuse pour

l'équipage : on en remplit le navire, où on les plaça sur le dos.

Flinders reconnut ensuite que la côte en allant au nord-ouest, était également composée d'îles jusqu'au cap Van-Derlind; ce petit archipel fut nommé *Groupe de Pellew*. L'espace occupé par ces îles est de trente-quatre milles de l'est à l'ouest; les cinq principales ont de sept à dix-sept milles de longueur.

Toutes les îles offrirent des vestiges d'Indiens; cependant les petites ne sont visitées que par occasion. Ces sauvages, ainsi que ceux des îles Wellesley, paraissent également empressés d'éviter toute communication avec des étrangers, car on ne les aperçut qu'à une grande distance de dessus le pont du vaisseau.

Le groupe des îles Pellew offrit plusieurs bons mouillages et des lieux où l'on fit facilement de l'eau. Flinders s'éloigna de ces îles le 27 décembre, et poursuivit sa route au nord-ouest. Le 20 janvier, il laissa tomber l'ancre dans une baie de l'île nommée *Groote Eyland* ou île Grande, par les Hollandais. Avant d'y arriver, on en avait reconnu plusieurs entre elle et le continent; une entre autres qui fut appelée île *des Crevasses*, à cause des nombreuses fentes qui coupent le haut de ses falaises; elles sont si profondes, que les Anglais ne purent parvenir au sommet de l'île pour y prendre des relèvemens.

Flinders, après avoir débarqué sur l'île Grande

avec les botanistes, grimpa sur un morne, à son extrémité orientale, seul endroit où les bois n'obstruaient pas la vue; il reconnut le continent qui s'étendait au nord jusqu'à une montagne qui reçut le nom de *Mont-Grindail.*

Flinders croyant qu'un fleuve pouvait avoir son embouchure dans le fond de la baie où l'on était, alla explorer cette partie, et il trouva que le fond diminuait de profondeur en approchant de la côte, où il n'avait plus que trois brasses; il était partout d'une vase bleue si fine, qu'il le regarda comme propre aux manufactures de faïence. Ce peu de profondeur de l'eau prouvait que *la baie de la Vase-Bleue* ne recevait aucun courant d'eau considérable. Le continent s'élève, par une pente très douce, du bord de l'eau dans l'intérieur du pays; les arbres qui le couvrent indiquent plus de fertilité que sur aucune des côtes du golfe de Carpentarie, que l'on avait vues jusqu'alors.

On gravit sur le mont Grindail, d'où l'on découvrit tout le pays voisin; une rivière qui tombait dans une baie après un cours de cinq à six milles, s'y terminait par un marécage, dont l'entrée était bouchée par des hauts-fonds et une île. Le sommet du mont Grindail, comme l'île Grande, était d'un grès qui contenait des particules de quartz; les rochers du rivage étaient de granit, quelques blocs avaient une apparence extrêmement brillante, par la quantité de mica qu'ils renfermaient. La surface du pays voisin est ou

sablonneuse ou pierreuse : on y voit peu de terre végétale.

Le 3 février, la corvette était mouillée le long du continent, plus à l'ouest; plusieurs naturels parurent sur la côte. Un lieutenant y ayant été envoyé pour communiquer avec eux et pour chercher de l'eau douce, ils s'arrêtèrent pour le recevoir, sans montrer la timidité naturelle aux Australiens; on se fit mutuellement des présens, et le lieutenant revint annoncer que l'eau était fort bonne.

Le lendemain, Flinders ayant donné ses ordres pour débarquer les tentes et un détachement d'hommes armés, alla à terre avec les naturalistes. Les Indiens accoururent au devant de lui. Ils étaient au nombre de douze hommes de moyen âge et jeunes; tous témoignèrent beaucoup de joie surtout en voyant Bongari. A l'arrivée de deux autres canots, ils se retirèrent dans les bois, excepté deux qui aidèrent à tirer la seine; les autres revinrent peu à peu, sans armes comme auparavant, et reçurent une portion de poisson. Ils revinrent encore les jours suivans, mais ils finirent par se montrer voleurs déterminés, sans qu'il y eût aucun moyen de faire restituer les objets qu'ils avaient pris.

La corvette ayant fait son bois et son eau, sortit le 9 de la baie qui fut appelée *baie de Caledon*. Le pays qui l'entoure est généralement bas; quelques collines et le mont Caledon s'élèvent

dans le sud. Le sol est maigre, sablonneux ou pierreux, mêlé çà et là d'un peu de terre végétale; néanmoins l'herbe et les bois offraient une belle verdure, due aux pluies abondantes tombées récemment et à la chaleur du climat.

Les naturels de la baie de Caledon avaient l'apparence plus chétive que quelques tribus que les Anglais avaient vues, ce qui n'était dû qu'à une nourriture insuffisante. Tous ceux qui vinrent aux tentes avaient perdu la dent incisive gauche de la mâchoire supérieure. On ne vit qu'une seule femme et à une certaine distance. Les hommes portent ordinairement au-dessus du coude une bande en filet, dans lequel est fiché un tomo, petit morceau d'une herbe forte, qui leur sert de cure-dent. Enfin, tous étaient circoncis; cet usage parut être général sur les côtes occidentales du golfe de Carpentarie.

Flinders reconnut ensuite le cap d'Arnhem, pointe la plus orientale de la terre de même nom, une baie qui reçut celui de *Melville*, enfin un cap qu'il appela *cap Wilbeforce;* il est situé par 11° 52' sud et 136° 33' est. Il fut doublé le 17 février, malgré les coups de vent accompagnés de pluie, et l'on fit route au sud-ouest d'après la nouvelle direction que la côte prenait en cet endroit.

Ainsi la reconnaissance du golfe de Carpentarie était terminée. Flinders avait employé cent cinq jours à suivre les côtes qui la bordent et à explo-

rer ses baies et ses îles. L'étendue de ce golfe en longitude, du détroit de l'Endeavour au cap Wilberforce, est de cinq degrés et demi, et en latitude de sept degrés; son circuit, sans y comprendre ses îles et ses ouvertures nombreuses, est de quatre cents lieues.

Après avoir débouqué du canal étroit qui se trouve entre le cap Wilbeforce et les îles Bromby, les Anglais suivirent la côte au sud-ouest, ayant à tribord des îles grandes et hautes qui, devant le bâtiment, se rapprochaient tellement du continent, que l'on doutait qu'il s'y trouvât un passage. On aperçut, sous la plus grande, une pirogue pleine de monde et dans une espèce de rade; à l'extrémité méridionale de cette même île, six bâtimens couverts à la manière des pontons, et arrangés comme pour la mauvaise saison. Un lieutenant envoyé dans un canot armé pour les reconnaître, raconta que ces navires étaient des prôs de Macassar; bientôt les six capitaines Malais arrivèrent à bord de la corvette. Le commandant des six prôs était un petit homme d'un certain âge, nommé Pobasson. Il dit à Flinders qu'il y avait sur la côte, en différens endroits, soixante prôs, sous le commandement de Pallou. Bientôt, il en vint six autres qui mouillèrent sur la rade, à côté des premiers. Il se trouvait déjà autour du bâtiment plus de gens que les Anglais ne se souciaient d'en voir, car chacun de ces hommes portait à son côté un poignard court ou kris. La

troupe de Flinders était sous les armes; à la demande des capitaines, on fit l'exercice du canon, et l'on en tira un coup. Le soir, chacun s'en alla tranquillement, après avoir fait des échanges.

Le 18, au matin, les prôs mirent à la voile, et passèrent par le canal étroit qui sépare les îles Bromby du cap Wilbeforce.

Flinders apprit de Pobasson que soixante prôs, appartenant au radja de Boni, et portant mille hommes, étaient partis avec la mousson du nord-ouest pour venir sur cette côte, il y avait deux mois. La flotte était mouillée dans différens lieux à l'ouest par divisions de cinq à six prôs; chacun de ces bâtimens avait vingt à vingt-cinq hommes d'équipage. Celui de Pobasson portait deux petits canons en cuivre qui venaient des Hollandais, les autres n'avaient que des fusils; en outre, chaque Malais était armé ostensiblement ou secrètement d'un kris. L'objet de leur voyage était de pêcher des mollusques.

Ils se servaient à bord de cordes noires en *gommoutou;* les Malais dirent qu'on les faisait avec le même palmier dont on obtient le sirop sucré nommé *goulah*.

Dès que les prôs eurent appareillé, Flinders descendit à terre avec les naturalistes. Il nomma *rade des Malais* celle où la corvette était à l'ancre. Toutes les îles voisines reçurent aussi des noms; elles se dirigent généralement du nord-est au sud-est, parallèlement à la côte; Flinders appela ce groupe *îles de la Compagnie Anglaise*.

Etant descendu sur l'île Cotton, il aperçut, sur le rivage du nord-est, trois enfans, et en avançant, deux cabanes en écorce. Un homme de moyen âge était assis auprès, sous un arbre. Il se leva en se voyant découvert, et alla derrière un buisson, où l'on entendit un bruit confus de femmes et d'enfans qui se retiraient dans les bois; l'homme fit aussi retraite sur une colline; tous les signes d'amitié qui lui furent adressés ne purent l'engager à revenir. Il y avait dans une des cabanes une poche en filet qui renfermait quelques morceaux de résine, des os et un clou rompu.

Ces îles sont hautes et boisées, elles s'élèvent en pentes douces à l'ouest; mais à l'est, et surtout au sud-est, elles présentent des falaises escarpées. Leur surface est aride, cependant le sol est passable dans les vallées, où, à cette époque, on trouve des courans d'eau. La chaleur était étouffante dans les bois, et les moustiques n'y laissaient pas un moment de repos.

A l'extrémité des îles de la Carpentarie, Flinders entra dans une baie à laquelle il donna le nom de *baie d'Arnhem*, d'après la terre dans laquelle elle est située. Il pense que, pour l'étendue et la sûreté, il en est peu qui l'égalent, puisqu'elle comprend près de cent milles carrés, où les vaisseaux peuvent mouiller, et que le fond en paraît bon partout. Ses rives sont bien boisées; un ruisseau coule du flanc d'une des îles de l'entrée.

Le 5 mars, les Anglais quittèrent la baie

d'Arnhem, et firent route au nord, le long de la chaîne d'îles qui s'étend au-delà de son entrée occidentale; elles étaient, ainsi que la côte du continent, si basses et si proches les unes des autres, qu'on ne pouvait, que par un examen attentif, reconnaître qu'elles étaient séparées. Une troisième chaîne d'îles reçut le nom *d'îles Wessel;* elle ressemble aux précédentes par la nature du terrain et la disposition des parties qui la composent. La plus septentrionale est par 11° 47' sud, et 136° 6' est.

Depuis quelque temps le vent soufflait de l'est, comme si la mousson du nord-ouest fût passée, et eût fait place à celle du sud-est. Le mauvais état de la corvette et le dépérissement de la santé de l'équipage faisaient à Flinders un devoir de terminer, au lieu où il était, la reconnaissance de la côte; lui-même souffrait d'ulcères scorbutiques qui l'empêchaient de grimper au haut des mâts, ou d'aller prendre des relèvemens. Néanmoins, il quitta ces parages avec regret, au moment où un temps favorable lui permettait de poursuivre ses travaux plus aisément. Il s'éloigna des îles Wessel, et le 31 mars il laissa tomber l'ancre dans le port de Coupang.

Un temps mou, des pluies fréquentes et abondantes, le tonnerre, les éclairs durèrent pendant les premiers jours après son départ de Timor. Malgré le plus grand soin pour tenir l'intérieur de la corvette bien sec et bien aéré, et les matelots

aussi proprement et aussi bien qu'il était possible, la maladie fit de grands progrès vers la fin d'avril; plusieurs officiers en furent attaqués. Le 9 juin, il arriva dans le plus triste état à Port-Jackson. Plusieurs malades transportés à l'hôpital y moururent en peu de jours.

La corvette ayant été visitée, fut jugée hors d'état de servir ; presque toute sa membrure était vermoulue. En conséquence elle fut désarmée et resta dans le port à Sydney-Cove pour servir de ponton.

La difficulté de trouver un bâtiment convenable pour continuer le voyage de reconnaissance autour de la terre australe, fit que Flinders choisit parmi les plans que le gouverneur lui proposa, celui de s'embarquer sur *le Porpoise*, comme passager, et de retourner en Angleterre, afin de demander à l'amirauté un autre bâtiment pour achever les travaux qu'il avait si heureusement commencés. Fowler son premier lieutenant prit le commandement de ce navire; il emmena trente-huit des meilleurs de ses anciens matelots. Les naturalistes restèrent à Port-Jackson pour s'occuper de la suite de leurs recherches.

Le 10 juillet 1803, Flinders partit sur le Porpoise. Ce bâtiment naviguait de conserve avec le Bridgewater et le Caton. On fit route pour passer par le détroit de Torrès ; le vent était favorable ; on navigua très heureusement, on osait déjà se flatter de parvenir, sans accident, au détroit,

où l'on espérait surmonter les dangers, sans nombre, que l'on s'attendait à y rencontrer.

Le 17, on vit un banc de sable à sec qui s'étendait à trois lieues dans le sud-ouest. On détermina la position de ce banc, qui fut nommé *banc du Caton*, à 23° 5' sud, et à 153° 23' est. Sa rencontre fit naître des craintes pour la nuit suivante, et on prit en conséquence certaines précautions. Néanmoins, à neuf heures et demie du soir le Porpoise fut emporté au milieu de brisans, et, touchant sur un banc de corail, s'abattit à babord.

Le Caton qui vint ensuite toucha sur le récif, à peu près à deux encâblures du Porpoise : on le vit s'abattre sur la côte, et en un instant les mâts disparurent. L'obscurité de la nuit ne permit pas d'apercevoir, à cette distance, ce qui se passa ensuite. Les naufragés en tournant leurs regards vers le Bridgwater, virent un feu à la tête de son mât, ce qui prouva qu'il avait évité le récif.

On ne pouvait rien apercevoir ni entendre du Caton ; on le supposait abîmé dans la mer avec tout son équipage. Le jour qui vint éclairer une si triste position, allégea les maux des naufragés ; on découvrit à moins d'un demi mille de distance, un banc de sable à sec et assez étendu pour recevoir tout le monde, avec les provisions qu'on pourrait retirer du vaisseau. La satisfaction que l'on ressentit à cet aspect fut augmentée en aper-

cevant *le Bridgwater* à la voile, et, quoique éloigné, faisant route vers le récif. D'un autre côté, la vue du *Caton*, dont l'équipage placé sur le beaupré et le gaillard d'avant, seules parties de ce vaisseau qui ne fussent pas submergées, faisait des signaux de détresse, était déchirante.

A la mer basse qui eut lieu à deux heures, le récif fut à sec très près du Porpoise. Chacun s'empressa d'y porter des provisions et des habits que les canots venaient chercher; car à une certaine distance autour du banc, l'eau avait plusieurs pieds de profondeur. Avant la nuit on avait débarqué cinq pièces d'eau, de la farine, de la viande salée, du riz, de l'eau de vie, ainsi que les cochons et les moutons qui n'avaient pas été noyés, et tous les hommes des deux bâtimens étaient à terre. On dormit assez tranquillement sur le sable; la fatigue accablait tout le monde. A l'exception des matelots du Caton, qui avaient été coupés ou meurtris par les rochers, on n'entendit pas une seule plainte sur le banc.

On hala au-dessus de la ligne de la haute mer les deux canots et la yole du Porpoise; celle-ci n'ayant pas été mise bien en sûreté, fut emportée par la marée qui monta plus haut qu'à l'ordinaire. Le lendemain matin, on eut la satisfaction de voir le Porpoise encore entier et plus avant sur le récif; le Caton était entièrement brisé. On n'apercevait pas le Bridgwater, et l'on commençait à concevoir des craintes pour lui.

Une vergue de perroquet fut dressée sur la partie la plus haute du banc, et l'on y arbora un grand pavillon bleu avec le yak en bas pour servir de signal au Bridgwater ; mais le capitaine, commandant ce bâtiment, avait dès-lors abandonné les naufragés à leur sort ; et en ce moment il faisait route pour Batavia, sans avoir tenté le moindre effort pour venir à leur secours. A son arrivée dans l'Inde il publia que tout avait péri. Au bout de quelques jours les naufragés ayant presque perdu l'espoir d'être aidés par le Bridgewater, Flinders réunit tous les officiers en conseil pour délibérer sur les meilleurs moyens de se tirer d'une position si fâcheuse. Il fut décidé qu'un officier s'embarquerait dans le plus grand des deux canots, essayerait de gagner le cap Sandy, éloigné de soixante-trois lieues, et ensuite irait le long de la côte à Port-Jackson, demander au gouverneur d'envoyer des vaisseaux au banc de sable, pour en retirer les naufragés.

Il fut, en outre, résolu que les charpentiers se mettraient sur le champ à construire, avec les matériaux déjà sauvés, et ceux que l'on pourrait se procurer encore, deux chaloupes pontées, capables de transporter tout le monde qui se trouvait sur le banc, à l'exception d'un officier et d'un équipage de canot, et que si l'officier expédié dans celui qui allait partir n'était pas de retour dans deux mois, alors les chaloupes feraient voile pour Port-Jackson aussitôt qu'elles

le pourraient. Le choix de l'officier qui devait conduire le canot ayant été mis en délibération, Flinders fut choisi pour remplir cette tâçhe. Le capitaine du Caton fut nommé son second, avec l'approbation générale.

Le banc sur lequel on était réfugié, a environ sept cent cinquante pieds de longueur sur deux cent cinquante de largeur. Son élévation est en général de trois à quatre pieds au-dessus du niveau ordinaire de la haute mer. Il consiste en sable et en morceaux de corail rejetés par les vagues sur une portion d'un récif très considérable. Les observations fixèrent la latitude du banc à 22° 11' sud, et sa longitude à 155° 8' est.

Le 26 août, le canot qui devait porter Flinders à Port-Jakson, étant prêt, fut lancé à l'eau, et nommé *l'Espérance*. L'équipage se composait de quatorze personnes; on avait des provisions pour trois semaines, et trois barriques d'eau; de sorte que le canot était un peu trop chargé.

Dans la seconde journée les naufragés eurent à combattre contre la force du vent et de la lame; il fallut diminuer de voile et alléger le canot en jetant plusieurs choses par-dessus le bord, et en vidant une barrique d'eau. Heureusement le temps et la mer devinrent moins défavorables; on navigua plus tranquillement. Le 28, on aperçut la terre à l'ouest, à la distance de quatre à cinq lieues, et le 30, on mouilla à la pointe Look-out. Il y avait une vingtaine d'Indiens sur le penchant

d'un coteau près du rivage; ils paraissaient avoir des dispositions amicales et indiquèrent aux naufragés un petit ruisseau qui tombait dans la mer; ils étaient nus et sans armes.

Enfin, après des fatigues inouïes, Flinders entra le 8 septembre dans Port-Jakson. Il alla avec le capitaine Park, son second, à Sydney, chez le gouverneur King. Celui-ci ne fut pas médiocrement surpris en voyant paraître devant lui deux personnes qu'il supposait à plusieurs centaines de lieues, en route pour l'Angleterre. Son accueil affectueux les dédommagea de toutes leurs peines. Le *Rolla*, navire destiné pour la Chine, était mouillé dans le port; le gouverneur s'empressa de l'affréter pour aller chercher les naufragés, et les conduire à Canton. Deux goëlettes, le *Cumberland* et le *Francis*, devaient l'accompagner, pour ramener à Port-Jakson ceux qui voudraient y revenir. Chacun rivalisa de zèle pour adoucir le sort des naufragés : des particuliers embarquèrent sur les bâtimens des vins, des bestiaux et toutes sortes de provisions fraîches.

Les navires n'étaient pas prêts à faire voile à l'instant, et malgré l'activité que l'on mit à les expédier; il se passa treize jours depuis l'arrivée de Flinders, avant que l'on pût les faire partir. Ce délai lui causa une peine d'esprit inexprimable; il craignait de n'arriver au récif que lorsque ses compagnons désespérant de son secours, auraient fait une tentative infructueuse pour se sauver;

cette idée le poursuivait tellement, que chaque jour lui semblait une semaine.

L'impatience qu'il montrait de retourner au récif, et de là en Angleterre, le plus promptement possible, engagea le gouverneur à lui offrir une des goëlettes pour aller par le détroit de Torrès en Europe, plutôt que de prendre la route de la Chine avec le Rolla.

Tout étant prêt pour le départ, Flinders mit à la voile sur le Cumberland, le 21 septembre, avec le Rolla et le Francis. Le 7 octobre il mouilla près du banc de sable, où ses compagnons l'attendaient avec impatience. On le salua de onze coups de canon que l'on avait réussi à enlever du bâtiment naufragé. Quand il débarqua, il fut reçu avec des acclamations de joie.

Lorsque Flinders eut été absent un mois, les naufragés avaient commencé à douter qu'il revînt. Ils se résignèrent donc à profiter le mieux qu'ils pourraient des ressources qui restaient, pour atteindre un port fréquenté, et déjà ils avaient construit un canot.

Les deux équipages ayant été répartis sur les bâtimens, on quitta le banc du naufrage, et le 11 octobre, Flinders se sépara du Rolla qui fit voile pour la Chine; quant à lui, il se dirigea vers le détroit de Torrès, ayant heureusement échappé à tous les écueils dont ce bras de mer est parsemé; il traversa le golfe de Carpentarie, attérit près du cap Wilbeforce, et mouilla aux îles Wessel, où

il chercha inutilement de l'eau. D'après la distance de laquelle Flinders avait aperçu en mer les montagnes de cette île, il supposa qu'elles devaient avoir plus de cent cinquante toises de hauteur.

Le 11 novembre Flinders partit de Timor; au bout de 11 jours de route, il se trouvait par 12° 48' sud, et 103° 6' est; il avait passé le méridien de la pointe occidentale de Java, et les limites ordinaires de la Mousson du nord-ouest. La goëlette faisait tous les jours beaucoup d'eau; et les circonstances devinrent si graves qu'il fallut se diriger vers l'Ile-de-France, à la grande satisfaction de l'équipage, fatigué de pomper sans relâche.

On mouilla dans un petit port nommé la baie du Cap.

« Pour engager quelqu'un à venir à bord du Cumberland, dit Flinders, je levai en l'air les lettres du gouverneur King, au gouverneur de l'Ile-de-France. Personne ne se présentant, mon lieutenant alla à terre dans le canot avec ces lettres et le passe-port; bientôt il revint avec un officier et deux autres Français; à mon regret extrême, j'appris qu'on était en guerre. »

Flinders se rendit à terre, et fut très bien accueilli par l'officier français. Il revint à bord le lendemain, et un pilote conduisit le Cumberland au Port-Louis. Le gouverneur crut voir du louche dans la démarche de Flinders. Il

supposa que ce navigateur n'était venu dans une colonie française, qu'en vertu de quelques instructions secrètes, et seulement dans le but d'épier ce qui s'y passait. Par suite de cette opinion erronée, Flinders soupçonné d'espionnage, fut arrêté et retenu prisonnier. Le scellé fut mis sur ses papiers et l'embargo sur sa goëlette. Il fut d'abord détenu dans une auberge de la ville, où il resta quatre mois; ensuite on le tranféra dans une maison à la campagne, où des prisonniers de guerre anglais étaient renfermés.

Au mois d'août 1805, Flinders sortit de la maison où il était détenu, en signant une promesse de ne pas s'éloigner de plus de deux lieues de l'habitation où il avait obtenu la permission de demeurer, sur sa parole d'honneur.

L'élévation du Refuge, nom de sa nouvelle habitation, en rendait le climat extrêmement tempéré; Flinders pouvait se promener et faire de l'exercice; au bout de quelques semaines, sa santé qui avait beaucoup souffert, se rétablit entièrement.

Enfin, après une captivité de six ans et demi, Flinders obtint, le 28 mars 1818, l'autorisation de retourner en Angleterre, à condition de ne pas servir de toute la guerre contre la France où ses alliés. Il courut aussitôt au Port-Louis; divers obstacles l'y retinrent jusqu'au 13 juin. On lui rendit son épée, mais il ne put obtenir la restitution du troisième volume de son journal, ni

celle de la goëlette le Cumberland. A la fin d'octobre, il arriva heureusement en Angleterre. Flinders ne cessa depuis son retour, de s'occuper de la rédaction de sa relation, et de l'atlas qui devait l'accompagner. Cet ouvrage parut en 1814, et ce navigateur mourut le 19 juillet de la même année, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille, et avant qu'il fût publié.

CHAPITRE XVI.

James Grant, 1800 à 1802. — Nouvelle-Galles du sud.

Grant partit de Portsmouth, le 18 juillet 1800, sur le brick du roi Lady Nelson, qui ne portait que soixante tonneaux; il relâcha au cap de Bonne-Espérance, et le 3 décembre eut connaissance de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande; elle était très-haute. Il nomma cap Banks et cap Northumberland, deux promontoires boisés qu'il vit les premiers, et ne perdit pas la terre de vue jusqu'au promontoire Wilson; il aperçut des feux, mais ne put débarquer nulle part à cause de la violence du ressac. Le 16, il laissa tomber l'ancre à Port-Jackson, et fut ainsi le premier navigateur européen qui eût traversé le détroit de Bass, en venant d'Europe.

Un de ses canots ayant été volé quelque temps après, Grant apprit que le larron s'en était allé avec son embarcation du côté du Hawkesbury-River, fleuve qui a son embouchure à Port-Jackson. Il envoya un autre canot à sa recherche, et lui-même se mit en route à pied, afin de profiter de l'occasion pour visiter le Pittwater, qui se jette dans le Hawkesbury. Grant partit avec un soldat

du régiment colonial, un matelot et un naturel, suivi de sa femme, qui servaient de guides.

Le soir il plut si fort, que les guides firent faire halte près d'un bois, sous un rocher qui formait un abri, ce qui avait fait nommer ce lieu maison du rocher. Deux sauvages y étaient accroupis près d'un feu; c'étaient deux médecins. Un de ces sauvages remplaça le guide qui se trouva très malade, et conduisit les voyageurs vers plusieurs Indiens occupés à pêcher le long du rivage, où ils avaient élevé deux cabanes. Elles étaient construites avec le bois provenant d'un petit navire qui avait échoué sur la côte, à peu de distance. Il y avait dans l'une, trois hommes, quatre femmes et deux enfans; et dans l'autre, plus petite, un homme et sa femme. Les naturels tirèrent obligeamment de leur cachette plusieurs gros poissons, et les mirent sur le feu placé au milieu de la hutte; ils furent trouvés excellens, quoiqu'on les mangeât à demi grillés. Avant la pointe du jour, les voyageurs se remirent en route sous la conduite d'un de ces sauvages hospitaliers qui était plus robuste que ne le sont ordinairement les naturels de ce pays. Armé d'une lance, il s'avançait en tête. Après une marche pénible, on fut averti de l'arrivée du canot par le son d'un cornet. L'officier apprit à James Grant qu'il avait cherché inutilement le canot volé. Dans l'endroit où l'on était, le Pittwater est très large et se partage en plusieurs branches, ce qui rendit les recherches très diffi-

ciles. On les continua encore un peu plus haut; enfin on parvint à un lieu où l'on ne trouva plus que de la vase. On fut singulièrement incommodé par une petite plante aquatique, dont les pointes perçaient à travers cette vase, et par des coquilles d'huîtres que la marée y avait amoncelées. N'ayant rien trouvé, Grant prit le parti de retourner à Sidney; d'ailleurs il commençait à manquer de provisions, surtout de pain.

Le gouverneur King ayant décidé que Grant irait reconnaître le détroit de Bass, qu'il avait traversé en venant d'Angleterre, il partit le 8 mars 1801. Il fut accompagné d'un arpenteur et d'un botaniste, d'Euranabie et de Vorogan sa femme, deux naturels du pays.

Il s'arrêta d'abord dans la baie de Jervis, située à quelque distance au sud de Port-Jackson. Le canot qu'il avait envoyé reconnaître le mouillage, revint avec un naturel; c'était un homme de moyen âge. Son air de confiance annonçait qu'il avait eu de fréquentes communications avec les Européens. Beaucoup de choses excitèrent sa curiosité, surtout un miroir dans lequel il vit sa figure; ses grimaces et ses gestes n'avaient pas de fin. Euranabie et sa femme attirèrent aussi son attention. Suivant la coutume de ces peuples, il se tint long-temps assis auprès d'eux, sans leur rien dire; au bout d'une demi-heure, une grande familiarité s'établit entre eux. Ils se montrèrent mutuellement les blessures qu'ils avaient reçues.

L'étranger fit à Euranabie, au sujet de sa femme, des propositions que celui-ci rejeta, et elles l'intriguèrent sans doute, car il dit à Grant qu'il craignait bien qu'on ne la lui enlevât; le capitaine le rassura complètement sur ce point.

Avant que le vaisseau eût laissé tomber l'ancre, il fut entouré de pirogues. Dans l'une était un homme, à qui sa barbe et ses cheveux blancs donnaient une figure intéressante; ses compatriotes lui témoignaient du respect. Il ne voulut jamais monter à bord.

Grant ayant débarqué avec Euranabie, les sauvages se rassemblèrent autour d'eux, et entamèrent avec celui-ci une longue conversation. Un vieillard lui ayant fait présent d'une massue, Euranabie accourut vers Grant, en le suppliant de le renvoyer à bord, parce que autrement les naturels le tueraient et le mangeraient. Grant eut de la peine à le croire, car il n'avait jamais eu la moindre idée que ces hommes fussent cannibales; toutefois pour rassurer Euranabie, il le fit ramener à bord.

On tira la seine; les naturels aidèrent volontiers les Anglais dans cette opération, et on leur distribua la plus grande partie du poisson. Comme il en vint un plus grand nombre qui marquaient le désir d'en avoir aussi, on fit donner un nouveau coup de seine, dont on abandonna encore toute la pêche aux sauvages. Il en arrivait toujours davantage, et Grant commençait à soupçonner

qu'il y en avait beaucoup de cachés dans les buissons; cependant comme ils se mirent à danser et à pousser des cris de joie, il cessa de craindre qu'ils n'eussènt des intentions hostiles. Ces gens étaient tout nus.

Les Anglais rencontrèrent dans une promenade des habitations de naturels; ce ne sont que des branches d'arbres liées ensemble pour les mettre à l'abri du vent; on voyait à l'entour des os de quadrupèdes, d'oiseaux, et des arêtes de poisson. Dans une autre excursion, les Anglais arrivèrent à un emplacement bien situé et qui semblait avoir servi aux fêtes des naturels. On y avait fait du feu, et parmi les ossemens épars à l'entour, on ramassa un morceau de crâne humain, plus loin une portion de mâchoire et des vertèbres dorsales. Ces débris avaient l'air très nouveaux. D'après les informations que prit Grant, il fut évident que ces os étaient ceux d'un blanc. Un navire venant de l'Inde avait péri sur cette côte un an auparavant, et l'un des naufragés avait été dévoré par les sauvages. Ces affreux détails furent donnés par deux naturels de la baie, et confirmés de la manière la moins équivoque.

Grant ayant terminé la reconnaissance de la baie de Jarvis, fit route pour le détroit de Bass. Le 20 mars, il eut connaissance du promontoire de Wilson; au-delà, en se dirigeant au nord-nord-ouest, la côte s'abaissait jusqu'au cap Liptrop. Grant entra dans le port Western; mais ses opé-

rations y furent singulièrement contrariées par le mauvais temps. Le pays voisin était fertile et bien arrosé par des rivières; on ne vit pas un seul naturel. Il sema des graines de céréales et de plantes potagères, ainsi que des noyaux et des pepins, sur une île située à l'entrée du port.

Le 14 mai, Grant fut de retour à Port-Jackson. Bientôt le gouverneur le chargea d'aller reconnaître au nord de la colonie, l'embouchure du fleuve Hunter, qui avait reçu le nom de *Coal-River*, à cause de la quantité de houille que l'on avait trouvée sur ses rives. Grant emmena sur son bâtiment le colonel Paterson, habile minéralogiste, des ouvriers et des charpentiers; il était accompagné de la goëlette *le Francis;* Bongari, un naturel, lui tint compagnie. Il fit voile le 10 juin; le 12, il était devant le fleuve dont l'embouchure est située par 32° 57' sud. Dès que l'on fut entré dans ce fleuve, dont la bouche forme un vaste port bien abrité, Grant et le colonel allèrent à terre avec un mineur pour examiner les couches de houille. On ne tarda pas à les découvrir; elles étaient extrêmement riches. On s'en fera une idée quand on saura que la goëlette en emporta 800 quintaux, et qu'un seul homme fut employé à creuser la roche.

Le canton où l'on trouve la houille, est dégarni de bois sur une étendue de plusieurs acres; il n'est tapissé que d'une herbe tendre et courte, excellente pour les moutons. Les naturels que

l'on rencontra dans cet endroit, furent peu nombreux.

Grant fit construire une grande maison pour les mineurs dont le travail avançait rapidement.

Le colonel avait remonté le fleuve jusqu'à une distance de quarante milles de son embouchure, et s'était construit une baraque très commode; le capitaine alla l'y joindre en canot, et remonta une trentaine de milles plus haut, avec plusieurs de ses compagnons. En avançant et en gravissant des terrains élevés, les voyageurs arrivèrent derrière la chaîne des collines qui s'étendent parallèlement à la côte du sud au nord; ils distinguèrent aussi la côte du Port-Stéphens, et la chaîne des monts de l'intérieur, qui se dirige au nord-est.

En descendant le fleuve, au-delà de l'endroit où il avait laissé le colonel, Grant vit plusieurs naturels avec leurs pirogues : on eut des rapports avec eux; ils furent très tranquilles et se montrèrent satisfaits des plus minces objets qu'on leur donna.

Les provisions devenaient rares; il n'en arrivait pas de la colonie; Grant et son détachement songèrent à y retourner; le 23 juillet il mouilla à Port-Jakson.

Le principal objet du voyage de Grant à la Nouvelle-Galles méridionale avait été effectué, et cependant il ne fut pas récompensé de ses services comme il le méritait; fatigué des contrariétés et des mortifications qu'il éprouvait, il

partit de Port-Jakson le 9 novembre 1809, et se dirigea par le sud de la Nouvelle-Zélande et du cap Horn. Au commencement de janvier 1802, il eut connaissance de la Terre-de-Feu; les vents l'empêchèrent de passer par le détroit de Lemaire; il laissa la terre des Etats à gauche, et le 12 il mouilla dans la baie de l'Espérance, ou le petit port de l'ouest des îles Falkland. Le 27 janvier il s'éloigna de ces îles; les calmes qui survinrent empêchèrent l'équipage d'arriver au cap de Bonne-Espérance avant le 1.er avril. Le 12, Grant s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva heureusement.

CHAPITRE XVII.

Tuckey, 1803 et 1804. — Détroit de Bass, colonie du Port-Phillip.

Depuis la découverte du détroit de Bass, le gouvernement Britannique avait songé à établir une colonie à son entrée occidentale. Le port Phillip ayant été représenté comme possédant tous les avantages qui devaient le faire choisir, fut désigné pour l'établissement projeté. L'*Océan*, gros navire marchand, fut adjoint au *Calcutta*, afin d'y porter des provisions et des munitions, ainsi que les officiers civils et militaires et les colons avec leurs outils et leurs meubles. Quant au Calcutta, il n'était chargé que de déportés, d'une partie des munitions et des effets, et de divers objets destinés pour Port-Jackson.

Le 26 mars 1803, les deux vaisseaux partirent de Portsmouth, et arrivèrent heureusement à leur destination. Dans les premiers jours du débarquement, des officiers eurent une entrevue avec les naturels qui vinrent au-devant des canots; ils étaient entièrement nus et ne donnèrent pas le moindre signe de crainte. On leur fit présent de couvertures, de biscuits et d'autres objets; ils s'en allèrent contens.

Tuckey fut chargé de faire la reconnaissance des environs du pays; d'après son rapport ils sont extrêmement pittoresques; mais un examen plus attentif fit voir qu'à l'exception d'un petit nombre d'acres, situés au fond du port, aucun emplacement, à cinq milles de distance de la côte, ne donnerait des récoltes ni du froment, ni de tout autre grain, qui demande un sol frais et très bon. La rareté de l'eau est un grand désavantage de ce port.

Les arbres dans une étendue de cinq milles autour du rivage, ne sont en général propres qu'à des ouvrages de marqueterie; d'ailleurs ils ne sont pas serrés, et le pays est entièrement privé de broussailles, excepté dans les marais qui sont toujours couverts de buissons impénétrables. On ne trouve presque pas de fruits bons à manger.

Les quadrupèdes sont les kangourous, le chien du pays, l'opossum, l'écureil volant et le rat des champs. Les oiseaux aquatiques et de terre y sont très nombreux. On observa trois espèces de serpens qui parurent venimeux. Quant aux insectes ils sont innombrables. On trouva de grandes masses d'un minerai de fer qui parut très riche. Tuckey suppose que les naturels, en pulvérisant cette pierre, se procurent la terre rouge dont ils se barbouillent le visage. On trouva de la pierre calcaire, mais on ne découvrit pas de houille.

La rive nord-ouest du port, où une plaine

s'étend à perte de vue, paraît être la plus peuplée. A peu près deux cents naturels s'y rassemblèrent autour des canots; leurs intentions étaient si évidemment hostiles, qu'il fallut avoir recours aux armes à feu; un de ces sauvages fut tué, et deux ou trois furent blessés. Auparavant l'on avait eu plusieurs fois des entrevues amicales avec eux dans différens endroits, et l'on avait cherché à les fortifier dans leurs bonnes dispositions par des présens de couvertures et de grains de verroterie. Quelques-uns de ces sauvages étaient si affreusement sales, que l'on ne pouvait les regarder sans dégoût, tandis que d'autres étaient fort propres. Les premiers laissent croître dans toute sa longueur, leur barbe qu'ils ont extrêmement touffue; les derniers l'avaient rasée de très près avec un instrument tranchant, probablement une coquille. Le seul vêtement dont ils fassent usage pour se mettre à couvert du froid de l'hiver, est un manteau carré, fait de peaux d'opossum, artistement cousues ensemble, et jeté négligemment sur les épaules. Ces Indiens ont pour armes la zagaie, qu'ils lancent à l'aide d'un morceau de bois; leurs boucliers sont d'un bois dur, très proprement sculpté. Leurs harpons sont garnis à la pointe d'une dent de kangourou; ils s'en servent pour darder les raies qui nagent dans des eaux basses. On trouva dans le fond du port de méchantes pirogues en écorce. Leur nourriture consiste principalement en coquil-

lages. Les huttes de ces sauvages sont les plus simples et les plus misérables qu'on puisse imaginer. Elles sont construites en branchages posés obliquement, et ouvertes d'un côté qui est toujours sous le vent. Ils font du feu à l'entrée de la hutte, et si le vent vient à changer, il faut à l'instant le placer ailleurs.

Un squelette humain que l'on rencontra à trois pieds sous terre, en creusant pour avoir de l'eau, fit connaître la manière dont ces sauvages disposaient de leurs morts; son état de détérioration prouvait qu'il avait été enterré long-temps avant l'arrivée des Européens dans ce port.

Le seul meuble de ménage qu'on leur vit, fut un panier de paille assez artistement fait. La seule manière d'apprêter les mets est de les faire griller. On ne vit qu'une femme, à qui les hommes ordonnèrent de se retirer lorsque les Anglais s'approchèrent.

Le rapport de Tuckey sur les nombreux inconvéniens de ce lieu, qui l'emportaient de beaucoup sur les avantages, prouva la nécessité urgente de transporter leur colonie dans un endroit plus convenable. Comme l'expédition arrivait d'Europe, et qu'on n'avait aucune lumière sur les découvertes récentes qui avaient pu être faites le long des côtes voisines, on jugea nécessaire de demander des instructions à cet égard au gouverneur en chef, à Port-Jackson. En conséquence on équipa un canot, et un officier s'y embarqua

avec les dépêches du vice-gouverneur. Le gouverneur King, instruit par un rapport que lui avait adressé l'arpenteur-général de la colonie, savait déjà que le port Phillip ne convenait pas pour y placer une colonie; et il fréta tout de suite l'*Océan* pour la transporter ailleurs.

Comme la prolongation du séjour du Calcutta, après que la translation eût été finalement décidée, devait beaucoup retarder, sans avantage pour la colonie, le principal objet de son voyage, qui était le transport d'une cargaison de bois de charpente en Angleterre, ce vaisseau partit le 16 décembre, laissant les colons prêts à s'embarquer sur l'Océan.

Après que le Calcutta fut parti du port Phillip, on envoya un bâtiment pour examiner le port Dalrymple; le rapport qu'il fit n'ayant pas été aussi favorable qu'on l'espérait, il fut résolu définitivement de transférer la colonie sur les bords du Derwent. On donna le nom de *Hobart* à l'établissement, et l'on en conçut les espérances les plus flatteuses, d'après les notes envoyées par le vice-gouverneur sur la situation, le sol et le climat. Cette colonie paraît avoir fort bien réussi.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelle-Galles du sud. Fondation de la colonie anglaise, 1788 à 1822.

Le gouvernement de la Grande-Bretagne ayant pris la résolution de fonder une colonie à Botany-Bay pour y envoyer les malfaiteurs condamnés à la déportation, fit préparer tout ce qui était nécessaire à une expédition de cette importance. L'escadre destinée à transporter dans ce lieu les personnes qui devaient composer le nouvel établissement, consistait en une frégate, un brick de guerre, trois navires chargés de vivres, de provisions, de munitions, d'habillemens, et six autres qui portaient les condamnés.

Le commandement de la flotte fut confié à sir Arthur Phillip, capitaine de vaisseau, nommé gouverneur de la future colonie. Il avait pour second le capitaine Hunter.

On mit à la voile de Portsmouth, le 13 mai 1787, et le 20 janvier 1788, toute la flotte était mouillée dans la rade de Botany-Bay. Ce n'était pas le tout pour Phillip d'avoir amené heureusement au but du voyage, après une traversée de cinq mille lieues, la flotte confiée à ses soins; il fallait encore reconnaître et déterminer l'emplacement convenable pour y fonder l'établisse-

ment projeté. Le résultat des recherches consciencieuses qu'il fit dans les diverses parties déjà désignées de la baie, lui prouva qu'elles offraient toutes des inconvéniens. Frappé de cette réunion de désavantages, le gouverneur prit le parti de visiter d'autres baies de la côte, et le 21, emmenant avec lui le capitaine Hunter, vice-gouverneur, Collins le juge, plusieurs officiers et un détachement de troupes, il s'embarqua pour aller visiter des terres plus au nord. Sa flotille, composée de trois canots ouverts, attira l'attention des naturels qui, en les voyant passer, répétaient le cri de *ouara*, *ouara*. A trois lieues de Botany-Bay, on aperçut une ouverture dans les terres, et à peine y eut-on pénétré, que l'on fut agréablement surpris d'apercevoir une vaste rade, bien abritée, profonde, bordée de côtes bien découpées, et se prolongeant dans l'intérieur par plusieurs branches. Les différentes anses pouvaient recevoir des navires. Le sol était bon, l'eau douce et abondante. Tout se réunissait pour décider l'établissement de la colonie dans cette baie. Visitée par Cook, elle avait reçu de ce célèbre navigateur le nom de *Port-Jackson*. Le 26 juillet, tous les vaisseaux restés à Botany-Bay y entrèrent.

Le 27 fut employé entièrement au débarquement des troupes et des déportés. Des détachemens furent aussitôt disposés soit pour nettoyer le terrain destiné aux premiers campemens, soit pour dresser les tentes et y transporter les objets

dont on avait le besoin le plus urgent. Une maison portative en canevas peint fut élevée pour le gouverneur, sur le rivage oriental de l'anse, qui reçut le nom de *Sidney-Cove*. Les femmes ne furent débarquées que le 6 février suivant. Alors toutes les personnes appartenant au nouvel établissement se trouvant à terre, on en fit le dénombrement; il se trouva en tout 1,053 individus. Les tentes destinées aux malades furent dressées sur la rive de l'ouest, et l'on observa avec regret que leur nombre augmentait rapidement. Le scorbut éclata et la dyssenterie s'y joignit. L'hôpital ne tarda pas à se remplir, et plusieurs malades moururent. On découvrit heureusement que la racine d'une certaine espèce d'eucalyptus était un remède pour la dyssenterie.

Phillip s'occupa de donner une forme régulière au gouvernement de sa colonie. Il fit ranger les soldats en bataille et rassembler tous les déportés; ensuite Collin-le-Juge, avocat, lut la commission du roi qui nommait Phillip son capitaine-général et gouverneur en chef du territoire de la Nouvelle-Galles méridionale et de ses dépendances, ainsi que l'acte du parlement qui établissait les diverses cours de judicature; et enfin les lettres-patentes du roi, qui conféraient à des personnes capables l'autorité nécessaire pour se réunir et former ces cours judiciaires.

Le gouverneur ayant ensuite pris la parole, félicita les soldats sur leur excellente discipline,

fit une exhortation générale, et donna de sages avis aux déportés. Ce discours fut reçu avec des acclamations universelles; les troupes y répondirent par une triple décharge de mousqueterie; puis le gouverneur, accompagné de Hunter, et des principaux officiers, les passa en revue, et reçut les honneurs dus à son rang. Un banquet termina la cérémonie.

Phillip sentit la nécessité de s'occuper sans relâche d'établir et d'entretenir des relations amicales avec les sauvages. Mais ses bonnes intentions furent constamment annulées par la mauvaise conduite des déportés. Plusieurs de ceux-ci portèrent la peine de leur méchanceté ou de leur témérité; les uns furent tués par les naturels, d'autres revinrent avec des blessures plus ou moins graves. On voulut bien supposer qu'ils n'avaient pas toujours été les agresseurs.

Les instructions du gouverneur lui recommandaient de former un établissement à l'île Norfolk, qui produit en abondance le phormium ou lin de la Nouvelle-Zélande. King, lieutenant de vaisseau, fut nommé commandant de l'île; la troupe qui l'accompagnait et qui devait demeurer avec lui, se composait de vingt-une personnes, dont six femmes. Toute cette compagnie partit le 14 février sur le brick *le Supply*. On emportait du blé, des graines de coton et d'autres plantes que l'on devait semer, des outils, des instrumens d'agriculture et des provisions pour six mois.

Phillip s'occupa ensuite de reconnaître une baie située à huit milles au nord de Port-Jackson et que Cook avait nommée *Broken-Bay*, à cause de l'aspect brisé des terres qui la forment. Il partit en canot, le 2 mars, avec plusieurs officiers. La visite de ce port dura huit jours; il était aussi grand que Port-Jackson, mais le terrain qui l'entourait était haut, rocailleux, et généralement stérile. A l'extrémité occidentale, on découvrit l'embouchure d'un fleuve qui reçut le nom de *Hawkesbury-River*. La branche de ce port qui s'étend vers Port-Jackson fut nommée *Pitt-Water*. Le temps fut très mauvais pendant le séjour de Phillip dans Broken-Bay. Tous les jours on vit des naturels; malgré leur extérieur amical, on se tint constamment sur ses gardes. . . . .

Pendant que les travaux avançaient, on vit le brick expédié à l'île Norfolk revenir le 19 mars. Le lieutenant Ball qui le commandait, rapporta qu'il n'y était arrivé que quinze jours après son départ. On avait trouvé le terrain si complètement couvert de bois, qu'il n'y avait pas un espace suffisant pour dresser une tente. Du reste, King parlait avec éloge de la fertilité de l'île, et tout ce qu'il avait semé lui donnait déjà les plus belles espérances. . . . .

Cet île, qui a sept lieues de tour, porte des traces d'éruption volcanique, et l'on y rencontre à la surface du sol beaucoup de pierres ponces. Elle est très bien arrosée; une rivière sortant de

la plus haute montagne nommée *mont Pitt*, coule dans une belle vallée; on découvrit aussi un grand nombre de sources d'eau excellente. On trouva dans les bois le bananier, une certaine fougère, dont les racines nourrissent quelques peuples sauvages, le chou palmiste, d'autres plantes bonnes à manger, et enfin le phormium, dont la culture en grand était le but de la fondation de cette petite colonie. Tant d'avantages étaient diminués par le défaut d'un lieu commode au débarquement; la seule baie qui s'y trouvait était fermée par un récif de corail, qui n'offrait de passage que pour un canot, et à la mer descendante le débarquement était fort dangereux. On ne trouva dans l'île d'animaux vivans que des rats. Au mois d'octobre, Phillip envoya à l'île Norfolk un nouveau détachement composé d'un officier, de huit soldats et de trente déportés dont vingt hommes et dix femmes.

Les soins du gouverneur s'étendaient à tout. Ayant reconnu le pays au nord de Port-Jackson, il voulut, quelque temps après, essayer de s'avancer dans l'ouest. Les cantons qu'il reconnut parurent si convenables pour la culture, qu'au mois de novembre il y forma un établissement qui pouvait être d'un grand secours pour celui de Sidney-Cove, où le terrain était bien moins fertile. Ce nouveau poste fut d'abord nommé *Rose-Hill*, parce qu'il est situé sur une éminence, mais cette dénomination a depuis fait place à celle de *Paramatta*.

On fit, au 31 décembre suivant, un nouveau dénombrement de la population. Depuis le jour de l'embarquement en Angleterre, elle avait perdu dix personnes de la garnison et cent cinq déportés des deux sexes; parmi ces derniers, treize avaient disparu sans que l'on sût ce qu'ils étaient devenus; quatre avaient été tués par les naturels, cinq avaient été exécutés pour leurs crimes, le reste était mort de maladie. En faisant, au commencement de 1789, le calcul des gens employés à la culture des terres, on n'en trouva que deux cent cinquante; ce qui était beaucoup trop peu pour que l'on fût dispensé de demander à la métropole les objets nécessaires aux premiers besoins de la vie. Les autres déportés étaient occupés à différens travaux publics. L'âge ou les infirmités en mettaient beaucoup hors d'état de travailler; enfin les militaires, les femmes et les enfans ne pouvaient être d'aucun secours.

Dans le mois d'avril 1789, la colonie éprouva une grande joie en voyant revenir le Sirius, commandé par Hunter, et qui était parti pour le cap de Bonne-Espérance sept mois auparavant, il rapportait 1270 quintaux de farine, et d'autres provisions. Quoiqu'elles ne pussent nourrir la colonie que pendant quatre mois, à ration complète, on peut juger combien fut vif le plaisir qu'on eut à les recevoir.

Rien ne ralentissait l'ardeur de Phillip pour acquérir de nouvelles connaissances sur l'inté-

rieur du pays. A la fin du mois de juin, il entreprit une nouvelle expédition qui dura dix-sept jours. Etant parvenu à une distance considérable dans l'ouest, il découvrit un pays beau et pittoresque, et qui à mesure que l'on s'avançait, devenait plus ouvert et plus uni; mais des traces d'inondations immenses et qui pouvaient se renouveler, firent renoncer à l'idée d'y fonder un établissement.

Ce fut au mois de novembre 1789, que l'on rentra la première récolte à Rose-Hill; elle donna deux cents boisseaux de froment, trente-cinq boisseaux d'orge, et un peu d'avoine et de maïs. Tous ces grains furent réservés pour de nouvelles semailles. A Sidney l'on n'avait cultivé que de l'orge dans la ferme du gouvernement. Les nouvelles que l'on reçut de l'île de Norfolk donnaient également les espérances les plus brillantes pour le résultat de la culture.

Au commencement de 1790, on ne parlait plus dans la colonie, que des vaisseaux qu'on s'attendait à chaque instant à voir arriver d'Angleterre avec des provisions, car on avait consommé presque entièrement celles que l'on avait apportées, et l'on allait bientôt avoir recours au chargement qui était venu du cap de Bonne-Espérance, sur le Sirius. Phillip eut donc le chagrin d'être obligé de réduire la ration; et, comme si ce n'eût pas été assez des peines que cet état de choses lui donnait, le Supply, revenant de l'île

Norfolk, lui apprit que le Sirius s'était perdu sur les récifs qui entourent la baie où l'on débarque. On ne peut se faire une idée de la consternation que cette triste nouvelle répandit dans la colonie. La conjoncture était critique, le gouverneur assembla tous les officiers civils et militaires pour délibérer sur les mesures à prendre. On décida de réduire encore la ration, de donner plus d'activité à la pêche et d'envoyer plus de monde à la chasse. Ces moyens ne furent pas d'un grand secours.

La nécessité de se procurer des vivres devenant chaque jour plus pressante, Phillip résolut d'envoyer le Supply à Batavia pour en rapporter des provisions. Le capitaine était autorisé à affréter un navire et à le charger en entier pour Port-Jackson. Enfin Phillip fit tout ce qui était en son pouvoir pour mettre un terme aux inquiétudes de la population dont le soin lui avait été confié. Le Supply partit le 17 avril. On ne fut pas long temps sans ressentir les fâcheux effets de la diminution dans la distribution des vivres. Les travaux se continuèrent avec moins d'activité, parce que les ouvriers ne mangeaient pas suffisamment pour soutenir leurs forces, et l'on voyait sur le visage des colons des marques du dépérissement que leur causait l'abstinence à laquelle de tristes circonstances les réduisaient.

Enfin le 2 juillet, on vit approcher un bâtiment, la joie fut universelle. Ce navire, *la lady*

Julianna, était parti de Plymouth depuis dix mois. Il fut bientôt suivi d'un autre, et l'on apprit qu'incessamment il en arriverait plusieurs. Alors les distributions furent remises sur l'ancien pied et les travaux reprirent leur cours ordinaire.

Au mois de juillet, Phillip traça le plan de la ville de Rose-Hill, afin que l'on ne bâtît pas des maisons au hasard, ce qui aurait empêché qu'elle acquît jamais la régularité qu'elle devait avoir. Peu de temps après, ce lieu prit le nom de Paramatta, qu'il a continué à porter. En conséquence des instructions que le gouverneur reçut du ministère, relativement aux concessions de terrain, il divisa le territoire en plusieurs lots; les officiers et les soldats qui s'établissaient dans le pays, recevaient un certain nombre d'ares proportionné à leur grade.

Au mois de septembre le Supply revint de Batavia; son absence avait duré six mois deux jours; il apportait des vivres et il en avait chargé un bâtiment hollandais qu'il avait affrété; celui-ci n'entra dans le port de la colonie anglaise qu'au mois de décembre.

Le nombre des déportés qui arriva dans le courant de l'année 1791, fut de 1695 hommes et 168 femmes. Il faut y ajouter huit femmes libres qui suivirent leurs maris condamnés. Cette augmentation de population causa de nouveaux embarras à Phillip, parce qu'il n'était pas aussi facile qu'on le désirait de maintenir le bon ordre

et d'empêcher les désertions des déportés. Quelques-uns se cachaient à bord des vaisseaux en rade ; d'autres parvenaient à s'emparer des chaloupes et affrontaient ainsi les dangers d'une longue et difficile navigation pour échapper à leur captivité. A chaque instant on découvrait des complots de déportés, qui avaient pour but de s'enfuir sur de petits bâtimens dont ils se seraient saisis. Plusieurs de ces malheureux périrent misérablement au milieu des bois ; quelques-uns, après avoir souffert horriblement de la faim, eurent la force de revenir jusqu'à la colonie, où ils racontèrent la fin déplorable de leurs compagnons. Le triste récit de leurs aventures ne pouvait rien sur des esprits imbus de l'idée fixe dont les premiers avaient failli être victimes. On apprenait, peu de jours après le retour de ceux-ci, que d'autres avaient fait la même tentative.

Le plus grand inconvénient qui résulta de ces entreprises insensées, fut qu'un certain nombre de ces fugitifs se mit à mener une vie vagabonde, et devint un fléau véritable pour la colonie. Il fallut envoyer des détachemens armés, pour maintenir la sûreté pendant la nuit autour de Sidney et de Paramatta, et pour réprimer les déprédations de ces bandits.

La sollicitude continuelle que l'exercice des fonctions confiées à Phillip avait exigée de sa part depuis quatre ans, avait épuisé ses forces. S'apercevant que sa santé déclinait, il annonça, au mois

d'octobre 1762, son intention de résigner son emploi et de retourner en Angleterre pour respirer l'air natal. Dès que sa résolution fut connue dans la colonie, elle y causa une douleur générale. Quant à lui, il éprouvait la satisfaction de laisser dans un état florissant, un établissement qu'il avait créé.

Il partit le 11 décembre, emmenant avec lui Bé-ne-long, un naturel dont il s'était emparé, moitié par supercherie, moitié par force, au mois de novembre 1789. Celui-ci revint à Sidney au mois de septembre 1795, avec Hunter, qui fut gouverneur général après Phillip. Hunter, et King qui lui succéda, ne négligèrent rien pour continuer ce que Phillip avait si heureusement commencé; et sous leur administration la colonie fit des progrès.

Un Anglais né à Sidney, M. W. C. Wentworth, a publié à Londres, en 1819, une description de la Nouvelle-Galles méridionale, qui fait connaître l'état actuel de cette colonie. La population de la ville de Sidney est aujourd'hui de 15,000 ames. Son aspect même ferait croire qu'elle est beaucoup plus peuplée, parce que les maisons sont entourées de jardins, et que presque toutes ne consistent qu'en un rez-de-chaussée. On y a établi un marché qui se tient trois fois par semaine, et qui est abondamment pourvu. On y a fondé une banque, une caisse d'épargne, et plusieurs écoles publiques et gratuites pour les enfans des deux sexes.

Il s'y est formé une société auxiliaire de la société biblique d'Angleterre, pour la distribution des exemplaires de la sainte Bible. Trois feuilles périodiques paraissent tous les jours, et cinq autres tous les mois.

La vue dont on jouit des parties élevées de Sidney est belle et variée. L'étrange irrégularité de la ville, les anses nombreuses qui découpent la côte tant au-dessus qu'au dessous, le mélange de rochers escarpés, et de forêts élevées qui se combinent de tous côtés du havre, avec une diversité infinie de collines et de vallées, au-delà desquelles on aperçoit la vaste étendue de la mer, forment, par leur ensemble, un coup d'œil auquel peu de villes ont quelque chose à comparer.

Paramatta est bâti sur le bord d'un petit ruisseau qui se décharge dans le Port-Jackson. L'anse où il tombe ne peut admettre que des bateaux de douze à quinze tonneaux. Cette ville est abritée au nord par une chaîne de collines de hauteur médiocre, et l'aspect en est pittoresque et agréable. On y voit quelques jolies maisons, et plusieurs édifices publics qui contribuent à lui donner de l'apparence. Wenworth n'évalue qu'à 1200 individus la population de Paramatta; mais elle est aujourd'hui de 3000 ames.

La ville de Windsor est à 36 milles au nord-ouest de Sidney, et située près du confluent du South-Creck avec le Hawkesbury-River, sur une

colline élevée de 100 pieds au-dessus du niveau du fleuve. Les maisons sont revêtues de branchages en dehors, et enduites de mortier en dedans. La population est de 1000 individus.

Le Hawkesbury qui a dans cet endroit une largeur considérable, est navigable jusqu'à quatre milles au-dessus de la ville pour les navires de 100 tonneaux; un peu plus haut, il reçoit le Nepean, ou plutôt il prend ce nom. En suivant les sinuosités du fleuve, Windsor est à 140 milles de la mer, en ligne droite il n'en est qu'à 55.

La ville de Liverpool, située sur les bords du George-River, à dix-huit milles à l'ouest de Sydney, a été fondée en 1812, par le gouverneur Macquarie. Sa population est d'environ 600 individus.

Le George-River a la moitié de la largeur du Hawkesbury; il est navigable jusqu'à Liverpool, pour des bateaux de vingt tonneaux. Cette ville ne possède d'autre avantage que celui de sa situation, car le terrain des environs est fort médiocre; mais placée entre Sydney et les cantons fertiles de l'intérieur, au sud de cette ville, Liverpool ne peut manquer de devenir un lieu important.

On compte quatre tribunaux dans la colonie, savoir : la cour de l'amirauté, la cour de justice criminelle, la cour suprême et la haute cour d'appel, à laquelle il faut ajouter la cour du gouverneur, pour les affaires administratives. Les déci-

sions de ces tribunaux sont réglées par les lois anglaises.

Les routes et les ponts qui existent actuellement dans les parties habitées de la colonie, sont faits pour exciter l'étonnement. On doit tous ces avantages à l'administration éclairée du gouverneur Macquarie; il a augmenté et perfectionné ce que ses prédécesseurs avaient commencé, et il a fait établir un chemin qui, traversant les montagnes occidentales, a été poussé jusqu'à Bathurts, poste établi à 180 milles de Sydney. Le produit des droits de passe perçus sur ces routes, sert à leur entretien.

La population de la colonie en 1820, était de 21,300 ames; en 1830, elle allait à plus de 28,000. On en exporte du bétail et de la viande salée pour l'Ile-de-France, des chevaux pour Batavia, de la farine et de la houille pour le cap de Bonne-Espérance, de l'huile de phoque et de baleine, des peaux de phoques, des fanons de baleine, de la laine pour l'Angleterre; la quantité de laine expédiée dans ce dernier pays, en 1819, fut de 1500 quintaux, elle fut vendue plus cher que la laine d'Espagne et d'Allemagne. La valeur des exportations était estimée à 30,000 livres sterling.

Les progrès des manufactures ont été extrêmement rapides. Le capital employé dans les diverses branches d'industrie, était au moins de cinquante mille livres sterlings. Il est aujourd'hui (en 1835), de plus du double.

En réfléchissant à ces résultats, on se rappelle avec plaisir le nom des hommes éclairés qui, par leur activité et leur persévérance, ont graduellement fait parvenir la colonie au degré de prospérité dont elle jouit. Phillip, Grose qui le remplaça par interim, Hunter, King, qui furent ses successeurs dans le gouvernement, ont laissé une mémoire vénérée par leurs compatriotes. Ils savaient allier la douceur et l'indulgence à la fermeté, si nécessaire en celui qui commande, surtout quand il se trouve dans des circonstances de la nature de celles qui les entouraient. Pourquoi faut-il qu'il ait paru un gouverneur dont toute la conduite ait été constamment opposée à celle qu'ils avaient tenue? Pendant toute la durée de son administration, la colonie fut en deuil. Cet homme qui parvint à faire révolter une colonie, auparavant tranquille, était le même qui avait déjà, par sa rigueur excessive, poussé à un acte éclatant d'insubordination, l'équipage de son vaisseau; c'était Bligh!

En 1810, le général Macquarie arriva dans la colonie. Il s'y distingua par la sagesse de son gouvernement, et le pays, sous ses ordres, devint florissant. C'est aussi, durant son administration, que la colonie secondaire, fondée à la terre de Van-Diemen, prit un grand essor. Cette colonie se divise en deux comtés, Buckingham au sud, Cornwall, au nord. La principale ville du premier est Hobart-Town, qui est aussi le siége du

gouvernement. Sa population, en 1819, était de mille ames. Les maisons y sont à deux étages, d'une jolie architecture, et les rues bien alignées.

Un dénombrement fait en 1821, donna pour résultat une population de plus de 2,700 habitans; le nombre des maisons était de 420. Hobart-Town est agréablement situé sur une plaine un peu inclinée au pied d'une montagne. Les maisons sont séparées les unes des autres, chacune a son jardin. Toutes les rues se coupent à angles droits, et l'aspect de cette ville est le plus agréable et le plus gai qu'on puisse imaginer. Les sources du Jordan (Jourdain) sont situées sur un plateau d'une hauteur médiocre; de l'autre côté se trouvent celles du Macquarie, belle rivière qui coule au nord. Laumeston est un village bâti dans une situation délicieuse, au confluent du Macquarie et du North-Esk, dans une belle plaine. Ces deux rivières réunies forment le Tamar.

George-Town, capitale du Cornwal, est situé à l'embouchure du Tamar, sur la baie d'York, près du port Dalrymple, à quelques milles du détroit de Bass. Sa position est agréable pour le commerce. Les plus gros navires peuvent remonter le fleuve jusqu'aux quais de cette ville.

La terre de Van-Diemen envoie des cargaisons de bestiaux à l'Ile-de-France. La qualité de la laine est excellente. Toutes les plantes potagères et la plupart des fruits ont bien réussi dans cette colonie. Cependant le climat est trop froid pour

la vigne. Indépendamment du bétail et des grains que les colons envoient en Afrique et à la Nouvelle-Galles, ils expédient en Angleterre de la laine, du cuir, du suif, du tan, du bois de charpente, des peaux et de l'huile de phoque et de baleine.

D'après un dénombrement fait au mois de mai 1821, il existait à cette époque, dans la colonie de la terre de Van-Diemen, 2701 habitans libres, et 3477, déportés des deux sexes. Les officiers civils et militaires, et la garnison, n'étaient pas compris dans cette énumération. La population de cette île paraît l'emporter, sous le rapport moral, sur celle de la Nouvelle-Galles. Pendant un certain temps, elle eut beaucoup à souffrir des déprédations de quelques déportés qui s'étaient réfugiés dans les bois. Mais vers le mois de février 1808, cinq ans après la fondation de la colonie, la tête de Lemon, un de ces bandits que ses crimes avaient rendu fameux, fut apportée à Hobart-Town, par trois hommes qui l'avaient tué pendant qu'il dormait, n'ayant osé l'attaquer qu'en cet instant. Ainsi fut dissoute une association épouvantable qui avait, pendant plusieurs années, tenu toute l'île dans la terreur.

L'île de Norfolk ayant été abandonnée à cause de la difficulté d'y aborder, la majeure partie de ses habitans passa à la terre de Van-Diemen; les uns choisirent, pour s'y établir, le pays arrosé par le Derwent; les autres préférèrent la partie

septentrionale de l'île. Pour encourager les nouveaux colons, à qui leur déplacement avait occasioné beaucoup d'embarras et de frais, une quantité de terre double de celle qu'ils possédaient auparavant, fut accordée à chacun d'eux.

Les colonies Australes ou Océaniques de l'Angleterre, sont aujourd'hui dans une voie de prospérité très remarquable. On ne saurait se lasser d'admirer les progrès qu'elles ont fait en si peu d'années, et l'on peut prévoir une époque prochaine où des empires peut-être brilleront sur les côtes et dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande.

CHAPITRE XIX.

Duperrey. Voyage de la Coquille, 1822 à 1825. — Extrait des deux premières et uniques livraisons.

Une expédition scientifique autour du monde, ayant été ordonnée par le gouvernement Français, le ministère choisit la corvette *la Coquille*, pour l'exécution de cette campagne; et M. L. J. Duperrey fut désigné pour la commander. Approvisionnée de tout ce qu'exigent les longues navigations, montée par soixante-dix hommes, pleins d'ardeur et de résolution, la Coquille partit de la rade de Toulon le 11 août 1822. On s'arrêta quelques jours à Sainte-Catherine du Brésil, et le 17 novembre on reconnut l'île de la *Soledad*, la plus orientale des Malouines. Le lendemain on mouilla au milieu de la Baie-Française, à une grande distance de la terre, dans une position isolée, et comme en quarantaine. Le 21, des chasseurs furent expédiés à terre, et ne tardèrent pas à revenir chargés de gibier. Les environs de la Baie-Française ne se composent que de plaines rases, légèrement ondulées, couvertes d'herbes assez hautes, où la vue cherche en vain à découvrir un seul arbre, un arbrisseau; on ne voit qu'une prairie herbeuse, marécageuse ou entre-

coupée par de larges flaques d'eaux saumâtres. Le navire vint chercher un abri dans l'enfoncement de la baie, en dedans des îlots aux Pingouins et aux Loups-Marins, non loin des ruines de l'ancien établissement fondé par Bougainville, et nommé Port-Louis. Ce fut le lieu choisi pour faire les observations astronomiques.

De ce moment, chacun se livra aux recherches qui rentraient dans ses attributions, et dès le matin le navire devenait presque désert. Les chasseurs se dispersaient sur ces terres inhabitées par l'homme, mais où vivent en liberté une prodigieuse quantité d'animaux de toutes sortes; et jamais ils ne revenaient sans qu'on fût obligé d'aller chercher le produit de leurs courses qu'ils n'avaient pu apporter. Les îles Malouines sont vraiment une terre de promission pour ceux que le goût de la chasse entraîne. On n'a que l'embarras du choix des animaux qui ne s'éloignent que lorsqu'on est près de les toucher. La quantité d'oiseaux et de lapins qu'on tua durant le séjour fut énorme, et on y joignit encore plusieurs cochons sauvages et deux jeunes taureaux. Des oiseaux de proie, d'une confiance sans égale, venaient arracher le gibier des mains du chasseur; et ceux qui dans les premiers temps cachaient des oies ou des canards dans l'herbe pour les reprendre au retour, n'en retrouvaient jamais vestiges.

Le 30, le narrateur (M. Lesson), quitta la cor-

vette avec M. D'Urville pour aller visiter la chaîne de montagnes qui s'étend au midi du Havre-Duperrey. Le grès blanc qui les compose en entier, n'était caché que dans certains endroits où des agames dessinaient quelques écharpes vertes et fraîches. Les versans prolongés et raides que l'on gravit sans grands efforts, présentaient de temps à autres des ravins comblés par des blocs froissés et triturés, sous lesquelles on entendait murmurer des sources.

La chaîne se dirige de l'est à l'ouest : elle n'est interrompue que par deux bras des baies *de l'Huile* et *Choiseul*, qui s'avancent très avant dans l'intérieur de l'île. Les crêtes de ces montagnes hautes d'environ trois cents toises, sont couvertes de pans immenses de grès quartzeux, représentant des cubes ou des tables d'un grand volume, dont les assises imitent, à s'y méprendre, des restes d'édifices humains. Le plateau est recouvert d'une épaisse couche de tourbe, au milieu de laquelle sont creusés des puits naturels, que remplissent les averses pluviales. Les rochers nus et battus des vents, sont tapissés de lichens fruticuleux, qui imitent, par leurs ramifications nombreuses, un petit arbuste. La surface de l'île était dominée au centre par le *Chatellux*, point culminant, d'où s'irradiait une foule de petites chaînes, se dirigeant en tout sens, et entre lesquelles serpentaient des bras de mer, des ruisseaux, ou qu'interceptaient des lacs d'eau

salée. Quelques troupes de chevaux galopant en liberté, dans des pâturages sans enclos, ou des taureaux et des génisses, fuyant le voisinage des côtes, apportaient seuls quelque diversion à l'abandon et à la solitude de cette terre.

Le narrateur alla visiter les îles aux Loups-Marins et aux Pingoins, qui sont placées au milieu de la baie de la Soledad. La surface rase et sans le moindre arbuste, des Malouines, fatigue par sa monotonie. Il n'en est pas de même de ces deux petits îlots entièrement recouverts de hautes graminées, dont les tiges pressées imitent des bois taillis qui trompèrent plus d'un navigateur, et les compagnons mêmes de Bougainville, lorsqu'ils vinrent s'établir dans ces climats. Ces gramens à port de palmiers, sont désignés sous le nom de *glayeuls*. Ils forment des fourrées épaisses qui protégent les phoques, et les cavernes innombrables des manchots qui y vivent en république.

Quel être singulier que le manchot, dont l'existence tient de l'oiseau et du poisson! Ses ailes rudimentaires, ses moignons dispersés en rames, s'opposent à ce qu'il puisse voler. Ses plumes soyeuses, imitant des poils qu'un enduit huileux et vernissé recouvre, protégent les chairs de la macération qui résulterait d'un long séjour dans l'eau. Ses jambes placées très en arrière du corps, le forcent à se tenir et à marcher droit. C'est par milliers que les manchots parcourent

les grèves, où leurs deux couleurs tranchées, le noir et le blanc, les font ressembler à une troupe de pénitens provençaux. Autant leur démarche est gênée sur le sol, et leur allure grotesque, autant ces oiseaux-poissons nagent avec prestesse, et se plaisent au sein des mers, où ils séjournent une grande partie de l'année. Les marins leur donnèrent le nom de *pingouin* (1), par la ressemblance qu'ils ont avec les pingouins de l'hémisphère boréal.

L'espèce d'oiseau qui nous occupe, est connue sous le nom de *manchot à lunettes*, parce que les côtés de la tête sont occupés par deux cercles blancs qui enveloppent les yeux. Les pêcheurs de phoques l'appellent *jack-ass* (2), d'après l'analogie de son cri avec le braiement d'un âne. La démarche de ces oiseaux, naturellement gênée par le défaut d'équilibre, s'oppose, lorsqu'ils veulent éviter le danger qui les presse, à ce qu'ils puissent fuir sans tomber cent fois. C'est alors qu'on les voit se culbuter, se relever pour retomber, et qu'ils sont réduits à employer leurs ailes informes comme un point d'appui qui aide à leur reptation, plutôt qu'à leur marche. Parvenus à la mer, ils s'y précipitent, et là ils se trouvent dans leur véritable élément. Autant leur allure est disgracieuse et peu adaptée à la marche sur la

(1) *Pingouin*, celtique *gen-guen*, *tête-blanche.*
(2) *L'âne-jack.*

terre, autant ils savent plonger avec aisance, nager avec prestesse, s'élancer par bonds, et c'est alors qu'ils semblent défier, par leur assurance, l'ennemi qui leur paraissait si dangereux quelques instans auparavant. La stupidité de ces oiseaux est telle, que les matelots en massacraient un grand nombre, sans que ceux qui se trouvaient à leur côté parussent éprouver la moindre crainte. Leur défiance ne leur vint qu'après des scènes répétées de destruction. C'était avec des bâtons qu'on les frappait impitoyablement; et l'on tua beaucoup de ces oiseaux sans but et sans utilité.

Soit que les manchots aient à redouter des ennemis dans les animaux qui vivent sur les Malouines, tels que le chien antarctique, entre autres, soit que les côtes schisteuses de la grande terre ne leur conviennent point, il est de fait que ce n'est que sur les îlots couverts de gramens qu'ils établissent leurs terriers. Ils pratiquent des sentiers à travers ces forêts herbacées, sentiers bien battus, qui permettent leurs communications avec la mer; leurs galeries souterraines sont percées dans un sol si meuble, qu'il arriva fréquemment à M. Lesson d'enfoncer en marchant sur leur voûte et d'être mordu avec force par l'oiseau couché sur son nid, et inquiet d'une visite aussi inattendue qu'inopinée. Le cri de ces oiseaux est un braiement analogue à celui de l'âne, et si ressemblant, surtout à l'instant où le soleil se couche, que l'illusion est complète.

Souvent dans les belles soirées d'été des Malouines, si rares au reste, au moment où le crépuscule s'épaississait sur l'horizon, tous les manchots poussaient ensemble des cris sourds et continuels, de manière qu'à une certaine distance on croyait entendre le mélange de voix et l'agitation sourde d'une masse de peuple assemblé dans une fête publique, et dont l'atmosphère porte au loin, dans le calme, les sons confus et mélangés. Leur chair est très compacte, noire et indigeste. Il paraît que les manchots quittent les Malouines au mois d'avril, et qu'ils y retournent au mois d'octobre.

Les Malouines se trouvent placées à 75 lieues de la terre des Etats, et à 140 du cap Horn. Les deux îles qui composent ce groupe, sont traversées par un étroit canal auquel les Espagnols ont imposé le nom de San-Carlos. Occupant 51 degrés de latitude australe, elles sont par conséquent soumises aux influences d'une climature rigoureuse. Ces terres ont été visitées par un grand nombre de voyageurs de toutes les nations, et leur destination principale semble être de fournir aujourd'hui une relâche aux navires expédiés pour la pêche de la baleine et la chasse des phoques.

L'étendue des Malouines est d'environ quarante lieues en longueur, et leur relief a cela de remarquable, d'être composé de montagnes peu élevées, le plus ordinairement nues, ou de prai-

ries tourbeuses, humides, couvertes de pelouses épaisses dues à des graminées, à des mousses et à de petites fougères. Ces îles sont complètement dégarnies de bois, et les arbres qu'on a cherché à y planter n'ont même pu y croître. Leurs collines et les vallons qu'elles encaissent, les rivières poissonneuses qui y serpentent, les marais et les étangs qui découpent le terrain, de nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux redevenus sauvages, et un gibier abondant, concourent à rendre ces îles intéressantes sous les triples rapports de colonisations temporaires, de productions naturelles, et des avantages qu'elles présentent aux navigateurs, comme point de ravitaillement, avant de franchir le cap Horn pour entrer dans la mer du Sud.

La position des Malouines est surtout heureuse comme centre de pêcherie. C'est à ce titre que les baleiniers les fréquentent pour y poursuivre les grands cétacés communs dans les mers qui les baignent. Pendant long-temps aussi elles furent le rendez-vous des chasseurs de phoques, qui eurent bientôt détruit le plus grand nombre de ces amphibies si précieux et si utiles pour les ressources que les arts en retirent.

Le climat des Malouines est marqué par des changemens assez brusques de la température de l'air, et, bien que les froids soient modérés, les vents violens de l'ouest qui y soufflent, et des pluies fréquentes, font que les deux seules saisons

qui y règnent, l'hiver et l'été, sont peu distinctes. Le mois de décembre correspond au mois de juin de notre hémisphère, et, cependant pendant le séjour des Français à cette époque, des froids piquans se faisaient sentir le soir et le matin, et la neige n'était point encore fondue sur le sommet des montagnes de l'intérieur. Tant que dura la relâche on n'eut pas un jour complètement serein. Lorsque le soleil brillait avec le plus de splendeur, des nuages chargés apparaissaient bientôt pour se résoudre en grains qui se partageaient l'horizon. Bien des fois on voyait des collines rocailleuses voisines de la mer, dorées par les rayons du soleil couchant, tandis que, à quelques pas, des nuées noires laissaient précipiter des torrens d'eau, en resserrant leurs ondées dans un étroit espace.

Le séjour des Français a été de trop courte durée aux Malouines, pour avoir pu en apprécier la salubrité. Cependant des bancs épais de limon bourbeux encombrent les approches de plusieurs points de la Baie, et surtout les rivages de l'île aux *Loups-Marins*. Cette vase, à laquelle se joignent des myriades de mollusques en putréfaction et d'épaisses couches de fucus pyrifères en décomposition, exhalent une odeur d'une horrible fétidité, et tout autorise à penser que les miasmes qui s'en dégagent auraient les résultats les plus fâcheux sur des colons qui seraient soumis à leur influence par un séjour constant. Ces changemens

subits de la température devraient encore y faire éclore les affections inflammatoires de la poitrine, et des phlegmasies variées et intenses.

L'ossature de la Soledad (1) est formée par un terrain de schiste feuilleté, de la nature de la phyllade, qui supporte un grès blanc, à grains très fins, constituant toutes les chaînes montagneuses, et dans ces schistes sont enclavés des débris fossiles de spirifères. Le sol proprement dit se trouve réduit à une argile rouge, ocreuse, feuilletée, supportant deux espèces de tourbes.

Or, Forster et Cook, en décrivant la nature des roches du *Havre-de-Noël*, de la *Terre-des-Etats*, nous indiquent la même composition minéralogique, et il en résulte cette preuve palpable, que les Malouines, de même que tous les îlots morcelés à l'extrémité de la Magellanie, ont formé un tout qui a été violemment séparé de l'Amérique par quelque grande catastrophe de la nature. La pierre à chaux ne s'offre que sous forme de fragmens arrondis, dont l'origine est due à des polypiers qui encroûtent les rochers dans plusieurs points des baies. Les deux sortes de tourbes qui se partagent toute la surface du sol sont, ou une terre de bruyère sèche, formée par la décomposition des radicules, des empetrum et des vaccinium des coteaux, ou une seconde terre, due à la décomposition des mousses et

(1) Ou île de la Désolation.

des fougeres, est grasse et marécageuse : la vraie terre végétale n'existe nulle part.

La végétation des Malouines est on ne peut plus intéressante pour le botaniste, sans doute; mais les caractères qui la distinguent ont aussi, pour les yeux les plus étrangers aux mystères de Flore, une nouveauté dont on aime à se rendre compte. D'immenses prairies semblent avoir été tondues au ciseau, pas un végétal ne s'élève au-dessus de son voisin ; ils se pressent, ils s'enlacent; mais il faut chercher chacun d'eux, et les fleurs se cachent sous les feuilles, comme si elles avaient appris à redouter l'impétuosité des vents de ces régions; et toutes ces herbes forment un lacis serré et inextricable, à petits rameaux, à feuilles plus petites encore. Le gramen, nommé *fétuque*, en éventail, qui couvre l'îlot aux Pingouins, fait seul exception à cette tendance générale vers des formes rabougries, ainsi que quelques petites bruyères et la chiliotrique à feuilles de romarin qui tapissent les coteaux. Certaines espèces vulgaires de l'Europe pullulent sur la Soledad, et l'on cherche vainement à s'expliquer comment elles se retrouvent dans ces deux hémisphères, séparées de toute la largeur de la zone torride.

Cent vingt plantes composent donc, à peu près, le monde végétal des Malouines; quelques-unes se recommandent à l'attention générale par certaines propriétés vraies ou fausses. On ne saurait

trop s'étonner de ce que les Malouines ne produisent aucun fruit comestible de quelque grosseur. Le seul qui ait une saveur assez agréable est le lucet (1), que produit un arbousier rampant, et que les oiseaux, de même que les cochons sauvages, recherchent avec avidité. Les vaisseaux, dont les équipages seraient affectés de scorbut, pourraient tirer d'utiles secours de l'ache sauvage qui végète dans les sables, ou de l'oxalide à fleurs blanches dont l'acidité mitigée remplacerait efficacement celle de l'oseille. Les tiges dépouillées des fétuques, préparées en salade, sont un aliment sucré qui n'est pas sans agrément, et celles du baccharis de Magellanie, pourraient, par leur légère amarescence, remplacer le buis et le houblon dans la confection de la bière. Introduites dans nos parterres, la calcéolaire, la violette jaune et le perdicium à fleurs suaves, feraient les délices de nos florimanes. Mais, de tous les végétaux des Malouines, le bolax est peut-être le plus singulier : qu'on se figure une agglomération de tiges serrées, pressées à se toucher, toutes égales, s'élevant sur le sol en demi-sphère régulière, et l'on n'aura qu'une image imparfaite du développement uniforme que le végétal acquiert. Au temps de la floraison, il en suinte une gomme-résine assez semblable à celle de l'opoponax.

(1) Airelle myrtille.

Sur ces terres incultes, les animaux n'ont d'autres ennemis que les navigateurs qui y séjournent passagèrement. Leurs espèces s'y sont accrues en paix pendant des siècles, et plusieurs d'entre elles n'ont même point appris à fuir les dangers qui les entourent; car il n'est pas rare de toucher avec la main des volatiles dont la confiance, ou ce que certains navigateurs ont nommé stupidité, rappelle l'âge d'or de la création. Cette inexpérience des animaux par rapport à l'homme, n'est peut-être pas la physionomie la moins neuve des contrées inhabitées qui nous occupent. Leurs plages, si tristement noirâtres, fourmillent d'oiseaux qui y digèrent paisiblement et dans une immobilité parfaite les poissons qu'ils ont pêchés dans le jour. Des tribus entières de palmipèdes nagent en tout sens sur la surface des baies et des étangs; des huîtriers guettent le moment où les mollusques entr'ouvrent les valves de leurs coquilles pour y enfoncer leur bec façonné en lame de couteau, en arracher l'animal imprudent, et paraissent absorbés par le besoin de nourriture qui les affame sans cesse. Là, des mouettes simulent dans l'air des nuées mouvantes, tant elles aiment à se réunir pour tourbillonner en essaims pressés. Plus loin, de vastes surfaces de rochers disparaissent sous des couches de fiente que, depuis des siècles, y déposent sans cesse les oiseaux qui les fréquentent. Tout est animé, plein

de vie, lorsqu'on se rend compte des mœurs des animaux qui habitent ces terres en apparence désolées, et dont la solitude n'est véritablement sentie que par l'homme habitué à se considérer comme membre d'une société.

Les quadrupèdes qu'on trouve aujourd'hui sur les Malouines sont des bœufs, des chevaux, des cochons et des lapins qu'y portèrent autrefois les Espagnols. Malgré les chasses actives des baleiniers, leur multiplication n'a point été entravée; mais les seuls mammifères véritablement indigènes sont les phoques et les dauphins, et surtout le loup antàrctique, carnassier, destructeur et misérable, sans cesse à l'affût pour saisir une proie, et obligé le plus souvent de parcourir les rivages pour y découvrir quelques débris rejetés par les flots.

Si les oiseaux inoffensifs sont nombreux, cela tient sans doute à l'instinct conservateur qui leur fut donné; car les vautours et les buses se sont multipliés dans des proportions aussi fortes, et témoignent une gloutonnerie et une aveugle confiance qui annoncent ou une audace, ou une stupidité peu commune. Les espèces terrestres sont réduites à un très petit nombre. Parmi elles, la plus remarquables est *l'oiseau-rouge*, que les naturalistes nomment *l'étourneau des terres magellaniques*, et qu'on rencontre dans les pampas du Paraguay, comme sur la Terre-de-Feu, au Chili, de même qu'au Pérou. Les autres passe-

reaux n'ont que des livrées sombres et sans couleurs. Les sanderlings fréquentent les grèves, et les bécassines ne quittent point les prairies humides. Des bihoreaux solitaires, immobiles sur un rocher, guettant le poisson, se rencontrent parfois sur les bords des havres. Le joli vanneau à écharpe se perche volontiers sur les éminences des bolax. Les chionis, les sternes, les nigauds, les labbes, plusieurs espèces de cormorans, de canards, d'oies, s'éloignent peu des rivages, et sur la baie plane le formidable pétrel géant, auquel les Espagnols ont donné l'affreux nom de *quebranta-huesos* ou de briseur d'os. Les longues files de manchots immobiles et droits, le long de la ligne des eaux de la mer, prêtent un effet bizarre à l'ensemble de ce tableau.

Des poissons de grande taille, et d'une excellente qualité, ajoutent encore aux agrémens d'une relâche aux Malouines. Quant aux insectes, ils se réduisent à plusieurs petites espèces; tandis que les coquillages, tels que moules, patelles, pavois, térébratules, oscabrions, y pullulent, et se trouvent confondus avec des ascidies, des méduses, des holothuries vivement colorées, au milieu des couches épaisses des *fucus pyrifères* et des *lessonies rameuses*. Mais, jusqu'à ce jour, nulle bête venimeuse, nul reptile, ne se sont offerts aux recherches de l'explorateur.

La relation de l'intéressant voyage de M. Du-

perrey n'a pas été terminée; il n'en a paru que deux livraisons. Le court extrait que nous venons d'en donner fera sans doute désirer à nos lecteurs que des circonstances favorables permettent d'achever la publication de cet utile voyage de découvertes.

CHAPITRE XX.

Roquefeuil, 1816 à 1819.

M. Balguerie junior, négociant de Bordeaux, s'est acquis un double titre à l'estime et à la reconnaissance publiques, en faisant, de ses seuls fonds, et à grands frais, une expédition dans la mer du Sud et à la côte nord-ouest de l'Amérique. Son but était d'y acquérir des objets recherchés à la Chine, de les vendre dans ce pays, et de convertir leur produit en marchandises orientales, dont nos marchés auraient pu s'alimenter ainsi, sans extraction d'espèces, et par un emploi utile et bien entendu des produits de notre sol et de l'industrie française. M. Camille de Roquefeuil accepta avec empressement la proposition qui lui fut faite de diriger l'opération que M. Balguerie méditait.

Le navire *le Bordelais*, trois mâts, de 200 tonneaux, fut choisi pour cette expédition, et on le munit de tous les objets nécessaires pour une campagne de deux ans. Il fut armé de deux canons de quatre et de six caronades de huit, avec un nombre suffisant d'armes de toute espèce pour l'équipage et pour les embarcations. L'équipage fut composé de trente-quatre hommes, y com-

pris les officiers qui étaient MM. Foucault, lieutenant de vaisseau, Briole et Salis; et pour le service de santé, M. Vimont. On avait embarqué en outre un marin étranger nommé *Sicpky*, qui connaissait quelques parties du grand Océan.

Le Bordelais quitta le port de Bordeaux le 11 octobre 1816, et le 3 janvier 1817 il vit la Terre-de-Feu. En ralliant la côte, son gisement et sa configuration firent reconnaître la contrée comprise entre les caps Sainte-Inès et Saint-Paul. Dans cette partie, elle est escarpée en plusieurs endroits, de hauteur inégale, et bordée de monticules, dont plusieurs ont le pied dans la mer, qui brise sur divers points. L'intérieur est très montueux. Les sommets les plus élevés étaient couverts de neige; on en voyait aussi dans quelques vallées, tandis que d'autres offraient une belle végétation. On ne remarqua du reste aucune apparence d'écueils, de récifs ou de bas-fonds. En continuant à longer la côte on aperçut à l'avant du vaisseau des terres considérables hérissées de montagnes pyramidales, dont les dentelures bizarres offraient l'aspect le plus sauvage. Ces terres se détachant de celles qu'on relevait par le travers, laissèrent à découvert un passage qui se trouva être le détroit de Le Maire. On se hasarda à le suivre pendant la nuit. On remarqua sur la côte occidentale plusieurs feux que les naturels avaient allumés, suivant leur coutume, lorsqu'ils voient des navires; mais aucune embarcation ne

se montra. La côte entre la baie et le cap *Bon-Succès* est élevée, généralement escarpée, mais sûre pour le mouillage. Toute cette partie est couverte de mornes, ou plutôt de pics pointus, dont la plupart des plans sont taillés en précipices. Un d'eux se fait remarquer principalement en ce que ses flancs sont coupés en angles aigus, et forment une arête dentelée, représentant l'image grossière d'une scie. On voyait en plusieurs lieux des traces d'éboulemens récens. La montagne de la Cloche se montrait quelquefois parmi les mornes, au-dessus desquels elle élève sa tête enveloppée de nuages. Après qu'on fut sorti du détroit, on gouverna pour doubler le cap Horn. On eut connaissance de l'île Nouvelle, et successivement des autres petites îles parsemées sur la côte sud-est de la Terre-de-Feu. Le 6 on découvrit le cap Horn; ce promontoire s'élève de la mer sous la forme d'une énorme pyramide irrégulière et tronquée. Après qu'on fut sorti du détroit de Le Maire, et à mesure que l'on s'avançait vers le nord, le temps se dégageait et la température s'adoucissait. On put ouvrir les écoutilles, aérer et sécher partout, calfater les embarcations et faire les dispositions d'attérage. L'espoir d'une relâche prochaine faisait oublier les fatigues et les contrariétés qu'on avait éprouvées.

Le 1er février on eut connaissance de la côte du Chili. Bientôt elle se dessina distinctement; les montagnes se détachaient les unes des autres,

et présentaient trois énormes masses superposées, formant un immense amphithéâtre. Le 5 on mouilla devant Valparaïso. M. de Roquefeuil descendit à terre, portant les papiers du navire et quelques lettres de recommandation. Il reçut du gouverneur de Valparaïso l'accueil le plus gracieux. Il fut ensuite présenté aux principaux employés et aux particuliers les plus marquans parmi les Espagnols européens et créoles.

A Valparaïso les maisons n'ont qu'un seul étage, et l'extérieur en est assez soigné, quoique simple; elles sont passablement meublées et fort propres. L'Almendral, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une longue rue, est située dans une petite plaine au bord de la mer; l'espace de trois à quatre cents toises qui le sépare de Valparaïso est si étroit, qu'il est presque entièrement occupé par le chemin. On y trouve cependant de petites maisons nouvellement contruites, adossées à la montagne qui forme en cet endroit un rempart d'une hauteur considérable. Ces dispositions de terrain rendent ce passage d'une défense très facile pour quiconque est maître de la mer. Les Chiliens pratiquent l'hospitalité; ils aiment les plaisirs de la société; ils sont bien faits, robustes, et généralement d'une stature plus élevée que les Espagnols. Leur physionomie sérieuse annonce de la fermeté. Ils sont bons cavaliers, et ceux des campagnes surtout savent manier la lance et *le laço* ou lacet. Ils supportent les fatigues des plus

longues traites à cheval, et bivouaquent enveloppés de leur poncho, en forme de chasuble, vêtement usité dans toute l'Amérique espagnole. La rareté des gîtes, même sur les routes les plus fréquentées, rend leur manière de voyager indispensable dans la plus grande partie du continent. C'est ainsi qu'on fait le trajet dans vingt jours de San-Yago à Buénos-Ayres, en traversant les Andes.

Les femmes sont belles, mais beaucoup d'entre elles acquièrent de bonne heure trop d'embonpoint; elles portent le costume des dames espagnoles, avec quelques modifications.

Le Bordelais partit de Valparaïso le 17 février, et le 28 il entra dans la baie de Callao. M. de Roquefeuil, après avoir visité plusieurs personnes dans cette ville, la quitta le 1er mars pour se rendre à Lima.

En sortant de Callao on trouve à droite le village de Bellavista, et peu après, sur la gauche, un fourré de joncs qui sert d'embuscade aux voleurs. Du même côté, à un endroit nommé la Legua, situé à peu près à moitié chemin de Lima, on voit une petite église et un cabaret, l'un et l'autre fréquentés par les postillons, qui ne manquent jamais de faire au moins le signe de la croix devant l'église, et de s'arrêter au cabaret pour boire de l'eau-de-vie, aussi ponctuellement que leurs confrères d'Allemagne. Les capucins, à qui l'église appartient, mettent à profit cette station des

voyageurs, et viennent réclamer leur charité au nom de *Nuestra-Senora de la Legua* dont ils leur présentent l'image. Jusque-là on ne voit presque aucune trace de culture; on aperçoit seulement quelques cabanes en torchis, quelques enclos pour les bestiaux, et des touffes d'arbustes et de broussailles éparses dans la plaine. A deux milles de Lima, le chemin, jusqu'à la porte dite du Callao, présente une belle avenue et des promenades garnies de bancs. L'entrée de la ville forme un contraste choquant avec l'extérieur. En franchissant la porte on a devant soi une place, ou plutôt un grand espace vide couvert d'un pied de poussière noire, et entouré de murs de terre appartenant à des étables et à des enclos abandonnés, où l'on dépose les immondices qui s'élèvent en tas au-dessus de ces chétives constructions. L'apparence de la place par cette entrée annonce plutôt un village en ruines qu'une capitale opulente: les maisons ne se trouvent qu'à l'autre extrémité. Là les rues, longues, tirées au cordeau, et se coupant à angle droit, offrent un coup d'œil satisfaisant par la régularité de l'ensemble, mais désagréable par le défaut de propreté, et par l'extérieur triste des maisons, qui ont peu de fenêtres apparentes. Le soir M. de Roquefeuil alla rendre ses devoirs au vice-roi, et en reçut l'accueil le plus flatteur. Son excellence l'invita à dîner pour le lendemain.

M. de Roquefeuil alla se promener le 7 sur la

rive gauche de la Rimac, où se trouve le faubourg de Malumbo, qui communique avec la ville par le pont de ce nom ; ce monument est construit en pierres de taille, et, quoique fort ancien, il ne paraît pas avoir souffert des tremblemens de terre. Le lit de la rivière est d'une largeur fort irrégulière ; l'eau n'en occupe qu'une partie, se partageant en plusieurs branches, qui forment une infinité d'îlots pierreux, dont quelques-uns seulement sont tapissés de verdure. Ce défaut, joint à la nudité de la rive gauche, couverte d'immondices, rend désagréable l'aspect de la rivière près de Malumbo. La rive de ce côté-ci contraste avantageusement avec l'autre ; au-dessus du faubourg elle est bordée de longues allées d'orangers gigantesques, formant des promenades qui ne laissent à désirer qu'un peu d'entretien.

Outre ces promenades, on en trouve d'autres à peu près perpendiculaires à la rivière, en traversant le faubourg. Une fontaine qui devrait en faire l'ornement, y forme un bourbier, par la négligence que l'on met à procurer l'écoulement des eaux.

De retour à Callao, M. de Roquefeuil alla visiter l'arsenal. Il est situé près des remparts de la ville et dans la partie méridionale : son enceinte qui forme un rectangle, le met à l'abri d'un coup de main. Il a une manufacture d'armes, et une fonderie qui coule des canons jusqu'au calibre de 24.

Dans la soirée du 30, qui était le dimanche des Rameaux, on célébra la procession de l'âne (procession del boriquito), cérémonie grotesque et ridicule, indigne de la gravité castillane, et surtout de la majesté de notre religion. Elle attira, comme on peut le croire, un concours immense de peuple, tant de la capitale que des environs. En revenant du Callao, à la chute du jour, M. de Roquefeuil trouva la route couverte d'une cavalcade de nègres et de gens de couleur, poussant leurs chevaux à toute bride et jetant des cris d'allégresse. L'empressement joyeux de cette multitude, la singularité des costumes et des harnais, formaient un spectacle pittoresque, mais bien obscurci par un épais nuage de poussière. Plusieurs femmes, qui ne le cédaient point aux hommes en hardiesse, figuraient aussi dans cette course.

Dans la soirée du 5, l'allégresse publique devançant la solennité du lendemain (la fête de Pâques) commença à se manifester. Une multitude composée de gens pris dans tous les rangs de la société, se répandit dans les places et les principales rues de Lima; la grande place surtout était remplie d'Espagnols, de Péruviens, de métis et de nègres.

Les tentes, les échoppes et les tables qu'on y avait dressées, furent occupées jusqu'à une heure très avancée par une population nombreuse, composée en grande partie des dernières classes du peuple, qui firent une grande consommation

de rafraîchissemens, de fruits et surtout de viande, de vin et d'eau-de-vie. La froideur et la taciturnité qui régnaient dans cette réunion qu'on appelait joyeuse, étaient surprenantes; car, si ce n'eût été l'explosion de quelques pétards, une de nos fêtes villageoises eût paru plus animée et plus bruyante. A peine entendait-on quelques chants monotones, et, de loin en loin, quelques cris poussés par des individus de race africaine. La fête de Pâques fut célébrée avec beaucoup de pompe, et les divertissemens publics, suspendus pendant le carême, reprirent leur cours. L'avenue du Callao devint un petit Long-Champ, où se réunirent la plupart des équipages de Lima; ils étaient en général proprement décorés, mais grossièrement construits.

Le premier combat de taureaux mit toute la ville en rumeur, et attira un concours immense de spectateurs des deux sexes, de tout âge et de toute condition. On peut juger de l'importance de ces combats par l'empressement avec lequel le peuple s'était porté à l'arène, qui venait d'être ouverte. D'après l'estimation de M. de Roquefeuil, l'amphithéâtre contenait dix mille personnes assises.

Les blancs formaient à peine la dixième partie des spectateurs. Les créoles des basses classes, surtout ceux du sang africain, portent un intérêt singulier à tout ce qui se rattache à ces sortes de fêtes. Les combats de coqs sont aussi fort courus

à Lima, et donnent lieu à des paris considérables.

Des affaires ayant appelé M. de Roquefeuil à Callao, il fit une promenade à cheval au village de Miraflores, situé près de la mer, à environ trois lieues de Lima. La campagne est d'une fertilité que la moindre culture développe avec l'énergie particulière aux régions équinoxiales.

Les terrains cultivés, qui, ainsi que les habitations, sont plus rapprochés à mesure qu'on s'éloigne de la ville, sont enclos de murs de terre. Parmi ces constructions, qui, étant de la même nature que le sol, ne se distinguent que par leur relief, on voit beaucoup de ruines qui datent des anciens Péruviens.

L'étendue et l'élévation de ces débris témoignent assez la grandeur de cette nation, et la plupart de ces restes ont conservé quelque chose d'imposant. Deux ou trois semblent avoir appartenu à des aqueducs : on sait que ces peuples avaient le talent de conduire les eaux des hauteurs à de grandes distances, et qu'au moyen de leur système d'irrigation, l'agriculture avait été portée chez eux à un degré bien supérieur à ce qu'elle est à présent dans le même pays.

Plusieurs points de la côte sont parsemés de ruines : les plus remarquables sont situées vis-à-vis les îlots Pachacamacs. Entre autres restes importans, on trouve dans cette partie, pour laquelle les Indiens avaient une vénération super-

titieuses, les débris d'un vaste temple dédié au soleil. Tous ces bâtimens, ainsi que les plus modernes, sont construits en briques sigillées ou en torchis, ce qui paraît ne faire qu'une masse de chaque muraille; ces frêles constructions, qui, sous un autre ciel, auraient été ruinées par les variations et l'intempérie des saisons, couvrent encore le Pérou après plusieurs siècles, et n'attestent pas moins la douceur et l'égalité singulière du climat, que l'industrie de ses anciens habitans.

Miraflores a beaucoup de maisons d'un extérieur agréable; mais comme elles appartiennent en grande partie à des habitans de la capitale, la plupart de ces maisons étaient habituellement vides, ce qui donnait l'air d'un désert à ce village. Les jardins, qu'on ne vit qu'en passant, parurent bien inférieurs à leur réputation.

La rade du Callao, qui sert de port à Lima, offre par sa situation un excellent mouillage au fond d'une baie spacieuse, ouverte au nord seulement. Sur une côte où les gros temps sont inconnus, elle présente toutes les sûretés et les commodités qu'on ne trouve ailleurs que dans les havres fermés. La rade est défendue dans l'ouest par le fort Réal-Felipe et la batterie de l'arsenal, et dans l'est par un ouvrage considérable, de construction récente, appelé le fort *San-Fernando*. Lorsque l'on craint l'attaque d'un ennemi, on réunit tous les navires sur la partie

de la rade comprise entre les forts. Les fortifications de la ville de Lima ne sont propres qu'à la mettre à l'abri d'un coup de main; elles consistent en une enceinte bastionnée, dont quelques fronts seulement ont un petit fossé sec sans contre-escarpe, ni chemin couvert.

La population de Lima est d'environ quatre-vingt mille ames, dont un grand nombre de créoles blancs. Le reste se compose de gens de couleur de toutes les nuances, mélangées de sang espagnol, africain et péruvien, indigènes, et croisés à l'infini. Peu de peuples jouissent de plus de félicité apparente que celui du Pérou, à en juger par la capitale. Il se procure à peu de frais une nourriture saine et abondante; il est bien vêtu pour le climat, et il a beaucoup de temps à donner à ses plaisirs; l'ensemble de son extérieur annonce le bien-être et l'aisance.

On distingue à Lima plusieurs établissemens importans: l'université de Saint-Marc, l'hospice des orphelins, une maison de retraite pour les pauvres, un asile pour les filles repenties, et plusieurs couvens.

Les églises, dont le nombre est considérable, sont décorées avec une opulence et une magnificence qu'on ne peut attribuer qu'à la richesse métallique du Pérou. L'or et l'argent en font les principaux ornemens, et les pierreries viennent ajouter à l'éclat, peut-être un peu trop brillant, de ces saints lieux. Malheureusement à Lima,

comme partout ailleurs, les progrès de la civilisation ont été accompagnés des écarts du luxe et de ses suites dangereuses.

Les femmes sont très recherchées dans leurs vêtemens, et ont un goût particulier pour les perles, dont la blancheur contraste agréablement avec le vif incarnat de leur teint et le noir brillant de leurs cheveux. En général, les Péruviennes sont belles; mais ces avantages perdent tout leur charme par une licence dont il y a peu d'exemples parmi les autres peuples civilisés; un honnête homme ne peut entendre, sans rougir, leur conversation ordinaire. Elles préfèrent la danse à tous les autres amusemens. Le luxe d'ailleurs n'étend son empire que sur la toilette; car les maisons, dont l'extérieur est agréable, n'annoncent ni goût ni richesse à l'intérieur.

Le 30 mai, le Bordelais partit de Callao, et gouverna sur les îles Galapagos. L'île Albemarle, que l'on aperçut le 8 juin, présente la forme d'un arc, c'est à dire qu'elle est basse au milieu, que la terre s'élève de chaque côté, et s'abaisse ensuite en descendant à la mer. La pente est douce à l'extrémité, et le terrain paraît d'abord terminé par un pic dont la forme est celle d'un pain de sucre; mais en approchant on la voit s'étendre et former une autre pointe basse. Autant qu'on put en juger à deux lieues de distance, et à travers la brume qui l'enveloppait, cette île qui n'est, pour ainsi dire, qu'un volcan éteint, n'a ni eau ni produits utiles.

D'après les renseignemens les plus récens, l'île Charles est dans cet archipel celle qui offre le plus de ressource aux navigateurs. Elle a deux mouillages. On trouve sur cette île des tortues de terre en grande quantité, ainsi que des ignames, des pigeons-ramiers et des tortues de mer. Dans la partie sud-est on voit quelquefois des loups-marins sur les îlots et sur les rochers. Cette dernière côte est hérissée d'écueils, et la mer s'y brise presque partout.

M. de Roquefeuil en quittant les Galapagos fit route pour la Californie, et relâcha dans le port de San-Francisco, le 4 août. L'on y fit de l'eau et du bois, on y laissa les objets destinés pour ce pays, et l'on reprit la mer Noutka, lieu de la destination. Le 5 septembre, on entra dans l'anse des Amis. Les naturels vinrent en grand nombre, et restèrent très long-temps dans leurs pirogues le long du bord. La traite commença par l'acquisition de quelque peaux de loutre assez belles. La saison avancée avait fait abandonner le village presque en entier : le grand chef Macouina, ainsi que la plupart des Indiens, étaient déjà à Tachès, sa résidence d'hiver : les naturels parurent faire des rondes de nuit.

Macouina revint de Tachès dans une petite pirogue chargée de saumons dont il fit présent à M. de Roquefeuil ; il y ajouta aussi trois peaux de loutre ; mais, plus tard, il en demanda le paiement. Macouina quitta les Français après beaucoup de promesses et de protestations d'amitié, et fit espérer qu'on le reverrait sous peu.

Après son départ, il vint à bord une pirogue de Clayoquot, district de la domination de Wicananich, chef puissant. Les Indiens qui la montaient étaient vêtus de couvertures blanches ou de manteaux de drap bleu ; ils paraissaient supérieurs en activité, en force et en intelligence à ceux de Noutka : ils étaient aussi moins sales. D'après ce qu'on put comprendre de leurs paroles et de leurs gestes, ils engagèrent les Français à aller chez eux, et s'offrirent à piloter le navire. Le 9, Macouina revint à bord ; il n'avait avec lui que Noak, chef subalterne, deux autres personnages qu'on avait déjà bien accueillis, et que les gens de l'équipage appelaient des ministres, et deux de ses enfans dont l'un était son fils aîné Macoula, qui ne parut avoir ni l'activité ni l'intelligence du père. Ils passèrent la journée à bord, faisant de grandes consommations de vivres. M. de Roquefeuil fit plusieurs présens à Macouina et à ses enfans.

Ce navigateur descendit avec le chef au village, où il ne restait que cinq ou six cases habitables. On ne peut se faire une idée de la saleté et de la puanteur qui règne dans ces habitations et au dehors.

Une partie des naturels qui occupaient encore le village, déménagèrent dans la matinée et partirent pour Tachès : cette translation de domicile s'opère avec une promptitude singulière, au moyen des pirogues dont chaque famille est pourvue.

Dans moins de temps qu'il n'en faut à un voyageur européen pour faire sa malle, l'Indien démonte sa case, transporte dans ses bateaux les planches qui la couvraient, ainsi que les deux ou trois coffres qui contiennent ses richesses, le poisson sec qui compose ses provisions, son huile de baleine, et ses instrumens de pêche et de chasse; il s'embarque avec sa femme, ses enfans et son chien, et le même jour s'établit dans une nouvelle habitation à dix ou douze lieues de celle qu'il a quittée le matin: on choisit un temps calme et sec pour ces voyages de famille. Comme les Indiens laissent en place les poteaux des habitations qu'ils abandonnent, ils sont aussi expéditifs à les reconstruire qu'à les démonter; au reste, ils n'élèvent des maisons en charpente que dans leurs villages d'été et d'hiver, et ceux-ci ne diffèrent des premiers que par leur situation dans l'intérieur des terres, et non par leur construction.

Le 11, Macouina revint avec son fils et Omactéachloa, fils de Canicum tant célébré par Meares. Macouina fit présent à M. de Roquefeuil de deux peaux assez belles, mais qui avaient été portées, et il reçut un présent en retour du sien; il parut médiocrement satisfait du cadeau qu'il venait de recevoir, quoiqu'il fût d'ailleurs assez riche. Macouina se montra, dans cette visite, mendiant, impudent et insatiable, tel que Vancouver le décrit, et non le prince généreux que Meares s'est plu à représenter.

Dans la journée du 16, il vint à bord un grand nombre de pirogues; la plupart arrivaient du dehors et étaient chargées de familles qui allaient prendre leurs quartiers d'hiver à Tachès. Plusieurs de ces embarcations étaient fortes; une, entre autres, d'une construction soignée, portait quatorze personnes. Le chef qui la montait eut la permission de venir à bord. Ce chef était très bien fait et robuste; il avait la barbe beaucoup plus forte que les autres Indiens. C'était un homme d'environ trente ans, parent de Macouina, et son lieutenant dans un village de Clayoquot. Il paraissait très considéré par les autres chefs. Il montra un caractère franc et décidé dans ses rapports avec les Français, et on lui acheta quatre peaux de loutre et une d'ours. Celle-ci étant son dernier manteau, il resta entièrement nu pendant quelque temps après l'avoir cédé. Les autres chefs qui furent admis à bord, étaient aussi de beaux hommes, comme la plupart de ceux qui venaient de Clayoquot. Ils se comportèrent très bien, et furent régalés de biscuit et de mélasse. Un d'eux avait une espèce de diadême de peau d'ours blanc, dont les poils étaient longs de plus de huit pouces, ce qui, joint à ses formes robustes et à sa figure farouche, barbouillée d'ocre, lui donnait l'air encore plus sauvage que ses compagnons. Les Français eurent la plupart de ces fourrures pour de la poudre, objet singulièrement recherché par les naturels de cette contrée; mais, au

grand étonnement de tout le monde, ils ne demandèrent pas de fusils.

Pendant le court séjour des Français à Noutka, les Indiens ne leur donnèrent aucun sujet d'inquiétude, et leur conduite pacifique rendit superflues toutes les mesures de sûreté. On fit l'eau avec la plus grande facilité, ainsi que le bois et tous les rafraîchissemens qu'offre le pays; mais malheureusement les fourrures y sont à présent bien moins abondantes que dans les premiers temps; la traite étant épuisée, on ne put guère se procurer que vingt peaux de loutre.

Le 18, M. de Roquefeuil pressa ses dispositions d'appareillage, et sortit de la baie à la faveur d'une forte brise. Il fit route pour Nitinat, et le 21 il entra dans le détroit de Jean-de-Fuca, où l'on choisit un mouillage.

Les Indiens du littoral de Nitinat sont généralement mieux faits et moins sales que ceux de Noutka; ils paraissent plus actifs, et ils ont la physionomie plus expressive; mais, à certains égards, ils sont plus éloignés de la civilisation, attendu qu'ils communiquent moins avec les étrangers; aussi ont-ils l'air plus sauvage. Ils sont plus enclins au vol, et plus importuns à demander des patchitls (présens). Au reste, ils ne manifestèrent jamais d'intentions hostiles, tant à bord qu'à l'égard des embarcations. De tous les moyens de défense que possédait le *Bordelais*, aucun n'inspirait autant de terreur aux Indiens qu'un chien

noir de la race des dogues, que les Français avaient pris au Pérou.

On vit quelques hommes et un plus grand nombre de femmes, dont le teint ne différait du blanc que par une nuance de jaune pâle. Quelques jeunes gens des deux sexes avaient des couleurs, et beaucoup d'enfans auraient passé pour jolis en Europe. La plus grande partie des Indiens ont les cheveux noirs, le reste d'un blond roussâtre; ceux-ci les ont aussi fins que les habitans des contrées centrales de l'Europe. Tous portent les cheveux longs; les femmes surtout ont le soin de les peigner, et les partagent au milieu du front. On vit beaucoup de femmes bien faites, et ayant les bras bien dessinés; mais presque toutes ont de vilaines mains. Leur front, ridé de bonne heure, leur donne une expression dure et sauvage. On n'en remarqua que trois ou quatre qui auraient pu avoir en Europe des prétentions à la beauté. Les femmes et les filles parurent aux Français très modestes et très réservées.

On reconnut à Nitinat la même hiérarchie et la même subordination qu'à Noutka. Nanat paraissait être le grand chef, et il mettait dans l'exercice de ses fonctions plus de hauteur que Macouina.

D'après ce que M. de Roquefeuil comprit, les naturels appellent Anachtchitl (et aussi Ohéia), le canton qui environne leur baie. Au moins est-il certain que le nom de Nitinat n'appartient à aucune de ses parties, mais à un village qui est

éloigné dans le sud-est, vers le détroit de Fucca. Ils donnent celui de Tchaxa, ou plutôt de Tchachtza, au port où le navire était mouillé, et au canton où se trouvait le mouillage.

Dans cette relâche, les Français ne purent se procurer que très peu de peaux. Mais les Indiens apportèrent beaucoup de gibier, le poisson et les coquillages étaient très abondans.

Le 7 octobre, le Bordelais ayant appareillé, fit route pour la Bodega, établissement russe. M. de Roquefeuil apprit que le Fort ou le Comptoir était à quelques lieues dans le nord, à l'embouchure d'une petite rivière que les Russes appellent Slavinska-Ross, par les 38° 30', sur une partie de la côte qui n'a pas de mouillage. Il n'existe maintenant au fond du port qu'un magasin en bois, construit par les Russes. Quelques naturels, les plus sales et les plus stupides qu'on ait jamais vus, occupaient trois ou quatre cabanes en forme de ruche, de huit pieds de diamètre, construites avec des branches d'arbres. Ils étaient nus, à l'exception d'une petite ceinture; leurs habitations étaient dénuées de toute espèce de meubles, et ils couchaient dans la poussière.

Le 15, M. de Roquefeuil fit route pour retourner à San-Francisco; et longeant la côte à 3 ou 4 milles de distance, jusqu'à la pointe de Los-Reyes, il entra dans le port. De là, il se rendit au Présidio et à la Mission, afin de prendre des mesures pour la fourniture régulière du pain, de la viande et

des légumes. Un régime sain et restaurant était nécessaire à la santé de l'équipage dont six hommes se trouvaient sur les cadres ; le reste se ressentait plus ou moins du séjour à la côte nord-ouest. On s'occupa aussi des approvisionnemens nécessaires à la continuation du voyage, qui paraissait devoir se prolonger bien au-delà de la durée présumée.

Le 20 novembre, les Français partirent de San-Francisco, et firent route pour les îles Marquises de Mendoça, où l'on espérait mettre à profit une partie de la saison que la rigueur du climat ne permet pas d'utiliser à la côte nord-ouest.

On éprouva des vents contraires et très violens, souvent avec tourmente, jusque par les 30 degrés. Le 1er décembre, on entra dans les vents alisés, par 27 degrés, et ils furent très variables pendant tout le temps qu'ils durèrent.

Le 22, on eut connaissance des îles les plus orientales du groupe des Marquises, découvertes par Mendana. On vit d'abord Hatouhougou, et peu après Ohévahoa, et une terre qui paraissait détachée, mais qui peut être liée à la grande île par quelque terrain bas, et ce serait alors San-Pedro. On vit successivement l'île Nouhiva, dans l'ouest, et l'île Marchand dans le sud-sud-ouest. Les Français portèrent sur la première et entrèrent dans la baie du Contrôleur. On travailla immédiatement à faire de l'eau et du bois. M. de Roquefeuil alla faire sa visite au vieux chef Kéatanouï, dit Porter, qui, dans ce pays où il n'existe

pas d'autorité reconnue, jouissait de toute celle que peuvent donner l'amour et l'estime du peuple. Ce vieillard s'était placé sous un hangar élevé au bord de la mer, sur une plate-forme revêtue de gros galets; il accueillit M. de Roquefeuil de la manière la plus affectueuse, et parut charmé de voir chez lui un navire du pays aux *bons fusils;* car il ne connaissait la France que comme le lieu où ceux qu'il possédait avaient été manufacturés.

Le vieux chef ayant fait apporter des cocos pour désaltérer M. de Roquefeuil, conversa long-temps avec lui par l'intermédiaire d'un matelot anglais qui habitait l'île depuis plusieurs années. On fut bientôt environné de naturels. Les hommes étaient d'une stature supérieure à la plupart des Européens, et ne l'emportaient pas moins par la perfection de leurs formes. A l'exception d'une ceinture, ils étaient sans vêtemens, à moins qu'on ne considère comme tel le tatouage pratiqué sur le corps et les membres des adultes. Les femmes étaient bien faites, et d'une physionomie régulière ; la couleur de leur peau est une nuance de citron clair; à l'exception de l'huile, dont elles font usage pour entretenir l'élasticité de la peau, les femmes, comme les hommes, étaient d'une propreté remarquable. Leur vêtement se compose d'une ceinture qui couvre la partie inférieure du corps, en tombant jusqu'aux genoux, et d'une espèce de manteau noué sur l'épaule gauche. L'un et l'autre sont d'une étoffe d'écorce d'arbre,

aussi bien qu'une coiffure enveloppant les cheveux qui sied très bien à leur physionomie.

M. de Roquefeuil ayant résolu d'aller visiter les îles sous le vent, partit le 27 de bonne heure, et le surlendemain fut retenu par le calme sous Rahopou. L'île, dans cette partie, est stérile et inhabitée; la côte est formée de rochers noirâtres, dont quelques-uns sont détachés, mais qui s'étendent peu au large. L'intérieur est, en grande partie, occupé par des montagnes, les plus hautes de l'archipel, et encore plus remarquables par eurs formes pyramidales, par leurs coupes verticales et par leurs profils bizarres. La partie située sous le vent est fertile et bien peuplée. Après avoir doublé l'extrémité orientale de Rahopou, les Français firent route pour Ohévahoa. Le même jour, on eut connaissance de cette île dans l'est, et peu après de celle de Taouhata dans le sud-est. On laissa tomber l'ancre dans le mouillage de Tangou, et le navire fut aussitôt environné d'Indiens venus principalement de la partie de l'ouest. M. de Roquefeuil alla visiter le village de Taoa au fond d'une grande baie, située à l'ouest du port Outario. Le rivage fut bientôt couvert d'Indiens des deux sexes ; un certain nombre vint à la nage le long des embarcations.

Les hommes ne le cédaient pas pour la taille et les formes à ceux de Nouhiva, mais leurs membres annonçaient plus de vigueur et leur visage plus de rudesse; on y remarquait une

empreinte de férocité qui ne se trouve pas sur la physionomie de leurs voisins. Ils avaient la peau d'une teinte plus sombre, le corps plus velu et plus chargé de tatouage. Les Français ne restèrent là que fort peu de temps, n'ayant pu obtenir que quelques cocos. Ils allèrent ensuite à l'anse d'Atouona où les Indiens les attendaient avec plusieurs lots de bois de sandal; en très peu de temps on en obtint neuf quintaux pour autant de livres de poudre.

Le lendemain, on visita l'anse d'Hanahéhé; la vallée qui y aboutit paraît s'étendre dans l'intérieur. Elle est parsemée de cases jusqu'au rivage; cependant, le nombre des Indiens qui s'y rassemblèrent ne fut pas considérable. Il en vint quelques-uns le long des embarcations; on traita avec eux. Les Français firent ensuite route pour Hanamaté. Cette anse offre un meilleur abri que la première, s'avançant davantage dans les terres; au reste, elles sont sans importance, à cause de la proximité du port Outario, qui est préférable à tous égards.

La courte relâche des Français leur procura, outre quelques provisions végétales, quatre milliers de sandal, et de plus quatre-vingts cochons. M. de Roquefeuil ayant atteint le principal but qu'il se proposait, ne voulut pas prolonger son séjour parmi ces sauvages, et résolut de retourner à Taïa-Hoy, sans toucher aux autres îles du sud de cet archipel, où le sandal était inférieur à celui de Nouhiva.

Le 14, il vint deux doubles pirogues d'Ohévahoa, qui n'entrèrent qu'après avoir croisé quelque temps dans le port, et annoncé leur arrivée en soufflant dans de grandes conques, qui produisaient un son semblable à celui des cornemuses. Elles furent hélées sur la grève avec beaucoup de pompe et de grandes acclamations par les habitans du port, accourus en grand nombre des différentes vallées, dans le costume le plus recherché. Pendant la journée, ces étrangers, au nombre d'environ quarante, apportèrent aux Français des pièces de toile, des calebasses, et autres richesses de leur pays, un poème en l'honneur du premier-né du jeune chef, petit-fils de Keatanouï Porter, et d'autres productions de leur génie qu'ils chantaient sur des airs assez monotones, qui tenaient un peu de notre plain-chant. Les voyageurs d'Ohévahoa partirent pour retourner dans leur île. Ils avaient tiré bon parti de leurs marchandises, et surtout des productions de leur muse, qui leur avait valu l'accueil le plus hospitalier, et force présens de la part des nombreux amateurs accourus à leurs concerts. Ces représentations s'étaient répétées très souvent, surtout dans les premiers jours de leur arrivée. La multitude des deux sexes qui venait des parties les plus reculées des vallées et se réunissait dès le matin, fit présumer que la fête était annoncée d'avance, et que le jour et le lieu étaient fixés. Ces musiciens se tiennent accroupis. Le

principal de la troupe, ou le poète lui-même, chante d'abord seul chaque couplet qui est aussitôt répété en chœur par les autres. Les uns s'accompagnent en frappant dans leurs mains; les autres, tenant l'avant-bras gauche appuyé sur la poitrine, frappent à la fois de la main droite la poitrine et la partie externe du bras, à l'articulation (poko). Par la force qu'ils emploient, chaque coup rend un son très fort, et il arrive quelquefois qu'ils se meurtrissent au point de s'enlever la peau du bras. Ils ont aussi de grands tamtams (pahou), seul instrument qu'on ait vu chez eux. A leur arrivée au lieu du concert, la plupart des amateurs déposent leur offrande aux pieds des musiciens.

Les individus des deux sexes ne se présentent que parés de ce qu'ils ont de plus beau et de plus précieux. Les toiles neuves sont réservées pour ces occasions, où tout leur extérieur offre l'apparence d'une propreté recherchée; mais on est désagréablement détrompé en approchant, lorsque le témoignage de plus d'un sens annonce à l'étranger que l'huile de baleine a coulé à grands flots.

Les Français n'avaient pu se procurer que dix milliers de sandal depuis le commencement du mois; mais il en restait peu dans les vallées du port, et M. de Roquefeuil pensa à en extraire d'Hacahoui. En conséquence, on y fit trois courses qui produisirent onze milliers de sandal, généra-

lement plus gros que celui de Taïa-Hoy. Tout se passa tranquillement dans les relations qu'on eut avec les naturels; les Français traitèrent toujours sur la plage à portée des embarcations. Enfin, on se trouva avoir à bord quatre cent vingt quintaux de sandal qui prenaient plus de quatre-vingts tonneaux d'encombrement, et qui, avec la cargaison de traite, remplissaient tellement le navire qu'il fallut en mettre dans le logement de l'arrière, dans les caissons, et même en laisser sur le pont.

Les travaux pour mettre le navire en mesure de prendre la mer étant terminés, on appareilla le 28 février.

Les îles Marquises sont une bonne relâche pour les bâtimens qui, après avoir doublé le cap Horn, seraient appelés, par la nature de leur expédition, dans quelques parties de l'Australasie; pour les baleiniers qui fréquentent le grand Océan méridional; pour les navires allant à la côte nord-ouest, à qui des besoins urgens ne permettraient pas de pousser jusqu'aux Sandwich, en tout préférables. Enfin les Marquises sont la relâche naturelle des navigateurs destinés à se rendre des ports de l'Amérique méridionale à la Chine, et de ceux qui, partant de la côte nord-ouest, vont doubler le cap Horn.

Malgré les facilités qu'offre le port de Taïa-Hoy pour l'eau et le bois, et la confiance que doit inspirer la conduite paisible des habitans jusqu'à ce jour, celui de Taogou à Ohévahoa semble pré-

férable, surtout pour les navigateurs dont la relâche n'est motivée que par le besoin de rafraîchissemens. Outre les cochons dont il est facile de se procurer un nombre quelconque, à raison de dix pour un fusil, cette île produit beaucoup de cannes à sucre, des patates, des citrouilles, ainsi que des bananes, de petites oranges à chair rouge, et plusieurs espèces de fruits, outre le fruit à pain, qui, avec les cocos, est la base de la nourriture des habitans. On y trouve aussi une espèce de noix appelée *ohi* et le *ty*, racine dont le suc a la même qualité et paraît presque aussi abondant que celui de la canne, et qui, cuite sous la cendre, fournit un aliment agréable et sain.

Il paraît que depuis quelques années les indigènes ont beaucoup changé, quant au moral; car il est incontestable que la douceur et l'humanité étaient le fond du caractère des Mendoçains antérieurement à leurs communications avec les Européens. A Wahitoa même, les fils de ceux que la vue du sang d'un compatriote ne porta à aucun excès envers les étrangers imprudens qu'ils pouvaient croire ses assassins, ont, en 1815, enlevé traîtreusement un canot américain, massacré et mangé l'équipage: car, malgré la douceur apparente de leurs moeurs, les Mendoçains sont depuis très long-temps anthropophages. Du reste, c'est incomparablement la plus belle espèce d'hommes qu'on puisse voir, tant par l'élévation de la taille et la beauté des formes, que par la

force; jamais on n'en voit de contrefaits. On observe parmi eux des différences très prononcées dans la couleur de la peau, dans les traits du visage et dans les cheveux. Les uns sont d'un noir pâle comme les Malgaches, les autres sont moins basanés que beaucoup de provençaux; les femmes ont de l'embonpoint, la physionomie spirituelle et agréable, et les dents du plus bel émail.

Les hommes portent ordinairement un morceau d'étoffe, extraite de l'écorce d'une espèce de mûrier, dont ils font plusieurs tours sur la ceinture. Aux Marquises, les plus amples sont les plus estimés; ils sont épais et de couleur brune-jaunâtre. Quelques insulaires, mais ce sont les petits-maîtres de ces contrées, portent une pièce d'étoffe en manteau, comme les femmes. Dans les matinées fraîches, on en voit qui se couvrent de la natte sur laquelle ils couchent. Ils se rasent la tête depuis le milieu du front jusqu'à la nuque, et portent de chaque côté de cette raie, qui a un pouce environ de largeur, les cheveux noués en pompon, et pendans sur leurs épaules. Dans les grandes occasions, ils ornent leur tête d'un diadème de plumes de queue de coq, ou d'autres oiseaux. A Oévahoa, les Français virent un ariki (un chef), décoré d'un diadème d'écaille, incrusté d'ivoire et de nacre, d'un assez bon goût.

L'habillement des femmes consiste dans une ceinture qui les couvre jusqu'aux genoux, et une grande pièce d'étoffe dont elles s'enveloppent les

épaules et qui tombe un peu plus bas; mais elles n'en font usage que lorsqu'elles sortent de leur case, car dans leur intérieur elles se débarrassent de ce manteau, et restent alors dans un négligé très simple. Quand elles veulent se parer, elles se coiffent d'une toile très fine, dont elles se font un bonnet qui leur serre la tête et cache les cheveux. Les coins tournés sur eux-mêmes forment un pompon qui complète cette coiffure très gracieuse. Peu de femmes ont une chevelure à laisser flotter; presque toutes l'ont coupée très courte et au ras des épaules. Elles portent souvent des colliers composés de petits bouquets de fleurs de franchipane, de petits concombres, etc.

Ces insulaires paraissent aimer tendrement leurs enfans, tant qu'ils sont en bas âge; le père et la mère leur prodiguent alors les soins les plus touchans. Mais dès que les facultés se développent, les jeunes gens se séparent de leurs parens, chacun devient ce qu'il peut et vit à sa guise; cette séparation influe sans doute sur les sentimens réciproques.

Quand des amis se rencontrent, ils se frottent le nez l'un contre l'autre; mais c'est un témoignage d'amitié qu'on se donne assez rarement.

On voit peu d'individus dont le tatouage offre un dessin régulier; on dirait que pour le visage surtout ils évitent la symétrie et cherchent les contrastes. Il est rare que les deux mains soient tatouées et qu'elles le soient de la même manière.

Les femmes ne se tatouent guère que les mains et les pieds ; mais on en voit qui ont au lobe de l'oreille un cercle concentrique au milieu duquel est pratiquée l'ouverture ordinaire. Beaucoup de femmes sont aussi marquées d'une espèce d'épaulette, ou bien elles ont sur les bras ou sur les cuisses la figure d'un lézard ou d'un poisson ; quelques unes ont ces mêmes parties couvertes de dessins, ainsi que le contour des reins. Ceux dont le tatouage a le même dessin ou se ressemble par un trait principal, tel qu'une marque particulière au nez, sur l'œil, etc., forment entre eux une espèce d'association ou de fraternité et se secourent mutuellement dans l'occasion ; aussi le choix du tatouage est-il une affaire importante.

Ces insulaires résistent rarement à la tentation que leur fait éprouver la vue d'un objet précieux, et il est dangereux de les y exposer. Ils n'attachent au vol aucun déshonneur ; et cet acte, infâme parmi nous, n'entache l'individu qui s'en rend coupable qu'autant qu'il est pris sur le fait ; il passe alors pour être maladroit, et voilà tout. Si le propriétaire légitime retrouve ses effets volés chez le larron ou ailleurs, il n'a pas le droit de les prendre, et ne peut rentrer en possession qu'en les enlevant furtivement à son tour.

On doit dire à la louange de ces insulaires, que l'assassinat est inconnu entr'eux, à moins qu'il ne soit inspiré par l'esprit de vengeance ou de

parti; ce qui le fait rentrer dans la classe des homicides autorisés par le droit des gens, dans un pays où chacun a le droit de faire la guerre à son voisin.

Il n'y a d'habité que les terrains garnis de cocotiers et d'arbres à pain. La nature fait presque toujours les frais de ces plantations, et les indigènes se donnent rarement la peine de faire pousser ces arbres précieux dans les lieux où ils ne viennent pas spontanément. La propriété des terres n'est pas entièrement assurée aux possesseurs; il arrive quelquefois que le fort s'empare des biens du faible; un parent puissant, de ceux d'un héritier en bas âge.

Dans les guerres de tribu à tribu, les prisonniers, sans exception d'âge ni de sexe, sont mis à mort et mangés, excepté ceux qu'il plaît aux prêtres de consacrer aux dieux, et qu'on enterre après les avoir égorgés. Ni les femmes, ni les enfans ne peuvent assister à ces horribles repas; ce privilége est réservé aux guerriers et aux jeunes gens qui sont déjà tatoués. Dans les guerres civiles de vallée à vallée, ou entre familles d'une même tribu, on ne mange pas les prisonniers. Les enfans sont non seulement épargnés, mais peuvent aussi passer, en toute sûreté, sur les terres et devant la porte de l'ennemi de leur père.

Quoique ces insulaires aient leurs prêtres, on ne découvre chez eux aucune trace de culte, ni aucune idée d'un être suprême. Les fétiches qu'on

pourrait d'abord prendre pour des idoles, sont jetées sans soin dans des cases, et l'on ne montre pour elles aucune espèce de vénération.

Les pirogues sont *tabou*, c'est à dire sacrées pour les femmes ; il leur est défendu d'y entrer lorsqu'elles sont à flot, et même de les toucher quand elles sont halées à terre. Le tabou s'étend sur les mâts, les balancines, etc., de ces embarcations, quoiqu'on recueille souvent ces objets dans des cases ou sous des hangards. Ce tabou est en vigueur dans tout l'archipel.

Beaucoup d'insulaires meurent de vieillesse, sans presque avoir éprouvé les infirmités dont elle est si souvent accompagnée chez les peuples civilisés. Ils sont, en général, emportés par une consomption qui les mine lentement, et sans les faire souffrir, jusqu'aux approches du dernier moment. Quand la maladie a fait des progrès on s'occupe des funérailles et du cercueil ; c'est une grande pièce de tronc de cocotier, évidée en forme de tuile faîtière, sur laquelle on expose le mort sans l'enfermer. On travaille aussi à faire la case où le corps doit être déposé. Elle est ordinairement attenante à celle qu'habite la famille. Tous ces préparatifs se font sous les yeux du malade, qui ne paraît nullement affecté de ces soins lugubres. Aux approches de la mort, on fait une décharge de toutes les armes de la maison : les parens et les amis du même sexe que le malade s'assemblent autour de lui. Si c'est un

personnage important par lui-même ou appartenant à une famille considérable, on y voit accourir tout ce qui tient un certain rang.

La largeur des habitations ne varie guère que de huit à quinze pieds, dans les dimensions données par certains voyageurs; mais on en voit qui ont plus de cinquante pieds de longueur, et celles des propriétaires en ont rarement moins de vingt.

Leurs armes se composent d'un arc, d'une fronde et d'une espèce de pique de bois très dur.

Les habitans des Marquises, de même que ceux d'Otahiti, ont une manière toute particulière de faire rôtir leurs viandes. Ils construisent des fours souterrains dont le fond est pavé; on y allume du feu sur lequel plusieurs pierres sont placées. Lorsque le four est suffisamment échauffé, on retire le charbon et les cendres; ensuite la viande enveloppée de feuilles, est déposée sous les pierres; le tout est bien recouvert de terre, et la viande ainsi cuite devient un mets délicieux.

Les étoffes sont tissues avec l'écorce d'un arbuste soigneusement cultivé. Elles ont autant de consistance que de force, et par le blanchissage elles acquièrent une blancheur parfaite.

La langue est douce, harmonieuse, flexible et facile à prononcer. Le grand nombre de voyelles dont elle est composée lui donne cet avantage, qui, du reste, est commun aux peuples qui vivent entre les tropiques.

Le 1er mars, M. de Roquefeuil ayant donné le signal du départ, fit gouverner au nord-est. Le 4 avril, il eut connaissance de la côte d'Amérique à toute vue. Toutes les terres étaient couvertes de neige.

Après minuit l'équipage eut pour la première fois le spectacle magnifique des aurores boréales. Le lendemain les Français mouillèrent sur la rade du sud de la Nouvelle-Archangel. C'est le chef-lieu des établissemens qui, dans cette partie du monde, appartiennent à la compagnie russe dite d'Amérique. M. Heigmester, capitaine-lieutenant de la marine impériale, venait d'en prendre le commandement. M. de Roquefeuil s'empressa d'aller le voir ; il en fut très bien accueilli et reçut l'assurance de trouver tous les secours dont il pourrait avoir besoin. Ils conclurent en outre une convention pour faire la chasse aux loutres, de compte à demi.

Les principales stipulations étaient que la compagnie fournirait trente bateaux de peau (baidarka), chacun armé de deux chasseurs kodiaques, le tout sous la surveillance de deux agens ; que les produits de la chasse seraient également partagés, et qu'une indemnité de deux cents piastres serait payée pour chacun des chasseurs qui perdrait la vie dans une attaque de la part des Indiens. Les Français furent autorisés à déposer sans frais, dans les magasins de la compagnie, le sandal et les objets qui ne

pouvaient être employés pendant l'expédition.

Le 1er mai, les Français partirent pour Kodiack, et le 11 ils entrèrent dans la baie de Tchiniat, au fond de laquelle est le port de Saint-Paul. M. de Roquefeuil descendit pour voir le chef de l'établissement, gouverneur de l'île. Celui-ci se montra disposé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour la prompte expédition des baidarques, et pour toute autre chose qui pourrait être agréable à M. de Roquefeuil. Les baidarques étaient prêtes en exécution des ordres antérieurs du gouverneur général, il ne restait plus qu'à les réunir, ce qui devait être l'affaire de peu de jours. Le 23, il en arriva vingt-cinq; le 30, on les embarqua. Le lendemain la plupart des Kodiaques de l'expédition portèrent à bord leurs lances, dards et autres armes de chasse, et l'on acheva les dispositions d'appareillage.

Le 1er juin, on quitta le port Saint-Paul, et l'on se dirigea sur la partie nord-ouest de l'île du Prince-de-Galles, dont le cap Addington restait alors à l'est, 40 degrés sud, distance 225 lieues.

Le défaut de connaissance de la langue russe et de celle des indigènes ne permit à M. de Roquefeuil de recueillir que peu de renseignemens sur Kodiack. La population y est considérablement diminuée depuis sa soumission aux Russes: elle n'est maintenant que de douze à quinze mille ames. Cette diminution est surtout attribuée aux ravages de la petite-vérole.

L'île produit spontanément une grande quantité de baies, dont les naturels font une consommation considérable dans la belle saison. Quoique le terrain soit marécageux en beaucoup d'endroits, on cultive avec succès la plupart de nos légumes ; mais les tentatives qu'on a faites pour naturaliser nos céréales ont été infructueuses. La compagnie possède des troupeaux considérables de bœufs et de moutons dont la chair est excellente. Les côtes sont très poissonneuses. Le bois est rare à Kodiack ; mais les petites îles Poustoy et Leinoy suppléent à cet épuisement.

Le 8 juin, le Bordelais mouilla dans une anse sur la partie nord-ouest de l'île du Prince-de-Galles. Au bout de deux jours, vingt-neuf baidarques, chacune armée d'une paire de pistolets et de deux poignards, partirent pour commencer la chasse. Les Kodiaques se dispersèrent dans les canaux tortueux d'un groupe d'îlots, mais ils ne trouvèrent qu'une seule loutre.

M. de Roquefeuil, à la sollicitation de l'agent de la compagnie, fit bivouaquer les chasseurs à terre, où ils passèrent la nuit sous la protection d'une garde commandée par un officier du bord. Ils y restaient aussi le jour, lorsque le temps n'était pas favorable à la chasse, circonstance qui se répétait souvent. Le 18, dans la nuit, les Kodiaques furent attaqués dans leur camp au milieu de la plus grande sécurité. Sur quarante-sept de ces malheureux, il y en eut vingt de

tués, vingt-cinq s'échappèrent à la nage ou furent recueillis par les embarcations, ce qui faisait un total de quarante-cinq dont le sort était connu. Il ne restait de doute que sur deux Kodiaques qui probablement s'étaient noyés, car on savait qu'une baidarque avait chaviré; et la barbarie avec laquelle les Indiens avaient mis à mort les femmes, ne permettait pas de croire qu'ils eussent fait des prisonniers. Parmi les vingt-cinq échappés au massacre, se trouvaient douze blessés, la plupart très grièvement.

M. de Roquefeuil, convaincu qu'un plus long séjour serait aussi infructueux aux intérêts de l'armement qu'à ceux de l'humanité, se décida à quitter ce mouillage et fit route pour la Nouvelle-Archangel.

Le gouverneur fut très affecté du malheur qui venait d'arriver; et, toujours plein de bienveillance, il mit aussitôt M. de Roquefeuil en position de réparer ses pertes. Afin d'éviter la perte du temps, son intention était de partir le jour suivant; mais il fut obligé de renoncer à l'exécution de son projet, à cause de la répugnance que témoigna l'équipage de ressortir avec les baidarques. En conséquence, il résolut d'employer la seule ressource qui lui restait, celle de parcourir les détroits et de faire la traite avec la cargaison mal assortie qu'il avait, et de suppléer par l'activité et la persévérance à la faiblesse de ses moyens.

Le Bordelais remit à la voile le 6 juillet, et doubla le cap Tchirikoff. Le navire ayant jeté l'ancre dans Hood-Bay, devant le village de Houtsnau, fut bientôt entouré d'un grand nombre d'embarcations ; la traite se fit rapidement, et ne fut troublée par aucune tentative de la part des Indiens, dont la conduite ne donna pas de graves sujets de plainte. Il n'y eut d'admis à bord que ceux qni avaient des fourrures, et quelques chefs qui y dînèrent. En deux jours que les Français restèrent dans ce lieu, ils acquirent quarante-cinq peaux de loutre, sans compter les autres fourrures de moindre valeur. La plupart de ces objets étaient payés en poudre, à raison de douze livres pour une peau de loutre. Les Indiens trouvaient très mauvais les lainages qu'on leur offrait ; quant aux fusils, il s'en rencontrait parmi ceux de nos manufactures quelques-uns qui leur convenaient ; mais ils ne voulaient à aucun prix des fusils espagnols.

Au taux de ce marché, la poudre qui restait ne pouvait suffire qu'à traiter pour deux cents peaux de loutre environ, ce qui détermina M. de Roquefeuil à faire une tournée dans Crooss-Sound et dans le canal de Lynn ; mais, contre son attente, n'y ayant rien trouvé, il se hâta de retourner dans le détroit de Chatam dont il regrettait de s'être éloigné. Il vint un grand nombre d'Indiens avec des fourrures ; mais il n'y eut pas de traite, le seul échange demandé était la poudre dont M. de

Roquefeuil ne voulut pas donner la même quantité que précédemment. Il quitta encore ce mouillage pour aller dans le port du sud au fond de Hood-Bay, mais il ne vint que peu d'embarcations, avec des fourrures d'animaux terrestres seulement. On apprit en même temps que le plus grand nombre des Indiens étaient partis pour la chasse aux loutres, et ne reviendraient pas de plusieurs jours. Cette nouvelle fit évanouir tout espoir de succès, et M. de Roquefeuil se décida, en attendant la rentrée des chasseurs, à chercher fortune dans Frédérik-Sound. En avançant dans ce détroit on eut connaissance des terres de l'île de l'Amirauté, dans la partie du nord. Ayant gagné le port Cambden, on tira deux coups de canon pour annoncer le navire aux Indiens Kekh qui l'habitent dans cette saison. On mouilla dans une anse spacieuse formée par des îlots. Il vint plusieurs pirogues; mais comme la plupart n'étaient qu'en reconnaissance, elles ne fournirent que deux peaux. Tous ces Indiens avaient été fort paisibles. Le lendemain quelques pirogues vinrent le long du bord, mais elles avaient peu de peaux, et ces Indiens qui avaient plus besoin de vêtemens que de munitions, trouvaient, comme tous les autres, que les lainages qu'on leur offrait ne valaient rien, malgré le soin qu'on avait eu de faire des manteaux de drap bleu, garnis de galons et de boutons.

Tachahanak, l'un des principaux chefs du pays,

arriva dans une belle pirogue, armée de six nageurs, avec ses deux femmes, un enfant et son frère. Ce personnage débuta par faire un présent de cinq peaux; mais ce qu'il reçut en retour fut peu de son goût, et malgré la collation qu'il prit et les largesses qu'on fit à ses femmes, on eut de la peine à s'arranger avec lui : car ne trouvant pas à bord les marchandises qui auraient été le plus à sa bienséance, il voulait tout ce qu'il y voyait. Au reste, ces deux frères joignaient à une physionomie assez agréable une certaine tenue et une propreté comparative, qui ne laissaient à leur extérieur qu'une partie de cette rudesse sauvage dont ne se défont jamais entièrement les Indiens du Nord. Ils étaient complètement habillés à l'européenne, à la chaussure près. Les deux femmes étaient aussi assez propres.

Le 1er août, les Français appareillèrent de cette rade, entrèrent dans le détroit de Chatam, et allèrent prendre leur ancien mouillage dans l'anse du sud-ouest; mais les pirogues qui vinrent n'avaient à offrir que du poisson et des fourrures de terre. Les Français n'ayant pu se procurer qu'une peau dans ce détroit, ou pour mieux dire à Houtsnau, allèrent visiter Christian-Sound, et mouillèrent dans le port d'Iknou. On tira de bonne heure deux coups de canon pour appeler les Indiens; mais quoique le temps fût assez beau, on ne vit qu'une seule pirogue qui n'avait que du poisson. M. de Roquefeuil, considérant

que la saison était déjà avancée, et qu'il lui restait peu de chances probables de succès sur ces côtes, moins abondantes en pelleteries que celles où ses recherches avaient été si peu fructueuses, crut devoir suspendre la visite de la côte, et se décida à retourner à la Nouvelle-Archangel, où il arriva le 18.

M. de Roquefeuil prit la résolution d'aller directement dans l'endroit de Pezès, et de borner à quelques points des côtes qu'elle baigne, et à Noutka, ses tentatives pour échanger contre des fourrures le reste de sa cargaison. Arrivé à l'entrée, M. de Roquefeuil fit tirer un coup de canon et hisser le pavillon américain, avec lequel le navire se présenta à l'ouverture du port Cordova. Les Indiens ne se présentant point, le Bordelais prit le large et fit route pour le port Estrada (Masset), sur la côte-nord de l'île de la Reine-Charlotte. Plusieurs pirogues vinrent à bord, mais elles avaient peu de peaux de loutre. Les Indiens attribuèrent ce dénûment aux visites qu'ils avaient déjà reçues des Américains. Ils ne donnèrent aucun sujet de mécontentement. Ce sont les plus beaux hommes de la côte nord-ouest; ils paraissent mieux nourris, plus forts et beaucoup moins sales que les autres. Il règne sur leur personne, et dans tout ce qui leur appartient, un air d'aisance et de propreté supérieur à tout ce qu'on avait vu jusque-là. Autant que les Français purent en juger en passant, les

cases qui composent les quatre villages que l'on voit sur les deux rives de l'entrée, sont mieux construites et mieux tenues que celles du nord. L'ensemble de ces fortes bourgades a quelque chose de pittoresque; il est surtout remarquable par l'aspect des figures monstrueuses et colossales qui décorent les maisons des principaux personnages, et dont la bouche béante sert de porte. En remontant le bras de mer, on voit sur la côte nord, au-dessus du plus grand village, un fort dont le parapet est couvert d'un beau gazon et entouré d'une palissade en bon état. Ce canton, et toute la bande nord de l'île de la Reine-Charlotte, est, sans comparaison, ce qu'on voit de plus beau dans cette partie de l'Amérique.

Itemtchou, grand chef de Masset, vint dans une belle pirogue, accompagné de ses trois femmes. Sa figure est longue, tant soit peu sévère et sauvage, avec quelque chose de suisse. Une ligne anguleuse en rouge, peinte sur son front, se prolongeait sur une partie de son nez aquilin. Il portait, en guise de manteau, une couverture blanche avec une raie bleue aux extrémités, ouverte par le devant et retenue par un cordon; son chapeau était en cône pointu, à la chinoise, dominé par une espèce de colonne, coupée en quatre parties et chargée de dessins bizarres. Il ne voulut monter à bord qu'après avoir reçu l'assurance qu'un officier resterait en otage dans sa pirogue. Il fut très bien accueilli, et on lui fit

quelques présens ainsi qu'à ses femmes. Les Français gouvernèrent pour entrer dans le canal, entre l'archipel de la Reine-Charlotte et celui de Pitt. En ralliant l'île de la Reine-Charlotte, dont la côte formait plusieurs entrées, on aperçut une pointe d'où s'élevait de la fumée. Plusieurs pirogues arrivèrent le long du vaisseau; les Indiens montrèrent quelques peaux de loutre et beaucoup de pelleteries; mais les Français eurent encore le déplaisir de laisser échapper ces fourrures précieuses, faute d'objets d'échange convenables.

La mer devenant mauvaise, et la brise se trouvant favorable pour faire route au sud, M. de Roquefeuil en profita pour se rendre à Noutka; le 5 septembre il entra dans l'anse des Amis. Cette seconde entrée s'effectua le jour anniversaire de la première. Les Indiens apportèrent beaucoup de poisson et de bois à brûler. Il y eut continuellement de leurs pirogues le long du bord; leur conduite fut constamment paisible, et les Français n'eurent à se plaindre que de leur pauvreté. Ces Indiens ne purent fournir que trois petites peaux de loutres de mer et quelques pelleteries de terre dont on fit l'acquisition.

A la sollicitation de Macouina, M. de Roquefeuil se rendit à terre. Il fut conduit dans la maison du vieux chef, où il fut accueilli par sa nombreuse famille et quelques personnes marquantes, aux cris mille fois répétés de Wacoch! Wacoch! Ces acclamations se répétèrent souvent

en chorus, pendant le discours trèsanimé que fit Macouina, auquel M. de Roquefeuil ne put rien comprendre. Après son discours, Macouina mangea du poisson bouilli, et fit ensuite tirer d'un coffre un gobelet et une bouteille contenant un peu d'eau-de-vie; il engagea M. de Roquefeuil à en boire; et d'après ce qu'il avait vu pratiquer à bord, il désira trinquer; ce qu'on fit de verre à bouteille. Macouina satisfit ensuite à un autre besoin sans se lever de l'endroit où il était assis, et sans observer aucune des précautions que prescrit la décence. Il se servit, dans cette occasion, d'un vase de bois formé de planches carrées que lui présenta un enfant, et qu'il posa ensuite derrière lui. Tout cela fut fait avec un air de gravité qui prouvait qu'on ne croyait nullement déroger à la bienséance, ni même aux égards dus à un étranger à qui on veut faire honneur.

Le village que les Français avaient trouvé entièrement abandonné à pareille époque, l'année précédente, l'était encore en grande partie lors de leur second passage.

Le temps est généralement beau à Noutka, dans le mois de mai et les mois suivans. En novembre, on éprouve des tempêtes et des orages d'une extrême violence, quoique le tonnerre se fasse rarement entendre; et dans l'hiver, de furieuses tempêtes du nord qui déracinent les arbres et mettent en danger les bâtimens qui se trouvent au mouillage. Il ne gèle qu'en janvier; la glace prend les ruis-

seaux, mais la baie et les grands canaux sont toujours libres. Il paraît que la chaleur y est aussi modérée que le froid.

Le peu de maladies auxquelles les indigènes sont sujets, dépose de la salubrité du climat. Le sol est fertile, quoiqu'il ne soit en général formé que d'une mince couche de terre au-dessus des pierres qui en font la base. La forêt qui le couvre presque en entier, contient des arbres de la plus belle dimension, elle abrite beaucoup de plantes médicinales et d'autres à fleurs d'un parfum très agréable; enfin le sol produit diverses espèces de fruits, de baies et de racines nutritives, agréables et salutaires. A Noutka, il serait difficile d'élever des bestiaux, autres que des chèvres et des porcs. Le fourrage n'y est pas assez abondant pour suffire aux approvisionnemens nécessaires dans la mauvaise saison, pendant laquelle la terre est couverte de neige. Les forêts sont pleines d'animaux. Outre l'ours et le loup, on y trouve l'élan, le lynx, la martre, la belette, le renard, le blaireau, l'écureuil, etc.

Les volatiles sont beaucoup moins nombreux qu'en Europe. Les plus communs, au moins sur la côte, sont les oiseaux de proie et surtout les corbeaux et les corneilles : on y voit aussi des aigles à tête blanche, des faucons, des pies; et dans les autres espèces, des hérons, des ramiers, des moineaux, des alouettes, des oies et des canards d'assez bon goût. Les oiseaux aquatiques

sont les goélans, les plongeons, les taille-vent, il y a aussi des albatros, mais en très petit nombre. Les ressources qu'offrent la terre et les forêts sont, pour les naturels de Noutka et de toute la côte d'Amérique au nord de la Californie, très inférieures à celles qu'ils tirent de la mer. Celle-ci est peuplée d'une infinité de poissons, et surtout de phoques qui les mettent dans une sorte d'aisance; en leur fournissant des moyens d'échange. Les Indiens ont diverses manières de pêcher dont la plupart sont ingénieuses et supposent beaucoup d'adresse. La pêche de la baleine est la plus importante de toutes, la capture d'une seule fournissant, pour quelque temps, à tout un village, non seulement une nourriture abondante, mais encore une boisson délicieuse à leur palais; car pour tous les Indiens de la côte nord-ouest, cette huile est un véritable nectar.

L'audace et l'adresse, qui peuvent seules promettre le succès de ces expéditions dangereuses, assurent à ceux qui s'y distinguent un haut degré de considération auprès de leurs compatriotes. Le surnom de Tchochosep, que portait Macouina, exprime son habileté dans la pêche de la baleine. C'est pour les chefs une prérogative et un devoir de la diriger. Ils s'y préparent par le jeûne, la prière, l'abstinence des plaisirs et diverses cérémonies pour obtenir la protection de la divinité, à laquelle ils offrent des actions de grâces après le succès. Le festin qui s'ensuit est aussi accompagné de certaines formalités.

Les naturels de Noutka sont généralement d'une stature moyenne et peu chargés d'embonpoint.

L'extérieur peu avantageux de cette tribu n'annonce ni la force des peuples cultivateurs, ni l'agilité des chasseurs. Ces peuples sont de couleur cuivrée d'une nuance légère; quelques enfans et un plus petit nombre de femmes sont blancs. Leurs cheveux sont longs et forts, le noir est chez eux la couleur dominante; mais on y voit aussi des châtains et des blonds.

Ils se font dans leur enfance trois ou quatre trous au lobe, et quelquefois au rebord de l'oreille, et un ou deux à la cloison du nez. Ils y placent des ornemens divers dont le genre a varié depuis leur communication avec les Européens. Autrefois c'était principalement des morceaux de cuivre, de nacre, ou des coquilles blanches émaillées, formant un tuyau de quinze à dix-huit lignes de long sur une de diamètre. Ils ont aussi des colliers de coquillage, de rassade, etc., et mêlent à ces parures des boutons, des pièces de monnaie, de la nacre, etc. Ils aiment à avoir beaucoup de cheveux et ont diverses manières de les porter; la plupart les coupent en vergette derrière comme devant. Quelques-uns les portent en queue; d'autres les attachent au sommet de la tête; tous les ont très sales et pleins de vermine. A Noutka, la malpropreté la plus dégoûtante n'exclut pas le goût de la parure; cet étrange

amalgame se remarque plus chez les hommes que chez les femmes. Quelques-uns firent leur toilette dans leurs pirogues le long du bord : on les voyait ouvrir une petite boîte contenant un miroir, du duvet d'oiseau, du blanc, du noir, de l'ocre, et une espèce de mica qu'on prendrait pour de la mine de plomb. Toutes ces couleurs étaient disposées avec art sur le visage, le cou et quelquefois la bouche, à l'aide du miroir qui était souvent consulté. Les ornemens étaient ensuite placés ; et le duvet, mis en guise de poudre dans les cheveux, pommadés avec la graisse de baleine, complétait la toilette du personnage qui montait à bord d'un air satisfait. Au reste, le duvet est en usage parmi les chefs dans les cérémonies. La graisse est employée par les naturels de toutes les classes et presque de tous les âges, pour se frotter le corps. Sur cette première couche, ils en mettent fréquemment une seconde avec un enduit composé de graisse de baleine et d'ocre rouge, de sorte que cette couleur se confond avec celle qui leur est naturelle. Outre ce genre de travestissement habituel, ces sauvages font usage de masques représentant des têtes monstrueuses d'hommes et d'animaux. Les chefs qui tiennent toujours une ligne de démarcation entre eux et le peuple, ont le privilége d'employer plusieurs couleurs dans leurs déguisemens et de les orner de figures variées.

Le costume des hommes est aussi simple que

possible ; c'est généralement un manteau de peaux de bêtes, ou d'un tissu fait de la partie filandreuse de l'écorce du cyprès; ce vêtement est rarement assez ample pour croiser par-devant, et ils s'en embarrassent peu, étant sous ce rapport d'une indécence absolue, au point de mettre bas, à toute occasion, ce vêtement unique, et de se montrer alors absolument nus. Tantôt il leur couvre les deux épaules, tantôt une seule, laissant l'autre bras libre. Il est soutenu d'une courroie ou attaché par une épine.

Les femmes, d'une modestie qui contraste avec le cynisme de l'autre sexe, portent aussi le manteau, qu'elles tiennent soigneusement fermé, et par-dessous une ceinture de peau qui les couvre jusqu'aux genoux, et qui est presque toujours accompagnée d'une écharpe composée de fils d'écorce, attachés seulement à une courroie ou à une petite corde. Quand le temps est humide, elles portent une pélerine tissue de ce même fil, ornée d'une bordure de fourrures. Ce vêtement est aussi à l'usage des hommes, mais moins fréquemment.

Leurs chapeaux ont la forme d'un cône obtus, dont une calotte placée dans l'intérieur fait le fond; ils les attachent sous le menton, et emploient pour les fabriquer diverses espèces d'herbes ou de pailles.

Leurs armes, avant l'arrivée des Européens, étaient l'arc et la flèche, maintenant ils préfèrent

le fusil à toutes les armes, et s'en servent fort adroitement.

Pour construire leurs habitations, ils élèvent aux angles et sur les côtés d'un carré long, des poteaux auxquels ils attachent solidement des planches, dont chacune déborde celle qui est au-dessous. Ces habitations ont environ six pieds d'élévation, trois aux grands côtés. Le toit fait un angle très obtus.

Les ustensiles de ménage et de cuisine sont en bois, et le nombre n'en est pas considérable; ils font bouillir leurs alimens au moyen de cailloux brûlans que les femmes mettent dans les vases, et qu'elles remplacent continuellement avec beaucoup d'adresse; ils mangent aussi la viande et le poisson grillés, et souvent crus ou simplement fumés. Le seul assaisonnement est l'huile, surtout celle de la baleine dont ils sont très friands.

Ils donnent à leurs pirogues des formes allongées et très agréables; et quoique fort légères, elles sont d'une solidité suffisante. Hommes et femmes sont adroits à les manœuvrer avec les pagayes. Les grandes pirogues sont peintes de diverses couleurs, et ornées de dents de loutres et de phoques, que des voyageurs ont prises quelquefois pour des dents humaines. Les naturels décorent de la même manière les coffres dans lesquels ils renferment ce qu'ils ont de plus précieux.

Le gouvernement est, sous beaucoup de rap-

ports, patriarcal, le chef (tahis) exerçant non seulement les fonctions de prince et de pontife, mais aussi en quelque sorte celles de père de famille, dans sa résidence. Il préside ou ordonne la répartition des produits des grandes pêches qui se font en commun, et dans les villages ce partage se fait en son nom par les chefs auxquels il a confié une partie de son autorité.

Ils adorent et exaltent un Dieu bienfaisant, créateur et conservateur universel, mais en même temps ils reconnaissent et ont en horreur une divinité malfaisante, qui cause la guerre, la mort, etc. Pour obtenir les grâces du premier, le tahis se soumet à de longs jeûnes et garde la plus stricte chasteté depuis la nouvelle lune jusqu'à son plein. Il chante en chœur avec sa famille des hymnes à la louange du protecteur (Kouautzl), brûle de l'huile de baleine, et jette des plumes au vent en actions de grâces.

Les Noutkadiens croient que l'ame est immatérielle, et qu'après la mort elle ne fait que changer d'existence, mais avec cette différence que les ames des tahis et de leurs proches vont joindre celles de leurs ancêtres, près de Kouautzl, et celles des mistchimis (esclaves), passent dans un élysée inférieur, nommé Pin-Paula, sous la dépendance du génie Ismitz. Les premiers disposent du tonnerre et des pluies, par lesquels ils manifestent leur indignation ou leur bienveillance. Les Indiens sont tellement infatués de l'impor–

tance de leurs chefs, qu'ils sont persuadés que s'il arrive quelque malheur à un tahis, la pluie n'est autre chose que les larmes que versent ses ancêtres, expression du chagrin qu'ils en ressentent dans le ciel. Les tahis, livrés à la luxure, à la gourmandise, ou qui négligent le culte de la divinité, partagent dans l'autre vie le sort des mistchimis.

La mort d'un tahis se pleure quatre mois, et les femmes, en témoignage de leur douleur, se coupent les cheveux à quelques pouces de la tête. Son corps est porté au sommet d'une montagne, où on le dépose, enveloppé de peaux de loutre, dans une bière qu'on suspend à un arbre. Des chefs des tribus amies assistent à ses funérailles, et se font, à diverses parties du corps, des incisions en témoignage de leur affliction. Les mistchimis sont ensevelis en terre pour être plus à portée de la demeure qu'ils doivent occuper chez Pin-Paula, où ils n'éprouvent d'autre peine que celle d'être séparés de leurs anciens maîtres, sans espoir de parvenir jamais à la félicité parfaite dont jouissent ces privilégiés.

Les Indiens nomment tché-ha le hangar qui sert de cimetière aux grands chefs de Noutka seulement. A l'entrée du hangar, il y a cinq files de statues en bois, grossièrement sculptées, qui se prolongent jusqu'à l'autre extrémité où se trouve une espèce de guérite décorée de quelques crânes humains. Plusieurs de ces statues portent des

cheveux naturels. Une galerie d'ossemens humains fixe les limites du hangar.

Vis-à-vis l'entrée, il y a huit grosses baleines en bois, placées de front sur une ligne, et sur le dos de chacune desquelles on arrange avec symétrie les têtes des morts. Sur un lac près du Tchéha, on trouve aussi une pirogue ordinairement jonchée de plumes d'aigles.

On procède à l'enterrement des chefs en ensevelissant leurs cadavres sous le hangar, à huit pieds de profondeur dans la terre; après un certain temps, on les exhume pour leur ôter la tête qu'on place ensuite sur le dos d'une baleine, en mémoire de l'adresse qu'on reconnaissait au défunt pour les harponner; puis enfin, on élève la statue du décédé comme un monument de son souvenir, et pour indiquer que nul autre ne peut être enterré sous cette statue.

Les chefs seuls ont le droit d'entrer dans le cimetière, et Macouina faisait tuer ceux qu'il pouvait croire y avoir été. Il s'y rendait souvent dans la nuit, ou bien de grand matin, avant que personne fût levé dans son village, pour saluer les mânes de ses ancêtres, et pour implorer le soleil, en lui demandant comme à son Dieu, de le rendre heureux dans l'autre monde.

A Noutka, et sur toute la côte nord-ouest, la polygamie est en usage chez les tahis et les nobles, qui la considèrent comme une marque de richesse et de grandeur. En effet, on n'obtient

une fille qu'en donnant aux parens des pelleteries, des pirogues, des vêtemens à l'européenne, des fusils, etc.; aussi sont-elles une source de richesses pour leurs pères, pour peu qu'elles aient quelques avantages personnels. Les pauvres mistchimis ne disposant que d'une faible partie du fruit de leur travail, peuvent rarement fournir à une telle dépense; les mieux partagés sont ceux à qui le tahi donne une femme en récompense de leurs services; la plupart des autres vivent donc dans un triste célibat. Quoique les femmes soient, pour ainsi dire, achetées, elles sont traitées avec beaucoup de douceur par leurs maris, qui n'exigent d'elles que les soins du ménage, et les travaux qui conviennent à leur sexe. En résumé, le peuple de Noutka est peu favorisé de la nature; il est sale et paresseux, et aujourd'hui pauvre et faible; mais il est généralement assez judicieux et d'une imagination vive. Il a de la douceur et de la docilité dans le caractère; il est porté au bien et sensible aux bons procédés. Les chefs, quoique toujours prêts à demander, ne sont pas étrangers aux sentimens généreux. Enfin les Noutkadiens ont le cœur bon et sont le meilleur peuple de la côte nord-ouest.

Le 11 septembre, le Bordelais fit route pour la Californie, et entra le 19 dans le port de San-Francisco. M. de Roquefeuil s'occupa sans perte de temps de remplir deux objets importans; et lors même qu'il n'y aurait pas été appelé pour

recevoir le prix des marchandises qu'il y avait laissées dans les deux relâches précédentes, il y serait revenu. Il s'occupa de préparer la quantité de salaisons suffisantes pour le conduire en Chine, et de se procurer des produits du pays pour remplir les engagemens contractés avec le gouverneur de la Nouvelle-Archangel, et acquitter de la manière la moins onéreuse possible la dette contractée par suite de l'affaire du 18 juin. Les provisions faites, M. de Roquefeuil remit à la voile le 18 octobre. Le 5 novembre, il éprouva une rude tempête qui causa plusieurs avaries au navire. Arrivés à la Nouvelle-Archangel, les Français mirent à profit cette relâche pour les divers travaux du bord, et le bâtiment, malgré tout ce qu'il avait éprouvé, était en état de fournir le trajet qui lui restait à faire, et qui, quoique encore long, offrait proportionnellement peu de difficultés.

Tous les travaux étant terminés, les Français mirent à terre le reste des objets que le gouverneur avait acceptés en paiement de ce qui restait dû à la compagnie pour balance de compte. Au moyen de ces marchandises de traite, dont il était impossible de trouver la défaite à la Chine, et des denrées de Californie, ils n'eurent qu'une très petite somme à payer en espèces, tant pour l'indemnité due aux familles des Kodiaques tués à Kowalz, que pour les diverses fournitures qui leur avaient été faites. Enfin, le 7 décembre, les

Français quittèrent définitivement la côte nord-ouest d'Amérique, qu'ils avaient explorée pendant dix mois avec beaucoup de dangers et de fatigues. Le 8 janvier, ils eurent connaissance de la pointe nord d'Owahie, et l'on rangea la côte sur laquelle on apercevait plusieurs feux. On y voyait quelques pirogues et un petit bâtiment à deux mâts.

Bientôt il vint à bord une embarcation qui apprit aux Français que Taméaméa était parti depuis cinq jours pour Taïroa, où il devait passer quelque temps, et qu'il n'était pas possible de se procurer des vivres, aucun chef ne pouvant en fournir aux étrangers sans l'autorisation du souverain. Sur cet avis, M. de Roquefeuil se décida aussitôt à aller le trouver à sa résidence de Taïroa. Dès qu'on fut entré dans la rade, le capitaine s'empressa d'aller faire sa visite au roi Taméaméa. Ce souverain des îles Sandwich était assis au bord de la mer, près d'une de ses maisons. Il fit à M. de Roquefeuil diverses questions sur son voyage, sur la cargaison, et parut très fâché qu'elle ne contînt pas d'objets de prix. Il s'informa ensuite des nouvelles d'Europe et de la santé de divers potentats. Deux de ses femmes qui étaient présentes, parurent aussi prendre part aux affaires du monde civilisé, dont les personnages les plus marquans ne leur étaient pas inconnus. Une d'elles fit plusieurs questions sur Napoléon. Le chef remit au lendemain de traiter sur les divers objets qui motivaient la

relâche. Dans une seconde visite, le lendemain, M. de Roquefeuil obtint des vivres frais et de menus cordages du pays, en échange d'outils de charpentier, seuls objets du reste de la cargaison que Taméaméa trouvât à sa convenance. Il accorda aux Français la permission d'aller à Anaroura, dans l'île de Woahou, où ils étaient appelés par la nécessité de faire de l'eau, du bois, et d'obtenir les rafraîchissemens qu'on s'y procure bien plus facilement que dans la partie d'Owahie où l'on se trouvait. L'après-midi, il vint beaucoup de naturels à bord, entre autres Riorio, prince héréditaire, Tamamarou, sa belle-sœur et sa femme, ainsi qu'une de celles du roi, avec une suite de gardes et de courtisans. A son départ, le jeune chef fut salué par trois coups de canon. A l'exception de quelques vols peu importans, on n'eut pas à se plaindre des naturels.

M. de Roquefeuil étant venu prendre congé de Taméaméa, celui-ci montra dans cette dernière entrevue une affabilité qu'on ne lui avait pas encore remarquée. Il demanda le nom du roi de France, fit des vœux pour sa prospérité, et recommanda de les lui transmettre. Le vieux chef ne négligea pas de prévenir le capitaine français, qu'on n'était admis dans son port d'Anaroura qu'en payant un droit.

Pendant leur traversée, les Français eurent successivement connaissance des îles Taourowa, Mowie, Ranay et Morokay, intermédiaire entre

Owahie et Woahou. Ranay, dont on passa à deux lieues, n'offre qu'une surface aride, sur laquelle on n'aperçoit aucun vestige de culture ni d'habitation. Le 14, le Bordelais mouilla sur la rade d'Anaroura, située à son extrémité ouest. Dans la soirée, M. de Roquefeuil s'aboucha avec Bouky, chef d'Owahie, et gouverneur de Woahou pour Taméaméa, et prit des arrangemens relativement aux besoins du navire. Il traita aussi pour le placement de ce qui lui restait de cargaison, qu'il se fit payer en sandal.

L'eau, le bois et tous les rafraîchissemens étaient embarqués, ainsi que le sandal dont on avait fait acquisition, et toutes les dispositions du départ étaient prises. Les vents du sud et les calmes qui régnèrent pendant sept jours, firent perdre aux Français un temps précieux en les retenant dans le port.

Le 26, une fraîcheur du N.-E. s'étant fait sentir, le Bordelais sortit du port d'Anaroura, et fit route pour la Chine, en se dirigeant sur les Mariannes.

Sans anticiper sur l'importance que la colonisation des côtes occidentales de l'Amérique, baignées par le grand Océan septentrional, doit donner un jour aux îles Sandwich, cet archipel est déjà d'un grand intérêt, malgré l'imperfection actuelle de sa civilisation et de ses cultures; ses ports offrent des relâches commodes aux navires employés à la côte nord-ouest, et à ceux qui pas-

sent d'un continent à l'autre. Ils y trouvent des rafraîchissemens abondans; et d'après le bon ordre établi par le souverain, ils peuvent procéder aux radoubs nécessaires par suite de leur navigation, avec la plus grande sécurité, en se conformant aux coutumes et aux lois des naturels. Les insulaires sont robustes et fort endurcis aux fatigues. Il est étonnant de voir des habitans de la zone torride supporter les froids de la côte nord-ouest d'Amérique et les travaux de cette pénible navigation, sans que leur santé en soit altérée. Les jeunes gens mettent une espèce de point d'honneur à faire quelques voyages : on en trouve à bord de tous les bâtimens de traite, qui en prennent en allant à la côte pour renforcer leur équipage. Le nombre des naturels qui ont subi cet apprentissage est assez considérable pour fournir à l'armement des navires de Taméaméa. Les Indiens ont généralement adopté des Français les instrumens de charpentage, et s'en servent adroitement; ils se sont également familiarisés avec les armes à feu; ils substituent volontiers à leurs vêtemens indigènes quelques-uns des tissus qu'on leur porte, particulièrement les draps bleus légers. Les bestiaux se sont multipliés; mais malgré les troupeaux considérables de bœufs, de moutons et de chèvres qui existent aujourd'hui dans ces îles, les naturels en consomment peu, et le caprice de Taméaméa, qui en est le possesseur exclusif, ne permet pas qu'ils deviennent une res-

source pour les navigateurs, auxquels il n'en cède que rarement. Les chevaux venus originairement de Californie prospèrent aussi ; ils n'y ont pas dégénéré ; mais on ne les emploie d'aucune manière.

Quoique le climat et le sol des Sandwich soient généralement favorables aux légumes, ils n'entrent que comme un faible accessoire dans le régime alimentaire des naturels qui ne se sont attachés qu'à la culture de ceux qui exigent peu de soins, tels que les giraumons et les melons d'eau ; les autres se rencontrent rarement. Ayant repris la mer, le 7 mars, les Français aperçurent la côte de la Chine, dans le nord-est ; elle s'étendit bientôt dans la partie de l'ouest ; plusieurs îlots la bordaient, et tout l'intérieur était montueux. Un grand nombre de sampangs (bateaux chinois), pêchaient autour du Bordelais. La brume ne permit pas de faire d'observations. On prit des mesures pour recevoir les pirates en cas de rencontre ; et afin d'éviter les surprises de nuit, on tint à distance les sampangs qui se trouvaient en grand nombre sur la route. Le 11, on découvrit les Lemas et plusieurs autres îles orientales du groupe situé à l'embouchure de la rivière de Canton. M. de Roquefeuil, dès qu'on eut mouillé, se rendit à Macao, afin de prendre langue et se procurer un pilote pour remonter à Wampou ; de retour à bord, il appareilla pour Canton. Le 17, on entra dans la rivière et l'on mouilla à Wam-

pou auprès du navire l'Indienne, de Nantes.

Les retards que les Français avaient éprouvés, tant en Amérique qu'aux îles Sandwich, eurent une influence fâcheuse sur leurs opérations à la Chine, où ils n'arrivèrent que dans l'arrière-saison. Les difficultés qui entravent les affaires à cette époque reculée se trouvaient aggravées par le nombre infini d'Américains, qui, y étant déjà arrivés, avaient fait tomber la valeur des importations et épuisé ou renchéri les marchandises du pays. On ne put placer le cuivre qu'à 19 piastres le pikle (62 kilog.) Le sandal des Sandwich, qui jusque-là n'avait jamais été au-dessous de 13 piastres, ne se vendit que 9, et celui des Marquises 6. Les peaux de loutres, dont il était venu une quantité médiocre, avaient conservé leur valeur; elles rapportèrent, l'une dans l'autre, 30 piastres, malgré la qualité inférieure de celles de Californie, qui faisaient près de la moitié. Quelques fourrures des détroits du nord, furent portées à 54 piastres. Les soies écrues, l'écaille, la rhubarbe étaient épuisées, et le thé vert très rare. Ce ne fut qu'au taux de 80 piastres le pikle qu'on put obtenir une petite quantité de celui dit poudre à canon, le plus recherché dans les marchés d'Europe. Le sucre, seul objet d'un prix raisonnable, était à 7 piastres et demie; on le fit entrer pour une portion considérable dans la composition de la cargaison.

Dès son arrivée à Wampou, M. de Roquefeuil

s'occupa des travaux nécessaires pour mettre le navire en état d'effectuer son retour en France. Le biscuit était épuisé ainsi que la salaison ; il en fit préparer une quantité suffisante pour nourrir son équipage durant le voyage d'Europe. Il appareilla de Wampou le 23 avril, et de la rade de Macao le 27, de conserve avec l'Indienne.

Le commerce de la Chine a éprouvé quelques changemens dans le quart de siècle pendant lequel les circonstances ont exclu les Français de cette contrée. Les affaires que font les Etats-Unis, si faibles au commencement de nos troubles, ont pris une extension proportionnée à l'accroissement de leur population et de leurs richesses. La guerre avait presque suspendu ces relations; il n'était venu que neuf bâtimens américains pendant les années 1813 et 1814. Depuis la paix, cette branche de navigation a repris une activité qui s'est accrue chaque année. Dans le cours de la saison ou année commerciale, comprise entre le 1er juillet 1815 et le 30 juin suivant, la rivière de Canton a été visitée par trente bâtimens américains, dont le port réuni s'élevait à 10,200 tonneaux. La saison de 1816 à 1817, il en est entré trente-huit, du tonnage total de 13,096 tonneaux; la suivante en a vu trente-neuf, portant 14,325 tonneaux. Il en était arrivé quarante-sept dans les dix mois de la saison 1818 à 1819, écoulés jusqu'au départ du Bordelais; mais les trois quarts de ces derniers ont dû reporter leurs cargaisons

dans les ports d'où ils étaient partis. Les avantages que présente ce tableau sous le rapport de la navigation, sont en grande partie balancés par les suites fâcheuses que doit avoir pour un pays aussi peu riche en numéraire que les Etats-Unis, l'exportation énorme d'espèces monnayées, au moyen desquelles ce commerce s'alimente. La Chine a reçu par cette voie dans les trois premières années précitées, 1,922,000 piastres, 4,545,000, et 5,601,000 piastres. Il en avait été introduit plus de 7,000,000 en dix mois seulement, de 1818 à 1819. Dans les trois années dont le relevé a été fait, la valeur totale des importations par les bâtimens des Etats-Unis, avait été respectivement de 2,527,500 piastres, 5,609,600 et 7,076,800 piastres. Les produits des contrées baignées par le grand Océan dans l'un et l'autre hémisphère, formaient une partie considérable des marchandises importées. Il est probable que la Chine ne recevra pas de long-temps autant de navires américains, d'après le mauvais succès de la plupart des expéditions de l'année 1819.

Tandis que les autres nations ne se procurent les produits de la Chine que par le sacrifice d'une partie plus ou moins considérable de leur numéraire, l'Angleterre est parvenue non seulement à s'affranchir de ce tribut, mais même à trouver dans ce commerce une mine fertile, qui augmente les richesses métalliques de ses possessions asiatiques, et par conséquent, sa puissance. Ce succès

est dû à l'accroissement progressif de l'importation des marchandises de l'Inde, particulièrement des cotons et de l'opium, ainsi que des lainages de ses manufactures. Le débouché immense que ce dernier article trouve maintenant chez les Chinois, est le fruit de sacrifices faits pendant plusieurs années, avec une persévérance courageuse qui a vaincu la répugnance de ce peuple pour tout ce qui vient des étrangers, et l'a accoutumé à l'usage des tissus anglais. Dans la saison de 1817 à 1818, la Chine reçut seize vaisseaux de la compagnie d'Angleterre, et trente-neuf bâtimens particuliers armés dans l'Inde. La valeur des importations faites par les premiers fut de 5,045,000 piastres, somme dans laquelle les lainages et les métaux de la métropole figurent respectivement pour 3,130,000 et 260,000 piastres, et les cotons de l'Inde pour les 1,650,000 piastres restantes. Les exportations chargées d'environ 200,000 piastres de frais et dépenses diverses, montèrent à la somme de 6,390,600 piastres. Le commerce particulier introduisit pour 1,082,000 piastres de marchandises, ses exportations furent de 4,004,000 piastres en comptant 460,000 de frais. Les pacotilles et les dépenses des capitaines et des officiers de la compagnie sont comprises sous le second chef, mais on ignore dans quelles proportions; peut-être contient-il les 280,000 piastres de marchandises d'Europe, qui font partie des importations particulières. La totalité des importations

faites par les bâtimens anglais, appartenant soit à la compagnie, soit aux armateurs particuliers, s'est élevée, de 1817 à 1818, à la somme de 16,126,700 piastres; les exportations ne présentent qu'une valeur de 10,394,700 piastres, toutes dépenses comprises; la balance en faveur du commerce anglais est de 5,632,000 piastres, dont la remise doit s'effectuer dans l'Inde. Dans la somme des importations, les produits de l'Angleterre représentent une valeur de 3,670,000 piastres, ceux de l'Inde 12,456,000 piastres. En isolant son compte de celui de l'Angleterre, ce pays aurait 8,450,000 piastres à répéter sur la Chine.

Auprès du commerce de l'Angleterre et des Etats-Unis, celui des autres nations est insignifiant.

Si les circonstances dans lesquelles se trouve la France excluent la possibilité de voir le commerce de la Chine lui procurer des avantages comparables à ceux qu'en retirent les dominateurs actuels de l'Inde, elles lui permettent au moins d'aspirer à entretenir ces relations sans aucun sacrifice de numéraire; peut-être pourra-t-elle un jour faire entrer ses tissus en concurrence avec ceux de l'Angleterre. En attendant, la traite des pelleteries à la côte nord-ouest d'Amérique, et le commerce de la mer du sud, offrent dès à présent aux Français les moyens de pourvoir, par les échanges, aux besoins de leurs marchés. La faveur dont jouissent les produits de leur sol

et de leur industrie dans l'Amérique méridionale, leur promet des résultats bien importans, et doit leur faire espérer que leur commerce formera des relations aussi étendues qu'avantageuses avec les riches contrées situées sur le grand Océan; mais, dans l'état de faiblesse et de timidité, où un quart de siècle, si fécond en désastres, a plongé ce commerce, il serait nécessaire de stimuler l'esprit d'entreprise par des encouragemens.

Le Bordelais, parti de Macao le 17 avril, ayant eu à remonter les mers de Chine à contre-mousson, n'en sortit que le 30 mai par le passage de Carimata, et le 7 juin il doubla le détroit de la Sonde, après vingt-quatre heures de relâche à Aniers. Une voie d'eau qui se déclara de l'avant nécessita son entrée à l'île Maurice, où il relâcha du 1er au 17 juillet. Le 20, il passa sur la rade de Saint-Denis pour prendre les paquets du gouverneur de l'île de Bourbon. Il doubla le cap de Bonne-Espérance le 13 août. Sa traversée ayant été retardée jusqu'aux Açores par des brises faibles et presque toujours contraires, et, dans l'est de ces îles, par une série de vents de nord-est, souvent très violens, le Bordelais fut obligé de demander des vivres à trois bâtimens différens, et ne fit son attérage sur la côte d'Oléron que le 19 novembre. Il rentra dans la Gironde le 21, et termina ainsi son voyage autour du globe, en trente-sept mois et deux jours, dont vingt-deux mois et six jours sous voiles.

CHAPITRE XXI.

Dumont d'Urville. Voyage de l'Astrolabe, 1826 à 1829.
Recherche de La Pérouse.

La corvette l'*Astrolabe* fut confiée en 1826, par le gouvernement Français, au sieur Dumont d'Urville, officier de marine très distingué, et qui avait déjà fait un voyage dans l'Océanie. On mit sous ses ordres un équipage de 80 hommes, y compris les savans qui s'embarquèrent à son bord, et parmi lesquels se trouvaient MM. Quoy et Gaimard, médecins naturalistes, et de Sainson, dessinateur.

L'expédition quitta Toulon le 26 avril 1826, dirigée dans sa route générale par des instructions du ministre de la marine, toucha aux Malouines en septembre et atteignit la Nouvelle-Hollande au mois d'octobre; les détails de ses relâches à Gibraltar, à Ténériffe, aux Malouines, sont curieux; mais leur analyse nous écarterait de notre but, et nous devons à nos lecteurs des observations de mœurs plutôt que des notes maritimes. Le 2 décembre 1826, l'Astrolabe était mouillée dans la rade de Port-Jackson.

Le récit que fait M. d'Urville des habitudes et coutumes des naturels les plus civilisés de la

Nouvelle-Hollande, nous en a fourni la description suivante :

Les naturels de la Nouvelle-Hollande sont généralement d'une petite taille, et très peu sont bien conformés. Leurs membres sont longs et grêles, ce qui se remarque d'une manière encore plus frappante chez ceux qui habitent les bois, qui ont moins de ressources, et se trouvent souvent obligés de grimper sur les arbres pour y recueillir du miel ou y attraper des animaux. Armés d'une petite hache en pierre, ils font sur les troncs d'arbres des entailles suffisantes pour recevoir le gros doigt du pied, et c'est en se tenant de la main gauche, et continuant leurs entailles avec la droite, qu'ils parviennent aussi haut qu'ils veulent, souvent jusqu'à quatre-vingts ou cent pieds.

Leurs traits sont durs et repoussans; l'os ou roseau qu'ils portent à la cloison du nez, leurs cheveux ébourriffés et leurs longues barbes leur donnent un air effrayant.

Ces naturels ont le nez applati, de larges narines, les yeux enfoncés dans la tête et surchargés d'épais sourcils. En outre, ils portent autour de la tête un petit filet de poil d'opossum de la largeur du front, qu'ils rabattent jusque sur les sourcils, quand ils veulent y voir plus clair. Leurs lèvres sont très épaisses, avec une bouche d'une grandeur démesurée, mais qui ne s'ouvre que pour laisser paraître des dents blanches, unies et très saines.

Plusieurs ont les mâchoires extrêmement proéminentes, et l'un d'eux, nommé le vieux Wirang, eût fort bien pu passer pour un orang-outang.

La couleur de ces naturels n'est pas toujours constante. On en a vu qui, nettoyés de la fumée et de la crasse qui recouvre toujours leur corps, ont paru aussi noirs que les nègres d'Afrique, tandis que d'autres n'ont offert qu'un teint cuivré comme celui des Malais. Leur tête ne porte point de laine, même chez les individus noirs, mais de véritables cheveux ; quelques-uns les avaient rougeâtres.

Leur vue est singulièrement bonne : il est vrai que leur existence dépend souvent de cet avantage; car un homme qui aurait la vue courte (malheur qui paraît inconnu chez eux) ne saurait jamais se mettre en garde contre les lances qu'ils savent envoyer avec une force et une rapidité étonnantes. Ils se frottent la peau d'huile de poisson qui leur communique une puanteur insupportable, mais qui les garantit de l'atteinte des mousquites, dont quelques-uns, fort gros, mordent ou piquent cruellement. Plusieurs naturels pratiquent cette opération si malproprement, qu'on voit les entrailles du poisson rôtir sur leur tête à l'ardeur du soleil, jusqu'à ce que l'huile en découle sur leur visage et leur corps. On apprend aux enfans à se frotter d'huile dès l'âge de deux ans.

Ces sauvages ont divers ornemens. Les uns,

au moyen d'une gomme, se garnissent les cheveux d'os de poissons ou d'oiseaux, de plumes, de morceaux de bois, de queues de chien et de dents de kangarou (1). D'autres, au sud de Botany-Bay, se tressent les cheveux avec de la gomme, ce qui les fait ressembler à des bouts de corde. Souvent ils se barbouillent de terre rouge ou blanche, employant la première quand ils veulent aller au combat, et l'autre pour se préparer à danser.

La forme de ces ornemens dépend tout-à-fait du goût de la personne qui s'en sert, et plusieurs poussent cet art si loin qu'ils se rendent vraiment affreux. En effet, peut-on s'imaginer rien de plus horrible qu'une figure huileuse et noircie, avec un large cercle blanc autour de chaque œil, des lignes de la même couleur ondulées sur les bras, les cuisses et les jambes ? Quelquefois barbouillés de noir, avec les côtes marquées par des lignes blanches, ils ont tout-à-fait l'apparence de spectres.

Les cicatrices, chez les individus des deux sexes, sont considérées comme des ornemens très distingués, si bien qu'ils se font des plaies avec des coquilles, et les tiennent ouvertes pour laisser la chair se boursouffler sur les bords; quand la peau vient ensuite à les recouvrir, elles

---

(1) Les voyageurs écrivent tous différemment le nom de cet animal : *kangounoo*, *kangourou*, *kanguroo*, *kangarou*.

forment sur leurs corps des marques honorables figurant des échelons ou des coutures. Cette opération, qui s'exécute ordinairement dans la jeunesse, laisse des traces durables et qui ne s'effacent qu'au déclin de l'âge.

Les femmes sont particulièrement assujetties à une opération bizarre : c'est la perte des deux phalanges du petit doigt de la main gauche. Elle a lieu quand elles sont encore très jeunes, et sous le prétexte que ces phalanges les gêneraient pour rouler leur ligne de pêche autour de leur main. On lie étroitement avec des cheveux la seconde articulation, ce qui arrête la circulation du sang, tellement que le bout du doigt tombe ensuite en putréfaction. Très peu de filles échappent à cette mutilation, et celles qui ne l'ont pas subie sont traitées avec mépris.

De leur côté, les hommes, surtout ceux qui habitent la côte, doivent aussi perdre la dent de devant. C'est une opération douloureuse et qui ne se fait qu'en grande cérémonie, comme la circoncision chez les musulmans. Du reste, on remarque chez eux très peu de difformités naturelles ; on n'a aperçu sur le sable qu'une ou deux traces de pieds contrefaits. Il n'y a ni bossus ni tortus; cependant on ne voit nulle part des femmes plus négligentes pour leurs enfans, auxquels il arrive souvent de rouler dans le feu et de s'y brûler horriblement, quand leurs mères dorment près d'eux. Ces peuples sont très diffi-

ciles à éveiller quand ils sont une fois endormis.

Les habitations sont aussi grossières qu'il soit possible de l'imaginer. La hutte de l'habitant des bois se forme d'une simple écorce d'arbre, courbée dans le milieu, placée par les deux bouts contre terre, et tout au plus capable d'abriter imparfaitement le malheureux qui s'en sert. Jamais ils ne les transportent avec eux.

Sur le bord de la mer, ces huttes sont plus grandes, formées de plusieurs morceaux d'écorce réunis au sommet, de manière à figurer une espèce de four avec une entrée, et assez grand pour contenir six à huit personnes. Leurs foyers sont plutôt placés à l'entrée qu'en dedans de la hutte, et l'intérieur est en général le trou le plus sale et le plus enfumé qu'on puisse imaginer. Outre ces cases d'écorce, ils se creusent aussi des cavernes dans les rochers. Au-devant de ces espèces de grottes, le sol se fait généralement remarquer par sa fertilité.

Les naturels s'étendent pêle-mêle confondus, hommes, femmes, enfans, dans ces huttes et ces grottes, où ils jouissent des mêmes avantages que la brute dans sa niche, savoir, de l'abri contre le mauvais temps, et des douceurs du sommeil, si aucun ennemi ne vient les y troubler.

Ils font très peu de cas des maisons des Européens, ils n'attachèrent aucun prix à celles que le gouverneur Macquarie avait eu l'intention de leur faire bâtir; aussi tombèrent-elles bientôt en ruines.

Leur sommeil est si profond, que le désir de la vengeance invite souvent leurs ennemis à en profiter pour les assassiner ; on a vu plusieurs exemples de cette perfidie. Comme les naturels n'ignoraient point le danger qu'ils couraient durant leur sommeil, ils faisaient tout leur possible, dans l'origine de l'établissement des Européens, pour en obtenir de jeunes épagneuls ou des bassets, qu'ils considéraient comme de précieux gardiens durant la nuit.

Les naturels de la côte, qui sont le mieux connus, n'ont guère d'autre ressource pour vivre que le poisson ; leur principale occupation est de le prendre ; les hommes y emploient le harpon, et les femmes la ligne et l'hameçon. Le harpon est une canne de quinze à vingt pieds de long, terminée par quatre pointes barbelées ; les barbes sont des morceaux d'os soudés au bois avec une gomme très solide. Dans le beau temps ils se tiennent dans leurs pirogues, le visage près de la surface de l'eau, et prêts à darder leur proie qu'ils manquent rarement.

Les lignes qu'emploient les femmes sont fabriquées par elles-mêmes avec l'écorce d'un arbuste du pays ; leurs hameçons sont en écaille d'huître perlière, qu'elles frottent sur une pierre jusqu'à lui donner la forme convenable. Quoique ces hameçons n'aient point de barbes, elles s'en servent avec le plus grand succès.

Les femmes chantent en pêchant à la ligne dans

leurs pirogues, qui ne sont que de misérables barques, dont les bords sont à peine élevés de six pouces au-dessus de l'eau. On y trouve toujours un petit feu sur de l'herbe marine ou du sable, qui leur sert à faire tout de suite cuire leur poisson quand elles veulent le manger.

A l'exception des animaux qui peuvent s'y rencontrer, les bois n'offrent aux sauvages que très peu de ressources; quelques baies sucrées ou acides, une sorte d'igname; la racine de fougère, les fleurs de différens *banksia*, et quelquefois un peu de miel: voilà tout ce que leur donne le règne végétal.

Les naturels qui vivent dans les bois et sur le bord des rivières, sont réduits à chercher d'autres alimens, et forcés à des exercices plus durs pour s'en procurer.

Les sauvages des bois font une pâte avec de la racine de fougère et des fourmis écrasées ensemble, et, dans la saison, y ajoutent les œufs de ces insectes. Très sales dans leur nourriture, ils dévorent tout ce qui leur tombe entre les mains, même les vers, les chenilles et la vermine.

Leurs armes offensives et défensives sont la lance, le bâton pour la darder ou *womerra*, le bouclier et le casse-tête.

Ils ont jusqu'à huit sortes de lances distinguées par le nombre des barbes, et qui portent toutes des dards différens. Quelques-unes sont simple-

ment pointues, d'autres ont une ou plusieurs barbes, et quelques-unes sont armées de coquilles d'huîtres brisées. Du reste, ils sont fort adroits à les envoyer, et frappent souvent leur but, à cinquante, soixante et soixante-dix pieds; ils savent aussi imprimer une grande vigueur à leurs lances, et quand elles sont barbelées, ce sont des armes vraiment redoutables.

Le bâton pour les jeter porte trois pieds de long environ, avec un croc à un bout et une coquille à l'autre, fixée avec de la gomme. Ce bâton reste à la main quand la lance est partie. Il y en a de deux sortes : l'une est armée d'une coquille qui sert de couteau, l'autre a un croc, mais sans coquille, et elle est arrondie par le bout. C'est avec celle-ci qu'ils déterrent la racine de fougère et l'igname.

Leurs boucliers sont de deux espèces : l'une est en écorce, et celle-ci ne peut résister aux coups de lance comme l'autre qui est fabriquée avec un bois solide, et durcie au feu, mais qui n'est pas aussi usitée à cause de sa pesanteur.

Ils ont des casse-têtes ou waddis de plusieurs genres; un d'eux est d'une très grande dimension; quelques-uns sont très larges et très longs, et assènent des coups très pesans, qui suffisent souvent pour fracturer le crâne, et toujours pour terrasser un homme. Ils ont encore un instrument qu'ils nomment ta-warang. Il a trois pieds environ, et il est étroit, mais il a trois côtés, et

sur l'un d'eux un manche a été pratiqué en le creusant par le feu ; les autres côtés sont grossièrement ornés de lignes courbes et ondulées ; ils en font usage dans leurs danses en frappant dessus avec un casse-tête.

Leurs haches en pierre ont de la réputation, parce que de toutes leurs armes ce furent les plus funestes aux Anglais au commencement de la colonie. La pierre qui tient lieu de fer est soudée au manche avec une gomme fort tenace.

Leurs instrumens sont ordinairement ornés de gravures, dont les dessins varient généralement suivant les tribus principales, et servent à les distinguer. On observe la même particularité pour leurs lignes de pêche, leurs filets, et même pour leurs danses, leurs chants et leurs dialectes.

Ils portent souvent avec eux du feu à cause de la difficulté qu'ils éprouvent pour le rallumer. Quand ils veulent en faire, plusieurs naturels se rassemblent en cercle ; et comme c'est une opération pénible, chacun agit à son tour pour remplacer celui qui est fatigué. Ils arrivent à leur but en faisant tourner rapidement avec les mains une pièce de bois dans un trou pratiqué dans une planche, jusqu'à ce que le feu y prenne.

Ces hommes qui d'ailleurs paraissent si dépourvus de jugement, montrent sous quelques rapports une adresse singulière. On a trouvé certaines figures de leur façon, taillées sur de

larges pierres, représentant des individus de leur race en diverses attitudes, des pirogues, des poissons et des animaux. Quand on fait attention à la grossièreté des instrumens qu'ils peuvent employer, ces figures offrent un travail qui n'est rien moins que méprisable.

Les naturels, dans le principe, n'avaient aucune idée de l'eau bouillante. Un jour l'équipage d'un canot faisant bouillir du poisson, un sauvage, en l'absence des Anglais, y porta la main pour en prendre, et se brûla, ce qui le surprit beaucoup.

Ces peuples obéissent en esclaves à une foule de superstitions. Ils croient aux revenans, et voici ce que leur crédulité en raconte. Lorsque les esprits apparaissent, ils s'avancent doucement, le corps courbé, les bras étendus devant la figure, et saisissent à la gorge la personne qu'ils viennent visiter. Les naturels sont généralement persuadés que celui qui peut dormir près de la tombe d'un mort, peut, en vertu de ce qui lui arrive, être délivré pour le reste de sa vie de toute crainte des apparitions; car, durant ce terrible sommeil, l'esprit du défunt vient le trouver, le saisit à la gorge, lui ouvre le corps, en retire les entrailles, les replace ensuite, et referme la plaie.

Ils convenaient en même temps que très peu d'entre eux avaient le courage de s'exposer aux ténèbres de la nuit, à la solennité des tombeaux et à la visite des esprits; aussi ceux qui étaient

capables de cet effort, devenaient aussitôt *kerredaïs* (1), et tous ceux qui en exerçaient les fonctions avaient dû passer par ces épreuves.

Ils reconnaissent un bon esprit qu'ils nomment *Koyan*, et un mauvais esprit qu'ils appellent *Potoyan*. Le premier passe pour veiller sur eux, pour les protéger contre les piéges du dernier, et les aider à recouvrer les enfans que l'autre surprend pour les dévorer. D'abord ils se rendent Koyan favorable par une offrande de lances, puis ils se mettent à la recherche de l'enfant perdu; s'ils le retrouvent, ils en savent gré à Koyan; mais si le contraire arrive, ils en concluent que quelque chose leur a mérité sa disgrâce. Potoyan rôde pendant la nuit pour chercher sa proie, mais la vue du feu le repousse, et c'est une sauve-garde contre ses attaques.

Voilà pourquoi on ne rencontre jamais les naturels marchant durant la nuit, ni dormant sans feu auprès d'eux. Les naturels de Sydney font de grands feux, et se couchent à l'entour; mais ceux de l'intérieur n'en font que de très petits.

On peut provoquer Potoyan en l'interpellant, et tournant rapidement autour de sa tête un bâton allumé. D'ordinaire il annonce son approche par un sifflement bas et prolongé, semblable à celui de la brise résonnant à travers les branches d'un

(1) Espèce de prêtres ou de sorciers.

arbre : ce bruit est bien certainement le sifflement de Potoyan.

Ils attachent beaucoup d'importance à l'aspect d'un météore. Le tonnerre et les éclairs leur causent aussi une grande frayeur; mais ils pensent qu'en chantant certaines paroles, et respirant avec force, ils peuvent les faire cesser.

Tels sont les renseignemens recueillis par le capitaine Dumont d'Urville sur les indigènes de la Nouvelle-Galles du sud; après un séjour assez prolongé à Port-Jackson et d'autres lieux qu'il visita, sur les côtes de cette immense contrée, le navigateur se rendit à la baie Tasman, découvrit une anse inconnue jusqu'alors et un canal auxquels il donna le nom de *l'Astrolabe*, et après divers évènemens de mer d'un grand intérêt, il attérit à la Nouvelle-Zélande. Nous le suivrons dans la description qu'il fait des mœurs et usages de cette partie du Nouveau-Monde.

Les voyageurs qui visitèrent les premiers les grandes îles de la Nouvelle-Zélande, remarquèrent sans peine dans leur population deux variétés distinctes : les individus qui appartiennent à l'une de ces variétés sont des hommes bien faits, d'une taille élevée, qui dépasse souvent cinq pieds quatre pouces. Leur teint n'est guère plus foncé en couleur que celui d'un Sicilien ou d'un Espagnol très brun; leurs cheveux sont longs, plats, lisses et quelquefois châtains; leurs yeux sont grands et bien fendus; enfin ils ont peu de poil sur le corps.

Les hommes de l'autre variété sont plus petits, plus trapus et généralement plus larges de carrure ; leur couleur est aussi foncée que celle des mulâtres et souvent bien davantage ; ils ont des cheveux crépus, une barbe frisée ; enfin leurs yeux sont plus petits, plus perçans, et toutes les parties de leurs corps plus velues.

Du reste, tous ces insulaires sont généralement beaux, bien pris dans leur taille, doués par la nature de membres vigoureux et bien proportionnés. Tous ont des dents superbes, les mains fortes, la voix haute et le ventre peu proéminent.

Les femmes sont loin d'être aussi bien que les hommes ; elles sont en général proportionnellement courtes et ramassées dans leur taille ; et les traits de leur visage sont sans expréssion.

Bien que ces insulaires soient exposés aux plus étranges vicissitudes de température, ils n'éprouvent pas plus de maladies, peut-être même ils en éprouvent moins que les Européens. Celles auxquelles ils sont le plus sujets sont les douleurs d'entrailles, les maux de têtes, les maux d'yeux, les catarrhes, les marasmes, les pustules suppurantes, les phthisies, et diverses espèces de fièvres.

Les superstitions des naturels, touchant la cause des maladies, et le traitement qu'ils font subir aux malades, quand le mal est arrivé à un certain degré d'intensité, ne leur permettent presque jamais d'en échapper.

Ces hommes sont sujets à une foule de privations; cependant, contre l'ordinaire de ce qu'on observe parmi les sauvages, ils parviennent souvent à une grande vieillesse. Dans ce cas, leurs facultés se conservent d'une manière étonnante; leurs cheveux ne tombent point et blanchissent très peu, leurs dents s'usent plus qu'elles ne se gâtent, et les rides de l'âge se cachent sous les dessins du tatouage. Plusieurs de ces avantages paraissent tenir à la salubrité du climat.

Ces hommes montrent beaucoup de courage dans les combats; ils savent affronter la mort avec intrépidité, et, bien qu'ils soient convaincus que les résultats les plus ordinaires de ces guerres sont pour eux d'être tués et dévorés par leurs ennemis, ils savent envisager de sang froid cet instant fatal, et ils en parlent entre eux comme d'une chose assez naturelle.

La vengeance a pour eux les plus grands attraits, et ce sentiment est même fondé sur des idées superstitieuses de l'ordre le plus extraordinaire; cependant on les voit quelquefois se montrer généreux envers leurs ennemis vaincus.

Ces insulaires aiment à rire; leur esprit est porté à la plaisanterie, et l'un de leurs plus grands amusemens est de copier dans leurs gestes la tournure et la manière des Européens, ce qu'ils font d'une façon très comique et avec un véritable talent. Toutefois leur extérieur a quelque chose de sérieux, de grave et de réfléchi; on ne retrouve

pas chez eux cette mobilité, cette légèreté qui caractérisent la plupart des sauvages des îles de l'Océanie, particulièrement ceux de Taïti. Les Zélandais sont actifs, industrieux, susceptibles de constance et d'application. On les voit quelquefois poursuivre leurs projets durant des années entières, travailler pendant tout ce temps à se procurer les moyens de réussir; enfin, les mettre à exécution au moment où ils sembleraient les avoir oubliés depuis long-temps.

Quoique le Nouveau-Zélandais aime à voyager et s'aventure facilement et avec confiance vers des contrées lointaines, il conserve toujours une tendre affection pour sa patrie, il en parle souvent avec attendrissement, et quand il revoit les côtes qui l'ont vu naître, il se livre à des transports de joie, en reconnaissant les diverses parties de son île.

A la mort d'une personne qui leur est chère, ces naturels s'abandonnent aux regrets les plus vifs, à la désolation la plus profonde.

Un autre sentiment qui fait beaucoup d'honneur à ces sauvages, est leur profond respect pour la vieillesse. Aux repas, aux conseils, dans toutes les occasions solennelles, les places d'honneur sont réservées aux vieillards; les jeunes gens les écoutent avec respect. Quoique les chefs parvenus à un certain âge résignent d'eux-mêmes leur pouvoir et le commandement de la tribu à leurs fils ou à leurs neveux, néanmoins ils conservent

la plus grande influence au conseil; et il est rare qu'on décide jamais aucune entreprise sans les consulter. Ce respect pour l'âge s'étend jusqu'aux hommes du peuple et même aux esclaves; on voit des chefs nourrir des individus de cette classe, bien qu'ils n'en retirent aucune sorte d'utilité et uniquement à cause de leur âge avancé. Quand ces naturels ont prononcé à des étrangers les mots : *aire maï, aire maï*, on peut compter sur un bon accueil de leur part, car chez eux cette invitation est sacrée et inviolable. Tant que ces mots ne sont point sortis de leur bouche, leurs intentions sont suspectes; du moins, les voyageurs peuvent agir en conséquence, et c'est à eux de se retirer, s'ils n'ont pas obtenu le salut favorable.

Chaque tribu n'est en quelque sorte qu'une grande famille qui reconnaît un chef auquel tous les autres membres prêtent plutôt déférence et respect qu'une véritable obéissance. Les *rangatiras* ou nobles, ont d'autant plus d'influence ou de crédit, qu'ils tiennent de plus près au chef et qu'ils ont plus de domaines et d'eslaves. Il y a des rangatiras de tous les ordres, depuis celui qui possède de grandes propriétés et beaucoup d'esclaves, jusqu'à celui qui ne possède que son titre de simple guerrier.

Les rangatiras sont très fiers de leurs prérogatives, ils ne manquent jamais d'instruire les Européens de leur propre dignité en les abordant,

et demandent ensuite aux étrangers quel est leur rang.

Leurs campagnes de guerre se passent le plus souvent en escarmouches et en embuscades, où ils tâchent d'attirer l'ennemi, et de lui faire le plus de mal possible. Cependant ils en viennent quelquefois à des batailles rangées, dans lesquelles ils déploient un grand acharnement et beaucoup de vaillance, quoiqu'ils soient le plus souvent obligés d'y combattre corps à corps. En effet, après avoir employé leurs lances, ils en viennent immédiatement au *patou* et au *mère*; c'est à la tête principalement qu'il cherchent à se porter des coups. Quand le combat est bien acharné, les femmes elles-mêmes y prennent quelquefois une part active.

Au moment d'en venir aux mains, comme prélude indispensable du combat, les guerriers exécutent leur chant de guerre, et ils s'accompagnent de cris, de gestes et de grimaces plus terribles les unes que les autres. Surtout il leur arrive souvent de faire sortir leur langue de leur bouche d'une manière extraordinaire, et de relever leurs paupières de manière à montrer tout le blanc de l'œil, qui forme alors un cercle tout autour de l'iris. Cette attitude de la figure humaine est, suivant eux, l'emblème de la gloire, *oudou;* aussi, c'est celle qu'ils donnent habituellement à leurs figures sculptées. Le plus souvent, ils n'accordent point de merci aux

hommes qui tombent entre leurs mains au milieu du combat, surtout si ce sont des chefs de quelque distinction. Alors ces malheureux sont presque toujours assommés et dévorés sur le champ de bataille. Les femmes et les enfans sont réduits en esclavage et emmenés par les vainqueurs en guise de butin.

Les occupations des Nouveaux-Zélandais, en temps de paix, sont peu réglées, ils mangent et dorment le plus souvent quand l'envie leur en prend. Quelquefois ils vont à la chasse ou à la pêche; souvent ils se plaisent à fabriquer artistement divers objets en bois ou en pierre, comme coffrets, flûtes, casse-têtes, etc., ou bien des hameçons en nacre ou en os. Ils excellent dans ce genre de travaux; ils exécutent des bas-reliefs très réguliers et d'un fini admirable, tout bizarres, tout monstrueux que soient d'ailleurs les sujets qu'ils représentent.

Les femmes, de leur côté, mènent une vie beaucoup plus laborieuse que les hommes; car ce sont elles qui sont particulièrement chargées d'exploiter les cultures, de ramasser les coquillages, d'apporter les vivres et l'eau dans les maisons. Enfin, elles sont exclusivement employées à extraire le chanvre du phormium et à en fabriquer des nattes de différentes qualités.

On appelle moko ou tatouage, ces dessins bizarres que les Nouveaux-Zélandais impriment sur leur visage et sur diverses parties de leur

corps. Cet usage est généralement répandu parmi tous les insulaires de l'Océanie, mais ceux de la Nouvelle-Zélande se distinguent en creusant en véritables sillons cet ornement qui, partout ailleurs, n'entame que la superficie de la peau. Ils emploient, pour l'exécuter, une manière de taille au ciseau, au lieu d'une simple suite de piqûres, comme le font les autres peuples.

Rien n'est plus douloureux à subir que cette opération, il faut quelquefois plusieurs mois pour terminer un moko, et les suites en sont souvent plus pénibles que l'opération elle-même, à cause des plaies qui en résultent, et que certaines circonstances peuvent envenimer d'une manière effrayante.

Les jeunes gens ne subissent guère les premières opérations du moko avant l'âge de vingt ans; il est rare aussi qu'ils soient admis à cet honneur avant d'avoir assisté à quelques combats. Cette distinction n'est permise aux femmes, sur la figure, qu'aux sourcils, aux lèvres et au menton, et ne consiste jamais qu'en quelques traits de peu d'importance; mais elles peuvent se faire imprimer des dessins plus compliqués sur les épaules et d'autres parties de leur corps.

Les esclaves se composent des prisonniers faits à la guerre, de leurs enfans et des individus libres qui, par des malheurs imprévus ou comme punition de certains crimes, ont été réduits à cette triste condition. Leurs occupations sont de tra-

vailler de concert avec les femmes et sous leur direction, à la culture des champs; ils vont à la pêche, ce sont eux qui font cuire les alimens et les présentent à leurs maîtres.

Les maisons des rangatiras des dernières classes et des hommes du peuple, ont rarement plus de sept ou huit pieds de long sur cinq ou six de large. Les cases des chefs sont plus grandes; elles atteignent quelquefois de quinze à vingt pieds de long sur huit ou dix de large et six de hauteur. Un simple tas de feuilles de fougères ou de *typha* leur sert de lit; quelquefois ces feuilles sont arrêtées dans une espèce de cadre en planches bien assemblées, d'environ six pieds de longueur sur deux de large; leurs nattes leur servent de couverture. Le mobilier de ces maisons se borne à quelques instrumens grossiers en pierre ou en os, à des corbeilles pour les provisions, à des courges pour contenir l'eau douce, et à des nattes en phormium ou en jonc; ces dernières sont suspendues aux parois. Les objets plus minces, comme hameçons, aiguilles, poinçons, etc., sont contenus dans de petits coffrets taillés dans un bloc de bois massif, souvent ingénieusement travaillés, en forme de pirogue, et ornés de bas-reliefs.

La base de la nourriture des Nouveaux-Zélandais, leur aliment de tous les jours, en un mot, celui qui répond au pain pour les nations de l'Europe; au riz, pour celles de l'Orient; au manioc

ou à la cassave, pour une foule de peuples de l'Amérique, c'est la racine d'une espèce de fougère qui ressemble fort à la nôtre et qui couvre de ses feuilles ramifiées tous les coteaux incultes et déboisés. Les esclaves mangent rarement autre chose que de la racine de fougère, et dans toutes les circonstances possibles, c'est la ressource immédiate de toutes les classes de la société. Ces insulaires en font des récoltes considérables, qu'ils conservent en magasin, toutes prêtes à leur servir d'approvisionnement en cas de siége de la part de leurs ennemis, ou de provisions de campagne quand ils vont les attaquer sur leurs pirogues.

Les Zélandais réussissent à prendre aux lacets ou à l'affût, pendant la nuit, certaines espèces d'oiseaux, surtout la grosse colombe, nommée *koukoupa*, qui habite les forêts; le canard, le cormoran, l'albatros et autres oiseaux de mer. Le premier de ces volatiles offre un excellent mets; mais ces ressources sont bien éventuelles. Dans le règne animal, la mer seule pourrait offrir à ces sauvages une ressource plus constante et plus assurée. Leurs côtes nourrissent d'incroyables quantités de poissons de la plus belle espèce et de la chair la plus exquise. Au moyen de leurs immenses filets, de leurs lignes et de leurs hameçons, ces hommes réussissent à se procurer des pêches abondantes. Leur cuisine cependant est, en général, fort simple, et se réduit à faire rôtir au four ou griller leurs alimens. Dans le

dernier cas, il suffit pour eux de les placer quelque temps sur des charbons ardens, et c'est le moyen qu'on emploie pour les petites pièces, comme oiseaux, poissons, coquillages, ou lorsque le temps dont on peut disposer ne permet pas de les préparer avec plus de soin.

Dans l'usage ordinaire de la vie, l'habillement pour les deux sexes se réduit à deux nattes carrées en chanvre de phormium, d'un tissu assez grossier, mais assez serré pour les mettre à l'abri des injures de l'air. L'une d'elles enveloppe les reins, descend jusqu'à mi-jambes, et est retenue par une ceinture autour du corps; l'autre, jetée simplement sur les épaules, est arrêtée par une attache sur le devant de la poitrine, et descend rarement plus bas que les genoux. En voyant ces naturels accroupis sous ces singuliers manteaux, leur tête seulement paraissant en dehors, les voyageurs se sont plu souvent à les comparer à des ruches d'abeilles, disséminées çà et là sur le sol.

Ils ne portent aucune espèce de chaussure ni de coiffure, mais les chefs ont soin de relever leurs cheveux vers le sommet de la tête, et de les réunir en une touffe reployée, comme le chignon que portent les femmes en certaines contrées de l'Europe. Trois ou quatre plumes blanches, fixées sur ce chignon, sont l'attribut spécial des chefs, ou des guerriers d'un rang distingué, et le complément nécessaire de leur costume. Les jeunes filles coupent leurs cheveux ou les

laissent flotter sur leurs épaules; les femmes mariées ont seules le droit de les attacher sur le sommet de la tête. Les enfans restent nus jusqu'à l'âge de huit ans environ; sous leur natte inférieure, les jeunes filles portent souvent une ceinture d'herbes fortement parfumées, et à cette ceinture est suspendue une petite touffe de feuilles très odoriférantes.

On ne peut cependant s'empêcher de convenir que le costume des Nouveaux-Zélandais a une sorte de dignité sauvage et naturelle qui impose aux yeux de l'étranger. Ces hommes perdent beaucoup en adoptant les habillemens européens, dans lesquels ils semblent étriqués et rapetissés.

Outre les plumes dont nous avons fait mention, les hommes et les femmes garnissent souvent leur chevelure de dents de requin, de morceaux de bois, de petits coquillages, et des bagatelles qu'ils ont pu se procurer de la part des Européens. Leurs oreilles sont percées depuis l'âge le plus tendre, et reçoivent de même divers objets, suivant le goût et les moyens des individus, comme morceaux de bois sculptés, dents humaines, pierres précieuses, petits rouleaux d'étoffes, plumes d'albatros, etc.

En guise de pendans, ces sauvages portent aussi aux oreilles un petit poisson desséché, *syngnathus hyppocampus*, sans doute à cause de sa forme bizarre.

Ces sauvages portent des colliers, et, pour les fabriquer, ils emploient de préférence de petits morceaux de roseau, d'os et de sertulaires, *wangaroa*, dont ils assortissent les couleurs de manière à produire l'effet le plus agréable. C'est aussi au cou qu'ils suspendent ces figures bizarres en jade vert (*pounamou*), auxquelles ils attachent un grand prix, quoiqu'il paraisse certain que ce prix tient plutôt au souvenir des personnes d'où viennent ces objets, qu'à aucune notion vraiment religieuse.

A l'angle supérieur de leur natte de dessus, et près de l'endroit où ses deux bouts se rattachent devant la poitrine, suivant le rang de l'individu, sont aussi suspendues de petites baguettes recourbées de deux ou trois pouces de long, en serpentine et en dents de sanglier. Quand un chef terrasse sous ses coups un guerrier de quelque distinction, il ajoute d'ordinaire les décorations du vaincu à celles qu'il portait déjà. Ils ont quelquefois des bracelets de la même espèce que les colliers. Mais l'attribut spécial du guerrier zélandais, l'instrument qui ne le quitte presque jamais, en paix comme en guerre, c'est le *mère*, cette espèce de casse-tête court et ovale, en serpentine, granit, basalte, ou os de baleine, qu'ils portent suspendu au poignet droit avec un petit cordon.

Les guerriers ne se présentent jamais au combat qu'après avoir relevé leurs cheveux en touffe au

sommet de la tête, les avoir ornés de plumes blanches, et s'être complètement frottés d'ocre délayée dans l'huile de poisson. Cette grande toilette est de rigueur avant de se livrer à l'acte le plus solennel et le plus glorieux de leur existence, suivant leurs idées sur l'honneur.

L'industrie de ces peuples a pour objets principaux la culture de leurs champs de patates, la pêche; la construction des maisons, des canots et des divers instrumens de guerre et de pêche, enfin la fabrication des nattes.

C'est aux femmes que sont dévolus la plupart de ces travaux, car les hommes, et les guerriers particulièrement, croiraient déroger s'ils vaquaient aux fonctions domestiques, surtout à celles qui ont trait à l'agriculture, à la pêche et à la fabrication des nattes; mais ils travaillent volontiers à celui des instrumens de guerre qui se rapportent à leur profession.

Leurs armes principales sont les lances, les casse-têtes et les haches d'armes. Les lances sont de toutes sortes de formes et de longueurs. C'est avec la hache d'armes que, dans les combats, les naturels coupent la tête de leurs ennemis. Quelques-unes sont terminées simplement par une masse plus ou moins épaisse, arrondie, anguleuse, ou contournée en forme de bec ou de crochet. Toutes portent indistinctement le nom de *patou*.

Tous ces instrumens sont parfaitement exé-

cutés; ils ont un poli admirable, et souvent on les voit enrichis de bas-reliefs très artistement travaillés.

Les instrumens de musique de ces sauvages se bornent à deux ou trois espèces de flûtes dont ils ne tirent des sons qu'avec le souffle des narines. Les unes sont des tubes de six à sept pouces de long, ouverts aux deux extrémités, pourvus de trois trous d'un côté, et d'un seul de l'autre. D'autres sont composées de deux pièces de bois réunies hermétiquement par des liures très serrées, de manière à former un tube renflé dans le milieu, où se trouve un seul trou assez large. On souffle par un des bouts, tandis qu'en fermant plus ou moins l'autre, on obtient diverses modulations. D'autres flûtes ont enfin des trous de chaque côté, outre ceux des deux bouts. Le plus souvent ces instrumens sont en bois; quelquefois cependant ils sont en os humains, et presque toujours ornés de gravures bizarres artistement exécutées, et d'incrustations de nacre. Les Zélandais tirent de ces flûtes des sons plaintifs et assez doux, quoique discordans: on les a souvent vu danser au son de ces instrumens. On a vu aussi entre leurs mains des espèces de lyres grossières à trois ou quatre cordes, qui ne rendaient qu'un son sourd et peu agréable.

Ils se servent de la trompette marine, *murex tritonis*, percée d'un trou, en guise de cornet, pour s'appeler à de grandes distances, et pour exciter leur ardeur dans le combat.

Leurs chants sont plus variés que leur musique instrumentale, et mieux appropriés aux sentimens qu'ils veulent exprimer; ils sont, en outre, accompagnés de gestes très expressifs qui ajoutent beaucoup à la signification de leurs paroles. Ils ont des chants particuliers pour célébrer les plaisirs de la paix, les fureurs de la guerre, les traditions de leurs aïeux, la perte de leurs parens et de leurs amis, ainsi que leur absence. Ils en ont aussi de satyriques, pour exciter le rire aux dépens de certaines personnes qu'ils prennent pour objets de leurs plaisanteries. Enfin, il est des circonstances où ils improvisent en quelque façon des chansons pour célébrer l'arrivée des étrangers, ou toute espèce d'évènement qu'ils ont jugé digne de leur attention.

Souvent ils accompagnent ces chants en battant la mesure sur leur poitrine, de manière à s'en faire une espèce de tambour. L'effet n'en serait pas désagréable, s'il n'était pas toujours croissant, de manière à produire à la fin un bruit si violent et des effets si pénibles, que l'on serait tenté de craindre pour le salut de celui qui exécute cette singulière musique. Les chants de ces naturels sont presque toujours accompagnés de danses dont les temps et les figures se marient avec la précision la plus rigoureuse au rythme et aux paroles du chant. Ces danses sont toujours caractéristiques, et, pour les exécuter, les naturels se rangent sur une ou deux files. L'un d'eux,

placé à l'écart, entonne le chant d'un ton d'abord modéré; alors les danseurs s'agitent peu à peu, leur corps se penche en arrière, leur tête acquiert par degrés des mouvemens si vifs, si brusques, qu'on les croirait convulsifs; les yeux roulent d'une manière affreuse dans les orbites, la langue sort de la bouche d'une longueur démesurée; enfin, à certains passages, et sans jamais changer de place, les danseurs frappent du pied la terre si lourdement, qu'elle résonne au loin sous leurs pas. On ne saurait trop s'étonner de l'ensemble et de l'harmonie parfaite avec laquelle tous ces mouvemens, tous ces gestes sont exécutés. Quel que soit le nombre des danseurs, on croirait qu'ils ne forment qu'un seul et même individu, tant ils sont accoutumés à suivre la mesure.

Leurs gestes acquièrent une expression d'autant plus terrible, que la danse a trait à une action plus plus importante. Quand ils veulent figurer une danse guerrière, il est difficile d'imaginer rien de plus épouvantable que les grimaces qu'ils font.

Les femmes, tout en préférant les danses qui retracent les plaisirs de la paix, savent néanmoins s'unir aux danses guerrières; et, autant que la faiblesse de leur sexe peut le leur permettre, elles font tous leurs efforts pour imiter l'énergie des hommes.

Comme dans presque toutes les peuplades encore dans l'enfance de la civilisation, les prêtres

unissent à leurs fonctions particulières celles de médecin. Dès qu'une personne tombe dangereusement malade, le prêtre-médecin est appelé et ne quitte plus son malade qu'il ne soit guéri ou enterré. Ses moyens curatifs se bornent le plus souvent à des prières à l'Atoua (à la Divinité), à des jongleries de diverses natures, surtout à faire observer rigoureusement les préceptes du *tapou*.

Souvent ils prescrivent une diète absolue qui peut être quelquefois salutaire au patient, mais qui en d'autres occasions suffit pour le tuer. Les médecins sont responsables de ce qui peut arriver au malade. Quand celui-ci appartient au premier rang de la tribu, cette responsabilité devient très sérieuse, s'il vient à mourir. Alors, un conseil est chargé d'examiner la conduite du médecin ; on passe en revue les moindres circonstances de la maladie, et, si l'on venait à découvrir que le médecin, par ignorance ou par malveillance, eût manqué à quelques-unes des lois du tapou, il serait exposé à un châtiment sévère. Dans ce dernier cas, il courrait fort le risque de payer de sa tête son erreur, et pourrait bien être sacrifié à l'esprit du défunt, pour apaiser son ressentiment.

Tout ce qui se rapporte à l'art de guérir se nomme *rongoa* et les médecins sont en conséquence nommés *tangata-rongoa*. Ils ont quelque idée des opérations chirurgicales et savent extraire adroitement les pointes des lances qui ont

pénétré dans les chairs, en faisant de profondes incisions avec des coquilles tranchantes.

Le *tabou* ou plus correctement *tapou* dans la Nouvelle-Zélande, est une superstition bizarre et vraiment caractéristique pour tous les peuples de la race polynésienne.

Plus que tout autre habitant de la Polynésie, le Zélandais est aveuglément soumis aux superstitions du tapou, et cela sans avoir conservé en aucune façon l'idée du principe de morale sur lequel cette pratique était fondée. Il croit seulement que le tapou est agréable à l'Atoua, et ce motif lui suffit. En outre, il est convaincu que tout objet vivant ou inanimé, frappé d'un tapou, se trouve dès lors au pouvoir immédiat de la Divinité, et par là même interdit à tout contact profane. Quiconque porterait une main sacrilége sur un pareil interdit, provoquerait le courroux de l'Atoua, qui ne manquerait pas de l'en punir en le faisant périr, non seulement lui-même, mais encore celui ou ceux qui auraient établi le tapou ou en faveur desquels il aurait été institué.

Mais le plus souvent, les naturels s'empressent de prévenir les effets du courroux céleste en punissant sévèrement le coupable. S'il appartient à une classe élevée, il est exposé à être dépouillé de toutes ses propriétés, et même de son rang, pour être relégué dans les dernières classes de la société. Si c'est un homme du peuple ou un esclave, il peut arriver que la mort seule expie son offense.

Tantôt le tapou est absolu et s'applique à tout le monde, alors personne ne peut approcher de l'objet tapoué sans encourir les peines les plus sévères. Tantôt le tapou n'est que relatif et n'affecte qu'une ou plusieurs personnes désignées. L'individu soumis personnellement à l'action du tapou est exclu de toute communication avec ses compatriotes, il ne peut se servir de ses mains pour porter ses alimens à sa bouche. Appartient-il à la classe noble, un ou plusieurs serviteurs sont affectés à son service et particulièrement à son état d'interdiction. N'est-il qu'un homme du peuple, il est obligé de ramasser ses alimens avec la bouche, à la manière des animaux. Le plus souvent, le tapou n'est qu'accidentel et temporaire. Alors certaines paroles prononcées, certaines formalités en déterminent l'action, comme elles en suspendent le pouvoir et en terminent la durée.

Certains objets sont essentiellement *tapou* ou sacrés par eux-mêmes, comme les dépouilles des morts, surtout de ceux qui ont occupé un rang distingué. Dans l'homme, la tête l'est au plus haut degré, et par conséquent les cheveux qui lui appartiennent. C'est une importante affaire pour un de ces sauvages que de se couper les cheveux; quand cette opération est terminée, on veille avec un soin extrême à ce que les cheveux coupés ne soient pas abandonnés dans un lieu où l'on pourrait marcher dessus. L'individu tondu reste ta-

poué pendant quelques jours et ne peut toucher ses alimens avec les mains.

Les malades atteints d'une maladie jugée mortelle, les femmes près d'accoucher, sont mis sous l'empire du tapou. Dès lors, ces personnes sont reléguées sous de simples hangars, en plein air, et isolées de toute communication avec leurs parens et leurs amis.

Certains alimens leur sont rigoureusement interdits; quelquefois ils sont condamnés plusieurs jours de suite à une diète absolue, et croient que la moindre infraction à ces règles causerait à l'instant même leur mort. Les malades riches sont assistés par un certain nombre d'esclaves qui, de ce moment, partagent toutes les conséquences de leur position. Pauvres, ils sont réduits à la situation la plus déplorable et contraints de ramasser avec leur bouche les vivres qu'on leur porte. L'accès des cases ou des malades tapoués est aussi rigoureusement interdit aux étrangers qu'aux habitans du pays.

Tous les ustensiles qui ont servi à une personne durant sa maladie sont tapoués, et ne peuvent plus servir à nul autre au monde; ils sont brisés ou déposés près du corps du défunt. Tout homme qui travaille à construire une pirogue, une maison, est soumis au tapou; mais en ce cas, l'interdiction se réduit à lui défendre de se servir de ses propres mains pour manger; il n'est pas exclu de la société de ses concitoyens.

Quand une tribu entreprend la guerre, une prêtresse se tapoue; elle s'interdit toute nourriture durant deux jours, le troisième elle accomplit certaines cérémonies pour attirer la bénédiction divine sur les armes de la tribu. Il est des circonstances où tout le poisson qu'on pêche est tapou, surtout quand il s'agit de faire des provisions d'hiver.

C'est par le tapou que les Zélandais scellent un marché d'une manière inviolable. Quand ils ont arrêté leur choix sur un objet qu'ils n'ont pas le moyen de payer sur-le-champ, ils y attachent un fil en proférant le mot *tapou;* on est certain qu'ils viendront le reprendre au moment où ils pourront en livrer le prix.

Les Nouveaux-Zélandais croient fermement à des enchantemens qu'ils nomment *makoutou;* c'est une source intarissable de craintes et d'inquiétudes pour ces malheureux insulaires, car c'est à cette cause qu'ils attribuent la plupart des maladies qu'ils éprouvent et des décès qui les affligent. Certaines prières adressées à l'Atoua, certains mots prononcés d'une manière particulière, surtout certaines grimaces, certains gestes, sont les moyens par lesquels ces enchantemens s'opèrent.

Les songes, surtout ceux des prêtres, sont d'une haute importance pour les décisions de ces sauvages. On a vu des entreprises concertées depuis long-temps, arrêtées tout-à-coup par

l'effet d'un songe, et les guerriers reprendre le chemin de leurs foyers au moment où ils se repaissaient de l'espoir d'exterminer leurs ennemis et de se régaler de leurs corps. Résister aux inspirations d'un songe, serait une offense directe à l'atoua qui l'a envoyé.

Les Zélandais rendent de grands honneurs aux restes de leurs parens, surtout quand ils sont d'un rang distingué. On garde le corps durant trois jours, par suite de l'opinion que l'ame n'abandonne définitivement sa dépouille mortelle que le troisième jour après le trépas. Ce troisième jour, le corps est revêtu de ses plus beaux habits, frotté d'huile, orné et paré comme de son vivant. Les parens et les amis sont admis en sa présence, et témoignent leur douleur de la mort du défunt par des pleurs, des cris, des plaintes, et notamment en se déchirant la figure et les épaules de manière à faire jaillir le sang. Plus encore que les hommes, les femmes sont assujetties à ces démonstrations cruelles de sensibilité. Malheur à celles qui viennent à perdre consécutivement plusieurs proches parens: leur figure et leur gorge ne seront durant long-temps qu'une plaie sanglante, car ces démonstrations se renouvellent plusieurs fois pour chaque personne.

Les membres du cadavre sont ordinairement reployés contre le ventre et ramassés en paquet. Le corps est ensuite porté et inhumé dans quelque

endroit isolé, entouré de palissades et tapoué. Des pieux, des croix ou des figures sculptées et rougies à l'ocre, annoncent la tombe d'un chef; celle d'un homme du commun n'est indiquée que par un tas de pierres. Ces tombes portent le nom de *oudou-pa*, maison de gloire.

Le corps ne reste en terre que le temps nécessaire pour que la corruption des chairs leur permette de se détacher facilement des os. Les personnes chargées de cette cérémonie se rendent à la tombe, en retirent les ossemens, et ont soin de les nettoyer parfaitement : un nouveau deuil a lieu sur ces dépouilles sacrées; certaines cérémonies religieuses sont accomplies; enfin les os sont portés et solennellement déposés dans le sépulcre de la famille. Dans ces sépulcres, qui sont des caveaux ou grottes formées par la nature, les ossemens sont communément étendus sur de petites plates-formes élevées à deux ou trois pieds au-dessus du sol.

Non seulement les restes des morts sont essentiellement tapoués, mais en outre les objets et les personnes employées dans les cérémonies funéraires sont assujetties au tapou le plus rigoureux. Avant de rentrer dans le commerce habituel de la vie, ils ont à subir des purifications particulières dont la nature et les détails sont encore inconnus.

La cérémonie de relever les os des morts joue le plus grand rôle chez ces sauvages. Les parens

n'ont acquitté leurs devoirs envers leurs enfans, les enfans envers leurs parens, et les époux entre eux, qu'après avoir accompli cette indispensable opération. C'est faire un outrage sanglant à une famille, à une tribu, que de violer la tombe et de profaner les restes d'un de ses membres : le sang seul peut payer une pareille insulte. Les cadavres des hommes du peuple sont enterrés sans cérémonie. Ceux des esclaves ne peuvent jouir de ce privilége ; ordinairement ils sont jetés à l'eau, ou abandonnés en plein air. Quand les esclaves ont été tués pour crimes vrais ou prétendus, leurs corps sont quelquefois dévorés par les hommes de la tribu.

Une des coutumes les plus extraordinaires de la Nouvelle-Zélande, c'est qu'à la mort d'un chef, ses voisins se réunissent pour venir piller ses propriétés, et chacun s'empare de ce qui lui tombe sous la main. Quand le premier chef d'une tribu vient à mourir, la tribu tout entière s'attend à être saccagée par les tribus voisines : aussi, c'est pour elle un moment d'alarme et de désolation universelle ; à moins qu'elle ne soit puissante et qu'elle ne compte un grand nombre de guerriers disposés à la défendre. La mort d'un chef entraîne souvent la ruine de la peuplade.

Le plus grand outrage qu'un Zélandais puisse faire à son ennemi, est de le dévorer, après avoir réussi à le mettre à mort. Sur le champ de bataille, les cadavres des chefs les plus distingués, bien

que desséchés par l'âge ou les infirmités, seront toujours mangés les premiers, et de préférence aux corps *plus appétissans* des jeunes guerriers d'un rang obscur. Ceci démontre que les préjugés superstitieux et l'ardeur de la vengeance dirigent ces sauvages dans leurs festins barbares, bien plus encore que les simples besoin de l'appétit physique.

La plus grande calamité qu'une famille ou une tribu puisse éprouver, est de voir tomber son chef au pouvoir de ses ennemis, et d'apprendre que son corps a été mangé par eux. Ceux-ci ne se contentent point de cet acte de vengeance, mais ils réservent la tête du chef vaincu qu'ils préparent suivant un procédé qui leur est propre, afin de la garder comme un trophée de leur victoire.

Non content de manger le corps de son ennemi et de préparer sa tête, le Nouveau-Zélandais se plaît encore à transformer les ossemens de sa victime en toutes sortes d'objets, tels que flûtes, hameçons, fourchettes et ornemens divers. Puis il les conserve comme des monumens authentiques de sa vengeance, ou il les vend aujourd'hui aux Européens, moyennant des prix plus ou moins élevés, suivant le rang de l'individu auquel ils ont appartenu.

Lorsque deux armées ou deux troupes en viennent aux mains, et que le chef de l'une des deux succombe sous un coup mortel, l'ennemi pousse

aussitôt le cri : « A nous l'homme »! A ce cri fatal, les guerriers dont le chef a été tué, livrent son corps, quand bien même il serait tombé dans leurs rangs. Les deux armées se retirent en silence, chacune de son côté, et vont consulter les dieux pour savoir s'ils doivent continuer la guerre.

Dans ce cas, le vainqueur réclame aussi la femme du chef qui a succombé, et elle ne fait aucune difficulté de se livrer à ses ennemis; car elle désire partager le sort de son mari, surtout si elle lui est sincèrement attachée. Les enfans eux-mêmes sont souvent obligés de subir la même destinée.

Le parti vainqueur procède alors au sacrifice qu'il doit faire à ses dieux. L'ariki ou grand-prêtre, de concert avec les chefs, se charge d'apprêter le corps du chef, tandis que la prêtresse et les femmes des chefs sont chargées des mêmes fonctions sur le corps de la femme. Ces corps sont dépecés, placés sur les feux et rôtis. Certaines parties sont réservées pour être offertes aux dieux avec des prières et des rits particuliers. De temps en temps, les arikis prennent de petits morceaux de cette chair sacrée et la mangent avec beaucoup de recueillement; c'est pendant ce temps qu'ils consultent les dieux sur l'issue de la guerre actuelle. Si les offrandes sont accueillies favorablement, le combat recommence; sinon, quelle que soit sa supériorité, le parti vainqueur renonce à combattre davantage, et reprend le chemin de ses foyers.

Tandis que les arikis accomplissent leurs cérémonies, les chefs sont assis en cercle autour des victimes, la tête cachée dans leurs nattes, et gardant un profond silence, pour éviter de troubler ces mystères ou de jeter sur eux un regard profane. Ils sont convaincus que l'atoua punirait sévèrement le moindre acte de mépris ou de négligence de leur part. Quand les cérémonies sont terminées, les restes des corps sont distribués entre les chefs et les principaux guerriers, suivant leur nombre. Tous mangent de cette chair avec une satisfaction très visible. Le premier chef en réserve aussi des morceaux pour les distribuer à son tour à ses amis; c'est la plus haute marque de distinction qu'il puisse leur donner, la faveur la plus signalée qu'il puisse leur accorder.

Quand un chef ou une personne de distinction vient à mourir en temps de paix, des sacrifices humains ont aussi lieu. Un ou plusieurs esclaves, suivant le rang du défunt, sont immolés sur son corps. Les esclaves destinés à être offerts en sacrifice sont d'ordinaire assommés d'un coup de *mère* par un parent du défunt.

Les corps des esclaves immolés à la mort des chefs et en leur honneur, devraient être à la rigueur déposés près de ces derniers et subir le même sort, mais il arrive souvent que les sacrificateurs préfèrent les manger; dans ce cas ils

cèdent probablement à leur sensualité plutôt qu'aux dogmes de leur religion.

Lorsque ces naturels ont à recevoir un étranger, un parent ou un ami de distinction qu'ils n'ont pas vu depuis long-temps, le personnage le plus important de la tribu s'avance au devant de lui avec une branche d'arbre à la main, et débite d'un ton grave et mesuré une harangue plus ou moins longue mélangée sans doute, de complimens sur son arrivée, et de prières à leur dieu pour lui obtenir sa protection. Ce n'est qu'après avoir rempli cette formalité qu'il donne le salut (shongui) à son hôte, et souvent celui-ci répond par un discours semblable à celui qui lui a été adressé.

Quand deux troupes de guerriers se rencontrent par hasard, les deux chefs s'avancent ordinairement l'un devant l'autre, s'adressent la harangue accoutumée, et dès qu'ils ont reconnu que leurs dispositions sont mutuellement amicales, les guerriers des deux troupes exécutent tour à tour une danse militaire, à la suite de laquelle ils jettent leurs lances. Depuis qu'ils ont des armes à feu, ils les déchargent dans ces circonstances ; c'est aussi le signal d'une réconciliation définitive, quand ils veulent terminer une querelle.

La plus grande marque de considération et d'attachement qu'un Zélandais puisse vous don-

ner, est le salut qu'il nomme *shongui*, c'est à dire de frotter le bout de son nez contre le vôtre : et la base du salut consiste, de la part des deux personnes, à exhaler doucement leur haleine et à la confondre.

Lorsque ce salut s'accorde à des parens, à des amis dont on a été long-temps éloigné, il est toujours accompagné de soupirs, de gémissemens et même de cris plaintifs qui durent d'autant plus long-temps que l'affection est plus vive de part et d'autre. Souvent l'excès de cette sensibilité les porte à se déchirer la figure et diverses parties du corps, pour mieux témoigner leur joie du retour d'une personne chérie, comme ils le feraient de leur douleur pour sa mort; tant ces naturels sont persuadés qu'ils ne sauraient assez témoigner la vivacité de leurs affections, sans faire couler leur sang.

La langue des Nouveaux-Zélandais n'est nullement dure ni désagréable; dans la bouche des femmes elle a même une douceur particulière. Cependant elle acquiert une énergie et une expression vraiment remarquable dans les discours animés que les chefs prononcent dans leurs assemblées ou dans leurs négociations politiques. Sans doute, cette langue est très bornée, quant au nombre de mots qui la composent; néanmoins les Zélandais trouvent le moyen d'exprimer toutes leurs idées et même celles que leur inspire la vue d'objets jusqu'alors étrangers pour eux.

Les Nouveaux-Zélandais, comme tous ceux du reste de la Polynésie, emploient la numération décimale; leur calcul cesse à dix mille; ils n'ont pas de termes pour exprimer le nombre au-dessus.

On ne saurait apprécier d'une manière exacte la population de ces grandes îles; cependant, d'après les documens que l'on possède, quelque bornés qu'ils soient, la Nouvelle-Zélande entière peut contenir environ deux cent cinquante mille ames; mais l'introduction des armes à feu a été funeste à certaines parties de cette contrée.

Le sol entier de la Nouvelle-Zélande est montueux et fort irrégulier; on y rencontre rarement des vallées d'une certaine étendue. Avant la découverte de ces îles par les Européens, elles ne nourrissaient que deux sortes de quadrupèdes, le chien et le rat. Dans le globe entier, nulle autre contrée d'une aussi vaste étendue n'avait offert une disette d'animaux aussi complète: c'est un fait fort remarquable dans l'histoire des migrations des grandes races animales. Aujourd'hui les cochons sont répandus sur presque toute l'île septentrionale, et dans beaucoup d'endroits ils vivent à l'état sauvage. Les missionnaires ont récemment introduit aux environs de la baie des îles, les chats, les chèvres, les brebis, et même les vaches.

Les mammifères amphibies y sont plus abondans et plus variés.

Parmi les animaux terrestres qui vivent à la

Nouvelle-Zélande, sans contredit, c'est la famille des oiseaux qui présente le plus grand nombre d'espèces. Ces îles en ont déjà offert aux naturalistes une trentaine bien caractérisées, auxquelles il faut joindre les oiseaux de mer. Les insectes sont excessivement rares.

La végétation de ces îles est très riche et très variée : on y rencontre de belles forêts dont les arbres conservent leur feuillage pendant l'hiver, et plusieurs de ces arbres offrent des bois de construction excellens. Les collines, dépourvues de bois, sont en général tapissées par la fougère comestible, *pteris esculenta*, dont les tiges rameuses et entre-croisées forment des fourrés de quatre ou cinq pieds de haut, presque impénétrables. Ces localités sont d'une monotonie désolante pour le botaniste; mais s'il dirige ses pas sur les bords de la mer, sur les rives des torrens, dans les ravins humides, surtout dans les forêts ombragées par de grands arbres, ses récoltes deviennent plus abondantes, et bon nombre de plantes, encore peu connues, viennent s'offrir à ses regards.

Après un séjour assez prolongé à la Nouvelle-Zélande, l'Astrolabe se dirigea sur l'archipel Tonga, dont l'île principale avait été nommée Amsterdam par le navigateur Tasman, qui le premier la découvrit, mais à laquelle on a restitué son nom de Tonga-Tabou. L'Astrolabe s'engagea parmi des récifs à son arrivée, et ne dut son salut qu'au caractère ferme que dé-

ploya M. Dumont d'Urville. D'autres périls l'attendaient, et il se vit obligé de combattre les naturels de Mafanga, grand village de Tonga-Tabou, dont les habitans s'étaient révoltés contre les Français, afin de conserver plusieurs déserteurs de la corvette. Le capitaine les eût abandonnés très volontiers, car c'étaient d'assez mauvais sujets; mais leur absence eût trop affaibli son équipage déjà très restreint. Divers piéges lui furent tendus, et la corvette n'échappa que difficilement à la destruction qu'on lui préparait; mais un appareillage précipité fit échouer un complot tramé à bord même du bâtiment. M. Dumont d'Urville donne sur les îles Tonga des renseignemens précieux.

L'archipel Tonga se compose au moins d'une centaines d'îles ou îlots, compris entre le 18.e et le 22.e degré de latitude sud, et entre les méridiens de 176° 10', et 178° à l'ouest de celui de Paris. Les trois îles de Tonga-Tabou, Vavao et Eoa, seules, se distinguent par leur étendue qui est de quinze à vingt milles de longueur. Sept autres ont de cinq à sept milles d'étendue dans leur plus grande dimension. Enfin, tout le reste offre à peine quatre, trois, deux, et souvent un mille d'étendue. Plusieurs ne sont que des bancs de sable et de corail, couverts de quelques bouquets d'arbres. Tonga-Tabou, et toutes les autres îles de cet archipel, sont des terres fort basses.

Tonga-Tabou, quoique sous la zone torride,

jouit d'une température modérée; les brises qui soufflent régulièrement empêchent les chaleurs d'être excessives. Cette île affecte en quelque sorte la forme d'un croissant irrégulier, dont la convexité serait opposée au sud, et dont la concavité tournée vers le nord serait fortement échancrée par un lagon de cinq milles de largeur, sur trois milles de profondeur. D'immenses récifs de coraux accompagnent cette île à six ou huit milles au large, dans toute la partie du nord, et forment divers canaux avec une rade utile aux navires qui veulent y mouiller. Plusieurs îlots sont disséminés sur ces coraux, la plupart couverts d'arbres. L'un d'eux, *Eoa-Tchi*, situé devant l'entrée du canal de l'est, est assis sur un récif isolé, et présente une surface d'une lieue de circuit environ. Tout le reste du littoral de Tonga-Tabou, depuis sa pointe est, jusqu'à sa pointe méridionale, en passant par le sud, offre un aspect tout différent, et la ceinture de coraux qui l'environne s'étend rarement à plus d'une encâblure au large. Le sol est d'une prodigieuse fertilité, soit pour les productions naturelles, soit pour toutes celles que l'homme veut y cultiver. Les missionnaires trouvèrent qu'il consistait en un riche terreau de quinze pouces d'épaisseur, exempt de pierres, au-dessous duquel s'étendait d'abord une espèce de terre rougeâtre jusqu'à une profondeur de quatre ou cinq pouces, puis une argile bleuâtre plus compacte. En certains endroits, on trouva

une terre noirâtre exhalant une odeur agréable de bergamotte, qui s'évaporait promptement à l'air. L'eau douce est rare sur toute la surface de l'île; cependant, en creusant à une profondeur peu considérable, on obtient en général de l'eau potable. La population de Tonga-Tabou doit monter à quinze mille habitans, dont quatre ou cinq mille en état de porter les armes. Certainement ce nombre est prodigieux en raison du peu d'étendue du territoire, mais il ne faut pas perdre de vue que cette île n'est qu'une suite de jardins et de vergers admirablement cultivés et de la plus grande fertilité. En outre, la pêche offre à ces insulaires des ressources importantes et journalières. Les habitans des îles Tonga sont en général grands et bien proportionnés. Leur embonpoint est raisonnable, à quelques exceptions près parmi les chefs. Leurs physionomies sont agréables et présentent une variété de traits comparables à ce que nous observons en Europe. Plusieurs ont le nez aquilin et les lèvres assez minces; presque tous ont les cheveux lisses. Enfin la couleur de leur peau est peu foncée, surtout parmi les chefs; et cette circonstance donne à plusieurs d'entre eux une ressemblance encore plus marquée avec les Européens des contrées méridionales.

Ces divers caractères se retrouvent encore à un degré plus marqué chez les femmes, surtout chez celles d'un rang supérieur qui s'exposent

moins à l'influence de la chaleur. Il en est qui, à la taille la plus avantageuse, à la démarche la plus noble, unissent les traits les plus délicats, un teint presque blanc ou seulement basané.

Bien que ces insulaires jouissent en général d'une bonne santé, quelques-uns d'entre eux sont sujets à une sorte de lèpre qui dégénère quelquefois en ulcères cancéreux de la nature la plus envenimée. Ils sont encore sujets à l'éléphantiasis, au marasme, au refroidissement et à une espèce d'éruption cutanée sur diverses parties du corps, qui a beaucoup de rapports avec le *pian* des colonies.

Le nombre des vieillards, comparé à celui des personnes des autres âges, est à peu près semblable à celui qui existe en Europe. En outre, les naturels conservent, malgré le grand âge, une vigueur, une activité et une agilité fort remarquables. Il faut excepter néanmoins quelques individus auxquels l'usage immodéré du kava (1) fait contracter une sorte d'imbécillité prématurée.

Les habitans de Tonga sont affables, complaisans et hospitaliers, en même temps que cupides, audacieux, et surtout profondément dissimulés. Au moment même où ils vous comblent de caresses et d'amitiés, ils sont capables de vous assaillir et de vous dépouiller, pour peu que leur avidité ou leur amour-propre soient suffisamment

(1) Sorte de breuvage fermenté.

stimulés. Du reste, ces hommes sont susceptibles d'une force de caractère et d'une énergie remarquables. Leur bravoure va souvent jusqu'à la témérité la plus audacieuse, et le véritable guerrier Tonga ne sait point reculer devant le danger le plus imminent.

Une certaine gravité règne habituellement dans leurs traits et dans leurs gestes, mais elle se trouve tempérée par un grand fonds de politesse. Enfin l'hospitalité est un devoir pour eux, et celui qui y manquerait se ferait mépriser de ses concitoyens.

Ces insulaires sont très attachés à leurs parens, à leurs amis et à leurs chefs. Leurs relations domestiques sont douces et affectueuses; les femmes sont traitées avec les égards dus à leur sexe; les enfans sont l'objet de toute la tendresse et des soins les plus attentifs de la part de leurs parens. Enfin, les chefs eux-mêmes affectent une douceur, et l'on pourrait dire une bienveillance soutenue envers leurs inférieurs. Ils portent un profond respect à la vieillesse, et ce sentiment est consacré chez eux d'une manière authentique.

Tous les hommes en état de porter les armes sont guerriers au besoin; ils suivent leur chef partout où il lui plaît de les conduire, et celui-ci à son tour va se joindre au parti du chef principal dont il soutient la cause. Il est rare que ces naturels en viennent à des batailles rangées; leurs guerres se consument ordinairement en escar-

mouches et en engagemens particuliers qui sont néanmoins quelquefois fort meurtriers. Le parti vaincu se soumet ou prend la fuite, emportant avec lui ce qu'il peut de ses effets, et va chercher un asile sur une île amie.

Les chefs rappellent quelquefois leurs sujets à l'ordre, ou les punissent de certaines infractions à leurs devoirs, à grands coups de bâton qu'ils leur administrent eux-mêmes, ou qu'ils leur font administrer par leurs *mata-boulais*; quelquefois aussi, pour des crimes plus graves, ils les font périr sans pitié.

La principale occupation des chefs est de s'entretenir avec leurs *mata-boulais*, espèce de nobles ou conseillers privés; de surveiller la culture des terres, la construction de leurs maisons, de leurs pirogues et de leurs *faï-tokas*; enfin de vaquer et de présider aux cérémonies imposées par les rits de leur religion.

Outre la danse et le chant qui constituent leurs principaux amusemens, ils ont encore des jeux et des divertissemens de divers genres, outre la chasse et la pêche.

Les parties de kava sont particulièrement remarquables, chez les peuples de Tonga, par l'étiquette qui s'y rattache, et par les règles sévères qu'on y observe touchant les rangs et la préséance de chacun de ceux qui peuvent y prendre part. Presque tous les insulaires de l'Océan Pacifique, habitans des îles situées entre les deux

tropiques, sont passionnés pour ce breuvage; mais nulle part il ne donne lieu à ce cérémonial rigoureux, à ces assemblées solennelles qui ont été observées à Tonga-Tabou. Sans avoir d'heures bien fixes pour leurs repas, ces naturels mangent ordinairement quelque chose de léger dans la matinée, puis les chefs prennent le kava. A une heure ou deux après-midi, ils dînent, et font leur souper au coucher du soleil. Ils se couchent à la nuit et se lèvent avec l'aurore; quelquefois néanmoins ils interrompent leur sommeil pour faire un nouveau repas. Des feuilles de bananier leur servent d'assiettes. Dans les plus grands festins, il est rare qu'on voie plus de deux ou trois naturels réunis pour manger ensemble; le plus souvent chacun expédie à part sa ration particulière. Aucune loi n'exclut les femmes des repas des hommes; mais il est défendu à tout individu de boire ou de manger devant une personne d'un rang supérieur.

Les maisons de ces naturels sont proprement et solidement construites. Leur forme générale est celle d'un ovale de trente pieds de longueur sur vingt de large, et douze ou quinze de hauteur pour les chefs d'un certain rang; car les cases des hommes du peuple sont beaucoup plus petites. A proprement parler, ce n'est qu'un toit soutenu par un échafaudage de poteaux et de solives très artistement ajustées au moyen de liures en bourre de coco. Ce toit, pour les maisons les plus distin-

guées, est en feuilles de canne à sucre, et peut durer sept ou huit ans sans réparation; les bâtimens plus communs ne sont couverts qu'avec des nattes en feuilles de cocotier, dont la durée ne va pas à plus de trois ans. Le plancher est en terre rapportée, bien battue et recouverte d'une couche de feuilles de cocotier, d'herbe sèche ou bien de feuilles d'*ifi*. Au-dessus est étendue une natte en jeunes feuilles de cocotier blanchies au soleil. La maison n'a de fait qu'une seule pièce, mais on la divise à volonté en plusieurs compartimens, au moyen de fortes nattes posées de champ, en guise d'écrans, de six à huit pieds de hauteur. D'autres nattes, rattachées au bord du toit, peuvent se rabattre et fermer les côtés ouverts de la maison, en cas de pluie ou de froid, et durant la nuit. Le maître et la maîtresse de la maison couchent dans un espace à part; les autres membres de la famille dorment sur le plancher sans avoir de place fixe, en prenant soin seulement que les hommes et les femmes non mariés soient éloignés les uns des autres. Les domestiques et les personnes de la suite du chef se retirent, pour la nuit, dans de petites cabanes contiguës à la maison principale.

Des nattes leur servent de lits, et les vêtemens qu'ils portent le jour leur tiennent lieu de couvertures. Les maisons des chefs, et même les maisons de leurs dieux, sont rarement ornées de sculptures. On trouve cependant quelquefois, dans ces dernières, des effigies grossièrement

taillées, et auxquelles les naturels paraissent attacher peu d'intérêt.

Leurs meubles se réduisent aux objets suivans, savoir : un ou deux bols en bois pour servir le kava, quelques gourdes pour contenir l'eau, des coques de coco ou de *mélodinus*, pour renfermer l'huile dont ils se frottent souvent; des coussinets en bois, et quelquefois des escabeaux pour servir de siéges au maître du logis.

Les maisons des naturels se trouvent ordinairement rassemblées en petits villages, dont plusieurs sont défendus par des fortifications. En outre, à Tonga-Tabou, les principaux chefs de l'île sont réunis dans une sorte de capitale qui porte le nom de *Moua*, tandis que les villages fortifiés se nomment Kolo. Tous ces villages sont traversés en divers sens par des sentiers bien battus, bordés de palissades artistement travaillées, et recouverts de grands arbres qui offrent presque partout un ombrage délicieux.

L'igname, le taro, la banane, le fruit à pain, la noix de coco, le poisson et les coquillages forment la nourriture habituelle de ces insulaires dans toutes les saisons de l'année; les cochons, les volailles et les tortues sont des friandises réservées pour les chefs. Le bas peuple mange les rats. Le plus souvent, ils font cuire leurs alimens dans des fours creusés dans le sol, qu'ils recouvrent ensuite de feuilles de bananier et de terre. D'autres fois, ils les font simplement rôtir sur les

charbons ardens, ou bien encore ils les font bouillir dans les vases en terre qu'ils tirent des îles Viti.

Les habitans de Tonga n'étaient point anthropophages; mais, pour un point d'honneur militaire, il arrivait quelquefois que les jeunes guerriers, à l'imitation de ceux de Viti, dévoraient la chair de leurs ennemis tués au combat.

L'habillement des hommes, comme celui des femmes, se compose d'une pièce d'étoffe ou d'une natte de six pieds de large sur six ou huit pieds de long, qui enveloppe le corps de manière à faire un tour et demi sur les reins, où il est arrêté par une ceinture. Par-devant, ce vêtement se trouve ainsi doublé et tombe comme une robe jusqu'au milieu des jambes. La partie supérieure forme plusieurs plis qui suffisent, quand l'étoffe est développée, pour couvrir les épaules; mais les hommes les ont le plus souvent découvertes ainsi que la poitrine. Tel est le vêtement habituel des insulaires d'un rang distingué, pour les deux sexes : le bas peuple ne porte que des pièces d'étoffe moins amples et d'une qualité plus grossière; souvent leur costume se réduit à un pagne en simple feuillage, ou bien au *maro* des Taïtiens, morceau d'étoffe étroit, semblable à une ceinture. Les petits garçons, jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, vont à peu près nus ou ne portent qu'un *maro*; mais les petites filles sont plutôt habillées. Les hommes et les femmes ont quelquefois de petits

bonnets, ou bien ils roulent un morceau d'étoffe en guise de turban autour de leur tête. D'autres fois, ils se contentent de placer sur leur front un garde-vue en feuilles de cocotier tressées, pour se garantir les yeux des rayons du soleil.

La coiffure de ces insulaires paraît varier suivant leur goût particulier; les uns portent les cheveux longs et flottans; d'autres les coupent fort ras, et quelques-uns n'en conservent que sur certaines parties de leur tête. Il en est enfin, qui les préparent avec de la chaux vive et d'autres matières, pour les faire passer au blanc, au rouge ou à un blond très fade, et qui les frisent ensuite avec le plus grand soin.

Grâce à l'habitude qu'ils ont de se baigner chaque jour, et souvent plusieurs fois, dans les bassins d'eau douce, ces naturels sont très propres. Le soin qu'ils ont de frotter fréquemment tout le corps avec de l'huile de coco parfumée, fait contracter à leur peau une douceur et une beauté remarquables dans les classes supérieures. Les individus des deux sexes, dans toutes les occasions solennelles, soit qu'ils se préparent à une fête religieuse, à une danse générale, ou à rendre visite à des personnes d'un haut rang, ne manquent jamais de s'oindre d'huile, avec une telle profusion, qu'elle dégoutte de leurs cheveux. Ce raffinement de luxe est quelquefois fort désagréable aux Européens.

Les ornemens des deux sexes sont des colliers

en fruits rouges de *pandama*, ou en fleurs odoriférantes qu'ils nomment *koula*. Quelques-uns suspendent à leur cou de petites coquilles, des ossemens d'oiseaux, des dents de requin, des os de baleine travaillés et polis, ou des morceaux de nacre. Plusieurs portent à la partie supérieure du bras des espèces de bracelets en coquilles ou en nacre de perle. Ils ont des bagues de la même matière, et d'autres en écailles de tortue. Aujourd'hui ils sont très avides de verroteries, de celles surtout dont les grains ont une couleur bleue, pour laquelle ils sont vraiment passionnés.

Le lobe de leurs oreilles est percé de larges trous pour recevoir de petits cylindres en bois, d'environ trois pouces de longueur, ou de petits roseaux remplis d'une poudre jaune, qui sert de fard aux femmes.

Les instrumens de musique se réduisent à des flûtes et à des tambours ou *tam-tam*, pour battre la mesure.

La flûte la plus ordinaire, nommée *fango-fango*, est tout simplement un morceau de bambou fermé aux deux bouts et percé de six trous, cinq en dessus et un en dessous pour le pouce. Pour en jouer, ils se bouchent la narine gauche, et de la narine droite ils soufflent dans le trou de l'extrémité. Avec les doigts de la main droite, ils exécutent leurs modulations qui sont douces, graves et plus variées qu'on ne pourrait l'attendre. Cet instrument n'est destiné qu'à accompagner une

seule espèce de chant nommé *oube.* Ils connaissent la flûte de Pan où syrinx, composée de huit, neuf, ou dix roseaux ajustés parallèlement les uns aux autres; mais il leur est impossible d'en tirer des accords réguliers.

Leurs tambours sont des troncs d'arbres de trois ou quatre pieds de long, et deux fois plus gros que le corps d'un homme, ou plus petits, creux à l'intérieur, fermés aux deux bouts, et portant dans le sens de leur longueur une fente de trois pouces de large. Les naturels jouent de cet instrument, qu'ils nomment *nafa*, en frappant sur son ouverture avec des morceaux cylindriques d'un bois dur, longs d'un pied et de la grosseur du poignet. Il en résulte un son rude, mais fort pénétrant, que l'on varie de ton, suivant qu'on frappe sur le milieu, ou vers l'extrémité du *nafa*.

Leurs chants sont des espèces de récitatifs qui se rapportent à quelque évènement plus ou moins remarquable; ou bien ce sont des paroles destinées à accompagner divers genres de danses ou de cérémonies, dont le sens est aujourd'hui inconnu.

Les habitans de Tonga reconnaissent une foule de divinités qui portent le nom générique de *Hotoua*, et qui ont entre elles divers degrés de prééminence. Parmi ces dieux, ceux d'un rang supérieur peuvent distribuer le bien et le mal suivant leur pouvoir respectif: leur origine échappe

à l'intelligence de l'homme, et leur existence est éternelle. Les autres, d'un degré moins élevé, sont les ames des éguis (1) et des mata-boulais décédés, mais dans une proportion moindre, d'une influence favorable ou funeste.

La classe d'hommes qu'on regarde comme prêtres à Tonga porte le nom de *Fake-Gueha*, qui signifie séparé, distinct, par allusion à la nature de leur esprit qu'on suppose différente de celle des autres. En effet, c'est dans ce privilége seul que consiste le caractère des prêtres; hors les momens d'inspiration, où on leur rend les mêmes honneurs qu'à la divinité elle-même, ces hommes ne jouissent dans la société d'aucune autre considération que celle qui est due à leur rang: or, ce rang s'élève rarement au-dessus de celui de mata-boulai ou d'égui du dernier ordre. Il peut arriver néanmoins que de grands chefs, et le roi lui-même, soient inspirés par la divinité. Les prêtres n'ont point de costume particulier et ne forment point un corps à part : ils vivent avec les naturels de leur classe, et ne sont l'objet d'aucune sorte de considération personnelle pour leur titre de prêtre. Ils s'associent aux chefs comme les autres mata-boulais et monas, et malgré le caractère divin qui se rattache à sa personne, le touï-tonga (2) n'a pas plus de rapports avec eux qu'aucun des autres chefs de Tonga.

(1) Eguis, chefs supérieurs.
(2) Chef suprême.

Dans ces îles comme à la Nouvelle-Zélande, le mot *tabou* exprime un état d'interdiction, durant lequel l'objet qui en est frappé se trouve sous l'empire immédiat de la divinité. L'homme ne peut l'enfreindre sans s'exposer aux conséquences les plus funestes, à moins d'en détruire l'action par certaines formalités.

Ainsi le terrain consacré à un dieu ou devenu la sépulture d'un grand chef est *tabou*; on impose le *tabou* sur une pirogue que l'on veut rendre plus sûre pour de longs voyages. Il est défendu de combattre en un lieu sujet au *tabou*, et ceux qui se permettraient une pareille action seraient eux-mêmes sujets au *tabou*, et soumis à une expiation envers les dieux. Quelques espèces de vivres, comme la chair de la tortue et celle d'une sorte de poisson, sont dits *tabou*; l'on ne peut en manger qu'après en avoir offert un petit morceau à la divinité. Toute espèce de provision peut être tabouée par une prohibition qui porte le nom de *faka-egui*, faire noble.

Les charmes et les présages jouent un grand rôle dans les opinions religieuses de ce peuple. Les éclairs et le tonnerre sont des indices de guerre et de quelque grande catastrophe; l'éternument est aussi du plus mauvais présage.

Les remèdes internes de ces naturels paraissent bornés à certaines infusions de plantes qui ont, en général, peu d'efficacité, et dans lesquelles ils n'ont eux-mêmes qu'une médiocre confiance.

Quant aux fractures et aux dislocations des membres, il n'y a presque personne qui ne sache ce qu'il faut faire en pareil cas. Pour les entorses, ils frottent la partie malade avec un mélange d'huile et d'eau, et ont soin que les frictions aient toujours lieu dans un même sens, c'est à dire, en allant des plus petites aux plus grandes ramifications des vaisseaux. Dans les blessures d'armes à feu, ils laissent la plaie ouverte, non seulement pour en extraire la balle, si elle est restée, mais encore pour convertir une plaie fistuleuse en une plaie vive, plus prompte et plus facile à guérir. L'amputation d'un membre est une opération très rare.

La langue des insulaires de Tonga est douce et mélodieuse, et moins monotone que celle de plusieurs autres peuples.

Outre le chien et le cochon qui étaient fort rares, Tonga ne nourrissait pas d'autre quadrupède que le rat, et d'autre mammifère que la roussette; les oiseaux y sont peu nombreux, et les principales espèces sont une jolie tourterelle, une colombe, une petite perruche fort élégante, un râle, un philedon, un martin-pêcheur, etc., et quelques oiseaux de mer; il y a deux ou trois espèces de serpens, un hydrophis et un petit lézard. Les poissons sont nombreux et variés, les mollusques aussi. Enfin, les récifs qui environnent Tonga-Tabou présentent au naturaliste une grande quantité de coquilles plus ou moins élégantes et précieuses.

Après un long séjour aux îles de Tonga, le commandant de l'Astrolabe se dirigea sur les îles Viti qu'il explora soigneusement, puis sur le havre Carteret de la Nouvelle-Bretagne. Il parcourut soigneusement cet archipel et se rendit ensuite à la Nouvelle-Guinée, d'où il alla à Amboine. Il lui restait à visiter la Tasmanie, et après une traversée difficile, il mouilla enfin dans le port de Hobart-Town.

Ce fut là que, pour la première fois, M. Dumont d'Urville recueillit quelques renseignemens sur le sort de La Pérouse. Un capitaine anglais, M. Dillon, avait affirmé qu'en visitant les îles de Tikopia et de Vanikoro, qu'il nommait Mallicolo, il s'était assuré que les frégates de l'infortuné navigateur avaient péri dans leurs parages; mais les récits de M. Dillon parurent si fabuleux, qu'on n'y ajouta aucune confiance. M. Dumont d'Urville ne voulant toutefois rien négliger, prit la *détermination* de se rendre lui-même à Vanikoro. Nous le suivrons dans cette excursion qui le conduisit à la certitude que M. Dillon avait, en effet, découvert le tombeau de La Pérouse et de ses compagnons.

On venait d'apercevoir cette île, et partout, dit M. Dumont d'Urville, régnait une côte élevée, couverte d'épaisses forêts, et en apparence d'un accès peu facile. Les deux pointes du nord semblaient accompagnées de récifs dangereux. Leur intervalle, il est vrai, promettait un espace libre,

et sur une des pointes du fond on apercevait des touffes de cocotiers, du milieu desquelles s'élevaient des colonnes de fumée; mais on ne pouvait distinguer si cet enfoncement formait un havre praticable; dans tous les cas, il devait être peu avantageux comme étant entièrement ouvert aux vents et aux houles habituelles de l'est. On prolongea ensuite le récif du sud, sur lequel on voyait des rochers et des îlots de sable peu élevés.

Une pirogue qui était sortie à la voile, du grand enfoncement de l'est, sembla, durant quelque temps, se diriger vers le navire; mais, après s'être avancée à quelque distance de terre, elle entra dans les réeifs. Cette manœuvre démontra à l'instant que les sauvages de Vanikoro n'avaient ni l'habileté des peuples de Tonga, Rotouma, etc., à manœuvrer leurs pirogues, ni leur confiance à se hasarder à la rencontre des Européens. En continuant à prolonger la chaîne des brisans du sud à moins de deux milles de distance, on vit encore quelques pirogues à la voile le long du rivage, mais elles ne tentèrent point de sortir des récifs.

La bande méridionale de l'île offrait un aspect un peu moins sauvage; plusieurs bouquets de cocotiers se montraient çà et là sur le rivage, tandis que l'intérieur était occupé par de hautes montagnes boisées jusqu'au sommet. Du reste, on ne distinguait ni cabanes, ni même d'autres habi-

tans que ceux qui montaient les deux ou trois pirogues qui avaient été vues, ce qui annonçait une population très faible. Une pirogue qui accosta enfin l'Astrolabe, n'était formée que d'un tronc d'arbre creusé intérieurement, avec une rainure suffisante, dans le sens longitudinal, pour que les naturels pussent y introduire leurs jambes; elle était pourvue d'un fort grand balancier et d'une voile triangulaire d'une dimension extraordinaire. Trois hommes seulement la montaient, et l'un d'eux était le propre fils du chef Nelo; ces sauvages avaient fait leur grande toilette, c'est à dire, qu'ils s'étaient copieusement oints d'huile. Un morceau de bambou traversait la cloison de leurs narines; leurs oreilles, leurs bras et leurs jambes étaient ornés d'anneaux en coquille ou en écaille de tortue; les oreilles surtout portaient des paquets de ces ornemens, ce qui leur donnait un aspect extraordinaire.

Un officier que M. d'Urville avait envoyé dans un canot pour sonder la baie, étant de retour, annonça qu'il était descendu à terre, et que les naturels avaient montré des dispositions pacifiques. Les circonstances ayant donc paru favorables, M. d'Urville résolut de donner sur-le-champ dans la baie. A peine eut-on laissé tomber l'ancre, que l'Astrolabe fut accostée par quatre ou cinq pirogues. Nelo qui se trouvait dans l'une d'elles, monta à bord d'un air décidé, et souhaita aux Français la bienvenue; mais il n'apportait

pour toute provision que quelques cocos, taros et ignames d'assez mauvaise qualité. Comme ce chef paraissait avoir cinquante-cinq ans, M. d'Urville crut d'abord qu'il obtiendrait de lui quelques renseignemens précis sur le naufrage des vaisseaux de La Pérouse et sur le sort de ceux qui avaient survécu à cette catastrophe; mais il ne put rien dire de positif. Tout ce qui lui sembla résulter des questions adressées aux naturels, serait que les Français auraient tous quitté Vanikoro, après avoir tué quatre chefs et quinze naturels. . . . .

M. d'Urville étant descendu sur la plage d'Ocili, avec plusieurs personnes de l'équipage, trouva le sol fertile, les forêts majestueuses et la végétation admirable. Les oiseaux étaient farouches et peu nombreux. Cependant il y avait aussi des colombes qui forment un excellent gibier, et des poules d'eau assez maigres; par malheur, l'épaisseur des bois et des fourrés ne permettait guère de s'écarter du rivage. . . . .

Le grand canot armé en guerre partit, sous le commandement de M. Gressien, pour se rendre sur les récifs où l'on disait que le naufrage avait eu lieu. Il commença par la partie de l'est et fit le tour entier de la grande île; il fut de retour le lendemain, après avoir heureusement accompli sa mission. M. Gressien put faire le tour de l'île en dedans de la ceinture de récifs qui l'environne, et même en suivant la côte de fort près. A Païou,

le premier village où il s'arrêta, tout le monde prit la fuite. Hambilton, le seul homme du canot qui descendit à terre, ne trouva qu'un vieillard et une vieille femme; ces deux individus, dominés par la frayeur, ne purent lui donner aucun renseignement. Plus loin, dans un endroit nommé Nama, où se trouve un village plus considérable qu'à Païou, on communiqua avec les naturels, qui vendirent plusieurs vieux morceaux de fer et de cuivre provenant évidemment de vaisseaux naufragés à Païou et à Vanou; mais personne ne pouvait ou ne voulait donner de détails touchant les circonstances du naufrage, ni sur le sort des Français qui avaient pu échapper. Un seul, plus âgé, dit qu'un certain nombre d'Européens s'étaient sauvés sur des planches, et que deux d'entr'eux s'étaient établis à Païou, mais qu'ils étaient morts depuis long-temps. Les autres, comme s'ils se fussent donné le mot pour garder le silence sur cet évènement, protestaient qu'ils n'en avaient aucune connaissance; que ces objets leur venaient de leurs parens qui les avaient enfouis en terre, il y avait bien long-temps. Lorsqu'on leur objectait les objets déjà recueillis par Dillon sur les récifs, tous assuraient que ce capitaine n'avait point emporté de canon, qu'il n'avait rien recueilli sur le brisant, et que, durant son séjour dans l'île, la mer avait été trop grosse pour qu'on pût rien pêcher sur les récifs. Il était évident que ces insulaires, craignant que les Français ne fussent venus chez

eux pour tirer vengeance de la mort de leurs compatriotes, avaient adopté de concert un système de dénégation absolue touchant le naufrage des frégates et les évènemens qui s'en étaient suivis. Ni promesses, ni caresses, ni prières ne réussirent à M. Gressien pour vaincre leur obstination, et il fut obligé de les quitter, sans en obtenir rien de plus satisfaisant.

Ce premier voyage fit connaître le contour de l'île, et confirma aux Français le fait du naufrage; mais il ne leur procura aucun document sur le lieu précis où il était arrivé, ni sur les évènemens qui l'avaient accompagné. Quelques Français, en chassant sur la passe de l'ouest, découvrirent, sur la petite île du bassin intérieur, un village dont ils furent bien accueillis par les habitans. Deux des naturels de cet endroit, nommés Tangaloa et Barbaka, montrèrent un certificat que M. Dillon leur avait laissé, et qu'on put obtenir moyennant quelques présens. Par chacune de ces pièces écrites sur un morceau de parchemin, et datées du 6 octobre 1827, M. Dillon certifiait qu'il avait été content de la conduite du porteur durant son séjour dans l'île; qu'il y était arrivé le 13 septembre 1827, qu'il devait en repartir le jour suivant, 7 octobre, pour se rendre aux îles sous le vent, à la recherche des Français de l'équipage de La Pérouse. Il faisait aussi mention de cinq canons de bronze, d'un mortier de cuivre et de vaisselle trouvés à Vanikoro. On apporta, en

outre, de ce village, un morceau de cuivre percé de quelques trous, paraissant avoir servi de garniture de bout de vergue.

M. d'Urville lui-même se dirigea vers le village de Tevai. Les naturels ne parurent ni satisfaits, ni fâchés de le voir; cette indifférence le frappa. Le village se compose d'une trentaine de cases, groupées assez agréablement sous une touffe de cocotiers et autres arbres, dans un petit vallon au pied de la montagne; sa population peut s'élever à deux cents personnes environ.

Le vieux Nelo, qui était dans sa cabane, reçut M. d'Urville d'un air assez bourru, et il débuta par demander des haches. On lui en promit, mais à condition qu'il enverrait des cochons et des poules; mais ils n'arrivaient jamais. Il fut aisé de reconnaître que l'intention de Nelo était d'avoir des haches sans donner de cochons. Néanmoins, on lui en remit une avec un collier, et on lui promit qu'il recevrait le reste du prix convenu, quand il ferait porter l'animal à bord.

Durant cette entrevue, M. d'Urville profita de tous les instans où il pouvait fixer l'attention du cupide Nelo, pour le questionner au sujet du naufrage. Malgré sa mauvaise humeur, il répondit quelquefois aux questions qui lui étaient adressées. Suivant lui, les Français qui avaient abordé à Vanou, avaient tiré les premiers sur les naturels, et en avaient tué une vingtaine, puis ils s'en étaient allés. Jamais, à sa connaissance, au-

cun papa langui (blanc) n'avait existé dans Vanikoro, ni dans les îles voisines. Un navire s'était effectivement perdu sur les récifs du sud-est, mais on n'avait rien pu sauver, et les blancs qui le montaient n'étaient point descendus à terre. Enfin, Pita (M. Dillon) n'avait point eu de canons et n'avait pas même pu pêcher sur les récifs..... Malgré les protestations de Nelo, on voyait facilement que ce chef n'était point sincère et qu'il y avait beaucoup de réticences dans ses déclarations. En quittant Tevai, les Français se dirigèrent sur un des villages de Manevai, dans le bassin intérieur. Les habitans accoururent au-devant d'eux, sans armes, et en témoignant une joie extrême de les voir. Le vieil ariki Tamanougui prit amicalement M. d'Urville par la main, et le conduisit dans une espèce de case publique où l'on préparait des vivres. Les Français s'assirent au milieu de tout le peuple et à côté des chefs des deux villages.

M. d'Urville donna à chacun d'eux un collier, et M. Guilbert les gratifia d'un morceau d'étoffe de Tonga : ces présens les comblèrent de joie. Comme ceux de Taivai, ils nièrent long-temps avoir eu connaissance de l'évènement ; personne ne se souvenait d'avoir vu les vaisseaux naufragés, ni les étrangers qui les montaient. Enfin, un vieillard qui paraissait n'avoir pas moins de soixante-dix ans, confessa qu'il avait vu deux blancs qui étaient descendus à Païou ; mais il

ajouta qu'ils y étaient morts depuis long-temps, sans avoir laissé d'enfans.

Ceux qui avaient abordé à Vanou avaient été reçus à coups de flèches par les naturels; alors les blancs avaient tiré sur ceux-ci avec leurs fusils (et il faisait le geste d'un homme qui souffle la mort.); ils en avaient tué plusieurs; ensuite ils avaient tous péri eux-mêmes, et leurs crânes étaient enterrés à Vanou. Les autres os avaient servi aux sauvages à garnir leurs flèches. Quelques-uns des sauvages voulurent nier ce dernier fait; mais en définitive ils avouèrent qu'ils craignaient de voir les habitans de Vanou arriver pour les exterminer, s'ils avaient connaissance que ceux de Manevai eussent fait cette déclaration. Ils firent même retirer le vieillard, pour empêcher qu'il ne fût interrogé plus longuement.

Pendant ce temps on avait apporté de vieux morceaux de fer provenant du navire naufragé devant Païou; mais les Français n'achetèrent qu'un clou et un morceau de cuivre, les autres pièces n'offrant que des débris informes, à cause de leur vétusté ou de leur oxidation.

A Manevai, comme à Tevai, M. d'Urville montra aux naturels une croix de Saint-Louis et une pièce d'argent, en leur demandant s'ils avaient déjà vu des objets semblables. A Tevai, personne ne se souvint d'en avoir jamais vu; mais à Manevai, Tangaloa affirma qu'il s'en trouvait de semblables à Vanou. On négocia ensuite, avec

Tangaloa et Barbaka, le prix des morceaux de parchemin laissés par Dillon. Le premier céda volontiers le sien pour un beau collier; et Barbaka, après s'être montré d'abord plus exigeant, accepta aussi ce marché.

Le chef Tamanougui fit offrir aux Français du poisson, du taro et des cocos; ils n'acceptèrent que quelques cocos, mais on fut très sensible à son hospitalité, qui contrastait si fortement avec l'insolente avidité de Nelo et de ses sujets. Ce bon ariki parut enchanté, ainsi que tous ses hommes, quand on lui apprit que dans cinq jours le navire viendrait mouiller près de son village; il répéta à plusieurs reprises que tout y serait au service des Français.

Dans les villages, les naturels s'accordèrent à désigner spécialement sous le nom de Vanikoro l'île du nord-est sur laquelle se trouvaient le village de ce nom et celui de Tevai. Mais ils n'avaient point de nom collectif pour la grande île, et ils la divisaient en districts, dont les principaux sont Tanema, Patou et Vanou. En conséquence, pour se conformer à la désignation des peuples voisins, le groupe entier portera le nom d'*îles Vanikoro*, la grande île gardera le nom de *la Recherche*, que lui avait imposé d'Entrecasteaux; la petite île sera l'*île Tevai*, de son principal village, qui donnera aussi son nom à la baie de l'est. Le bassin intérieur sera la *Baie de Manevai*, et le mouillage des Français sera le *Havre d'Ocili*; enfin les deux

canaux par où l'on pénètre dans la baie de Manevai, seront les *Pannes de l'est et du nord*. Deux des pointes de l'est de l'île de la Recherche, furent nommées pointe de *l'Astrolabe* et pointe *Dillon*. Les autres baies ou cap prirent leurs noms des villages voisins ou des districts sur lesquels ils se trouvaient.

Le grand canot étant de retour d'une nouvelle excursion autour de l'île, M. d'Urville reçut les renseignemens suivans :

A son approche de Vanou, les femmes s'enfuirent dans les bois, emmenant leurs enfans avec elles, et emportant sur le dos leurs effets les plus précieux. Les hommes vinrent au-devant du canot d'un air où régnaient l'inquiétude et l'effroi; à toutes les questions qu'on leur adressa, ils ne firent que des réponses évasives et visiblement mensongères. Tout en persistant dans leur système de dénégation absolue, touchant le naufrage des navires et ses conséquences, ils avouèrent cependant qu'ils avaient eu en leur pouvoir les crânes des *manas*, mais ils avouèrent qu'on les avait depuis long-temps jetés à la mer.

Seul parmi ces sauvages, Valie, second chef de Vanou, paraissait plus disposé à la confiance et à la sincérité. A plusieurs reprises, il fut sur le point de faire des déclarations plus satisfaisantes; mais chaque fois il fut arrêté par les gestes et les menaces de ses compagnons qui l'empêchèrent de parler. On ne put non plus obtenir d'eux

aucun renseignement touchant le lieu du naufrage.

Alors le canot se dirigea vers Nama, village situé à deux milles plus loin. Les Français y furent accueillis d'un air plus ouvert qu'à Vanou; cependant leurs questions et leurs efforts y furent longtemps aussi infructueux, et M. Jacquinot qui commandait le canot, se proposait déjà de continuer sa route vers Païou, lorsqu'il s'avisa de déployer aux yeux des sauvages un morceau de drap rouge. La vue de cet objet produisit un tel effet sur l'esprit d'un de ces sauvages, qu'il sauta sur-le-champ dans le canot, et s'offrit à le conduire sur le lieu du naufrage, pourvu qu'on lui donnât le précieux morceau de drap. Le marché fut aussitôt conclu, et les Français furent conduits sur le lieu qu'ils cherchaient avec tant d'empressement depuis leur arrivée.

La chaîne de récifs qui forme comme une immense ceinture autour de Vanikoro, à la distance de deux ou trois milles au large, près de Païou, et devant un lieu nommé Ambi, se rapproche beaucoup de la côte, dont elle n'est guère alors éloignée de plus d'un mille. Ce fut là, dans une espèce de coupée au travers des brisans, que le sauvage arrêta le canot, et fit signe aux Français de regarder au fond de l'eau. En effet, à la profondeur de douze ou quinze pieds, ils distinguèrent bientôt disséminés çà et là, et empâtés de coraux, des ancres, des canons, des boulets et divers

autres objets, surtout de nombreuses plaques de plomb. A ce spectacle tous leurs doutes furent dissipés ; ils restèrent convaincus que les tristes débris qui frappaient leurs yeux, étaient les derniers témoins du désastre du navire de La Pérouse.

Il ne restait plus que des objets en fer, cuivre ou plomb; tout le bois avait disparu, détruit sans doute par le temps et le frottement des lames. La disposition des ancres faisait présumer que quatre d'entre elles avaient coulé avec le navire, tandis que les deux autres avaient pu être mouillées. L'aspect des lieux donnait enfin lieu de croire que le navire avait tenté de s'introduire au dedans des récifs par une espèce de passe, qu'il avait échoué, et n'avait pu se dégager de cette position qui lui était devenue fatale. Suivant le récit de quelques sauvages, ce navire aurait été celui dont l'équipage avait pu se sauver à Païou, et y construire un petit bâtiment, tandis que l'autre aurait échoué en dehors du récif, où il se serait tout-à-fait englouti.

M. Jacquinot fit plonger sur une de ces ancres, on réussit à l'élinguer, et déjà on avait fortement agi avec les palans pour la soulager, quand on s'aperçut que cette manœuvre allait compromettre le salut du canot, dont l'arrière cédait aux efforts qui avaient été faits (tant cette ancre était engagée sous la croûte des coraux); cette considération décida M. Jaquinot à renoncer à son entreprise.

Du reste, on avait acheté des naturels plusieurs

objets du naufrage, dont les plus remarquables étaient un croc de capon, un bout de chaîne de paratonnerre, une mesure à poudre en cuivre, un piédestal d'instrument ou d'un fort chandelier en cuivre, surtout un vase cubique en cuivre avec une forte doublure en plomb, etc.; enfin, un saumon de fer de cent livres pesant.

Sept pirogues de Tevai passèrent près du bord et accostèrent le long de la place d'Ocili. La plupart de ceux qui les montaient étaient des hommes, mais il y avait aussi quelques femmes qui allaient chercher des vivres à la plantation voisine de l'aiguade; car ce sexe est chargé de tous les travaux pénibles. Ces femmes sont encore bien plus hideuses que les hommes, surtout quand elles ont atteint un certain âge. Leurs cheveux sont laineux et le plus souvent tondus ras. Ces malheureuses ont contracté pour la plupart une attitude gauche et contournée, par l'habitude qu'elles ont de porter les fardeaux. Quelque hideuses pourtant que soient ces femmes, leurs maris en sont très jaloux.

Les hommes, qui paraissaient avoir fait leur toilette, étaient armés de leurs arcs et de leurs flèches; les premiers longs de cinq ou six pieds, étaient d'un beau bois rougeâtre, fort et flexible. Les flèches étaient des bambous adroitement travaillés, garnis d'une pointe en os, fort déliée et très aiguë, soudée au corps de la flèche avec une résine tenace. Ces sauvages affirmaient d'une

voix unanime que ces flèches causaient des blessures mortelles, mais les expériences faites à bord sur des animaux, ne confirmèrent point cette assertion. Quoi qu'il en soit, ils tiennent tellement à ces armes, qu'ils refusèrent formellement d'en céder une seule, même pour du drap rouge dont ils sont si avides; à toutes les propositions qu'on leur fit à cet égard, ils se contentèrent de dire que ces armes étaient *tabous* comme les fusils des Français.

Dans leur toilette, les hommes sont ridiculement chargés d'anneaux en coquillages blancs ou en écaille de tortue, entrelacés les uns dans les autres, et suspendus aux oreilles, à la cloison des narines, aux bras, aux poignets, à la ceinture, aux genoux et jusqu'à la cheville des pieds; tandis que les femmes portent rarement de ces ornemens, et toujours en petite quantité. En masse, comme tous ceux de la race noire *océanienne*, ce peuple est dégoûtant, fainéant, stupide, farouche, avide et sans qualités ni vertus qu'on leur connaisse.

Les Français ayant quitté le territoire de Tevai et la rade d'Ocili, allèrent s'établir derrière l'île de Manevai, dans le mouillage de Mangadai. Au moment où l'on eut laissé tomber l'ancre, tous les naturels, qui jusque-là avaient accompagné le navire dans leurs pirogues, au nombre de quinze ou vingt, montèrent à bord et témoignèrent de nouveau toute leur satisfaction de voir l'équipage

établi sur leur territoire. Les chefs et plusieurs naturels donnèrent à M. d'Urville le salut de respect (qui consiste à baiser le dos de la main), et il leur fit quelques présens. Le vieux Moembe, premier ariki et chef religieux de Manevai, voulut être l'ami particulier de M. d'Urville. Les individus qui parurent ensuite les plus influens, étaient : un homme dans la force de l'âge, robuste, agile et intelligent, nommé Kavaliki ; puis un troisième dont on a oublié le nom ; enfin, l'ami Tangaloa, qui se disait frère de Kavaliki.

Moembe et ses compagnons indiquèrent exactement les gisemens de Nitendi ou Indendi, Tamako, Nation et Warouka. En outre, Moembe montra deux naturels de Toupoua et Nitendi, qui prononcèrent les noms de Mantji, Tchikaïna, et de plusieurs autres îles situées au nord et au nord-ouest de Vanikoro. Moembe est très différent de ses compatriotes sous divers rapports ; son caractère est doux, son humeur paisible, et ses manières décentes, réservées et polies ; en un mot, l'on peut assurer que c'est un homme tout-à-fait *comme il faut*, pour un habitant de Vanikoro. Interrogé sur le naufrage des *maras*, il ne put donner des détails bien satisfaisans ; il déclara qu'il n'avait vu ni le navire naufragé, ni les maras, attendu qu'il n'était alors qu'un très petit garçon, seulement il avait entendu dire, que les habitans de Banou allèrent au vaisseau échoué pour le piller, mais qu'ils furent repoussés par

les blancs, qui firent feu sur eux et leur tuèrent vingt hommes et trois chefs; à leur tour, les insulaires tuèrent à coups de flèche tous les blancs qui voulurent descendre sur leur territoire. Suivant lui, deux hommes seulement descendirent à Païou, et ne vécurent pas plus de trois lunes. Mais l'atoua des *Papalangui* (enfans du ciel) vengea bientôt la mort des blancs, et envoya des maladies qui firent périr une quantité de naturels. Depuis les vaisseaux naufragés, il n'avaient plus revu d'Européens jusqu'à l'arrivée de Pita.

La chaloupe et la baleinière rentrèrent à bord, après avoir rempli la mission qui leur avait été confiée sur la partie occidentale de Vanikoro. M. Guilbert, après de violens efforts qui firent craquer l'arrière de sa chaloupe, parvint à extraire des récifs les objets suivans: une ancre de dix-huit cents livres environ sans jas, fortement oxidée et revêtue d'une croûte de coraux, dont l'épaisseur paraissait d'un à deux pouces; un canon court en fonte, également recouvert de coraux, tellement oxidé, que le métal cédait facilement sous l'action du marteau; un pierrier en bronze et une espingole en cuivre, beaucoup mieux conservés, l'un portant sur ses tourillons les numéros 548 d'ordre et 144 de poids, l'autre les numéros 286 d'ordre et 94 de poids : du reste nulle autre marque; un saumon de plomb; une grande plaque du même métal; des fragmens de porcelaine, etc. En outre, on avait acheté à Nama les débris d'une bouilloire.

Au lieu du naufrage on avait remarqué cinq autres ancres, deux pierriers, et d'autres canons à demi recouverts par les coraux.

A la vue des débris rapportés par la chaloupe, nul ne douta qu'ils n'eussent appartenu aux frégates de La Pérouse. Toutefois, pour écarter toute imputation d'avoir cédé aux illusions d'une imagination prévenue, M. d'Urville rassembla toutes les personnes de l'état-major de l'*Astrolabe*, et leur demanda tour-à-tour quelle était leur opinion touchant cet évènement; toutes déclarèrent d'une voix unanime, qu'à leurs yeux, le naufrage de La Pérouse sur les brisans de Vanikoro, leur paraissait un fait établi, et qu'ils étaient convaincus que les objets rapportés par la chaloupe en étaient les restes.

Alors M. d'Urville leur fit part du projet qu'il avait conçu depuis long-temps, d'élever à la mémoire de ses infortunés compatriotes un mausolée modeste qui pût attester le passage de l'Astrolabe à Vanikoro, les efforts et l'amertume des regrets de l'équipage, en attendant que la France pût un jour y consacrer un monument plus durable et plus digne de sa puissance. Cette proposition fut reçue avec enthousiasme, et chacun voulut concourir à l'érection du cénotaphe. Tout bien considéré, on arrêta qu'il serait placé au milieu d'une touffe de mangliers situés sur le récif qui cernait en partie le mouillage du côté du nord. La forme du mausolée devait être celle

d'un prisme quadrangulaire de six pieds sur chaque arête, surmonté par une pyramide quadrangulaire de même dimension. Des plateaux de corail, contenus entre quatre pieux solides fichés en terre, devaient former le corps de l'édifice, et sa cîme était recouverte par un chapiteau en bois peint. d'Urville donna l'ordre de n'employer ni clous, ni ferrures, pour assembler ces pièces, afin de n'offrir aux naturels aucun objet qui pût les porter à détruire l'ouvrage, pour satisfaire leur cupidité.

On reçut la visite de plusieurs habitans de Vanikoro, et notamment de Valiko, premier chef de cette tribu. Valiko est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, au teint très-noir, aux cheveux grisonnans; mais encore vif, actif, et en apparence plus intelligent que tous les naturels de la race noire qu'on avait remarqués. M. d'Urville l'interrogea sur le naufrage des maras; voici ce qui résulta de ses réponses, par elles-mêmes assez précises, et en outre développées par les explications de Tangaloa et de Kavaliki.

En définitive, aucun navire n'aurait péri devant Vanou; mais l'un aurait échoué devant Païou, à l'endroit même où sont encore aujourd'hui les ancres et les canons, et de ce bâtiment proviennent tous les objets que les naturels ont livrés à M. Dillon et à l'Astrolabe; l'autre toucha et s'engloutit devant Tanema, en dehors du récif, sans qu'on pût en rien sauver; presque

tous les hommes qui le montaient périrent, sans venir à terre. Les *maras* du premier navire, en grand nombre (cependant il n'en désigna que trente, dans l'impossibilité où il était d'en énumérer davantage), s'établirent à Païou, et travaillèrent à la construction d'un petit vaisseau. Quoique les naturels eussent du respect pour ces étrangers et ne les abordassent qu'en leur baisant les mains en signe d'hommage, ce qu'il exprima par un geste, il y eut des querelles où périrent, d'un côté, cinq naturels de Vanou, dont trois arikis et un homme de Tanema; de l'autre part, il y eut deux maras tués à Païou. Au bout de cinq lunes, les maras quittèrent l'île sur leur petit bâtiment. Valiko montra un garçon de douze à treize ans, pour expliquer qu'il avait le même âge que cet enfant à l'époque du naufrage des maras.

Il a été impossible à Valiko de donner l'origine du nom *mara* qu'ils assignèrent aux Français; seulement, il dit que quand on demandait à ceux-ci d'où ils venaient, ils répondaient : *Mara*. Peut-être serait-ce une corruption du mot *men*, que leur prononçaient leurs hôtes. Tous attestèrent qu'il n'y avait aucun homme du naufrage, ni à Nitendi, ni à Toupoua, ni à Taumako, etc. Kavaliki et Tangaloa affirmèrent, ainsi que Valiko, qu'à Vanou il y avait quantité de pièces de monnaie en cuivre, en argent et même en or. Tan-

galoa, moyennant une hache qu'on lui promit, s'engagea à montrer le lieu où les maras construisirent leur petit bâtiment, et le récif où périt un des vaisseaux devant Tanema.

Suivant Kavaliki et Tangaloa, la grande île se nomme collectivement Vanikoro, et ses divers districts sont : Vanou, Nama, Païou, Tánema, Nimbe, Temoua et Ocili, dont les habitans avaient été récemment exterminés. L'île du nord-est se nomme Taneanou et ne renferme que les deux villages de Vanikoro et de Tevai. Enfin la petite île de Manevai est habitée par la tribu de ce nom.

Valiko et Kavaliki reçurent des présens et repartirent pour leur résidence, très satisfaits de leurs rapports avec les Français.

Hambilton alla au village de Manivai, pour interroger de nouveau le vieillard que M. d'Urville avait déjà questionné sur le naufrage, lors de sa première visite. Ce naturel déclara que le premier navire fut vu échoué sur les récifs de Tanema, à la suite d'une nuit où il avait beaucoup venté, et le matin suivant on vit l'autre échoué devant Païou. On ne sauva rien du premier bâtiment, mais il s'en échappa une trentaine d'hommes qui se réunirent à quarante ou cinquante de l'autre navire qui étaient descendus à Païou ; là, ils construisirent un petit bâtiment sur lequel ils s'en allèrent tous, au bout de six ou sept lunes. Ce

vieillard avait vu le navire échoué à Tanema et les hommes qui en provenaient; mais il n'avait pas vu ceux qui avaient appartenu au navire échoué devant Païou, attendu que sa tribu était en guerre avec celle de ce district. Dans les guerres des blancs avec les sauvages, il y eut deux des premiers tués à Païou, et cinq naturels, dont trois arikis.

Cette version, conforme, quant aux points les plus importans, à celle de Valiko, parut la plus digne de confiance, d'autant que Valiko, généralement doué d'une intelligence supérieure à celle de ses concitoyens, semblait être tout-à-fait exempt de passion ou de crainte dans cette affaire.

On reçut la visite d'un grand nombre de naturels, dont plusieurs étaient oints d'huile et noircis, surtout le chef Kalaï, que sa grande toilette rendait presque méconnaissable. On crut que ces apprêts pouvaient avoir pour motif la mort d'un vieillard décédé depuis deux jours à Manevai; et quelques-uns des officiers Français avaient déjà vu les femmes célébrer son deuil par des pleurs et des gémissemens.

Le 14 mars 1828, on plaça les dernières pièces du mausolée. C'était le chapiteau pyramidal, en planches de Koudi, qui devait lui servir de couronnement, et qui se terminait par un gros bouton en bois, taillé à facettes. Dans une des tra-

verses, était incrustée une plaque en plomb sur laquelle avaient été tracés, en gros caractères, fortement creusés, les mots suivans :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE
ET DE SES CONCITOYENS,
L'ASTROLABE.
14 MARS 1828.

On donna à cette inscription la forme la plus laconique, pour une double raison. On était pressé par le temps, et l'on désirait que la plaque de plomb fût réduite à la plus petite dimension possible.

La fièvre retenait M. d'Urville à bord, M. Jacquipot fut chargé de procéder à l'inauguration du monument. Il descendit à la tête d'une partie de l'équipage sur le récif; un détachement de dix hommes armés défila par trois fois, dans un silence solennel et respectueux, à l'entour du mausolée, et fit trois décharges de mousqueterie, tandis que du bord une salve de vingt-un coups de canon faisait retentir les montagnes de Vanikoro. Quarante ans auparavant, les échos de ces montagnes avaient peut-être répété les cris de détresse de nos compatriotes expirant sous les coups des sauvages, ou succombant sous les atteintes de la fièvre !.... et nous-mêmes, dit M. d'Urville, n'a-

vions-nous pas à craindre une destinée pareille ? Le cénotaphe que, de nos mains défaillantes, nous venions d'élever en l'honneur des compagnons de La Pérouse, ne pouvait-il pas aussi devenir le dernier témoin des longues épreuves et du désastre de la nouvelle Astrolabe !.... réflexions douloureuses, que mon accablement et les douleurs de la fièvre ne m'empêchaient point de faire en ce moment critique.

Aux premiers coups de canons, les sauvages, glacés d'épouvante, s'enfuirent de toutes parts, abandonnant même leurs pirogues pour s'échapper plus vite. Rassemblés près de leur village, ils épiaient avec inquiétude quels seraient les résultats de ces terribles détonnations. On avait jugé à propos de ne point les prévenir, afin de mieux examiner leur conduite, et en même temps pour leur donner une plus haute opinion de la puissance des Français.

Au bout d'un quart d'heure d'absence environ, ayant remarqué que personne parmi eux n'avait été tué, voyant surtout que l'équipage ne faisait aucune démonstration hostile, ils se rassemblèrent peu à peu sur le récif situé devant la corvette, dans l'île Manevai. Bientôt, deux d'entr'eux, plus hardis que le reste, montèrent dans une pirogue et se dirigèrent vers la corvette. Ces deux hommes étaient les deux arikis de Manevai, savoir : Moembe et le belliqueux Kalaï. Cette

preuve de confiance et de courage de leur part surprit M. d'Urville et le satisfit en même temps; cette démarche semblait justifier, jusqu'à un certain point, l'assertion de Moembe, que *les chefs ne se faisaient point là guerre.*

Ils montèrent à bord d'un air incertain, s'avancèrent près de M. d'Urville avec un maintien respectueux, et l'abordèrent en lui baisant le dos de la main; on les rassura et on leur dit qu'on n'était nullement irrité contre eux; que si on voulait sérieusement leur déclarer la guerre, on pourrait les exterminer tout d'un coup; mais que les canons n'avaient point été chargés à boulet, et que les coups qu'ils avaient entendus avaient été seulement tirés en l'honneur de l'atoua *Papalangui*, dieu des Européens, qu'on venait de placer sur le récif. M. d'Urville les pria d'engager leurs compatriotes à respecter la *maison de son Dieu*, et à ne point chercher à la détruire. Si les navires qui viendraient après l'Astrolabe dans leur île voyaient cette maison debout, ce serait pour eux un gage de son amitié avec les habitans de Manevai, et ceux-ci n'en seraient que mieux traités par leurs hôtes. Si le monument était renversé, les blancs seraient irrités, et, s'ils étaient Français, ils vengeraient sans doute sévèrement cet attentat.

Pour bannir toute inquiétude de leur part, M. d'Urville leur fit entendre que c'était là l'unique vengeance qu'il eût à tirer du meurtre des

maras tués long-temps auparavant; attendu que le dieu qu'on venait de placer sur le brisant protégerait désormais les esprits des maras; que cette cérémonie suffisait, et que maintenant il ne restait pas le moindre sujet de guerre contre le peuple de Vanikoro. Il leur fit observer cependant que, pour ne pas provoquer la colère des atouas de Vanikoro; le dieu des Européens avait été placé sur le récif au milieu des eaux, tandis que les atouas du pays, Banie et Loubo, étaient établis sur terre; précaution qui éviterait toute collision de pouvoirs entre ces dieux.

Enfin, pour achever de se rendre, ajouta-t-il, ces atouas plus favorables, il remit à Moembe une herminette et un morceau de drap rouge, pour l'offrir de sa part à Loubo, et autant à Kalaï pour le redoutable Banie. Bien que les deux arikis parussent souscrire à toutes ces propositions, le dernier argument fit sur eux la plus vive impression. Après avoir écouté M. d'Urville avec la plus grande attention, ils jurèrent, par ce qu'ils avaient de plus sacré, que l'atoua *Papalangui* serait respecté à l'égal de Loubo et de Banie, qu'ils veilleraient à la conservation de sa maison, *fare atoua*, et qu'ils traiteraient en ennemi quiconque tenterait d'y faire quelque dégradation.

Du reste, après avoir scellé la paix avec les Français, les deux chefs, ravis des présens qu'ils

venaient de recevoir, demandèrent à M. d'Urville la permission d'aller les montrer à leurs compagnons inquiets, et de leur faire part de ce qui venait d'être conclu. Leur retour causa une grande joie dans tout le peuple de Manevai, et le navire fut bientôt entouré, comme de coutume, par les pirogues des insulaires.

« Pour nous, dit M. d'Urville, notre dernière tâche sur Vanikoro était enfin accomplie. Nous avions rendu les derniers devoirs à nos malheureux compatriotes; il s'agissait d'aviser au plus tôt à notre propre départ. Vingt-cinq hommes gémissaient déjà sur les cadres, et quelques jours suffiraient pour nous priver des bras qui devaient nous arracher de Vanikoro. »

Le 17, quarante personnes étaient hors de service, et dans peu il n'aurait plus été temps de vouloir quitter Vanikoro. En conséquence, dès six heures du matin, on commença à virer sur les ancres, et on les releva les unes après les autres, manœuvre longue et pénible, attendu que le câble, la chaîne et le grelin s'étaient entortillés les uns avec les autres, et qu'on avait peu de bras valides. Sur les huit heures, tandis qu'on était le plus occupé à ce travail, on fut fort étonné de voir venir une demi-douzaine de pirogues de Tevai, d'autant plus que trois ou quatre habitans de Manevai, qui se trouvaient déjà à bord, ne paraissaient nullement effrayés à leur approche,

quoiqu'ils eussent encore dit, quelques jours auparavant, que ceux de Tevai étaient leurs ennemis mortels. M. d'Urville témoigna sa surprise aux hommes de Manevai, qui se contentèrent de rire d'un air équivoque, en disant qu'ils avaient fait leur paix avec les habitans de Tevai, et que ceux-ci apportaient des cocos. Mais on vit bientôt que les nouveaux venus n'apportaient rien que des arcs et des flèches en fort bon état. Deux ou trois d'entre eux montèrent à bord d'un air déterminé, et s'approchèrent du grand panneau pour regarder dans l'intérieur du faux pont, et s'assurer du nombre des hommes malades. Une joie maligne perçait en même temps dans leurs regards diaboliques. En ce moment, quelques personnes de l'équipage firent observer que deux des trois hommes de Manevai qui se trouvaient à bord, faisaient ce même manége depuis trois ou quatre jours. M. Gressien, qui observait depuis le matin leurs mouvemens, avait cru voir les guerriers des deux tribus se réunir sur la plage, et avoir entre eux une longue conférence.

De pareilles manœuvres annonçaient les plus perfides dispositions, et l'on jugea que le danger était imminent. A l'instant, M. d'Urville intima aux naturels l'ordre de quitter la corvette et de rentrer dans leurs pirogues. Ils eurent l'audace de le regarder d'un air fier et menaçant, comme pour le défier de faire mettre à exécution son

ordre. Il se contenta de faire ouvrir la salle d'armes, ordinairement fermée avec soin, et avec un front sévère, il la montra d'un doigt aux sauvages, tandis que d'un autre il désigna leurs pirogues; l'aspect subit de vingt mousquets étincelans, dont ils connaissaient la puissance, les fit tressaillir, et délivra le bord de leur sinistre présence.

Comme on venait de rompre, pour ainsi dire, la paille avec ces barbares, le départ devenait plus indispensable que jamais. M. d'Urville exhorta donc l'équipage à redoubler de courage et d'efforts, et il pressa le moment de l'appareillage autant que le permettaient ses faibles moyens. Les malades eux-mêmes prêtèrent leurs débiles mains à l'ouvrage. La corvette franchit encore, sans accident, la passe étroite et difficile par où l'on devait gagner le large. La moindre fausse manœuvre l'aurait jetée sur des écueils d'où rien n'aurait pu la retirer. Aussi, malgré la détresse, après quelques minutes d'une pénible anxiété, tout le monde éprouva, en se voyant délivré des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui d'un prisonnier qui échappe aux horreurs de la plus dure captivité. La douce espérance vint ranimer les courages abattus, et tous les regards se tournèrent encore une fois vers les rives de la patrie commune, à travers les cinq ou six mille lieues qui les en séparaient. Ce fut le 17 mars 1828, que l'Astrolabe déploya ses

voiles et prit définitivement son essor pour quitter Vanikoro.

Le groupe des îles Vanikoro ou de La Pérouse, comme les a nommées M. Dillon, se compose de deux îles d'inégale étendue; on donna le nom d'île de *la Recherche* à la plus grande, et de Tevai à la plus petite. La première n'a pas moins de trente milles de circonférence, tandis que l'autre n'en a pas plus de neuf. Toutes deux sont hautes et couvertes d'arbres jusqu'au bord de la mer.

Le mont Kapogo, point culminant de l'île de la Recherche, a quatre cent soixante-quatorze toises d'élévation, et peut facilement s'apercevoir à vingt lieues de distance.

En outre, on trouve deux îlots dans la baie intérieure, dont l'un, médiocrement élevé, porte le nom de Manevai; l'autre est très bas. La petite île Nanounha, située devant le district d'Arambou, est aussi basse. Chacun de ces trois îlots a tout au plus cinq ou six cents toises de circuit.

Toutes ces terres sont environnées par un immense récif de trente-six milles de circonférence, et dont la distance aux côtes varie d'un à deux milles. Sauf quelques passes étroites, il est continu dans toute son étendue, et n'est interrompu que dans la partie de l'est, l'espace de huit milles environ. Encore dans cet espace, et devant la pointe orientale de Tevai, règne un brisant isolé qui s'étend à plus d'un mille au large. Le récif

général est formé par des couches compactes de coraux que la marée laisse en partie à sec, et sur lesquelles s'élèvent, de distance en distance, des rochers nus, noirâtres, plus ou moins volumineux, et dont la hauteur varie de quatre à six et même huit pieds.

En dedans de ce brisant, et dans l'espace compris entre la ceinture et le rivage, la profondeur de la mer est généralement de trente à quarante brasses; mais on y trouve de nombreux pâtés de coraux, qui s'élèvent jusqu'à deux ou trois brasses de la surface des eaux, ce qui rendrait la navigation de ces canaux embarrassante pour des navires d'une certaine dimension. La côte elle-même est partout bordée par un récif de corail, qui s'étend à une ou deux encâblures au large, et rend le plus souvent son accès difficile et dangereux même aux petites embarcations.

Nul Européen, sans doute, ne s'avisera de disputer le fatal honneur d'avoir découvert ces îles à notre infortuné La Pérouse, honneur qu'il acheta au prix de la perte de ses vaisseaux, et probablement de sa propre vie.

Le groupe de Vanikoro n'offre qu'une très faible population. Les côtes seules sont habitées, et tout l'intérieur n'offre qu'une forêt compacte, sauvage et presque impénétrable. On ne doit pas estimer à plus de douze ou quinze cents le nombre total de ses habitans. La paresse de ces hommes, leurs

guerres fréquentes, et l'influence délétère du climat semblent se réunir pour appauvrir de jour en jour cette misérable race.

Les habitans de Vanikoro, comme tous ceux de la race noire, sont timides, défians et naturellement animés de dispositions hostiles contre les Européens. Malgré la laideur de leurs femmes, ils en sont fort jaloux et ne les produisent qu'à regret aux regards des étrangers. Les hommes, en général, petits, maigres et souvent attaqués d'ulcères ou couverts de taches de lèpre, sont agiles, souples et dispos; quelques-uns même offrent une physionomie assez agréable et des formes régulières.

La coupe allongée de leur visage, la hauteur de leur front, et surtout le rétrécissement de cette partie à la hauteur des tempes, donnent à ces sauvages un aspect bizarre et tout-à-fait particulier. Les morceaux de bois ou de coquilles qu'ils passent dans la cloison du nez, et les anneaux dont ils se surchargent les oreilles et quelquefois les narines, achèvent de les défigurer complètement.

Les hommes vont d'ordinaire entièrement nus, et n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture en étoffe d'*hibiscus*, ou en rotin tressé, à laquelle est suspendu un petit morceau de toile pour envelopper les parties naturelles. Pour les femmes, la ceinture est la même, mais le pagne est un

peu plus long et descend jusqu'aux genoux. Les cheveux des hommes et des femmes surtout, quand ils sont en toilette, sont retroussés et enveloppés dans un morceau de toile qui tombe par derrière en forme de sac arrondi et pointu. Les bords de cette espèce de bonnet sont parés de fleurs ou de feuilles vertes. Ces hommes font un grand usage de bétel, ce qui rend leurs dents et leurs gencives fort vilaines. Le kava paraît leur être inconnu. Ils pratiquent le tatouage sur le dos seulement, et ses dessins représentent d'ordinaire des poissons, des lézards, des dents de loup, etc.; mais la couleur de leur peau les rend peu apparens.

La nourriture de ces insulaires consiste principalement en poisson, tortues, coquillages, taros, cocos, bananes, et dans une espèce de patate douce. Ils ont aussi l'arbre à pain des deux variétés, dont ils mangent les fruits; mais leur ressource principale en végétaux est le taro ou *arum*. Ils ont des cochons domestiques, mais on ne vit aucune espèce de volaille apprivoisée.

Leurs cases ont de dix à vingt pieds de longueur, sur six à dix de largeur. Un triple rang de pieux soutient la toiture qui est angulaire, et descend d'une hauteur de douze à quinze pieds, à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol. Le toit et les murailles sont en nattes fabriquées avec des feuilles de cocotier; une porte de taille rai-

sonnable est pratiquée à l'une des extrémités; un foyer carré se trouve au centre de la cabane, et les meubles sont déposés sur des plates-formes ménagées dans les angles.

Il y a des cases plus spacieuses qu'on nomme la maison de l'*Atoua*. Ce sont sans doute des espèces de maisons publiques qui servent à la fois d'arsenaux, de salles de conseil, et peut-être de temples pour le culte. Car tout annonce que ces sauvages ont des dieux et une religion.

Ces hommes ont constamment nié qu'ils fussent anthropophages. Mais ils sont convenus qu'ils exposaient les corps des ennemis, tués au combat, dans l'eau de mer, et les y laissaient assez long-temps pour que la chair se séparât entièrement des os. Ils gardaient les crânes comme trophées, et se servaient des mêmes ossemens des extrémités pour former la pointe de leurs flèches. Les blessures faites par les flèches ainsi armées étaient toujours considérées comme mortelles, tandis que celles qui résultaient des flèches ordinaires, armées seulement de pointes en bois, ne produisaient point le même effet.

La langue de ces sauvages paraît différer essentiellement de celle des Polynésiens. Leur dialecte n'a rien de dur à l'oreille et n'offre point de difficultés remarquables dans sa prononciation à l'Européen.

Après avoir quitté Vanikoro, l'Astrolabe re-

prit sa route vers l'Europe, en se dirigeant sur les Moluques et les îles de la Sonde; en décembre 1828, elle relâcha au cap de Bonne-Espérance; et le 25 mars 1829, elle fit son entrée au port de Marseille.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

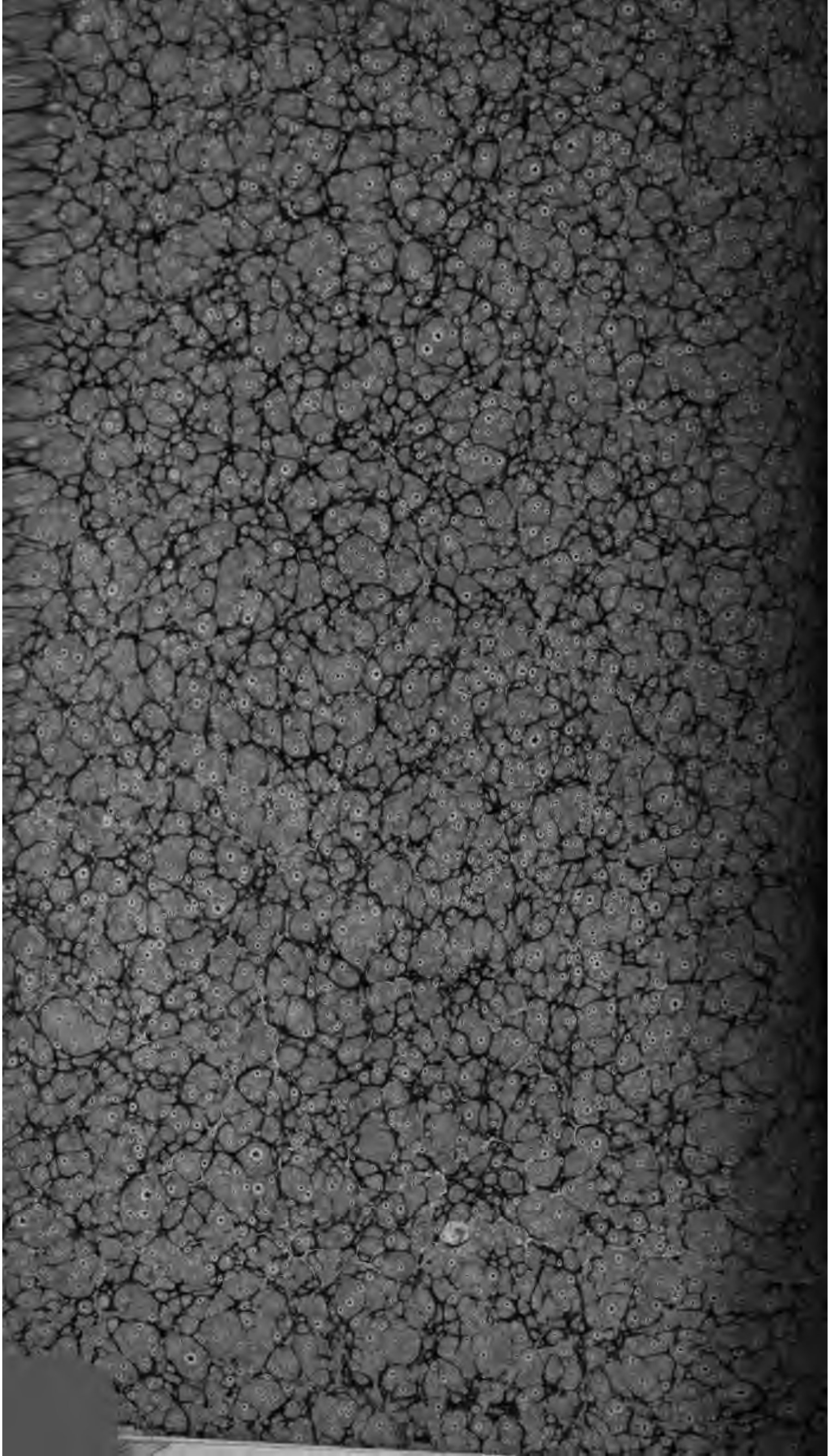
CHAP

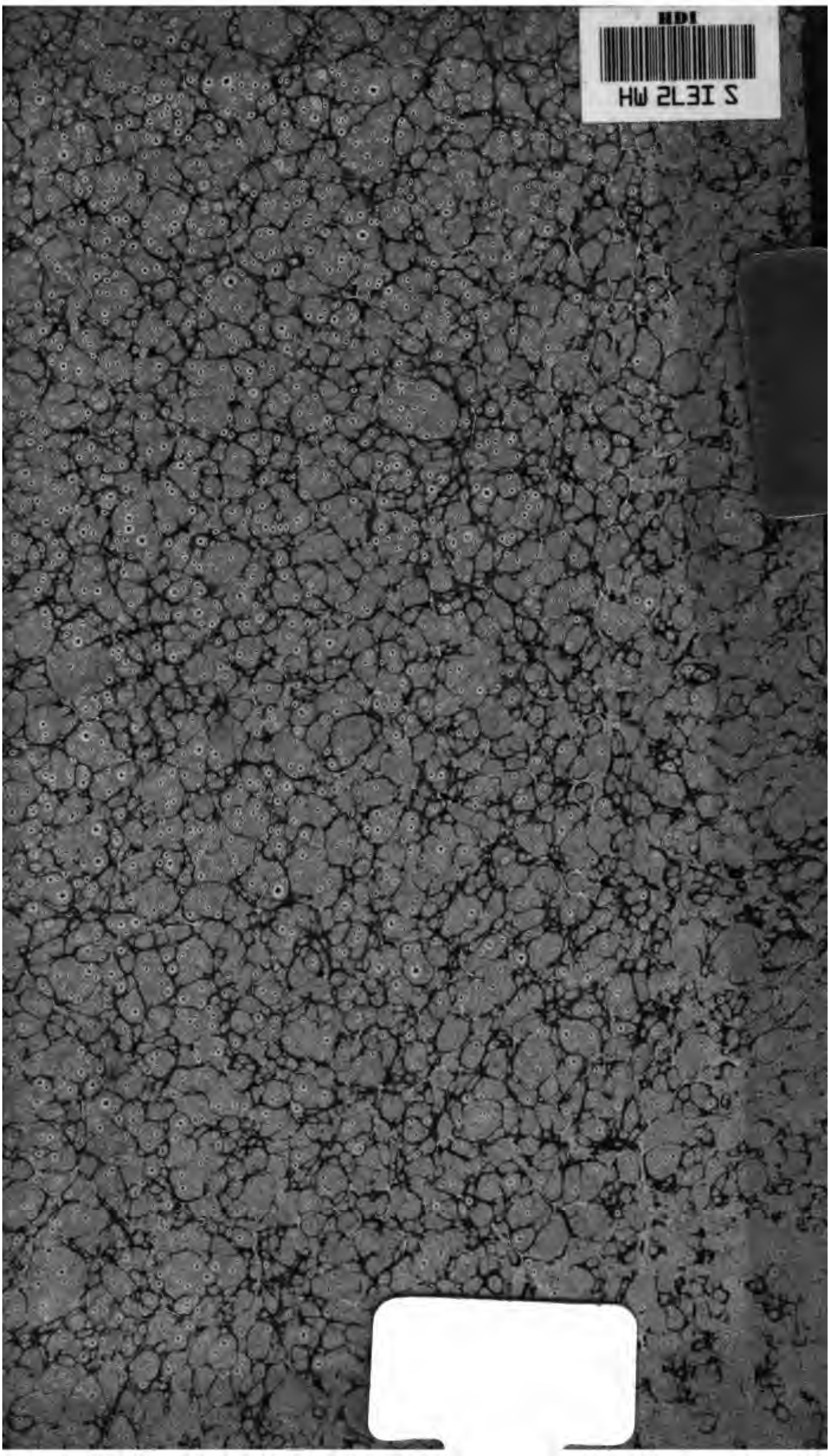
CHAP

CHAP

CHAI

CHAP




HDI

